248.76
SA58

ST. JOSEPH'S

Presentation Convent,

Addison and California Streets,

BERKELEY.

LE GUIDE

DE LA

PARFAITE RELIGIEUSE

OUVRAGE EXTRAIT

DES GRANDS MAITRES DE LA VIE SPIRITUELLE

ET ENRICHI

D'EXEMPLES PRIS DANS LA VIE DES SAINTS

SUIVI D'UN APPENDICE

RENFERMANT DES MÉDITATIONS SUR LE PIEUX EXERCICE DU *Via Crucis*
APPROPRIÉES
AUX PEINES ET AUX ÉPREUVES DE LA VIE INTÉRIEURE

PAR L'ABBÉ SANSON

Supérieur et Directeur de Communauté, Auteur du *Paradis de la terre* et du *Bonheur des maisons religieuses.*

Troisième édition

AUGMENTÉE ET RENDUE SPÉCIALE AUX RELIGIEUSES

AVEC APPROBATION

de NN. SS. les Archevêques de Tours et de Rennes, et de Monseigneur l'Évêque de Saint-Brieuc et de Tréguier.

PIÉTÉ, ÉDUCATION, LITTÉRATURE

TOURS

CATTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

—

186

62661

ALMA COLLEGE
248.76
LIBRARY
Sa58
Los Gatos, Calif.

Propriété de l'éditeur.

Parmi les hautes approbations qui recommandent cet ouvrage, et au nombre desquelles nous sommes heureux de compter celle du vénérable chef de notre diocèse, Mgr Guibert, nous nous bornons à citer les suivantes :

Approbation de Monseigneur l'Archevêque de Rennes.

Rennes, le 13 octobre 1858.

MONSIEUR LE SUPÉRIEUR,

J'ai pris connaissance avec beaucoup d'intérêt de votre *Guide de la Parfaite Religieuse*, et je ne puis que vous en féliciter.

L'opinion que vous émettez sur votre ouvrage m'est une preuve qu'à une connaissance approfondie des voies spirituelles, vous joignez une grande humilité, ce qui est pour moi une raison de plus d'estimer et l'ouvrage et son pieux auteur.

Je me joins donc bien volontiers à mon vénérable collègue de Saint-Brieuc, de si regrettable mémoire, pour approuver votre livre, et en recommander la lecture à mes diocésains.

Recevez, Monsieur le Supérieur, l'assurance de mes sentiments les plus affectueux en Notre-Seigneur.

† GODEFROI, Arch. de Rennes.

Approbation de Monseigneur l'Évêque de Saint-Brieuc.

Nous, Évêque de Saint-Brieuc,

Ayant fait examiner un manuscrit intitulé : Le *Guide de la Parfaite Religieuse*, par M. l'abbé SANSON, supérieur des Trinitaires de Plancoët ;

Sur le témoignage qui Nous a été rendu que les *religieuses* n'y trouveront pour leur foi qu'un aliment sûr, des principes avoués par la saine théologie, et des conseils puisés aux bonnes sources, soit pour les initier à la vie spirituelle, soit pour les y perfectionner ;

En autorisons l'impression et en conseillons la lecture aux personnes pour lesquelles il a été écrit.

Donné à Saint-Brieuc, le 26 janvier 1858,

† J.-J. PIERRE,
Évêque de Saint-Brieuc.

Par mandement :

RAULT,
Chanoine-Secrétaire.

LIBRAIRIE CATTIER

ÉDITEUR RUE DE LA SCELLERIE A TOURS

Nouvelles publications :

Esprit des Saints et Saintes les plus illustres, parmi les auteurs ascétiques et moralistes, *Trésor de Spiritualité* recueilli par M. l'abbé Grimes, ouvrage approuvé par S. E. le Cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, par S. G. Mgr Guibert, archevêque de Tours, et par plusieurs autres évêques de France, 6 vol. in-8° 25 »»

Méditations de Mathieu Beuvelet, sur les principales vérités chrétiennes et ecclésiastiques, nouvelle édition, 3 vol. in-12 d'environ 500 pages chacun..... 8 »»

Le père Lacordaire, dans l'audace et dans l'humilité de son génie, par M. Guillemin, docteur en droit, ancien avocat à la cour de Cassation, un beau vol in-8°..... 4 »»

Vie des Saints, par le P. Giry (quatrième édition très-complète), revue, augmentée et continuée jusqu'à notre temps, par l'abbé Paul Guerin, prêtre de l'Immaculée-Conception, 12 beaux vol. in-8°..... 60 »»

Douze beaux vol. in-12..... 42 »»

Quatre vol. in-12 (édition populaire)..... 12 »»

Œuvres de sainte Thérèse, traduction d'après les manuscrit originaux, par le P. Marcel Bouix, 6 beaux vol. in-8°... 36 »»

La douloureuse Passion de N.-S. J.-C. d'après les visions de Catherine Emmerick, traduite par M. l'abbé de Cazalès, 1 vol. in-12..... 2 50

Vie de N.-S. J.-C., par le même auteur et le même traducteur, 6 vol. in-12..... 15 »»

Vie de la sainte Vierge, par le même, 1 vol. in-12.... 2 50

Œuvres spirituelles de S. Pierre d'Alcantara, précédées du portrait historique du saint par sainte Thérèse, traduite en français par le P. Bouix, un vol. in-8°..... 5 »»

L'École du prêtre, de Tanner, adaptée aux mœurs françaises et renfermant un examen à l'usage du clergé, par l'abbé Bénard, 2 vol. in-12..... 6 »»

Manuel de piété à l'usage des Enfants de Marie, pour les pensionnats et les paroisses, un joli vol. in-32 sur papier raisin..... 1 »»

Manuel de piété à l'usage des associés de la confrérie de l'Immaculée-Conception de la très-sainte Vierge, un joli vol. in-32 sur papier raisin..... 1 »»

Les Fêtes de Rome, Canonisation des saints martyrs du Japon, par Chantrel, un fort vol. in-18..... 2 50

L'Eucharistie, méditations pour chaque jour de l'année, d'après le R. P. de Machault, par l'abbé Sagette, 4 vol. in-12. 12 »»

Préjugés et vérités, ou les illusions des gens du monde en face des vérités religieuses, par M. l'abbé Nau, missionnaire apostolique, un fort vol. in-12..... 3 50

Légende de saint François d'Assise, par ses trois compagnons (manuscrit du XIIIe siècle), publié pour la 1re fois par M. l'abbé Symon de Latreiche, un joli vol. in-12..... 2 »»

AUX RELIGIEUSES

DE LA FRANCE ET DE LA BELGIQUE

PROLOGUE

MES BIEN CHÈRES SŒURS EN J.-C. N.-S.,

L'accueil bienveillant que vous avez fait et continuez de faire à deux de nos ouvrages, le *Paradis de la terre*, et le *Bonheur des Maisons Religieuses*, nous donne la hardiesse de vous présenter celui-ci. Le titre vous fera connaître assez quel motif nous a porté à le composer, et quelle fin nous nous sommes proposée. Sans doute vous ne manquez pas d'excellents ouvrages, très-propres à vous servir de guides dans les voies de la perfection; cependant nous avons pensé que, malgré les nombreux livres traitant de la vie spirituelle ou de l'état si saint de la religion, que vous pouvez avoir entre les mains, celui-ci ne serait pas superflu. C'est, comme il vous sera aisé de le voir, un recueil de ce que les plus grands maîtres de la vie spirituelle ont dit de mieux sur les matières que nous traitons. Outre que le plus grand

nombre d'entre vous n'a pas les ouvrages dont nous vous offrons de nombreux extraits, le temps vous manquerait pour lire ceux d'où nous avons tiré les principales parties qui composent le nôtre.

Dans cette deuxième édition, qui vous est uniquement destinée, nous avons fait disparaître ce qui, dans la première, regardait les âmes pieuses du siècle. Nous y avons aussi placé, en forme d'appendice, des méditations sur le saint exercice du *Via Crucis* (le chemin de la Croix) appropriées aux peines et aux épreuves de la vie intérieure.

Puisse notre travail ne pas être inutile à votre avancement dans les voies de la perfection ! Oui, nos chères Sœurs, il faut que vous soyez toutes de saintes religieuses. En vous appelant à l'état parfait de la Religion, Notre-Seigneur vous a appelées à la sainteté. Une vertu commune et ordinaire ne peut vous suffire. Sachez-le bien, et nous vous en supplions, ne l'oubliez jamais ! Une religieuse est une âme privilégiée, appelée à servir d'intermédiaire entre Dieu et les simples fidèles, une avocate pour les pauvres pécheurs, et une médiatrice entre la terre coupable et le Ciel irrité. Elle est aussi destinée à être dans son cœur *le lieu de repos du Seigneur,* selon l'expression des saintes Écritures, et à le dédommager par sa ferveur et la grandeur de son amour de la froideur, de l'indifférence, du mépris même d'un trop grand nombre de chrétiens. Mais pour atteindre le but de sa vocation,

et mériter l'honneur du titre si vénérable d'épouse du Fils de Dieu qu'elle porte, il faut qu'elle soit sainte, sinon à ce degré nécessaire pour être un jour canonisée et placée sur les autels, au moins assez pour attirer les regards de prédilection du Seigneur, et mériter qu'il puisse dire d'elle, comme de son Fils : C'est ma fille bien-aimée, en qui je me complais.

Sans doute, le chemin de la perfection est ardu et difficile à gravir ; c'est de lui surtout que le Seigneur a dit : *Combien est étroite la route qui conduit à la vie ! peu d'âmes ont le courage d'y marcher.* Mais le terme du voyage, qui n'est autre chose que la possession de Dieu lui-même dans les joies et les délices ineffables du ciel, est un ample dédommagement des sacrifices que l'on s'est imposés pour arriver à ce but, fin dernière de tous les êtres capables d'intelligence et d'amour. Sur la route elle-même, on trouve çà et là des hôtelleries où l'on se remet de ses fatigues, afin que, reprenant cœur, on puisse ensuite plus facilement continuer le voyage. Nous voulons parler de ces consolations au-dessus de toute expression, que le Seigneur se plaît à départir de temps en temps aux âmes généreuses, consolations dont un seul instant, au rapport de sainte Thérèse, suffit pour faire oublier bien des jours de peine et de fatigue, et qui donnent une ardeur nouvelle pour se rengager dans le combat contre soi-même et contre le tentateur.

Mais de même que dans les premiers siècles du

christianisme, alors que l'Enfer avait reçu tout pouvoir pour faire la guerre aux élus du Seigneur, les chrétiens s'envoyaient la relation des combats qu'avaient soutenus ceux de leurs frères qui avaient lutté avec les tyrans et leurs supplices, et les avaient vaincus par la fermeté de leur foi et leur mépris pour la vie, afin que cette lecture les affermît dans cette même foi, qu'eux aussi seraient peut-être bientôt appelés à confesser publiquement devant les tribunaux des princes du monde ; de même, pour vous animer à entreprendre la lutte spirituelle qu'il vous faut soutenir contre Satan et ses anges, et plus encore contre vous-même et vos penchants vicieux, nous allons commencer par mettre sous vos yeux la relation des violences qu'ont eu, il y a quelques années, à souffrir de la part des ennemis de l'Église catholique des femmes au cœur noble et aux sentiments élevés et généreux. Leur courage, leur constance et leur fermeté vous rempliront, nous l'espérons du moins, d'ardeur et vous feront prendre une résolution ferme de ne jamais vous relâcher dans la voie sainte dans laquelle vous êtes entrées par un effet de la miséricorde divine, qui vous a appelées de préférence à tant d'autres à la sainteté de l'état religieux.

Par l'effet d'une politique que l'Enfer seul peut avoir suggérée, on s'est efforcé pendant plusieurs années d'enlever la foi à la catholique Pologne, pour

lui faire embrasser la religion des Grecs schismatiques. Parmi les nombreuses victimes de la persécution sourde que l'autocrate (1) de Russie a fait souffrir à ses sujets polonais pour les contraindre à abandonner la religion de leurs aïeux, les religieuses Basiliennes (2) de Minsk (3) se sont fait remarquer par la fermeté avec laquelle elles ont repoussé toutes les propositions d'apostasie qui leur ont été faites, et par la patience héroïque avec laquelle elles ont enduré les cruautés et les barbaries qu'on leur a fait souffrir pour les punir de leur attachement à la foi catholique.

Ayant résisté à toutes les séductions qui furent employées pour les faire apostasier et passer au schisme, elles furent condamnées par l'ordre de l'empereur à être déportées à Vitebsk, ville de la Russie. Arrivées au lieu de leur bannissement, après avoir eu à souffrir horriblement, pendant la route, de la faim et des mauvais traitements des soldats, elles furent mises dans un couvent de leur Ordre d'où l'on avait, peu de temps auparavant, chassé leurs sœurs, pour les remplacer par une sorte de religieuses schismatiques nommées Czernices ou Dames-Noires.

(1) On nomme ainsi l'empereur de Russie, qui s'est rendu absolu dans ses États.

(2) On donne le nom de Basiliennes aux religieuses qui suivent la règle de saint Basile.

(3) Petite ville de Pologne.

Voici le tableau raccourci des souffrances atroces qu'elles supportèrent, avec une patience héroïque, pendant les sept années que dura leur martyre.

A six heures du matin on les conduisait aux travaux forcés, qui variaient suivant la saison. On leur fit d'abord tailler des pierres, qu'elles étaient ensuite obligées de transporter dans des brouettes auxquelles on les enchaînait. Elles avaient un peu de repos depuis midi jusqu'à une heure; elles reprenaient ensuite les travaux forcés jusqu'à la nuit.

On les employait alors, soit dans la cuisine, soit au soin des bestiaux, soit à préparer le bois pour le lendemain. Les Czernices s'étudiaient à leur rendre ces services plus difficiles et plus pénibles : elles salissaient exprès la cuisine et la maison, versaient par terre l'eau qu'elles avaient apportée, et à tout moment elles les grondaient et les frappaient impitoyablement.

Les travaux de la journée terminés, on les enfermait dans leur prison, sans leur ôter leurs fers. Tout l'ameublement de cette prison se composait d'un peu de paille qui leur servait de lit. Mais un crucifix qu'elles avaient apporté avec elles en faisait un séjour délicieux. Ce crucifix était la douceur de leurs cœurs et la force de leurs âmes ; il était leur église, leur autel, leur maître, leur père, leur tout. A ses pieds elles trouvaient le bonheur ; aussi, passaient-elles les nuits à veiller et à prier. A peine prenaient-

elles chaque nuit deux heures de repos. Elles commençaient leurs saintes veilles par les prières et les exercices de leur sainte règle qu'elles n'avaient pas eu le temps de faire pendant le jour, et au commencement de chacun de leurs exercices elles se prosternaient la face contre terre, afin d'obtenir de Dieu la conversion de leur persécuteur, l'empereur Nicolas. Elles n'y manquèrent jamais pendant les sept années que dura leur martyre.

La nourriture qu'on leur accordait était si minime, que souvent la faim les forçait à se nourrir de l'herbe des champs pendant l'été, et à partager la nourriture des vaches et des cochons pendant l'hiver, malgré les coups et les menaces des Czernices, qui leur disaient brutalement : « Vous ne méritez pas la nourriture de nos cochons. »

En hiver, malgré les rigueurs excessives du froid dans le pays qu'elles habitaient, on leur refusait la permission de se chauffer ; aussi leurs membres étaient souvent gelés, et leurs plaies devenaient plus sensibles.

Deux mois après leur arrivée chez les Czernices, commença le supplice de la flagellation, qu'on leur fit subir deux fois par semaine. L'ordre de Siémaszko (1) portait qu'elles recevraient trente coups de verges, mais le proto-pope (2) en ajoutait vingt de

(1) Évêque apostat, ministre des cruautés de l'empereur.
(2) Le supérieur du couvent.

son propre chef. Elles se préparaient à ce cruel supplice par la méditation de celle qu'a endurée notre Sauveur pour notre amour. La mère Abbesse allait se prosterner la première pour recevoir les coups ; il ne fallait pas les tenir : la croix de Jésus-Christ, dont le souvenir était sans cesse présent à leur pensée, les empêchait de remuer sous les coups qui meurtrissaient leur corps. « O Jésus, sauvez mon âme par votre croix et votre passion ; » tel était le seul gémissement qui sortait de la bouche des saintes Martyres. Leur plus grande peine était de se voir flageller toutes nues. Pour rendre ce supplice plus déchirant, on avait la barbarie de les forcer à être spectatrices de la flagellation des unes et des autres. Pendant ce temps, les Czernices se réjouissaient, blasphémaient et frappaient des mains en voyant le sang ruisseler.

La flagellation terminée, les saintes filles entonnaient le *Te Deum,* et leurs bourreaux les ramenaient aux travaux forcés, sans leur donner un instant de repos. La trace de leurs pas était marquée par leur sang, et souvent elles apercevaient sur leur corps des lambeaux de chair enlevés par les verges. Lorsque les plus faibles tombaient épuisées de fatigue, on les forçait à se relever à coups de bâton. Ce fut après une semblable flagellation qu'une d'elles tomba évanouie en allant aux travaux. Le proto-pope la fit revenir à elle en la frappant rudement; elle se traîna jusqu'à

sa brouette, la chargea encore, mais au premier effort qu'elle fit pour la conduire, elle expira.

Une autre fut brûlée vive dans un poële, où l'enfermèrent les Czernices, après l'y avoir envoyée pour allumer le feu.

On ne pourrait raconter tout ce que les saintes filles eurent à souffrir pendant les deux années qu'elles passèrent à Vitebsk sous la conduite des Czernices, ainsi que pendant les cinq qu'elles demeurèrent à Polosk, où leurs supplices augmentèrent.

Ames généreuses, dignes à jamais de l'admiration et des hommages des cœurs catholiques, puissiez-vous nous servir de modèles! puissent votre courage et votre héroïsme presser notre mollesse et notre lâcheté, et nous porter à travailler avec plus d'ardeur et de constance à l'œuvre de notre sanctification! Et nous aussi, ne devons-nous pas nous efforcer chaque jour de mériter le ciel, pour l'acquisition duquel vous avez fait tant de sacrifices? Vous n'avez pas cru l'acheter trop cher par sept années de martyre; et nous, nous voudrions qu'il ne nous coûtât presque aucun effort! Puissent vos mérites nous obtenir la vraie sagesse, et la force de marcher avec générosité dans *la route du temps à l'éternité*, telle qu'elle va nous être tracée par les Saints et les Maîtres de la vie spirituelle!

GUIDE

DE LA PARFAITE RELIGIEUSE

CHAPITRE PREMIER

L'ÉCONOMIE DU SALUT ET DE LA SAINTETÉ REPOSE SUR LA FIDÈLE COOPÉRATION A LA GRACE.

La perfection et la sainteté dépendent de la coopération fidèle à la grâce. — La parabole de la vigne et du cep. — Le guide intérieur. — Exemples frappants de fidèle coopération à la grâce : la sainte Vierge. — La Samaritaine. — Sainte Marie Égyptienne. — Les Pères du désert. — Sainte Thérèse. — Sainte Chantal. — Saint Paul.

On ne peut mettre en doute la vérité de la maxime suivante :

« Toute la force de l'homme est dans la volonté ; c'est la volonté qui fait tout sur la terre : celui-là est un saint qui le veut. »

C'est conformément à cette maxime que saint Thomas d'Aquin, interrogé par une de ses sœurs sur ce qu'il fallait faire pour se sauver, répondit : *Le vouloir véritablement.*

C'est dans le même sens que l'auteur de l'*Imita-*

tion a émis cette autre maxime, qui est un des fondements de la vie spirituelle et de la perfection, maxime tant de fois répétée par les auteurs ascétiques :

« Vous ferez des progrès dans la vertu à proportion de la violence que vous vous ferez. »

Il faut donc vouloir son salut et le vouloir efficacement, pour être un saint ou une sainte.

Mais dans les maximes précédentes, on suppose non-seulement l'assistance de la grâce, mais encore sa prévenance. Si le libre concours de notre volonté est nécessaire dans l'œuvre de notre sanctification, l'action de la grâce l'est bien plus encore, puisque c'est elle qui doit prévenir la volonté, l'exciter, la porter au bien et l'aider efficacement.

De même qu'une masse de plomb ne peut se mouvoir d'elle-même et sortir du lieu où elle se trouve, si la main de l'homme ou une autre force physique ne la met en mouvement ; de même notre volonté ne peut faire aucun bien sans le secours prévenant et concomitant de la grâce. C'est ce que l'apôtre saint Paul enseigne lorsqu'il dit que de nous-mêmes nous sommes incapables de faire aucune bonne action, et que nous avons besoin de l'assistance de l'Esprit-Saint, et pour penser, et pour prier, et même pour prononcer le nom sacré de Jésus.

Notre divin Sauveur, pour nous faire comprendre cette vérité si importante, sur laquelle roule toute

l'économie de notre sanctification, a eu recours à une comparaison frappante, à celle de la vigne et du cep. Ce que la vigne est pour le cep, a dit le Sauveur, je le suis, et ma grâce l'est pour vous. Tant, en effet, que le cep reste attaché à la vigne, et qu'il en reçoit le suc nourricier, il est frais, plein de vigueur, et rapporte ces fruits délicieux avec lesquels on fait le vin, qui réjouit le cœur de l'homme ; mais, qu'il cesse de lui être uni, qu'il n'en reçoive plus de séve, il sèche, devient tout à fait inutile, et n'est plus propre qu'à être jeté au feu. De même, tant que vous me serez unis par la foi et par la charité, vous recevrez le suc spirituel de ma grâce, qui vous conservera la vie et vous fera porter des fruits de toutes les vertus chrétiennes. Mais, si vous veniez à vous séparer de moi par le manque de foi ou d'amour, vous n'auriez plus en vous aucun principe vivifiant, vous ne produiriez plus que des œuvres de mort, et vous ne seriez bons qu'à être jetés dans les flammes éternelles.

Toute l'économie de notre salut roule donc sur l'œuvre de la grâce et sur notre coopération. Seconder la grâce, ne rien lui refuser, n'en laisser aucune sans résultat, telle est la part que nous devons prendre dans l'ouvrage de notre sanctification. Plus nous coopèrerons fidèlement et généreusement à l'action de la grâce, plus nos progrès dans la vertu et dans la sainteté seront rapides et marqués.

« Que l'âme, dit M. de Bernières dans le *Chrétien intérieur*, se laisse manier par la grâce comme une boule de cire molle, se rendant très-fidèle à suivre en tout sa direction. Fidélité, fidélité, fidélité à la grâce ! Voilà tout le secret de la vie spirituelle. Comme la lumière du soleil nous montre tout ce que nous avons à faire au dehors, et comme sans elle nous prendrions presque toujours une chose pour une autre ; ainsi, le soleil de la grâce nous découvre ce que Dieu veut de nous (1). »

Aussi, comme l'observe judicieusement le P. Surin, le grand talent des directeurs des âmes est de leur apprendre à coopérer fidèlement à la grâce, et à faire disparaître les obstacles à son action en elles. Cette fidèle et divine auxiliaire ne cesse pas un seul instant de nous pousser, par ses doux mouvements, à arriver au degré de sainteté auquel nous sommes appelés. S'il y a peu d'âmes vraiment parfaites, ce n'est pas, comme le dit sainte Thérèse, manque de secours intérieurs ; mais c'est que très-peu sont bien fidèles à l'opération de la grâce en elles. Beaucoup se lassent des poursuites et des instances de ce guide salutaire ; beaucoup trouvent qu'il demande trop, et ne veulent pas aller aussi loin qu'il les presse de le faire ; de sorte qu'elles le forcent à les laisser dans leur torpeur et leur langueur spirituelles. Beaucoup même ne

(1) *Chr. int.*, tome II.

l'écoutent point, préférant vivre dans le tumulte et l'agitation du monde, et n'aimant point le silence et le recueillement. Elles font tant de bruit par leurs pensées vagabondes et les images que l'immortification de leurs sens introduit dans leur imagination, qu'elles ne peuvent, comme le dit encore sainte Thérèse, entendre la voix douce et paisible de leur guide intérieur.

Ces âmes n'ont jamais attentivement médité les maximes suivantes de l'*Imitation :*

« J'écouterai ce que le Seigneur mon Dieu me dira au fond du cœur.

« Heureuse une âme qui écoute le Seigneur parlant en elle, et qui reçoit de sa bouche des paroles de consolation !

« Heureuses les oreilles qui entendent le bruit de l'inspiration divine, et qui sont bouchées aux bruits confus du monde !

« Heureuses, certainement, les oreilles qui sont attentives, non au bruit extérieur qui les frappe, mais à la vérité qui les instruit au dedans !

« Heureux les yeux qui, se fermant aux choses du dehors, ne s'ouvrent que pour les intérieures !

« Heureux ceux qui connaissent à fond les choses intérieures, et qui, par leurs exercices journaliers, se préparent et s'étudient de plus en plus à pénétrer les secrets du Ciel !

« Heureux ceux qui mettent leur joie à s'occuper

de Dieu, et qui se dégagent de tous les embarras du siècle !

« O mon âme ! faites attention à ces choses, et fermez bien la porte de vos sens, afin que vous puissiez entendre ce que le Seigneur votre Dieu vous dira au dedans de vous (1). »

Quels progrès ne feraient pas dans la véritable sainteté les âmes qui font profession de piété, et celles surtout qui par état sont appelées à la perfection, telles que les religieuses, si les maximes précédentes étaient souvent méditées par elles et prises pour règle de conduite ! Je conjure celles qui désirent assurer leur salut et même goûter le bonheur que procure dès cette vie la paix ineffable de l'intérieur, d'en faire, ainsi que des suivantes, l'objet le plus ordinaire de leurs méditations :

« Voici ce que dit votre bien-aimé : *Je suis votre salut*, votre paix et votre vie.

« Tenez-vous auprès de moi, et vous trouverez la paix. Laissez tout ce qui est passager, et ne cherchez que ce qui est éternel.

« Que sont toutes les choses temporelles, sinon illusion et tromperie ? Et que vous serviront toutes les créatures, si le Créateur vous abandonne ?

« Ayant donc renoncé à tout, rendez-vous agréable

(1) Livre III, chap. 1er.

et fidèle à Celui qui vous a créé, afin que vous puissiez acquérir la véritable béatitude (1).

Puissent les admirables exemples de fidélité à la grâce, qui vont être offerts à l'imitation des âmes de bonne volonté, presser les cœurs généreux de lui accorder tout ce qu'elle demande d'eux!

Jetons d'abord les yeux sur Marie, la digne Mère de notre Seigneur Jésus-Christ. Si l'ange Gabriel, lors de l'ambassade céleste, la salua *pleine de grâces,* c'est qu'elle avait fait fructifier avec une fidélité extrême toutes celles qu'elle avait reçues depuis l'heureux instant de sa *conception immaculée*, et surtout depuis l'instant où il fut permis à son libre arbitre d'agir. Jamais, comme le disent le P. d'Argentan et le P. Eudes, elle n'apporta le moindre obstacle à l'opération de la grâce, et laissa toute liberté à l'Esprit-Saint d'agir en elle. Son union continuelle avec Dieu, le soin de lui plaire en toutes choses, et sa parfaite docilité aux moindres mouvements de la grâce, firent que sa belle âme s'orna des plus sublimes vertus, et qu'elle acquit des mérites infinis pour le jour glorieux de son couronnement dans le ciel (2).

La Samaritaine, comme le remarque si judicieusement le P. Bourdaloue, est aussi un admirable

(1) *Imit.*, livre III, chap. 1er, 9 et suivants.

(2) Voir le P. d'Argentan, *Grandeurs de Marie;* et le P. Eudes, *l'Enfance admirable de la Mère de Dieu.*

exemple de correspondance à la grâce, et une preuve frappante de son action dans les âmes qui la laissent agir librement. Le Sauveur, qui voulait la donner pour modèle à tous les siècles futurs, lui fait comprendre le prix du don qu'il désire lui faire, en lui représentant la grâce sous l'emblème d'une eau vive qui éteint la soif et étend ses effets jusque dans la vie éternelle. Cette femme ouvre son cœur aux opérations de l'Esprit-Saint, qui y entrait en même temps que les paroles de Jésus frappaient ses oreilles, et, docile à ses impressions vivifiantes, elle ouvre les yeux à la lumière de la foi. Elle croit à la mission divine du Fils de Dieu revêtu de notre mortalité; elle avoue et déteste ses égarements, et, de femme de mœurs dissolues qu'elle était avant son entretien avec le Sauveur, elle devient tout à coup un véritable apôtre, s'efforçant de persuader à ses concitoyens que Jésus est le Messie promis par les Prophètes, et qu'ils doivent, eux aussi, croire en lui (1).

L'histoire de la célèbre Marie Égyptienne démontre d'une manière non moins convaincante les opérations et le triomphe de la grâce dans un cœur docile. Cette fameuse courtisane, qui pendant dix-sept ans avait fait le scandale d'Alexandrie, était allée à Jérusalem vers la fête de l'Exaltation de la sainte Croix, non par un motif de piété, mais pour y tendre des

(1) Voir le sermon du P. Bourdaloue sur la grâce; vendredi de la 3e semaine de carême.

piéges aux nombreux étrangers que la solennité devait réunir dans cette ville. Le jour de la fête étant arrivé, elle voulut aller adorer avec le reste des fidèles le bois sacré sur lequel le Sauveur des hommes a payé la rançon de l'univers; mais, repoussée trois ou quatre fois comme par une main invisible plus forte que tous les efforts qu'elle faisait pour pénétrer dans l'enceinte sacrée, elle rentre en elle-même, et, éclairée par un rayon de la grâce, elle reconnaît que la vie criminelle et scandaleuse qu'elle a menée jusqu'ici est la cause de la répulsion qu'elle éprouve. Pénétrée donc d'une vive douleur au souvenir de ses innombrables péchés, elle fait vœu que si le Seigneur, en signe de pardon, veut lui permettre d'aller adorer la croix de son Sauveur, elle passera le reste de ses jours dans les exercices de la plus austère pénitence. Le Seigneur, ayant eu pour agréables ses larmes et son vœu, fruits de sa docilité à la grâce, lui accorda la faveur qu'elle avait sollicitée. Fidèle à sa promesse, la pécheresse se retire dans le grand désert qui était proche du Jourdain, du côté de l'Arabie, et y passe quarante-sept années dans les larmes, le jeûne et les pratiques de la plus rigoureuse pénitence. Elle fut souvent tentée d'abandonner sa solitude pour revenir au milieu du monde; le démon lui livra de terribles assauts; ses anciennes passions se réveillèrent plus d'une fois et lui firent éprouver des angoisses déchirantes qui lui faisaient souvent craindre de perdre le

fruit de ses premiers sacrifices. Soutenue par la grâce et fortifiée par le courage divin qu'elle puisait dans ses longues et ferventes prières, elle triompha de tous ses ennemis spirituels et parvint à une éminente sainteté (1).

Les Pères du désert sont une nouvelle et solide preuve de la puissance de la grâce et de ses merveilles dans les cœurs simples et dociles. En effet, ces hommes, sous la conduite de l'Esprit-Saint, formés et instruits par cet habile Maître, parvinrent, la plupart sans secours humains, aux plus sublimes connaissances en fait de religion. Ils parlaient de Dieu et des choses spirituelles d'une manière ravissante, et qui surprenait les hommes les plus versés dans les matières les plus savantes de la piété chrétienne. La grâce dont leur cœur était plein se manifestait sur leur visage, et à la douce sérénité qui y brillait on reconnaissait aisément qu'ils étaient heureux. Aussi n'eussent-ils pas échangé leur cellule pour le premier trône du monde, et leur habit simple et grossier pour la pourpre des empereurs. Morts à tous les désirs et à toutes les sollicitudes qui dévorent les mondains, ils jouissaient par avance de la félicité céleste (2).

Sainte Thérèse mérite aussi de fixer notre attention. Tant que cette âme forte et généreuse apporta

(1) Voir sa vie par Godescard, au 9 avril.

(2) Voir leurs vies par le P. Marin.

des obstacles à l'opération de la grâce par sa dissipation et ses attaches trop naturelles, elle ne fit que se traîner dans les voies de Dieu; mais aussitôt que, fidèle aux lumières du Ciel, qui lui firent voir d'une manière frappante le péril que courait son salut, elle eut pris la résolution de se donner tout entière à Dieu, et d'aller aussi loin que le voulait le degré de grâce qu'elle recevait du Seigneur, elle fit des progrès étonnants dans les voies de la perfection, et mérita de recevoir de son saint Époux les dons les plus précieux. Fidèle à faire valoir ces nouvelles grâces, elle fit le vœu si difficile à remplir de faire constamment ce qu'elle saurait être le plus parfait, vœu qu'elle accomplit avec la plus grande exactitude. La fidélité à la grâce la mena au point d'être saintement avide de souffrances, afin de ressembler plus parfaitement à son saint Époux. Aussi s'écriait-elle souvent: Seigneur Jésus, *ou souffrir* pour vous imiter plus exactement, *ou mourir* pour vous posséder (1).

Digne émule de sainte Thérèse, quoique marchant par une voie différente, sainte Jeanne de Chantal fit aussi vœu de ne jamais rien refuser à la grâce et d'aller toujours au plus parfait. Pour la préparer à ce vœu et à sa fidèle exécution, le Seigneur la fit passer par de terribles épreuves, d'où la force de son âme et sa fidélité à la grâce la firent sortir victorieuse. Ce fut

(1) Voir sa vie écrite par elle-même.

par cette fidélité qu'elle s'éleva au-dessus des impressions déchirantes qu'elle éprouva quand il lui fallut quitter un père tendrement aimé, qui la conjurait instamment de rester pour lui fermer les yeux, et que sa démarche remplissait de larmes brûlantes. Ce fut cette même fidélité qui lui fit passer sur le corps de son fils, objet de ses plus vives affections, qui s'était placé sur le seuil de la porte comme un obstacle infranchissable au cœur d'une mère. Dieu avait parlé, lui aussi, à ce cœur, et ce fut pour obéir à l'appel de Dieu qu'elle étouffa toutes les révoltes de la nature, dont les droits étaient méconnus, parce que Celui qui en est l'auteur lui ordonnait intérieurement d'aller contre (1).

Mais voici le plus beau triomphe de la grâce, et le sujet où se manifeste le plus sa puissante action : c'est saint Paul changé tout à coup de loup en agneau, de persécuteur acharné de l'Église en son plus ardent défenseur et son Apôtre le plus zélé. A peine la grâce eut-elle parlé au cœur de Paul, que, se rendant à son appel, il étouffa les réclamations de la chair et du sang, comme il nous l'a lui-même appris, et ne craignit pas de s'exposer à la haine et à la fureur de ses anciens amis pour être fidèle à la grâce de sa vocation. Mis par elle à de terribles épreuves, jamais il ne se

(1) Consulter sa vie, ainsi que celle de saint François de Sales, par Marsollier.

démentit, et fit chaque jour de nouveaux progrès dans la vertu. Comblé ensuite des grâces les plus signalées, il les fit toutes valoir avec le plus grand soin, au point qu'il a pu dire que jamais *la grâce n'est demeurée stérile en lui* (1).

(1) Voir les Actes des Apôtres.

CHAPITRE II

LA FIDÉLITÉ A LA GRACE DE LA CONVERSION

Ce que l'on entend par la grâce de la conversion. — Combien il importe d'être fidèle à cette sorte de grâce. — Motifs sur lesquels repose cette obligation. — Exemples de Saints dans lesquels la grâce de la conversion a été plus sensible. — Saint Arsène.—Saint François d'Assise.—Saint François de Borgia.— Saint Jean-de-Dieu. — Saint Pierre d'Alcantara.

La première grâce à laquelle il importe beaucoup d'être fidèle, c'est la grâce de la conversion. On entend par la grâce de la conversion celle qui nous a portés, soit à quitter le monde, soit à y mener une vie plus retirée, plus régulière et plus digne de la fin de notre vocation. C'est ainsi que sainte Thérèse regardait comme époques de sa conversion le temps où elle cessa de lire des romans et commença à faire oraison ; puis lorsque, s'étant relâchée et ayant abandonné le saint exercice de l'oraison, elle reprit cette sainte pratique et rompit entièrement avec les

personnes qui entretenaient en elle l'esprit de dissipation et de vanité.

Saint Louis de Gonzague appelait aussi époque de sa conversion l'âge de sept ans, l'âge auquel il se déshabitua de certains mots grossiers qu'il avait entendu dire aux soldats, et où il commença à se livrer avec une ardeur frappante aux pratiques de la piété et aux œuvres de mortification.

Pour bien comprendre de quelle importance il est d'être extrêmement fidèle à la grâce de la conversion, méditons attentivement les considérations suivantes, extraites du P. Guilloré.

« Il se peut dire, ainsi que s'exprime ce grand maître de la vie spirituelle, à la gloire de Dieu et à l'honneur de la grâce, qu'il se fait très-souvent des conquêtes d'âmes converties; mais cette conversion n'est pas le plus beau triomphe de l'un et de l'autre. Quel est donc, me demanderez-vous, leur triomphe? C'est la fidélité après la conversion. On compte une foule de convertis, touchés vivement, tendrement fondus en larmes; mais, hélas! que de prévaricateurs qui violent la foi qu'ils ont donnée à Dieu! le nombre en est infini! Pour vous, soyez grandement fidèle à la grâce de votre conversion (1).

(1) Je préviens mes lectrices que je ne m'attacherai pas à copier cet auteur mot à mot: mais je rendrai ses pensées, conservant autant que possible ses tournures de phrases et même ses expressions.

« Si vous me demandez ce que j'appelle votre grâce de conversion, le voici : chacune des âmes converties éprouve un certain attrait de la grâce, qui lui découvre la voie par où Dieu a l'intention de la faire marcher; la grâce de celle-ci l'appelle à un esprit de retraite et d'oraison; la grâce de celle-là, à l'esprit de pénitence; la grâce de cette autre, à un esprit de recueillement continuel.

« Je dis donc que vous devez être grandement fidèle à cette grâce; que ce doit être là tout votre soin, toute votre application. En effet, cette première grâce est d'ordinaire le fondement de toutes les autres grâces auxquelles une âme est destinée; elle est comme la semence des grâces futures, qui ne peuvent réussir dans une âme si cette première n'est reçue comme il faut. C'est le premier anneau d'où dépend l'enchaînement de toutes les grâces qui doivent suivre.

« Cette grâce particulière, que chacun expérimente au commencement de sa conversion, a coutume de dominer dans l'âme pendant le reste de la vie. Saint Augustin, qu'une première grâce d'amour toucha au cœur, en conserva toujours la blessure; saint Jérôme, dont l'esprit fut converti par la vue des jugements de Dieu, marcha le reste de ses jours dans les voies de la crainte. Cela vient du fonds du tempérament : étant toujours le même, cette grâce demeure aussi toujours la même. Voici comment cela arrive : cette

grâce qui a opéré la conversion, s'est ajustée, pour réussir, au tempérament d'un chacun; s'étant ainsi comme naturalisée avec la complexion, qui ne change pas, elle conserve le reste de la vie un certain empire à cause de sa facilité d'opération.

« J'avoue, il est vrai, que l'âme pourra passer par beaucoup d'états différents, comme le montre la diversité des conduites de la grâce dans la sanctification des âmes; cependant cette grâce, qui a opéré la conversion, tiendra toujours le dessus, comme étant plus conforme dans ses opérations au tempérament, qui goûte toujours mieux dans la suite du temps la grâce qui l'a touché lors de la conversion, étant une grâce qui lui a été spéciale. C'est ainsi que les viandes qui ont formé le corps, ayant servi de nourriture dans l'enfance, sont toujours les plus agréables au palais; et que l'air qu'on a respiré en naissant est toujours le meilleur pour conserver et rétablir la santé. C'est pour cela qu'un directeur, afin de conduire sûrement une âme, et de n'en pas confondre la voie, doit faire une attention extrême à son tempérament et à la grâce qui a fait sa conversion, pour la porter à être extrêmement fidèle à cette grâce (1). »

La grâce de la conversion, ainsi que l'a dit le P. Guilloré en parlant de saint Augustin et de saint Jérôme, a influé sur la piété et le genre de bonnes

(1) Voir *les Progrès* du P. Guilloré, t. III, liv. 1er, inst. 3e.

œuvres de tous les Saints. C'est par la fidélité à marcher dans la voie que cette grâce leur avait ouverte qu'ils sont parvenus au degré de sainteté auquel le Seigneur les appelait. C'est ce que vont confirmer quelques exemples, pris parmi un grand nombre d'autres qu'on pourrait également citer à l'appui de cette vérité.

La crainte des jugements divins, ainsi que le goût de la solitude, avait été le caractère dominant de la grâce de conversion de saint Arsène. Ce caractère de la grâce, qui avait arraché le saint au monde et à la cour, parut dans toute sa conduite le reste de sa vie. Aussi versait-il souvent des larmes abondantes au souvenir de ses fautes passées et de son amour pour les vanités du siècle; aussi, malgré la longueur et l'austérité de sa pénitence, n'était-il pas encore pleinement rassuré au moment de sa mort, et ses disciples le virent avec étonnement leur dire qu'il redoutait les jugements divins. C'est pour cela qu'entraîné par son goût pour la retraite, il fallait qu'il se fît violence pour converser avec ses semblables, et qu'il ne faisait de visites et n'en recevait des autres solitaires que pour ne pas manquer aux devoirs de la charité chrétienne. De là cette réponse qu'il fit un jour à l'abbé Marc qui lui demandait, au nom des autres ermites qui habitaient le même désert, pourquoi il évitait leur compagnie. « Dieu sait, répondit Arsène, « combien je vous aime tous, mais je sens que je ne

« puis tout à la fois être avec Dieu et avec les « hommes; il ne m'est donc pas permis de quitter « l'un pour converser avec les autres. » Ce fut en suivant avec fidélité cette voie que lui avait ouverte la grâce de sa conversion, qu'il parvint à une si éminente sainteté (1).

On a observé avec édification cette fidélité à la grâce de la conversion dans une sainte religieuse de la congrégation des Trinitaires nommée la mère Saint-François. Comme saint Arsène, dans sa jeunesse, elle avait beaucoup aimé le monde et ses fêtes, la parure et la mondanité; comme saint Arsène aussi, sa grâce de conversion fut un éloignement marqué du monde, et un attrait prononcé pour le silence et la vie intérieure. Jusqu'à sa mort elle fut fidèle à marcher dans la route que l'esprit de Dieu lui avait tracée, et sa mort fut celle des saints.

La grâce de la conversion de saint François d'Assise fut un attrait marqué pour la pauvreté et une confiance sans bornes dans la Providence. Cette grâce a été le cachet de toutes les œuvres du Saint, et a brillé dans toute sa conduite de manière à lui faire jeter le plus vif éclat dans l'Église de Dieu, et à le porter à fonder un Ordre de religieux consacrés aux travaux de l'apostolat, sous la sauvegarde et la protection de la pauvreté la plus absolue. Si François

(1) Lire la vie du Saint dans Godescard, sous le 19 juillet.

d Assise n'eût pas été fidèle à la grâce de la conversion, il est bien probable que l'Ordre des Frères-Mineurs n'eût pas été fondé.

Fidèle à la grâce de sa conversion, saint François de Borgia montra tout le reste de sa vie un éloignement marqué pour les grandeurs de ce monde, même pour les honneurs de l'Église. Ce fut afin de s'y dérober plus facilement qu'il entra dans la Société des Jésuites, où l'on fait vœu de refuser les dignités ecclésiastiques, à moins d'être contraint à les accepter par un ordre formel du Souverain Pontife.

Un tendre amour pour les pauvres et surtout pour les plus délaissés, tel fut le caractère dominant de la grâce de conversion de saint Jean de Dieu. Fidèle à marcher par la voie que lui traçait la grâce, saint Jean de Dieu devint le consolateur et l'appui des malheureux. Afin de procurer à ses chers pauvres des secours plus abondants et surtout plus constants, il fonda son Ordre dont le but principal est le soin des aliénés, cette portion si malheureuse de la société et si digne des attentions de la charité chrétienne.

Si l'on ne peut lire sans un étonnement mêlé d'admiration et d'un certain saisissement les austérités auxquelles se livra pendant plus de quarante ans saint Pierre d'Alcantara, c'est que sa grâce de conversion, à laquelle il fut très-fidèle, était une grâce de pénitence et de mortification continuelle de la nature.

Voici ce que sainte Thérèse nous a fait connaître sur le genre de vie de cet homme admirable :

« Il me dit, rapporte la Sainte, que durant l'espace de quarante ans il n'avait dormi qu'une heure et demie par jour, et que cette mortification était celle qui lui avait fait le plus de peine dans les commencements. Pour surmonter le sommeil, il se tenait toujours debout ou à genoux; il dormait assis, ayant la tête appuyée sur un morceau de bois attaché à la muraille de sa cellule. Quand il aurait voulu s'y coucher de son long il n'aurait pu le faire, parce que sa cellule n'avait que quatre pieds et demi de longueur. Durant tout ce temps-là, jamais il ne se couvrit de son capuce, quelque chaleur qu'il fît et quelque pluie qu'il tombât. Il marcha toujours les pieds nus sans aucune chaussure; il ne porta que son seul habit, qui était fort étroit, et son manteau qui était fort court, tous deux d'une étoffe très-vile. Pendant le plus grand froid, il ôtait son manteau et laissait la porte et la fenêtre de sa cellule ouvertes, afin que, reprenant ensuite son manteau et fermant sa porte, son corps sentît quelque soulagement. Il ne mangeait qu'une fois en trois jours. Il était si mortifié, même dans sa jeunesse, qu'il demeura trois ans dans un couvent de son Ordre sans connaître aucun religieux qu'à la parole (1). »

(1) Vie de sainte Thérèse écrite par elle-même, chap. 23.

On ne peut prendre cet illustre pénitent pour modèle dans ses mortifications contre nature; cependant son exemple démontre à quel point de perfection mène la grâce de la conversion, quand on lui est bien fidèle.

CHAPITRE III

ÉTAT MALHEUREUX ET DANGEREUX DES AMES QUI RÉSISTENT A LA GRACE, OU REFUSENT DE SE RENDRE A SON APPEL.

Jésus-Christ versant des larmes sur Jérusalem.— Le figuier maudit. — La vigne infructueuse. — Le serviteur et le talent. — Valeur et prix de la grâce. — Conduite criminelle des âmes qui ne veulent pas aller à la perfection à laquelle la grâce les appelle. — Les suites de leur résistance. — Danger où elle les met relativement à leur salut.

On vit un jour le Sauveur répandre des larmes brûlantes de douleur et d'amour. Qui lui arrachait donc ces larmes si amères? C'était l'ingrate et infidèle Jérusalem, qui avait abusé des grâces de sa visite, et de celles dont son divin Père ne cessait depuis des siècles de la combler. Il aimait tendrement cette cité rebelle aux traits de son amour : il voyait le bras de son Père prêt à s'appesantir sur elle plus sévèrement qu'il ne l'avait encore fait;

voilà ce qui l'apitoyait sur le sort de ces Juifs aveugles, qui refusaient de le reconnaître pour leur Libérateur, et de lui ouvrir la porte de leurs cœurs, en croyant à sa mission divine.

Ici recueillons-nous et admirons la bonté et la charité du Sauveur; mais aussi faisons une réflexion importante. Dans l'ancienne Loi, tout était la figure de ce qui devait se passer sous la loi nouvelle ou de grâce; Jérusalem, cité chérie de Dieu, cité comblée de ses dons et de ses bienfaits de préférence à tout autre lieu du monde, n'était que la figure des âmes religieuses, chéries spécialement du Seigneur et choisies par lui, comme autrefois Jérusalem, pour être sa demeure, son sanctuaire, le lieu de son repos sacré, et l'objet de ses divines complaisances.

L'infidélité et l'obstination de cette cité privilégiée, ses ingratitudes si monstrueuses, ont donc été la figure des infidélités et des résistances des âmes prévenues spécialement de la grâce, comme le sont celles que le Seigneur appelle à la perfection, soit dans le cloître, soit au milieu du siècle. Les châtiments et l'abandon de cette ville ne sont également que la figure des châtiments que Dieu tire des âmes rebelles aux traits de son amour.

L'abus des grâces, et surtout des grâces de choix, telles que celles que le Seigneur accorde aux âmes appelées à la perfection, est donc une grande faute, et, pour parler plus exactement, un grand crime. Il

le faut, puisque Dieu, qui ne frappe jamais sans de justes raisons, menace cependant de punir d'une manière terrible l'abus de ces grâces. Voyons, en effet, combien sont effrayantes les paraboles dont le Sauveur s'est servi pour nous enseigner cette importante vérité.

Tantôt c'est un figuier stérile, qui à cause de sa stérilité est maudit, et sèche presque au moment même où la malédiction du Seigneur tombe sur lui.

Tantôt c'est une vigne que son maître a plantée et cultivée avec le plus grand soin, qu'il a pourvue de tout ce qui était nécessaire pour qu'elle reçût une bonne culture. Le maître de cette vigne était donc en droit d'espérer qu'elle le paierait amplement de ses peines par les excellents et abondants raisins qu'elle produirait. Mais, contre son attente, cette vigne chérie, objet de sa sollicitude, ne lui rapporte que des fruits sans saveur et insipides. Son maître, indigné, cesse de la cultiver et la laisse en friche.

Ailleurs, c'est un mauvais serviteur, un serviteur paresseux, qui n'a point fait valoir le talent que son maître lui avait confié, et qui, en punition de sa paresse et de son indolence, est privé du talent qu'il avait reçu, et est jeté pieds et mains liés dans les ténèbres extérieures.

Que faut-il de plus pour nous convaincre que l'abus des grâces, et surtout des grâces de choix telles qu'en reçoivent les âmes dont nous parlons, est

une grande faute; faute qui excite toute l'indignation, je dirais presque la colère du Seigneur et provoque ses plus terribles vengeances. En effet, l'amour méprisé, l'amour dédaigné se venge terriblement des dédains que l'on fait de ses prévenances. Plus l'amour a été grand, plus la vengeance qu'il tire est éclatante et terrible.

Mais pourquoi le Seigneur punit-il si sévèrement l'abus de ses grâces? C'est qu'il n'a rien de plus précieux qu'elles. Ses grâces sont destinées à faire, dans le monde intellectuel et moral, ce que la force de son bras a fait et fait encore tous les jours dans le monde physique, c'est-à-dire à y enfanter des merveilles semblables à celles qu'il a produites dans la création de ce vaste univers, dont toutes les parties proclament la puissance et la sagesse du Créateur.

Et pourquoi encore? C'est que ses grâces sont le fruit, le prix des douleurs et des souffrances de son Fils unique; de ce Fils, objet de ses plus tendres complaisances, qui n'a pendant trente-trois années enduré tant de privations et de maux en tous genres, et n'a terminé sa carrière sur le Golgotha, au milieu des tourments les plus inouïs, que pour nous acquérir le trésor inestimable des grâces, qui sont destinées à opérer notre sanctification. Nous ne serons donc plus étonnés de voir Dieu faire gronder les foudres de ses vengeances sur les contempteurs de ses grâces.

Concluons que la grâce est d'une valeur infinie, et que c'est une très-grande faute de la négliger et de la rendre infructueuse en nous. Mais ce sujet est trop important pour que nous nous bornions à ces simples réflexions; voyons ce qu'a dit sur cette matière le spirituel P. Guilloré.

Cet auteur, aussi expérimenté que savant, commence par poser la proposition suivante :

« *Le salut des âmes qui donnent des bornes à la grâce et qui ne veulent pas tendre à la perfection est dans un très-grand danger.* »

« Je tire, dit l'auteur, les preuves de cette vérité de cinq chefs : 1° De la nature de Dieu même; 2° Des desseins de Dieu renversés; 3° De l'opposition à l'opération de l'Esprit-Saint; 4° Des dispositions très-mauvaises de ces personnes; 5° Des grandes chutes qu'elles doivent comme infailliblement faire.

« 1° C'est une vérité que Dieu se ménage avec ceux qui se ménagent avec lui; qu'il mesure ses pas à leurs pas, et que la manière dont on agit avec lui, lui sert comme de règle dans la conduite qu'il tient à l'égard des âmes dans la dispensation de ses grâces. Il est grand et magnifique avec une âme libérale, et il ne se borne pas dans la communication de ses dons avec celle qui lui donne *tout* sans se rien réserver. Telle est la conduite de Dieu, et je dirai presque sa nature; dans la distribution de ses grâces, il reçoit la loi de nous, et fait toujours les

choses selon l'air et la façon que nous apportons à son service. Contre sa nature, il devient un Dieu peu libéral avec les personnes qui comptent avec lui, qui ont un cœur resserré et petit, et qui semblent ne lui donner qu'à regret. Or, cette manière resserrée de Dieu consiste en ce qu'il donne des grâces très-bornées aux personnes qui se bornent elles-mêmes en le servant, c'est-à-dire qu'il ne leur en donne que très-peu, par la raison qu'elles sont déterminées à faire très-peu pour son service dans les voies de la sainteté. C'est donc une chose très-certaine que les grâces qu'elles reçoivent sont très-limitées, et qu'elles n'en ont précisément que ce qu'il faut pour qu'elles se sauvent. C'est de là que j'infère le danger du salut de ces âmes, danger fondé sur le petit nombre de grâces qu'elles reçoivent et sur la corruption de la nature. D'abord, les grâces qui leur sont accordées se bornent au strict nécessaire, afin que la justice de Dieu soit justifiée, et qu'elles ne puissent, au jour du jugement, l'accuser de leur avoir refusé les moyens d'opérer leur salut. En second lieu, la corruption de la nature est extrême et épouvantable, comme le démontrent l'étude du cœur humain et l'expérience journalière. Ne faut-il pas conclure de là que le peu de grâces qui sera donné à ces âmes ne l'emportera pas sur la corruption de la nature; que, tout au contraire, ce sera la corruption de la nature qui infailliblement l'emportera : ce qui mettra évi-

demment leur salut en danger. Ce qui ne serait pas arrivé si elles avaient été plus grandement avec Dieu, et n'avaient pas refusé d'aller à la perfection à laquelle il les appelait.

« 2° Ce danger est encore très-grand, considéré du côté des desseins de Dieu, qui sont renversés. En effet, une personne qui se borne dans sa perfection, et qui est déterminée à ne mener qu'une vie toute de nature, renverse par là même les desseins de Dieu, qui prétendait la faire entrer dans des voies tout opposées. Aussi elle se le rend ennemi par l'opposition qu'elle met à ses volontés. Dieu la voulait dans une vie plus morte, tandis qu'elle veut se contenter d'une manière de vie qui ne la gêne point; elle impose donc la loi à Dieu même, voulant une perfection différente de celle où il l'appelait par la voix de sa grâce, opposant volonté à volonté, au lieu de se laisser guider par Celui qui devait seul lui tracer la voie par où elle devait marcher. C'est ainsi qu'elle porte un esprit de contrariété continuelle aux desseins de Dieu; aussi la laisse-t-il dans sa voie égarée, pour la punir de n'avoir pas voulu se laisser conduire par lui. D'où je conclus que non-seulement l'état de cette personne est très-malheureux, puisqu'elle a Dieu pour ennemi; mais encore, qu'étant dans une voie différente de celle où Dieu la voulait, elle ne peut que tomber et s'égarer.

« 3° Je dis en outre que son salut est dans un

extrême danger à prendre la chose du côté de l'Esprit-Saint; vous allez le voir. Le propre emploi de ce divin Esprit est de travailler dans l'intérieur à sanctifier les âmes, avec les secrets mouvements de sa grâce. C'est là son soin continuel par tant de manières différentes, et par tant d'insinuations dans le fond des consciences. Que fait donc une personne qui ne veut aller qu'au degré de perfection qui lui plaît, sinon de lui résister, et de le faire gémir incessamment par le refus qu'il en reçoit?

« Mais son malheur ne demeure pas seulement aux termes de résistance; car le Saint-Esprit ayant continué longtemps ses poursuites pour l'engager davantage dans la perfection, et elle s'étant habituée à lui résister sans cesse, elle oblige cet Esprit d'amour à cesser toutes ses poursuites, de sorte qu'elle n'est plus touchée d'aucun mouvement de grâce. Mais que deviendra une âme à laquelle le Saint-Esprit, après l'avoir longtemps poursuivie, ne dit plus mot?

« Il ne faut pas être étonné de cette conduite de l'Esprit divin, qui est beaucoup plus indigné des rebus que lui fait éprouver une âme qu'il appelle à une grande perfection, que de ceux qu'il essuie de la part des âmes qui marchent par une voie commune; par la raison que ces dernières ne savent ce que c'est que poursuites de la grâce, tandis que la première en sent sans cesse la pointe et a appris par son expé-

rience à en discerner la voix. Aussi cette sorte de péché n'est pas de la nature des péchés ordinaires, se devant proprement appeler *péché contre le Saint-Esprit*. Que peut-on, en effet, faire de plus contre ce divin Esprit, que de résister opiniâtrément à toutes les déclarations qu'il fait à une âme pour l'obliger de travailler à mener une vie plus parfaite? Je demande maintenant si l'on peut se figurer un état plus dangereux pour le salut.

« 4° Disons encore que le salut de cette personne est dans un extrême danger, à raison de la mauvaise disposition intérieure dans laquelle elle est habituellement. En effet, c'est la coutume des personnes qui ne veulent pas tant de perfection, de condamner toutes celles qui en font plus qu'elles, ne pouvant supporter que la vie des autres soit leur condamnation, et pensant par là autoriser la lâcheté et la mollesse de la leur. Or, par là elles ruinent un des grands moyens de perfection qui leur étaient offerts, celui du bon exemple, dont la paresse a coutume d'être piquée. C'est ainsi qu'elles se font un poison de ce qui devrait être un remède à leur mal, et que le blâme qu'elles versent sur les personnes qui travaillent à leur perfection, les en éloigne davantage: comme si le reproche que leur langue fait à la vertu pouvait étouffer celui que la grâce fait intérieurement à leur lâcheté.

« 5° Pour conclure, je dis qu'une personne qui

borne sa perfection selon la délicatesse et l'immortification de son esprit, est dans un danger évident de son salut, parce que cet état la prédispose à des chutes très-funestes et dont elle ne se relève presque jamais ; les raisons en sont très-claires. La disposition où elle est de n'aller dans la perfection que jusqu'à un certain degré, fait qu'étant toute naturelle, elle devient extrêmement molle et très-tendre sur elle-même. Or, cette mollesse et cette tendresse sur elle-même, pour éviter tout ce qui pourrait la gêner et lui faire peine dans l'œuvre de sa sanctification, la rendent bien plus capable de tomber quand l'occasion s'en présente. Ce qui favorise encore ces grandes chutes, c'est que ses passions deviennent aussi bien plus vives et plus fortes, parce que, ne voulant pas se renoncer pour tendre à la perfection, les passions se fortifient et ont bien plus de feu. Et puis ces grandes chutes sont d'ordinaire les effets d'une juste vengeance de Dieu, qui d'une main ne pouvant engager cette personne dans les voies de la perfection, la frappe de l'autre rudement par de lourdes chutes, où il permet qu'elle s'abîme. C'est la manière dont il châtie une personne qui refuse de travailler à la perfection à laquelle il l'appelle ; et encore est-ce là un effet de sa miséricorde pour réveiller cette âme et la forcer à s'animer davantage, et à travailler avec plus d'ardeur à sa sanctification, en voyant combien il est terrible de s'épargner, et

jusqu'où Dieu pousse pour cela le châtiment de sa colère.

« Ne faut-il pas avouer après tout cela qu'il est fort dangereux pour le salut de se donner à soi-même des bornes dans la perfection, n'en voulant pas plus que ce qui accommode la paresse de la nature, l'immortification de l'esprit, et la douceur d'une vie molle et sensuelle (1) ? »

(1) Guilloré, *Progrès*, liv. 1er, inst. 4e, ch. II.

CHAPITRE IV

NÉCESSITÉ D'UN DIRECTEUR POUR APPRENDRE A COOPÉRER FIDÈLEMENT A LA GRACE ET A MARCHER DANS LES VOIES DE LA PERFECTION.

Sans directeur on peut difficilement faire des progrès dans la vie spirituelle. — Sentiment de M. Boudon sur la nécessité d'un directeur. — Celui de saint François de Sales. — Du P. Guilloré. — Du P. Surin. — De sainte Thérèse. — De saint Jean de la Croix. — Illusion dans laquelle tombent certaines âmes à l'occasion de la direction.

Quoique la grâce jointe à la fidèle coopération des âmes fasse tout, elle seule, dans la grande œuvre de leur sanctification et soit l'unique principe de leurs vertus, cependant, dans le cours ordinaire des choses, et d'après même l'ordre établi par l'Esprit Sanctificateur, la grâce a besoin, pour arriver à ses fins, d'être conduite et dirigée; ou bien, pour parler plus justement, la volonté humaine doit être conduite dans ses rapports avec l'Esprit-Saint, afin de savoir

la manière d'agir avec lui, de se préparer à ses communications, et de profiter de ses visites intérieures. On peut assez justement comparer la grâce à ces eaux bienfaisantes et végétatives, qui, pour faire pousser les mille fleurs diverses, et l'herbe aux formes et aux nuances si variées, qui émaillent une prairie dans les beaux jours du printemps, ont besoin d'être conduites par cent petits canaux faits de la main des hommes. C'est, il est vrai, l'eau qui féconde la prairie et lui donne le pouvoir de se couvrir de cet habit brillant d'éclat et de beauté; mais si la main des hommes ne dirigeait avec habileté cette eau qui contient le principe de la fécondité, restée par flaques elle nuirait plus qu'elle ne servirait. Sans doute, la comparaison ne doit pas être pressée; cependant elle est assez exacte, et peut bien faire sentir la nécessité d'un directeur pour profiter dans les voies de la perfection et ne pas laisser stériles une foule de grâces qui, pour agir, ont besoin d'être discernées, afin que la volonté s'ouvre à leur action. C'est appuyés sur ces considérations, ou sur d'analogues, que les Saints et les Maîtres de la vie spirituelle ont tant insisté sur la nécessité d'un directeur, si l'on ne veut pas s'exposer à s'égarer dans la route de la sainteté et à faire de lourdes chutes. Voyons ce que quelques-uns d'eux ont dit sur cet important sujet.

« Il est vrai, ô adorable Jésus, dit M. Boudon dans son *Règne de Dieu*, que vous êtes l'Ange

du grand conseil; que le Père vous a mis toutes choses entre les mains; que vous êtes le véritable Directeur des âmes, en êtes le Maître, et enseignez en toute vérité les voies de Dieu. C'est vous, ô divin Directeur, qui les conseillez, les dirigez, les gouvernez par la direction de vos fidèles serviteurs. Cependant vous voulez vous servir d'eux pour nous apprendre les voies de Dieu; vous les mettez en votre Église pour que les peuples recherchent de leur bouche la science du salut. Vous voulez donc, Directeur adorable, acheminer les âmes à votre divin Père par les directeurs visibles, et c'est pour cela que vous répandez vos grâces en eux; de sorte qu'il ne tient pas à vous que nous ne marchions dans les voies de la paix et de la vérité (1). »

Écoutons maintenant le saint évêque de Genève :

« Le jeune Tobie, devant aller à Ragès, ignorait la route qu'il devait tenir pour arriver au but de son voyage. « Va, lui dit son père, et cherche quelque « homme qui te serve de guide dans le chemin. » Je vous le dis de même, Philothée : voulez-vous vous acheminer sûrement vers la vraie piété, cherchez quelque homme de bien qui vous guide et vous conduise. C'est ici l'avertissement des avertissements. « Quoi que vous cherchiez, dit le dévot Avila, vous ne trouverez jamais si sûrement la volonté de Dieu

(1) *Règne de Dieu*, liv. IV, ch. V.

que par le chemin de cette humble obéissance, tant recommandée et pratiquée par tous les vrais dévots. »

L'ami fidèle, dit l'Écriture sainte, *est une forte protection; celui qui l'a trouvé a trouvé un trésor. L'ami fidèle est un médicament de vie et d'immortalité; ceux qui craignent Dieu le trouvent.* Ces divines paroles regardent principalement l'immortalité, comme vous voyez, pour laquelle il faut sur toutes choses avoir cet ami fidèle, qui guide nos actions par ses avis et ses conseils, et par ce moyen nous nous garantirons des embûches et des tromperies du malin (le démon). Il nous sera comme un trésor de sapience en nos afflictions, tristesses et chutes. Il nous servira de médicament pour alléger et consoler nos cœurs dans nos maladies spirituelles; il nous gardera du mal et rendra notre bien meilleur; et quand il nous arrivera quelque infirmité, il empêchera qu'elle ne soit à la mort, car il nous en relèvera (1). »

Passons au P. Guilloré, cet autre habile maître de la vie spirituelle :

« Il y en a peu, dit ce savant auteur, qui n'avouent la nécessité de la direction; mais la plupart, d'ordinaire, n'en aiment guère la pratique, parce que la direction emporte l'assujettissement et la captivité, et il n'est personne qui veuille se faire esclave des volontés d'autrui. C'est ce qui m'oblige à vous dire

(1) *Vie dévote*, 1re partie, ch. IV.

que ce besoin est indispensable, et que, quelque sainte volonté que vous ayez d'avancer dans les voies de Dieu, vous y perdrez le temps, si vous manquez de direction. C'est pourquoi il est d'autant plus nécessaire que vous ayez un directeur, que votre dessein de vous donner à Dieu et de faire profiter ses grâces est plus arrêté et irrévocable.

« Ne voyez-vous pas, en effet, les faiblesses de votre nature, votre facilité à tomber, vos langueurs, vos lâchetés, vos découragements, et sera-ce vous-même qui vous en relèverez et qui vous presserez d'avancer? Eh! comment cela se pourrait-il, puisque vous êtes la faiblesse même? Presque personne n'a cœur contre soi-même pour se détruire, étant naturel à un chacun de s'épargner et de se délicater. Ne voyez-vous donc pas qu'il vous faut une assistance étrangère, un directeur qui relève l'âme dans ses chutes et qui la presse dans ses voies?

« Les occasions du péché au milieu desquelles vous vivez montrent encore votre besoin : si tant d'objets vous attirent incessamment et vous sollicitent, n'est-il pas vrai qu'il vous faut au moins quelqu'un qui vous aide à vous soutenir, qui vous fortifie de ses avis pour vous faire éviter cent écueils qui vous environnent, et vous mettre au-dessus de toutes les considérations humaines?

« De plus, dites-moi où est la personne qui d'elle-même est assez forte pour dompter les tentations de

la concupiscence, et assez adroite pour déjouer toutes les ruses de l'ennemi du salut? Oseriez-vous vous en fier à vos forces?

« Mais ce qui démontre surtout la nécessité d'un directeur, c'est que de toutes les choses du monde il n'en est point dont la conduite soit difficile comme celle de la conscience et de la vie spirituelle, parce que les ténèbres y sont grandes, les tempêtes y sont fréquentes, les replis en sont infinis. Pourriez-vous bien avoir la présomption de prétendre savoir conduire une affaire qui vous est propre, où les plus saints et les plus doctes ne le sont jamais assez pour en prendre le maniement?

« Enfin, ne m'avouerez-vous pas que les chutes sont bien faciles quand on n'a point de directeur, son souvenir étant comme un frein qui arrête (1)? »

Voyons encore ce que le P. Surin, cet autre grand maître, dont le catéchisme était si estimé de Bossuet, pense sur cette matière.

« Quand on ne refuse rien à Dieu, dit ce savant Père Jésuite, on en reçoit beaucoup, et celui à qui Dieu fait de grandes grâces est ordinairement en butte à l'envie et à la rage des démons. Il a donc besoin de conseils et de secours pour se défendre de leurs piéges et pour résister à leurs attaques. D'où il est aisé de conclure que la direction est non-seule-

(1) Guilloré, *Max. spirit.*, liv. I, max. 1re.

ment utile, mais encore nécessaire. Tel est aussi le sentiment de saint Vincent Ferrier et de saint Jean Climaque, qui disent qu'un homme qui veut travailler à sa perfection fera plus de progrès en peu de temps sous l'obéissance d'un directeur qu'il n'en ferait en plusieurs années s'il se conduisait lui-même (1). »

Sainte Thérèse, qui avait appris par une pénible expérience combien le manque d'un directeur sage et éclairé arrête et retarde dans les voies de la perfection, disait, en parlant des directeurs tels qu'elle en désirait depuis longtemps, et que le Seigneur, touché de ses larmes et de ses souffrances, lui en avait enfin envoyé, *que c'était à eux qu'elle devait de n'être pas damnée.*

Le saint coopérateur de la sainte dans la réforme du Carmel, saint Jean de la Croix, s'exprime d'une manière presque aussi forte sur la nécessité de la direction.

« Celui, dit-il, qui veut vivre sans la direction d'un Père spirituel, ressemble à un arbre qui est planté seul dans un champ et qui n'appartient à personne. Tous ceux qui passent par là enlèvent ses fruits avant même qu'ils soient mûrs.

« L'âme qui marche seule et sans directeur dans les voies spirituelles est semblable à un charbon

(1) *Cat. spirit.* t. II, chap. VII, 7e partie.

allumé, mais séparé des autres, lequel, au lieu de s'embraser davantage, s'éteint tout à fait.

« Celui qui va seul et sans guide et qui tombe en son chemin, demeure seul en sa chute, et il montre qu'il fait peu de cas de son âme, puisqu'il se fie à lui-même (1). »

Mais voici une ruse de l'amour-propre cachée, il est vrai, mais réelle, et que des yeux un peu expérimentés et pénétrants découvriront assez facilement. Cette illusion, dans laquelle tombent beaucoup d'âmes, est cause que la direction perd souvent son véritable but, et devient une pieuse causerie, et une perte de temps pour les directeurs et pour celles qui vont les consulter.

On veut manifester son intérieur à tous les directeurs que l'on a occasion de consulter. On se répète, et on roule dans un cercle de redites perpétuelles. C'est à peu près toujours le même exposé, sauf certaines explications nullement nécessaires pour qu'un directeur un peu expérimenté prononce en pleine connaissance de cause.

Quand on a eu l'avantage d'en rencontrer un sage et rempli de l'esprit de Dieu, qui avec l'autorité de son ministère et celle de son expérience a de la part et au nom de Notre-Seigneur tracé la route dans laquelle on doit marcher, il faut s'en tenir à ses

(1) *Sentences spirit.* 5, 6 et 7.

décisions. Sans cette sage retenue, même avec le désir de la perfection, il n'y aurait pas de fond à faire sur les décisions des directeurs, et l'on ne pourrait jamais croire que l'on est dans la bonne voie. On s'exposerait à passer sa vie dans une inquiétude continuelle, ayant toujours lieu de craindre de ne pas connaître réellement l'adorable volonté de Dieu. Mais s'il veut que nous cherchions un guide pour nous montrer la route, comme le fit le jeune Tobie; si par là même il s'est presque engagé à nous donner ce guide quand nous le lui demandons dans toute la sincérité de notre cœur, il ne peut vouloir qu'au lieu d'un nous lui en demandions huit ou dix, peut-être même plus; et il n'a pu s'engager à nous en donner un aussi grand nombre. C'est donc le tenter, et nous exposer à être mal conduits, et même à être égarés, que de vouloir avoir tant de guides: il est presque impossible qu'un grand nombre aient la même manière de voir et de juger les choses. De là quel trouble et quel embarras de conscience pour les personnes qui ne savent pas se borner, et cherchent toujours de nouvelles lumières dans les décisions de nouveaux directeurs.

Avec plus de simplicité on éviterait ces terribles inconvénients. Habituellement, c'est moins faute de lumière acquise par la direction que l'on ne fait pas de progrès dans la perfection, que manque de courage et de générosité.

Sans doute il y a des circonstances où l'on peut

manifester son intérieur à plusieurs directeurs : c'est surtout quand il y a eu des changements dans la position sociale ; que la voie tracée à une époque par un directeur n'est plus celle où l'on doit présentement marcher à cause des événements survenus depuis. C'est encore quand le Seigneur semble demander des sacrifices qu'il ne demandait pas précédemment ; ou bien lorsqu'il pourrait vouloir faire entrer dans un genre d'oraison plus élevé ; ou bien encore quand il fait des grâces extraordinaires, ou fait passer par de terribles épreuves qui exigent que l'on apprenne la manière de se conduire dans ces circonstances exceptionnelles. Hors ces cas, et quelques autres un peu analogues, il faut s'en rapporter aux décisions données par un premier directeur, et ne pas être sans cesse à manifester son intérieur à tous les confesseurs que l'on trouve dans sa route, sauf ce que l'on doit leur dire pour la déclaration complète de ses péchés.

CHAPITRE V

LES OBSTACLES AUX COMMUNICATIONS DE LA GRACE : LES MOYENS DE LES FAIRE DISPARAITRE.

§ Ier

PREMIER OBSTACLE

LA DISSIPATION DE L'ESPRIT.

L'âme est à la grâce ce que le vase est à la liqueur : si le vase n'est ouvert, la liqueur ne pourra y entrer ; de même la grâce, cette liqueur divine, ne pourra entrer dans une âme dissipée, qui sera pour elle comme un vase fermé. En effet, pour que la grâce agisse dans l'âme, il faut que la volonté consente et adhère à ses mouvements et à ses sollicitations. Mais, pour que la volonté soit avertie et ait connaissance des désirs et des demandes de la grâce, il faut que l'esprit, qui est comme la sentinelle, l'avertisse de l'arrivée de

cette sainte amie. Si donc il n'est pas à son poste, s'il est à courir loin du lieu qui lui était assigné pour veiller aux intérêts et au bien de la volonté, il ne pourra la prévenir. La grâce, voyant que personne ne lui dit d'entrer, que la porte du cœur continue à lui être fermée, se retirera et passera outre. Ceci est d'autant plus à craindre, que les mouvements de la grâce, étant doux et bénins par nature, sont peu vifs pour l'ordinaire et demandent une oreille attentive pour être entendus. Ce sont comme de petits coups donnés à la porte du cœur, que le bruit et l'agitation des mouvements de l'esprit empêchent d'entendre. C'est fondés sur la nature et la conduite ordinaire de la grâce que les maîtres de la vie spirituelle disent que l'on ne doit attendre aucun progrès dans la perfection d'une âme dissipée, ennemie de la retraite, du silence et du recueillement. O vous, âmes religieuses, qui désirez vivement arriver à la perfection et correspondre aux desseins du Seigneur sur vous, fuyez le tumulte et l'agitation des enfants du siècle. Aimez la solitude, le silence et le recueillement, afin de mériter d'entendre la voix de Dieu, qui, comme il nous l'apprend lui-même par un de ses prophètes, ne se fait point entendre parmi le bruit des pensées et des paroles humaines. Suivez donc les conseils du pieux auteur de l'*Imitation*.

« *Le royaume de Dieu est au dedans de vous*, dit Jésus-Christ. *Convertissez-vous de tout votre cœur au*

Seigneur. Quittez ce misérable monde, et votre âme trouvera la paix.

« Apprenez à mépriser les choses extérieures; appliquez-vous aux intérieures, et vous verrez que le royaume de Dieu viendra en vous, car *le royaume de Dieu est la paix et la joie* dont on jouit dans le Saint-Esprit.

« Jésus-Christ viendra à vous pour vous faire part de ses consolations, si vous lui préparez au dedans de vous une demeure digne de lui.

« Toute la gloire et la beauté qu'il cherche est au dedans; c'est là qu'il prend ses délices.

« Il visite souvent l'homme intérieur, il s'entretient doucement avec lui, il le console agréablement, il le comble de paix et il le traite avec une familiarité surprenante.

« Courage donc, âme fidèle, préparez votre cœur à cet époux, afin qu'il daigne venir en vous et y habiter.

« Car voici ce qu'il dit : *Si quelqu'un m'aime, il gardera mes paroles; nous viendrons en lui et nous demeurerons en lui* (1). »

L'amour de la solitude, le silence et le recueillement étant les plus puissants préservatifs contre la dissipation de l'esprit, nous en parlerons dans les sections suivantes.

(1) Liv. II, c. I.

PREMIÈRE SECTION

EXCELLENCE ET AVANTAGES DE LA SOLITUDE, COMPATIBLE AVEC LES DEVOIRS D'ÉTAT.

Effets admirables de la solitude dans saint Paul 1er ermite. — Saint Antoine. — La courtisane Thaïs. — Saint Bernard. — Les Chartreux. — Saint Ignace. — Sentiment de l'auteur de l'*Imitation* sur ce sujet. — Preuves et développement de l'excellence et des avantages de la solitude. — La clôture religieuse. — Les grands avantages qu'elle procure. — Sentiment de sainte Thérèse sur ce point. — Celui de sainte Madeleine de Pazzi, — De sainte Mechtilde, — De saint François de Sales. — Décret des Pères de Trente sur la clôture religieuse.

On ne juge jamais mieux du mérite d'une chose que par ses effets : pour juger du mérite de la solitude, voyons, d'après l'histoire, les effets merveilleux qu'elle a produits, en donnant entrée dans les âmes à la grâce divine.

Qui a élevé saint Paul premier ermite à cet état de perfection si éminente, qu'il avait mérité que le Seigneur se chargeât lui-même d'être son pourvoyeur, lui envoyant chaque jour, par le ministère d'un cor-

beau, la moitié d'un pain, afin que, n'étant pas détourné de la contemplation par le soin de pourvoir à ses besoins, il ne vaquât qu'aux exercices intérieurs? La solitude, et la solitude seule (1).

Qui avait fait de saint Antoine un Séraphin de la terre, un thaumaturge, un adversaire redouté des puissances infernales, un homme auquel les maîtres du monde se faisaient gloire d'écrire pour se recommander humblement à ses prières? La solitude. C'était elle qui avait préparé son âme à la grâce et aux communications divines, et lui avait fait sentir la différence extrême qui se trouve entre les entretiens avec Dieu et ceux que l'on a avec les créatures (2).

Qui fit d'une prostituée, d'une courtisane, en un mot de Thaïs, dans l'espace de deux ans, une sainte pénitente qui a mérité d'être honorée d'un culte public? La solitude, qui ouvrit son cœur à la grâce du repentir, lui fit laver ses innombrables crimes dans les larmes de la componction, et purifia son cœur par les flammes du divin amour (3).

Qui fut le maître de saint Bernard, l'oracle de son siècle, l'arbitre des papes et des rois, leur homme de confiance, le dépositaire de leur puissance? La solitude. « Les chênes et les hêtres des forêts de Clairvaux lui avaient, disait-il plaisamment, donné

(1) Voir sa vie dans Godescard, sous le 15 janvier.
(2) Voir sa vie dans Godescard, sous le 17 janvier.
(3) Voir sa vie dans Godescard, sous le 8 octobre.

plus de science que les livres des docteurs. » C'est que, dans la réflexion et la méditation auxquelles la solitude porte comme naturellement, il avait été éclairé par la grâce ou par l'Esprit-Saint, qui en est le sage et fidèle dispensateur (1).

Qui a conservé parmi les disciples de saint Bruno l'esprit de ferveur et de piété de leur saint fondateur? La solitude des montagnes de la Chartreuse, le soin qu'ils ont pris de rester isolés et de fuir tout contact avec le siècle.

Qui a suggéré à saint Ignace cet admirable livre des Exercices, qui a servi à convertir tant de pécheurs et a produit tant de fruits de salut dans l'Église? La solitude. Ce fut dans la grotte de Manrèse qu'il en conçut le plan, que l'on croit lui avoir été suggéré par l'Esprit-Saint (2).

« Un jour, dit M. de Bernières, que je faisais une retraite spirituelle, Notre-Seigneur me fit voir clairement l'utilité de la solitude extérieure, sans laquelle on n'arrive que bien rarement à l'intérieure. Il est impossible d'aimer sans connaître; or, c'est dans la solitude qu'on connaît Dieu et ses divines perfections. Le monde, qui n'applique son esprit qu'aux affaires de la terre, n'a aussi le cœur qu'aux affaires; Dieu étant loin des yeux de son âme, l'est également de son

(1) Voir sa vie dans Godescard, sous le 20 août.

(2) Voir sa vie par Bouhours.

cœur. Si votre amour est froid et languissant, c'est par l'absence intime du bien-aimé. Allez rallumer les flammes sacrées de l'amour dans la solitude, par la considération de ses beautés et de ses amabilités. Approchez-vous de Dieu dans la retraite, et vous serez non-seulement éclairé, mais encore échauffé, car notre Dieu *est un feu consumant*.

« Ceux qui veulent arracher l'or des entrailles de la terre s'enfoncent dans de profondes solitudes; de même l'amour divin, étant banni du monde, ne peut se trouver que dans la solitude, où il s'est retiré. Qui dit amour dit solitude, car l'amour presse l'âme de chercher celui qu'elle aime et de demeurer seule avec lui.

« La solitude, me disait un jour une bonne âme, est mon pédagogue, mon refuge, mes délices, ma médecine, ma santé, ma vie, mon trésor. Quand je la perds, je perds tout; je m'affaiblis, je me lasse, je languis, je meurs, je ne soupire qu'après elle, et je n'aspire qu'à y retourner (1). »

Ce sont sans doute les admirables effets de la solitude qui ont fait dire à l'auteur de l'*Imitation :* « Les plus grands saints évitaient autant qu'ils le pouvaient la compagnie des hommes, et leur choix était de servir Dieu dans la retraite (2). »

(1) *Chr. int.* t. I^er^.

(2) Livre I^er^, ch. XX.

Voilà les heureux et glorieux fruits de la solitude, qui convertit les pécheurs, enfante et perfectionne les saints, conserve l'innocence et embrase les cœurs des doux feux de l'amour divin. O belle solitude! qui ne t'aimerait, qui ne désirerait jouir de tes charmes et de tes précieux avantages? Tu es la source la plus assurée de la sainte componction; tu prépares le cœur aux communications divines; tu élèves l'âme jusqu'au ciel et la fais pénétrer jusqu'au trône de l'Éternel : tu nous mets en rapport avec cet océan de bonté; tu nous fais participer au bonheur des Chérubins et des Séraphins, qui contemplent à œil nu et voient face à face le Dieu trois fois saint!

Mais je ne fais que bégayer en voulant faire l'éloge de la solitude, comparativement à ce qu'en a dit le P. Guilloré; aussi le copierai-je à peu près littéralement, tant il me paraît avoir bien traité ce beau sujet. Peut-être plusieurs de mes lectrices seront tentées, en entendant ce que dit cet habile maître de la vie spirituelle, de trouver qu'il a porté les choses trop loin, et qu'il semble ignorer les devoirs et les convenances de la société. Je les prie de prendre patience, de lire jusqu'à la fin, sans lancer de prime-abord la sentence de réprobation contre le saint homme, et elles verront que le judicieux écrivain sait parfaitement bien faire la part des bienséances sociales. Elles reconnaîtront que ce qu'il condamne, c'est l'amour de la dissipation et l'éloignement de

l'esprit de retraite, mais non les rapports sociaux tels que les demande la position de chacun dans la société.

« Rien, dit notre savant auteur, n'est capable de favoriser le dépouillement de l'âme comme la solitude. On a beau se défaire de mille imperfections, si on aime à se produire, ces sorties et ces épanchements hors de soi font qu'on se reprend aussitôt, tandis que la retraite conserve l'âme dans sa pureté et dans sa nudité.

« Vivez donc toute séparée, si vous voulez vivre toute dépouillée. Savez-vous bien ce que c'est que le commerce de la créature? C'est un air contagieux qui porte inévitablement le poison au cœur; on n'y peut être qu'on n'en sorte infecté. Ce poison est si répandu, qu'il entre par tous les sens, et si subtil, qu'il entre dans le plus intime de la substance et de l'esprit. Les plus spirituels ont de la peine à être hors de leur solitude sans perdre en peu d'heures tout le travail et le fruit d'une longue retraite.

« Oh! malheur à toutes ces conversations humaines, qui nous font devenir hommes après avoir été des anges, et aussitôt substituer la créature en la place de Dieu! Malheur encore une fois à toutes ces communications qui nous apprennent à nous perdre, autant que la solitude est l'école de la sanctification.

« Séparez-vous donc grandement de la créature, pour trouver Dieu dans votre retraite. Abhorrez les

conversations humaines, comme l'écueil de la grâce, et aimez la solitude, comme l'asile de la sainteté. Aimez-la encore comme la demeure de Dieu, où vous le trouverez infailliblement ; ou comme un divin abîme, où Dieu, ce divin trésor, se découvre et se montre à l'âme. Oh! derechef, malheureuses conversations de la créature, dans lesquelles, comme sur une mer perfide, tant de saintes âmes font naufrage !

« On cherche à voir, à se produire, à faire des connaissances et des amitiés, comme si l'on était las de Dieu et qu'il ne pût suffire au cœur humain. On trouve le temps trop court dans des amusements d'entretien, où se passe une grande partie de la vie, et l'on ne peut être seul quelques moments avec Dieu ! C'est donc ainsi que s'écoule une vie qui est pourtant si précieuse, la perdant dans cent folies de discours.

« O mon Dieu, ce cœur qui ne devrait avoir de commerce qu'avec vous, vous oublie comme un athée, pour être dans un épanchement continuel vers la créature. On regarde une personne solitaire comme une bête dans sa tanière, indigne de la conversation des hommes. Où est donc la foi?

« Je vous l'avoue, à mon jugement il n'y a pas moins de sujet d'avoir l'esprit indigné que le cœur outré de douleur en voyant que tout le monde se répand dans l'extérieur, et qu'on fuit la solitude comme un cachot de criminels, quoique ce soit un

lieu où se font les bienheureux, et une source des communications divines les plus suaves.

« Vous me permettrez donc, afin de vous en inspirer l'attrait, de vous en faire voir tous les avantages.

« Je ne nie pas que la solitude soit un théâtre de combats, comme je vous le dirai bientôt; mais c'est aussi un champ de palmes et de victoires. On y voit de mauvais jours ; mais les beaux qui y luisent ressemblent à ceux de l'Éternité. On y goûte quelquefois de l'absinthe; mais un seul rayon du miel céleste fait qu'on oublie facilement toutes les amertumes de plusieurs semaines. Elle est comme la retraite ou le rendez-vous de Dieu et de l'âme, qui l'y appelle incessamment et l'y attend. Jamais il ne fut de grand spirituel qui ne fût aussi un solitaire, au moins d'inclination, car nous savons par expérience que c'est la première entrée à la science des saints.

« C'est là que Dieu se goûte avec des privautés qui ne se peuvent dire, parce que jamais il ne manque de se faire goûter à une âme qu'il trouve pour son amour sans aucun goût des créatures. Comme le goût humain n'a point d'accès dans une exacte solitude, c'est là qu'il fait ses plus doux écoulements, et qu'il fait sèntir au cœur qu'il est bien avantageux d'être privé du goût de toutes les choses de la vie. Il se répand en son sein avec beaucoup de délices, parce

qu'il y trouve un heureux vide occasionné par le désert de la solitude.

« Mais concevez-vous combien elle y savoure l'éloignement des créatures, et dans quelle divine paix elle nage? Pour le concevoir, sachez que tout ce qu'il y a de pénible et d'accablant dans le commerce des créatures, tel par exemple que les intrigues, les divisions, l'importunité des conversations, tant de devoirs incommodes et politiques, en est banni. Comme c'est là ce qui fait le fardeau des conversations, et qu'il ne se trouve pas dans la solitude, l'âme y goûte une admirable tranquillité.

« Si vous ne savez pas parler avec Dieu, soyez solitaire, car la solitude est comme l'école où s'apprend cette divine science. Vous ne savez pas souvent dire un mot à Dieu, ni la manière dont il faut vous y prendre pour lui parler; eh! comment le sauriez-vous, vous qui ne faites que parler aux créatures? Ce ne sont pas les paysans et les gens de province qui savent la manière dont on doit parler au roi, mais bien les gens de cour qui sont toujours auprès de sa personne. Soyez fidèle à rester dans la solitude, où l'âme se trouve toute proche de son Dieu, et vous apprendrez bientôt ce langage. L'homme étant né pour la conversation, comme dans la retraite il n'en a point avec les créatures, son inclination naturelle prend facilement son essor vers Dieu, avec lequel il entre dans des familiarités ineffables.

« Ne vous effrayez pas des tentations que vous éprouverez dans la solitude, et que ce ne soit pas une raison pour en sortir, quoique pour l'ordinaire elles soient bien violentes. Vous ne devez pas ignorer que dans la vie spirituelle elles sont un apanage de la solitude, où le démon nous attend. Cela vient : 1° de ce que la nature n'y trouve rien pour se satisfaire ; 2° De ce que l'imagination n'étant point amusée par divers objets s'enflamme bien plus facilement et est son propre tourment ; 3° De ce que le démon profite de cette irritation de la nature et de ce grand feu d'une imagination qui est toute occupée en elle-même pour nous tenter. Vous ne devez donc pas être surprise des tentations qui naissent dans votre retraite; vous devez plutôt penser que c'est pour vous un beau sujet de vertu et de gloire, cela vous empêchant d'y rester dans une oisiveté dangereuse.

« N'est-ce pas encore dans la solitude que la conscience apprend à être délicate dans les petites choses? En effet, comme l'occasion des grandes fautes ne s'y trouve pas, sa délicatesse ne va qu'aux petits sujets qui s'y trouvent. Aussi sa lumière est bien plus claire et plus vive pour les découvrir, n'étant point obscurcie par les ténèbres que forme le commerce des créatures. L'âme ressent bien plus vivement les moindres manquements qui lui arrivent, parce que le calme de la conscience la rend susceptible des plus légers reproches. Comme dans le calme

de l'air, dans le silence et dans le désert le moindre bruit se fait entendre; de même, parce qu'une personne solitaire est dans la tranquillité et est environnée de tous côtés, elle est aussitôt touchée de la voix du reproche le plus délicat.

« Dieu vous éprouvera lui-même dans votre solitude en se cachant de temps en temps à vous, et semblant vous fuir malgré vos recherches et votre appel; mais que ce ne soit pas une raison pour vous répandre dans les entretiens avec les créatures. Au contraire, soyez plus attachée à votre solitude, par cela même que Dieu ne vous y tient pas sensiblement compagnie. Ce seront des jours bien précieux, quoique pénibles, ceux dans lesquels vous persisterez à rester dans votre solitude, quoique vous n'y soyez abreuvée que de fiel, et que vous soyez violemment battue par la tempête des délaissements et des peines intérieures.

« Aimez donc votre sainte retraite, et, si vous voulez suivre mon conseil, vous n'en sortirez jamais uniquement pour jouir de la vaine consolation des entretiens humains.

« Vous pourrez néanmoins en sortir pour avoir la pieuse consolation de vous entretenir avec quelques saintes âmes.

« Vous en pourrez encore sortir pour quelques exercices de charité; faites-le toutefois de manière à ne pas nuire à votre intérieur.

« Vous le pourrez encore faire pour prendre quelque délassement ; mais prenez garde à l'excès, et ne passez pas les bornes d'une honnête nécessité.

« Mais ce que je vous recommande par-dessus tout, c'est de ne pas faire comme ces coureuses de belles compagnies, de beaux entretiens, de beaux lieux, dont plusieurs, oubliant ce qu'elles doivent à Dieu et à leur âme, n'ont point de demeure plus insupportable que leur maison (1). »

Une des preuves les plus frappantes des avantages de la solitude, c'est la retraite connue sous le nom de clôture, à laquelle, dès les premiers siècles du Christianisme, l'Église, cette sage Épouse du Sauveur, porta, et dans la suite obligea les âmes religieuses, comme un moyen puissant d'atteindre à la perfection, à laquelle les oblige l'émission des vœux de religion. Sans doute la clôture fut aussi établie comme sauvegarde de la chasteté, et comme préservatif des périls que cette belle et délicate vertu court dans le siècle ; mais elle ne le fut pas moins comme moyen d'avancement dans la vertu, facilitant le saint commerce de l'âme avec Dieu. Aussi l'expérience démontre que tel est l'effet de la clôture relativement à la perfection et aux communications avec le Ciel. Tant qu'elle a été bien observée dans les maisons où elle avait été établie ; tant que son esprit y a été res-

(1) Guilloré, *les Progrès*, liv. Ier, inst. 1re sur la solitude.

pecté et y a dominé, la piété, l'esprit de prière, la ferveur et l'étude de la perfection ont brillé dans ces maisons, et elles ont répandu au loin la bonne odeur de Jésus-Christ, comme s'exprime l'Apôtre; mais dès que la clôture a été mal observée, que son esprit a été méconnu, que les parloirs ont été fréquentés par les personnes du monde, la régularité, la piété ont disparu, et ces maisons n'ont plus été qu'un sel affadi. Pour les rappeler à l'esprit religieux, il a fallu avant tout y faire revivre l'esprit de clôture, et faire cesser les rapports trop fréquents avec le monde. C'est là un point d'histoire qui ne peut être révoqué en doute.

C'est bien probablement mue par ces considérations que sainte Thérèse, qui avait elle-même passé ses premières années de religion dans une maison sans clôture, en établit une si stricte dans tous les monastères qu'elle fonda; aussi disait-elle qu'un monastère sans clôture est un écueil pour les âmes faibles. C'est au manque d'esprit de retraite et de solitude qu'elle attribuait le peu de régularité qui existait dans le monastère de l'Incarnation, où elle avait d'abord fait sa profession (1).

Sainte Madeleine de Pazzi n'avait pas une idée moins avantageuse de la clôture. L'histoire rapporte que, dans les saints transports que lui inspirait la pensée du bonheur dont elle jouissait loin du tumulte

(1) Voir sa vie écrite par elle-même.

et de l'agitation du siècle, elle embrassait les murs de sa cellule (1).

Sainte Mechtilde faisait aussi le plus grand cas de la clôture, en tant que moyen de perfection et voie d'avancement dans le divin amour. On lit dans sa vie qu'elle obligeait ses religieuses à en garder une très-exacte, et les tenait éloignées de tout commerce avec les gens du monde. Par là elle les préservait de la dissipation, dont l'effet ordinaire est de refroidir la charité et d'éteindre la ferveur (2).

Ce fut pour jouir des avantages de la clôture et en faire jouir ses sœurs que sainte Colette Boilet, réformatrice des Clarisses, supporta avec une invincible patience tous les travaux et toutes les peines attachées à sa généreuse entreprise (3).

Saint François de Sales comprenait également tous les avantages qu'offre la clôture pour pratiquer la récollection et préparer les voies aux communications de la grâce. Lors donc qu'il voulait établir la réforme dans un monastère où le relâchement s'était introduit, il commençait par y rétablir la clôture. C'est avec ce secours qu'il parvint à réformer plusieurs maisons religieuses des États du duc de Savoie (4).

(1) P. Liguori, *Rel. sanct.*, t. Ier.
(2) Godescard, vie de la sainte, 10 avril.
(3) Godescard, vie de la sainte, sous le 6 mars.
(4) Opuscules du saint.

Mais rien ne démontre mieux les avantages de la clôture que le décret du saint concile de Trente qui ordonne à tous les évêques du monde chrétien, sous la menace d'encourir la terrible sévérité des jugements divins, de rétablir la clôture dans tous les monastères où elle n'existe plus, et de veiller avec le plus grand soin à son observation dans les lieux où elle s'est heureusement conservée (1).

Ce fut pour assurer dans leur royaume l'exécution du décret du concile relativement à la clôture que plusieurs de nos rois firent dès ordonnances qui chargeaient les magistrats de veiller à ce qu'il obtînt sa parfaite exécution (2).

O vous, mes chères sœurs, qui avez l'inappréciable avantage de pouvoir couler vos jours loin du tumulte et de l'agitation du siècle, estimez votre bonheur, et profitez-en pour avancer chaque jour dans la perfection et dans l'union de votre âme avec Dieu. Et vous qui, quoique enrôlées sous les saints étendards de l'Époux des vierges, êtes cependant obligées de vivre au milieu du siècle, efforcez-vous d'être solitaires autant que vous le permettent vos occupations, et faites-vous à vous-mêmes une clôture de vos maisons, à l'exemple de sainte Catherine de Sienne, n'en sortant que par devoir ; vous mériterez par là d'être visitées souvent par l'Esprit-Saint.

(1) Décret sur la réforme.
(2) Desvilars, *Conf. relig.*

DEUXIÈME SECTION

EXCELLENCE ET FRUITS DE LA PRATIQUE ÉCLAIRÉE ET PRUDENTE DU SILENCE.

Sentiments de l'auteur de l'*Imitation* sur l'excellence du silence.— Celui de saint Jérôme, — De saint Jean Climaque, — De saint Bernard, — De l'auteur des *Exhortations Monastiques*, — De saint Jean de la Croix, — De saint Jean Chrysostome. — Avantages que procure la pratique du silence. — Confiance qu'inspirait à un saint religieux au lit de la mort, le silence bien observé. — Bel exemple de la pratique du silence dans la personne d'un religieux de l'ordre de Cîteaux. — Autres exemples non moins frappants. — Avis importants relatifs à la pratique du silence.

Je ne puis mieux commencer l'éloge du silence qu'en citant ces versets de l'auteur de l'*Imitation :*

« C'est dans le silence et dans le repos (de la solitude) que profite une âme pieuse.

« Si un homme se sépare de ses amis et des personnes de sa connaissance, Dieu s'approchera de lui avec ses anges.

« Il vaut mieux se tenir caché en travaillant à son

salut, que de faire des miracles en se négligeant soi-même (1). »

Voyons maintenant ce qu'ont pensé et dit du silence les maîtres de la vie spirituelle. Je rapporterai de suite leur sentiment, afin de mieux faire ressortir l'estime que ces grands hommes faisaient de ce moyen de sanctification, employé avec tant de succès par eux et par les saints de tous les siècles.

« Les saints Pères du désert, dit saint Jérôme, étaient très-fidèles à observer *le saint silence*, parce qu'ils le regardaient comme la source et la cause de la contemplation (2). »

« Le silence, dit saint Jean Climaque, nous fait avancer dans la perfection, et nous porte secrètement à Dieu; et comme il nous fait approcher de Dieu, il fait aussi que Dieu s'approche de nous, et qu'il nous éclaire de ses plus pures lumières (3). »

« Le silence continuel, dit saint Bernard, et l'éloignement parfait du bruit des personnes séculières obligent les religieux, comme par une heureuse nécessité, à méditer les choses célestes (4). »

« La langue, dit ailleurs le même saint, est toute propre à épuiser nos cœurs, comme le reconnaîtront un grand nombre d'entre nous; à moins que nous

(1) Liv. I, ch. XX, v. 6.
(2) Règle pour les moines, ch. XXII.
(3) *Échelle*, 11e degré.
(4) Épître 78.

ne prétendions être assez parfaits pour ne pas ressentir, après de longs entretiens, que notre âme est vide, que notre méditation est moins dévote, que nos affections sont plus sèches, et que notre oraison est moins fervente (1). »

« Les paroles, dit saint Jean de la Croix, dissipent l'esprit; le silence le recueille, et lui donne de grandes forces pour aller à Dieu. Il a plu au Seigneur de me faire connaître que celui qui veut parler et converser avec le prochain ne peut avoir que très-peu d'attention à Dieu, et que, quand il en a beaucoup, il se sent aussitôt attiré intérieurement à garder le silence et à fuir le commerce du monde (2). »

« Si nous ne sommes point unis à Dieu, dit l'auteur des *Exhortations monastiques*, si nous sommes froids en son amour, si nous ne pratiquons point les vertus conformes à notre profession, il n'en faut chercher la cause que dans l'effusion de nos paroles. Les fréquentes conversations que nous avons avec les créatures nous empêchent de goûter Dieu, et de trouver aucun plaisir intérieur dans la conversation de notre âme avec le Seigneur; et Dieu ne nous faisant point sentir les impressions de son divin Esprit, nous ne pensons pas à la pratique de la vertu (3). »

(1) Sermon sur la garde de la langue et du cœur.
(2) Deuxième lettre aux Carmes déchaussés.
(3) *Exhortation sur le silence.*

« Le silence bien compris, dit saint Jean Chrysostome, joint à la crainte de Dieu, est un chariot de feu qui emporte l'âme au ciel, comme celui qui y transporta le prophète Élie.

« O silence! bonheur des religieux, échelle du ciel, chemin du royaume de Dieu. O silence! source de la componction, miroir où le pécheur considère ses péchés, principe de lumière, de mansuétude et d'humilité, frein des oreilles, sauvegarde des yeux et lien de la langue. Silence, port assuré où se trouve la tranquillité de l'esprit, école de la lecture, de l'oraison, de la contemplation, aide pour acquérir toutes les vertus, source de tout bien (1). »

Après avoir entendu les saints faire l'éloge du silence, écoutons l'Esprit-Saint en développer les avantages dans quelques-unes de ces sentences si expressives :

Celui qui garde sa bouche garde son âme (2).

Qui parle beaucoup blessera son âme ; multipliant ses paroles, il multipliera ses péchés (3).

Croyez-vous, demande le saint homme Job, *qu'un grand parleur puisse être justifié devant Dieu* (4) ?

Revenons aux maîtres de la vie spirituelle, dont

(1) *Homélie sur la patience.*
(2) Eccles.
(3) Eccles.
(4) Job, chap. XI.

les avis, moins précieux sans doute que ceux que donne l'Esprit de vérité, ne laissent pas d'être d'un haut prix.

« Nous ne le savons que trop, par une malheureuse expérience, dit l'auteur des *Exhortations monastiques*, un long discours est ordinairement composé de paroles dont les unes sont oiseuses et inutiles, dont les autres sont de médisance et contre la justice, d'autres sont des railleries, et blessent la charité, d'autres des mensonges, et blessent la vérité, quelques autres sont d'orgueil, et sont contre l'humilité..... les moins criminelles sont les oiseuses, desquelles néanmoins le Fils de Dieu nous obligera de lui rendre compte au jour du jugement (1). »

Ce sont les avantages inappréciables que procure la pratique bien entendue et fidèle du silence, qui, dans tous les siècles, a inspiré tant d'estime pour lui aux âmes désireuses de faire des progrès dans les voies de la sainteté.

« Un religieux, rapporte le P. Judde, était atteint d'une maladie de langueur, qui le conduisait insensiblement à la mort. Comme Dieu éprouve en ce temps-là ses plus fidèles amis, celui-ci se trouva agité de craintes et de défiances sur son salut. Quand il était seul, on l'entendait dire à Dieu avec des cris lamentables : « Souvenez-vous, ô mon Dieu, que je fus toujours si exact à observer le silence, » et aussi-

(1) *Exhortation sur le silence.*

tôt le calme revenait. Disait-il peu, disait-il beaucoup? C'était comme s'il eût dit : Seigneur, je me suis mis tant de fois au-dessus de la curiosité, au-dessus de la complaisance, au-dessus de tous les prétextes qui se sont présentés de parler sans nécessité; vous savez qu'il m'en a coûté : l'avez-vous oublié, ô mon Dieu ! et voudriez-vous me perdre (1). »

« Une chose que l'on admirait surtout en saint Jean Chrysostome, dit l'auteur de sa vie, était son amour pour le silence : on comprendra facilement combien l'acquisition de cette vertu dut lui coûter d'efforts lorsque l'on saura qu'il possédait le talent de la parole dans un degré supérieur. En effet, il alliait à un grand sens, à un riche fonds de connaissances, et à un jugement solide, la plus heureuse facilité à rendre ses pensées d'une manière noble et brillante. Il gardait cependant un silence modeste dans les compagnies dans lesquelles il se trouvait, faisant généreusement le sacrifice des louanges qu'on n'eût pas manqué de lui donner, s'il eût voulu seulement fournir quelque chose à la conversation. C'est qu'il savait que le recueillement intérieur est incompatible avec la démangeaison de parler, que faute de savoir contenir sa langue, on tombe dans les piéges de l'amour-propre, et que l'on commet une multitude d'indiscrétions et de péchés (2). »

(1) *Retraite pour les Religieuses.*
(2) Godescard, 27 janvier.

Saint Aelred, qui vivait dans le douzième siècle, s'étant fait moine à Riéval, monastère dépendant de Cîteaux, rencontra dans le monastère un religieux nommé Simon, remarquable par son amour du silence, dont l'exemple ne servit pas peu à faire avancer le saint dans les voies de la perfection. Le bon religieux, que saint Aelred prit pour modèle, avait, par amour pour la solitude, renoncé à tous les avantages que lui promettaient au milieu du siècle une naissance illustre, des biens immenses, et tous les agréments de l'esprit et du corps. Ce saint homme était toujours recueilli et absorbé en Dieu. Son exactitude à garder le silence était extraordinaire. Il ne parlait que rarement, et toujours en peu de mots. « La loi du silence, qui « s'observe parmi nous, dit à son sujet saint Aelred, « m'empêcha de lui parler de propos délibéré ; mais « un mot m'étant échappé une fois par inadvertance, « je m'aperçus à l'air de son visage du déplaisir que « cette infraction à la loi lui avait causé. Je me jetai « à ses pieds, et il m'y laissa quelque temps pour « expier ma faute ; je me la suis toujours reprochée, « et jamais je n'ai pu me la pardonner. » Le saint religieux dont saint Aelred vient de faire l'éloge, étant à l'heure de la mort, prononça ces paroles si consolantes, fruit sans doute de son amour pour le silence et les vertus qui en sont les compagnes : « Seigneur, « mon Dieu, je chanterai éternellement votre misé-

« ricorde, votre miséricorde, votre miséricorde (1). »

Saint Sisoes, qui fut une des plus brillantes lumières des déserts d'Égypte après la mort de saint Antoine, avait coutume, pour porter ses religieux à l'amour et à la pratique du silence, de leur raconter cette histoire. Quoique plus admirable qu'imitable, elle n'est pas moins propre à montrer l'estime que les saints solitaires faisaient du silence. « Douze religieux étant en chemin pour se rendre dans un lieu où les envoyait leur supérieur, furent surpris par la nuit. Ils s'aperçurent très-bien que leur guide s'égarait, cependant ils ne l'en avertirent point de peur de rompre le silence, qui était strictement ordonné aussitôt la nuit venue; pensant en eux-mêmes qu'il reconnaîtrait sa méprise aussitôt le jour venu, et qu'alors il les remettrait dans le véritable chemin, ils le suivirent patiemment l'espace de douze milles. Le jour venu, le conducteur, remarquant qu'il s'était égaré, leur fit de grandes excuses. Comme il était permis de parler, les religieux lui répondirent tranquillement : « Nous nous sommes bien aperçu que vous quittiez le vrai chemin, mais, par respect pour le silence, nous n'avons pas voulu vous avertir. » Cet homme resta très-édifié de la conduite de ces bons religieux (2).

(1) Godescard, *Vie de saint Aelred*, 12 janvier.

(2) Godescard, 4 juillet, *Vie de saint Sisoes.*

Sœur Saint-Ignace, l'une des religieuses Carmélites de Compiègne dont les têtes tombèrent, le 17 juillet 1794, sous le couteau révolutionnaire, était si affectionnée au silence, que jamais on ne l'y vit manquer. L'auteur de la notice sur ces saintes filles raconte à ce sujet une anecdote très-édifiante. La mère prieure, nommée Marie-Thérèse-de-Saint-Augustin, eut la pensée de s'associer pour un défi de silence deux ou trois de ses sœurs : chacune devait marquer très-exactement les paroles inutiles qu'elle dirait dans le cours de la journée, hors le temps de la récréation et le cas de nécessité. On convint que celle qui ne dépasserait pas trois aurait pour elle l'intention d'une communion de chaque associée, à la fin du mois. Une des associées ayant proposé à la mère prieure de s'adjoindre sœur Saint-Ignace : « Donnons-nous-en bien de garde, répondit la prieure, car il n'y aurait que pour elle à avoir l'intention de nos communions; je le dis avec d'autant plus d'assurance et de conviction, que je puis assurer ne l'avoir jamais vue manquer au silence (1). »

Concluons de tout cela que nous devons nous affectionner au silence et le garder avec le plus de soin possible, eu égard à notre position sociale et aux devoirs qu'elle nous impose. Une religieuse qui est forcée par l'esprit de son institut de vivre au milieu

(1) *Histoire des Religieuses Carmélites de Compiègne.*

du monde ne peut être ordinairement aussi silencieuse qu'une religieuse cloîtrée. Mais, quels que soient nos devoirs d'état, nous devons parler peu, et nous parlerons peu, si nous ne parlons que par nécessité ou par utilité. N'oublions pas cette maxime si vraie de l'*Imitation :*

« Il est plus aisé de se taire tout à fait que de ne point trop parler. »

Et cette autre du même auteur :

« Aucun ne peut parler sûrement, s'il a de la répugnance à se taire (1). »

Formons-nous donc à la pratique du silence, afin de savoir ne parler qu'à propos et de ne pas nuire aux opérations de la grâce en nous.

Voici encore quelques considérations, tirées d'un pieux auteur, qu'il nous a paru bon de ne pas omettre :

« Je sais bien qu'une parole n'est qu'une parole, dit l'auteur des *Exhortations monastiques;* mais quand la langue est une fois déliée, elle est prompte, elle est agissante comme le feu; il est très-difficile d'en régler les mouvements. Elle est glissante, comme le dit Hugues de Saint-Victor; on ne la peut retenir; elle est pénétrante comme une flèche. Nous ne pouvons rien faire sans la grâce; mais il en faut une toute singulière et miraculeuse pour con-

(1) Liv. Ier, ch. XX.

duire la langue quand elle est en action. De parler sans offenser Dieu, c'est un prodige qui ne se voit point sur la terre; il faudrait pour cela être dans l'état d'une perfection achevée. On dit de Cicéron qu'il ne s'était jamais repenti d'aucune parole qu'il eût prononcée; mais saint Augustin ne peut souffrir qu'on donne cette louange à un si grand personnage; il dit qu'on doit plutôt la donner à un fou qu'à un homme parfaitement sage. Retenons donc notre langue, et nous voilà préservés de tous ces péchés.

« Il faut aussi remarquer, dit encore le même auteur, que la perfection du silence ne consiste pas seulement dans une résolution bien arrêtée de ne point parler ou de parler peu ; elle demande en outre une grande circonspection pour ne parler que convenablement. A quoi peut, en effet, servir d'avoir observé un long et rigoureux silence, si, quand on vient à parler, on le fait d'une manière inconvenante, en blessant la justice, la charité, la vérité, la prudence ou la discrétion (1)? »

(1) *Exh. sur le silence.*

TROISIÈME SECTION

LA RÉCOLLECTION OU LE RECUEILLEMENT INTÉRIEUR.

La nature de la récollection.—Les heureux effets de cette pratique comme préparation aux opérations de la grâce. — Les caractères de la récollection. — Comment elle se perd. — La gaîté ne lui est point opposée. — Elle fait trouver le paradis sur la terre. — Elle édifie le prochain.

La solitude et le silence prédisposent l'âme à l'effusion des grâces divines et aux communications de l'Esprit d'amour ; mais la récollection ou le recueillement intérieur l'y prépare d'une manière plus directe.

« Il n'y a pas sujet de s'étonner, dit le P. Guilloré, si la plupart des âmes font peu de progrès dans la perfection ; cela vient de ce que ces âmes ne s'adonnent pas à l'esprit de recueillement. Elles embrassent beaucoup de pratiques pieuses, elles communient fréquemment, elles font oraison, et néanmoins elles avancent peu : c'est que ces choses, quoique excellentes en elles-mêmes, ne servent souvent que d'amusement à la dévotion. A mon jugement, l'esprit de récollection est l'unique voie pour acquérir la solidité des vertus et l'éminence de la perfection. Elle est un abrégé de toutes les autres voies ; elle opère efficacement, et, malgré l'esclavage où elle jette l'esprit, elle le met néanmoins dans un dégagement admirable et dans une sainte liberté. Pour me

servir de la pensée de saint Pierre, un homme intérieur et recueilli a l'esprit dans une espèce d'incorruptibilité, toujours paisible, modeste, et riche de biens spirituels, qui lui viennent de la présence de Dieu, devant qui il marche.

« Mais il importe d'abord d'expliquer la nature de la récollection, pour en faire mieux voir ensuite la nécessité et les avantages.

« La récollection peut se définir : une demeure intérieure proche de son cœur par le dégagement de toutes les choses créées. Pour en avoir une juste idée et une connaissance exacte, il faut distinguer la récollection extérieure et la récollection intérieure.

« L'extérieure consiste : 1° Dans le silence, car le discours empêchant d'ordinaire la dévotion et le repos du cœur, une personne intérieure s'interdit toutes les communications humaines, à moins que le devoir ne l'y oblige, afin de ne pas devenir homme avec les hommes et de pouvoir converser plus facilement avec Dieu dans le fond de son âme ; 2° Dans la solitude, parce qu'une personne spirituelle comprend parfaitement que pour connaître bien Dieu, il faut avoir peu de rapports avec la créature.....

« La récollection intérieure, qui est le terme et la consommation de la première, passe plus avant. Elle renferme trois choses, et consiste : 1° A fermer ses sens à tous les objets humains, pour n'en point recevoir les images, et pour faire que l'esprit n'en soit

point intérieurement occupé ; 2° Dans une attention continuelle à chercher et à contempler Dieu dans le fond de son âme, où il fait sa demeure constante et familière ; 3° Dans un soin continu de se remplir de saintes pensées, pour n'être pas dans une oisiveté dangereuse ou criminelle. C'est de cette récollection que je veux parler.

« Il ne suffit pas de connaître la nature de la récollection, il faut de plus en connaître les qualités, afin de s'y mieux établir, et les manières dont elle se perd, afin de les éviter.

« 1° Elle doit être toujours dominante, c'est-à-dire que parmi les occupations les plus pressantes, dans les changements et les variétés des affaires, l'esprit, le cœur et les puissances de l'âme doivent sans cesse être sous l'impression et l'empire de la récollection. Ce que l'on fait doit occuper de manière que l'on soit plus dans le recueillement intérieur que dans l'action. Quoique les choses demandent l'application des sens et de l'esprit, il faut néanmoins que l'esprit de récollection lie et occupe davantage, et que jamais cette multiplicité et cet empressement des choses ne vous tirent hors de l'intérieur.

« 2° La récollection doit être pacifique, car la nature du recueillement est à la façon d'une mer calme, où ne s'élève aucun vent qui en trouble la tranquillité. D'un autre côté, elle répand un certain calme dans toute l'âme, et, pour me servir du terme

d'un prophète, y fait couler un fleuve de paix. L'homme intérieur a un soin particulier que rien n'altère cette bonace de la part des objets qui l'environnent, et que la plus légère émotion ne s'élève point dans son cœur, ou du moins se calme aussitôt. Mon Dieu ! que les âmes qui jouissent de ce paisible recueillement ressentent bien ce que je dis, et que leur soin est délicat pour ne point donner d'accès à la plus petite altération du calme intérieur qu'elles goûtent.

« 3° La dernière qualité de la récollection est d'être continue. Comme un captif sort de sa prison lorsque ses chaînes sont rompues et que la porte lui est ouverte; de même la nature déréglée s'échappe et se répand au dehors, aussitôt que la récollection qui l'enchaînait cesse de la retenir captive. Elle doit donc être continuelle, pour retenir les continuels dérèglements de la nature. Autrement, la dissipation défera bientôt l'œuvre de la récollection, et il faudra recommencer comme si rien n'avait été fait.

« Remarquez, je vous prie, que ce saint recueillement se perd par des actes opposés aux qualités que je viens d'exposer.

« 1° Les sorties hors de soi-même, dans ses occupations, dans ses entretiens et dans certaines gaîtés naturelles excessives, font que cet esprit de récollection s'évapore incontinent, parce que de sa nature il

est sérieux et ennemi de ces légèretés humaines et puériles.

« 2° Il se perd aussi par les empressements du cœur et de l'action même extérieure, car la délicatesse de cette divine récollection est si grande, qu'une petite précipitation est capable de faire qu'elle se dissipe et que l'âme reste épanchée par les sens.

« 3° Il y a encore certaines imperfections et des fautes délibérées, qui ne sont pas plutôt commises que la conscience se trouve hors de son recueillement, cette dissipation étant un châtiment de ces fautes affectées. Il en arrive tout autrement pour celles qui ne sont que de faiblesse et de pure fragilité (1). »

Nous ne suivrons pas le P. Guilloré dans les développements qu'il donne aux principes qu'il a émis relativement à la nécessité de la récollection pour faire des progrès dans la perfection. Le peu que nous avons extrait de ce grand maître en fait de spiritualité nous paraît suffisant pour prouver que la récollection sert puissamment à faire disparaître l'obstacle aux opérations de la grâce.

Nous devons faire remarquer que, quoique le P. Guilloré condamne l'excès de l'enjouement, comme contraire à l'esprit intérieur, et propre à détruire en peu de temps les heureux effets de la récollection; il

(1) *Max. spirit.*, liv. II, max. 1re.

ne blâme pas une honnête gaîté, qui rend la piété aimable et respectable même, ainsi que l'enseigne saint François de Sales. Ce grand saint était un homme très-intérieur, et cependant il était d'une piété gaie, aimable et sociable. Ce fut lui qui, par ses doctes écrits et ses manières attrayantes, réconcilia un peu les mondains avec la dévotion, en leur prouvant que la vraie piété convient à toutes les conditions de la société, et qu'elle ne rend point une personne qui l'entend bien, triste, mélancolique, sauvage, et incapable de remplir les devoirs de la vie civile.

Sainte Thérèse, dont l'union avec Dieu était continuelle, et qui était élevée à un haut degré de contemplation, était néanmoins d'une gaîté qui faisait l'admiration et excitait même l'étonnement des personnes qui avaient des rapports avec elle.

Mais ce qui démontre surtout que la gaîté renfermée dans de justes bornes n'est pas opposée à la vie intérieure, c'est que les solitaires, hommes éminemment contemplatifs, étaient en général d'une aimable gaîté et d'un commerce de vie très-agréable, prouvant par leur conduite la vérité de cette parole du Sauveur : *Mon joug est doux, et mon fardeau est léger.*

Les esprits célestes, quoique toujours unis à Dieu, sont cependant remplis d'une sainte joie, qui se manifesterait sur leur extérieur, s'ils avaient un

corps. Les âmes intérieures, imitant les esprits célestes dans leur principal emploi, qui est d'adorer et de contempler sans cesse l'essence divine, doivent donc participer à leur joie sainte, et cette joie doit se refléter sur leur extérieur et se faire remarquer dans leurs rapports avec le prochain.

Ce serait une véritable illusion, ce serait bien mal comprendre les règles de la sainte récollection, que de ne vouloir jamais se dérider le front; que d'être toujours renfermée en soi-même et de ne pas se laisser aller à ces saints épanchements du cœur, surtout avec ses sœurs, épanchements qui entretiennent l'union, et souvent animent à la pratique de la vertu, comme le prouve ce qui arriva aux deux disciples qui, en allant à Emmaüs, firent la rencontre de leur divin Maître, lequel avait pris la forme d'un voyageur. A la vérité, les âmes intérieures n'aiment pas à s'épancher au dehors, elles préfèrent rester renfermées en elles-mêmes, pour jouir de leur union intime avec Dieu. Mais la divine charité apprend, comme le dit saint François de Sales, à quitter Dieu se communiquant à l'âme par les touches de son saint amour, pour Dieu caché dans la personne du prochain. Elle apprend, ainsi que l'enseignait et le pratiquait saint Paul, à se *faire tout à tous*, pour la gloire de Dieu et l'édification du prochain. Or, cette édification demande qu'on laisse paraître sur son visage par un saint épanouissement, et dans ses

entretiens par une aimable gaîté, les saintes jubilations de son âme, fruit des entretiens intimes avec Dieu au moyen de la sainte récollection. Par là on imite Notre-Seigneur, qui, lors de sa Transfiguration sur le Tabor, laisse percer une partie de la gloire de la Divinité cachée sous l'enveloppe de l'humanité.

Une religieuse qui est trop silencieuse pendant le temps destiné aux saints épanchements de l'âme, celui des récréations, à moins qu'elle ne soit d'une vertu peu commune, malédifie ses sœurs, les fait souffrir, et les porte à s'éloigner d'elle. Ce serait plus malédifiant encore si elle était habituellement triste, et paraissait comme ennuyée de se trouver dans leur société. La tristesse est une maladie de l'âme contre laquelle on doit se tenir fortement en garde; aussi l'Esprit-Saint dit dans le livre de l'*Ecclésiastique : La tristesse du cœur est une plaie universelle; n'abandonnez pas votre âme à la tristesse, et ne vous affligez pas vous-même dans vos pensées. La joie du cœur est la vie de l'homme, et un trésor inépuisable de sainteté ; la joie de l'homme rend sa vie plus longue. Réunissez votre cœur dans la sainteté de Dieu, et bannissez loin de vous la tristesse, car elle en a tué plusieurs, et elle n'est utile à rien.*

§ II

DEUXIÈME OBSTACLE AUX COMMUNICATIONS DE LA GRACE.

L'IMMORTIFICATION DES SENS.

Nécessité de la mortification des sens pour préparer l'âme aux effusions de la grâce. — Doctrine de Jésus-Christ et de saint Paul sur ce sujet. — Sentiment de l'abbé Pasteur sur la nécessité de la mortification. — Celui de saint Grégoire de Nysse. — Bel exemple de mortification. — Sentiment et conduite de saint François de Borgia par rapport à la mortification des sens. — Maximes et conduite de saint Vincent de Paul. — Mme Louise et l'artichaut pourri. — Développement sur la mortification des sens par les PP. Grou et Guilloré.— La prudence est nécessaire dans la pratique de la mortification extérieure.

Le second obstacle aux opérations de la grâce dans les âmes, c'est l'immortification des sens. Aussi notre divin Sauveur, qui est venu nous mettre en communication avec l'Esprit sanctificateur, nous a donné comme première règle à garder dans nos rapports avec cette divine source des grâces, de commencer par mortifier nos sens. *Si quelqu'un,* dit-il, *veut être mon disciple,* et se mettre par là à l'école de mon divin Esprit, *il doit commencer par se renoncer.* Mais qu'est-ce que se renoncer ! Sinon mortifier ses sens et leur refuser ce que demande l'impulsion viciée et corrompue de la nature. C'est encore ce qu'il a enseigné par cette autre maxime, non moins accablante pour la nature dégradée : *Quiconque voudra conserver sa vie en ce monde méritera de la perdre dans*

l'autre, la grâce à laquelle nous n'aurons point donné entrée dans nos âmes par la mortification de nos sens ne nous ayant pas rendus dignes d'entrer dans le royaume des saints. C'est cette vérité que l'apôtre saint Paul s'est aussi efforcé de nous faire goûter, quand il a dit : *Ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec ses convoitises.* C'est dans le même sens et dans le même but qu'il nous crie encore : *Mortifiez vos membres pendant que vous êtes ici-bas.* C'est ce qu'il faisait lui-même, comme il nous l'apprend ; c'est ce qu'ont fait tous les autres apôtres, formés à l'école du Sauveur, instruits et éclairés par l'Esprit de vérité ; c'est ce qu'ont fait et enseigné les saints de tous les siècles. Sans cela, ils eussent fermé leur cœur aux opérations de la grâce, qui seule fait les saints.

« La sensualité, disait l'abbé Pasteur, bannit du cœur la componction et la crainte de Dieu, comme la fumée chasse les abeilles ; son odeur éteint la grâce et prive l'âme de consolations, ainsi que de la présence du Saint-Esprit (1). »

Saint Grégoire de Nysse est du même sentiment, et enseigne qu'on doit surtout se prémunir contre la tentation de la sensualité dans l'usage des aliments.

« Nous ne devons, dit-il, avoir d'attache à aucune chose, surtout lorsqu'il est à craindre que le plaisir

(1) Voir la vie du saint dans Godescard, 27 août.

n'allume en nous quelque passion. Notre premier soin doit être de veiller contre la sensualité dans le manger, la plus ancienne peste du genre humain, la mère du vice. Il faut toujours garder les règles de la plus exacte tempérance; ne faire jamais notre dernière fin de la satisfaction des sens; ne nous prêter que par nécessité aux choses dont l'usage est accompagné de plaisir (1). »

Pallade raconte un trait frappant de l'esprit de mortification qui animait les saints solitaires d'Égypte. On avait envoyé à saint Macaire le jeune une grappe de raisin fraîchement cueillie; il en fit présent à un solitaire voisin, qui était incommodé; celui-ci la donna à un troisième, qui la donna à un quatrième. Elle passa ainsi de cellule en cellule, et revint enfin à saint Macaire. Ce grand homme, frappé de la mortification de ses frères, ne voulut pas lui-même manger la grappe (2). »

« Saint Grégoire de Nazianze, dit le P. Saint-Jure, appelle avec beaucoup de justesse la chair, la rémore de l'âme. En effet, de même que le poisson nommé rémore arrête les bâtiments et les empêche de continuer leur route, de même la chair retient l'âme et l'empêche d'aller à la perfection. Il n'est rien de plus contraire à la vie intérieure, aux communications de

(1) Saint Grégoire sur la virginité.

(2) Godescard, *Vie de saint Macaire*, 2 janvier.

l'Esprit-Saint et à l'esprit d'oraison, que les plaisirs des sens, qu'il faut retrancher avec soin si l'on veut y avoir entrée. *La sagesse,* dit Job, *ne se trouve point chez ceux qui vivent délicatement.* Les âmes sèches, comme s'exprimaient les anciens, c'est-à-dire qui habitent dans des corps mortifiés, sont les plus capables de la sagesse ; comme les corps les plus desséchés, ainsi que le remarque Aristote, sont les plus propres pour recevoir la lumière et la chaleur (1). »

Saint François de Borgia appelait la pénitence le grand chemin du ciel. Il tremblait de paraître devant le tribunal de Jésus-Christ avant de s'être rendu digne du bonheur de le posséder par les pratiques de la mortification chrétienne. Il faisait usage de divers instruments de pénitence, dont il dérobait la vue et qui n'étaient connus que de Dieu. Il imaginait mille pieux artifices pour faire souffrir son corps. Le cuisinier de la maison dans laquelle il se trouvait, ayant mis par mégarde de l'absinthe dans son bouillon, il le prit sans se plaindre ; et comme on lui demandait ce qu'il en pensait, il répondit qu'il n'avait jamais rien mangé de meilleur pour lui. On ne se fut pas plutôt aperçu de la méprise, que le cuisinier, confus, vint le prier de lui pardonner sa faute. « Que « Dieu vous en récompense, lui dit le saint ; vous êtes « le seul des frères qui sache ce qui me convient. »

(1) Saint Jure, *Conn. de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. VII, liv. 3, ch. XXII.

Un jour qu'il entendait la comtesse de Lerma, sa fille, se plaindre d'une maladie : « Dieu, lui dit-il, envoie « des peines à ceux qui ne veulent point les suppor- « ter, et il les refuse à ceux qui désirent souffrir « quelque chose pour pratiquer la patience et pour « expier leurs péchés (1). »

Saint Vincent de Paul a professé les mêmes maximes et les a prises pour règles de conduite.

« Il estimait tant la mortification, dit Abelly, qu'il disait quelquefois : « Une personne qui aurait déjà « comme un pied dans le ciel, si elle venait à quit- « ter l'exercice de cette vertu dans l'intervalle du « temps qu'il lui faudrait pour y mettre l'autre, « serait en danger de se perdre. »

« C'est pour ce sujet, continue Abelly, qu'il a toujours eu soin d'inspirer à ceux de sa compagnie l'esprit de mortification intérieure, un fort dénûment et détachement de toutes choses, et une mort universelle à tous les sens, à tous les mouvements de la nature, à tout amour-propre et à toute recherche de soi-même, pour ne vivre que de la vie de l'esprit. « Tenons ferme, leur disait-il sur ce sujet, tenons « ferme contre la nature; car si nous lui donnons un « pied sur nous, elle en prendra quatre, et tenons « pour assuré que la mesure de notre avancement « dans la vie spirituelle se doit prendre du progrès

(1) Godescard, *Vie de saint François de Borgia*, 10 act.

« que nous faisons en la vertu de mortification. »

« Il disait encore que l'on peut pratiquer la mor-
« tification en toutes sortes de circonstances, tantôt
« tenant son corps dans quelque posture qui lui soit
« pénible, sans pourtant blesser la modestie; tantôt
« privant ses sens extérieurs des choses qui pour-
« raient leur donner quelque satisfaction; tantôt
« souffrant volontiers les intempéries et incommodi-
« tés de l'air. »

Ce que le saint recommandait aux autres, il le faisait lui-même.

« Lorsqu'il allait par la ville ou qu'il faisait un voyage, au lieu d'égayer sa vue sur les champs ou sur la diversité des objets qu'il rencontrait, il tenait ordinairement ses yeux arrêtés sur un crucifix qu'il portait, ou il les tenait fermés pour ne voir que Dieu.

« Passant un soir d'un corps de logis de Saint-Lazare à un autre, il aperçut en l'air des fusées et autres feux artificiels volants, qui étaient des effets d'une réjouissance publique de la ville de Paris; mais aussitôt il en détourna les yeux, et passa outre en disant : « Dieu soit béni. »

« On ne lui a jamais vu cueillir une fleur, ni en porter aucune pour se récréer par son odeur; mais quand il se rencontrait en quelque lieu où il y avait des senteurs mauvaises, comme dans les hôpitaux ou chez les pauvres malades, le désir qu'il avait de se

mortifier lui faisait trouver agréable cette incommodité.

« Comme il n'employait sa langue que pour louer Dieu, recommander la vertu, combattre le vice, instruire, édifier et consoler le prochain ; aussi n'ouvrait-il ses oreilles qu'aux discours qui tendaient au bien, ayant peine d'en entendre d'autres. Il évitait autant qu'il le pouvait d'écouter des choses inutiles et de prêter l'oreille à tout ce qui pouvait délecter l'ouïe et qui ne nourrissait pas l'âme.

« Pour le goût, il l'avait tellement mortifié, qu'il ne témoignait jamais à quelle sorte de viande il avait le plus d'appétit. Il semblait même aller à regret prendre sa réfection, ne le faisant que pour satisfaire à la nécessité et y gardant toute la bienséance possible, mangeant les choses qui lui étaient présentées, en la vue de Dieu et avec beaucoup de modestie.

« Il ne sortait jamais de table sans s'être mortifié en quelque chose, soit au boire, soit au manger, ainsi qu'il recommandait aux autres de le faire. Il était si peu attaché à ce qu'il prenait pour sa nourriture, qu'un jour, étant revenu fort tard de la ville, et le cuisinier étant déjà monté dans sa chambre, on lui présenta par mégarde deux œufs tout crus, qu'on trouva dans la cuisine auprès du feu, pensant qu'ils étaient cuits ; saint Vincent les prit sans faire semblant de s'en apercevoir, bien loin de se plaindre ou

de les renvoyer pour les faire cuire. On n'aurait jamais su cet acte de mortification, si le cuisinier n'eût le lendemain demandé au frère qui était resté pour attendre le saint, s'il avait fait cuire les œufs qu'il avait laissés auprès du feu. Le frère répondit que non, pensant qu'ils étaient cuits (1). »

Madame Louise, fille de Louis XV, devenue Carmélite, avait également compris la nécessité de la mortification des sens pour arriver à la perfection ; aussi avait-elle acquis un empire absolu sur eux. On raconte de cette sainte religieuse un trait qui prouve jusqu'à quel point elle avait acquis l'esprit de mortification. Une sœur cuisinière avait tiré de l'office, pour le jeter, un artichaut qui était entièrement gâté ; mais une autre sœur, sans le savoir, le confondit avec les autres et le fit passer au réfectoire. La cuisinière s'attendait qu'il allait lui être renvoyé avec des reproches ; mais ne le voyant point revenir, elle en conclut qu'il était échu à la prieure, qui était alors madame Louise. Elle ne se trompa pas. La sainte mère, en recevant son légume, vit qu'il était pourri ; elle ne le laissa apercevoir à personne et le mangea. Désolée de ce petit accident, la sœur cuisinière alla en faire ses excuses à la princesse, qui lui dit : « Il « n'y a point de mal, puisque cela m'est tombé ; « mais prenez garde de jamais rien servir de pareil ;

(1) *Vie de saint Vincent de Paul*, par Abelly, t. II, liv. III, ch. XXIV.

« toutes nos sœurs n'ont pas si bon appétit que « moi (1). »

Ce qui a porté les saints de tous les siècles à mortifier leurs sens, c'est qu'ils avaient parfaitement compris la vérité que développe le P. Grou, dans *les Caractères de la Dévotion*, où il dit :

« La mortification de la chair est indispensable, pour deux raisons principales : la première, que l'amour déréglé de notre corps, la recherche des plaisirs sensuels et la fuite de la douleur, sont la source d'une infinité de péchés; la seconde, que l'homme animal ou charnel ne comprend rien aux choses qui sont de l'esprit de Dieu et n'a aucun goût pour elles.

« Aussi, lorsqu'une âme se donne à Dieu, l'attrait pour la mortification extérieure est-il la première chose qu'il lui inspire. Celles qui sont ou indifférentes ou lâches sur ce point ne sont pas vraiment dévotes. Dans les temps de la première ferveur, on se porte plutôt à l'excès contraire, et l'on irait trop loin si l'on n'était retenu par les conseils d'un sage Directeur.

« Ce que la mortification a d'essentiel, c'est de ne jamais rien se permettre uniquement en vue de la satisfaction des sens ; de ne rechercher aucun plaisir, même innocent, parce qu'il ne l'est plus dès qu'on

(1) Reyre, *Anecd. Chr.*, t. I.

s'y attache et qu'on le goûte pour lui-même ; de régler tellement ce qu'il est juste d'accorder aux besoins du corps, qu'on ne passe pas les bornes de ce qui est suffisant. Et, comme ces bornes n'ont pas de mesure absolument déterminée, pour n'avoir point d'inquiétude et n'être pas exposé à se troubler à ce sujet, il faut prier Dieu instamment qu'il nous règle lui-même et suivre avec une grande docilité les vues qu'il nous donnera. En ce point, comme en tous les autres de cette nature, Dieu accorde l'esprit de sagesse et de discrétion à ceux qui le lui demandent et qui ont une bonne volonté (1). »

Pour compléter ce qui regarde la mortification des sens, nous allons extraire quelques passages du P. Guilloré, qui a traité ce sujet en homme consommé dans la spiritualité.

« Un des plus grands maux, dit ce grand Maître, que cause l'immortification des sens, est qu'elle éloigne entièrement l'âme de Dieu. Et, en effet, considérez ces personnes extérieures qui sont dans la satisfaction des sens, et voyez si elles sont capables d'aucun goût et d'aucune touche de Dieu. C'est ce que vous ne trouverez jamais, parce que Dieu est esprit, et que la chair ne peut avoir de commerce et d'union avec un esprit. C'est pour cela qu'il faut, par une continuelle mortification, spiritualiser en quelque sorte le corps et les sens, afin qu'ils soient capa-

(1) *Caract. de la vraie dévotion*, § XXII.

bles d'union avec Dieu. Comme le corps, par son influence, rend l'âme matérielle, l'esprit a aussi le privilége de rendre par la mortification le corps et les sens tout spirituels.

« Mais en outre, l'expérience nous apprend que l'esprit de Dieu est si délicat, qu'il ne peut souffrir la moindre souillure spirituelle. Oh ! que souvent les âmes intérieures l'ont reconnu à leurs dépens ! Il ne faut qu'une légèreté, qu'une vaine joie, qu'un regard, qu'une lâcheté d'application ; aussitôt Dieu se retire, et punit cette faute quelquefois pendant des jours et des semaines, laissant l'âme qui l'a commise dans de tristes absences, dans des ténèbres, dans un froid où elle a besoin d'une grande patience pour se supporter. C'est alors qu'elle gémit comme une pauvre exilée, qu'elle soupire après ce divin retour, reconnaissant par cette soustraction la délicatesse de l'esprit de Dieu, qu'une ombre de péché et une petite sortie de nous-même oblige à se retirer.

« Si des imperfections tellement délicates s'opposent à l'union de l'âme avec Dieu, comment est-ce qu'elle pourrait exister avec une grossière et sensuelle immortification ? Aussi, les âmes dont les sens sont pleins de la satisfaction des objets sont-elles déplorablement vides de Dieu. Oh ! les misérables d'acheter par une privation si funeste un amusement et un fade plaisir, et d'aimer mieux ne pas gêner leurs sens, les laissant courir avec liberté sur tous les

objets, que de jouir de Dieu dans leur cœur! Misérables sensuelles, encore une fois, qui tout en faisant profession de vertu se privent du paradis du cœur, pour ne pouvoir se résoudre à captiver leurs sens et à les priver de ce qui entretient leur vie grossière et animale!

« Une dernière raison, qui prouve que l'immortification des sens éloigne l'âme de Dieu, c'est que sans oraison il est impossible de s'approcher de Dieu. Or, l'immortification des sens rend tout à fait impropre à l'oraison, parce que leur épanchement sur les objets fait qu'ils en recueillent des images, dont l'imagination se remplit, qui passent jusqu'à l'esprit et au cœur, et que l'on porte partout. C'est, ainsi que le dit saint Augustin, comme un nuage placé entre Dieu et l'âme, qui empêche Dieu de s'en approcher. Aussi, toute personne qui aspire à la vie intérieure et à la conversation intime avec Dieu dans le fond de son cœur, met son plus grand soin à se défaire des images créées, en tenant ses sens fermés aux objets terrestres. Combien se trompent étrangement les âmes qui prétendent entrer dans les voies de Dieu et avoir en même temps leurs sens ouverts!....

« L'immortification des sens ne met pas seulement des nuages entre Dieu et l'âme pendant l'oraison; mais les images qu'elle a reçues par les sens font son supplice pendant ce saint temps, et font qu'elle y est abandonnée aux distractions, aux ennuis et aux

dégoûts, par la raison que s'étant rendue toute terrestre par la dissipation des sens, elle ne peut entrer dans cette occupation divine, qui est toute dans l'esprit...

« Pour mériter de vous approcher de Dieu, et qu'il vous visite lui-même par sa grâce, refusez donc à vos sens toute espèce de délectation.

« Nonobstant ce que je viens de vous dire, vous pouvez avoir l'innocent plaisir des sens en quatre circonstances : 1° Pour vous soulager de quelque fatigue du corps ou de l'esprit, un agréable divertissement étant aussi judicieux que nécessaire, afin de se rétablir pour le service de Dieu ; 2° Par une bienséance vertueuse dans certaines circonstances, pour ne point paraître singulière et pour couvrir même l'esprit de mortification ; 3° Pour vous élever à Dieu et en prendre occasion de le louer et le remercier de ce qu'il a pourvu avec une si grande bonté, même à la satisfaction de nos sens ; 4° Quand la nécessité vous oblige à voir, à ouïr, à flairer et à savourer ce qui a l'attrait du plaisir ou de la beauté...

« Néanmoins, je vous engage à aller toujours de vous-même, et autant que vous le pourrez, à la privation de ce qui peut flatter vos sens (1). »

Cette doctrine est celle des saints ; cependant la mortification corporelle demande à être renfermée

(1) *Max. spir.*, liv. I, max. VI, chap. III.

dans les bornes que tracent la prudence et la discrétion, d'après la force du tempérament et le genre d'occupations de chaque personne. Quoiqu'en général la nature ait plus besoin d'être aiguillonnée que d'être arrêtée dans la route des austérités, il y a cependant des imaginations tellement vives, des caractères si ardents, qu'ils se portent au bien non avec discrétion et sagesse, mais avec un feu et une ardeur capables d'endommager, et même de compromettre leur santé. Pour ces tempéraments il n'y a pas de demi-mesures; il faut toujours qu'ils marchent dans les voies extrêmes. Quand ils ont goûté des douceurs intérieures, qui sont le fruit de la mortification, ils se jettent dans la voie des austérités avec une ardeur et un empressement imprudents, oubliant ce que dit saint Paul, qu'en tout il faut agir avec sagesse et modération. Pour ces personnes, rien de plus sage que cet avis de la prudente fondatrice de la Congrégation de la Présentation-de-Notre-Dame. « Ma fille, je ne veux point d'austérités, mais beaucoup de renoncement, soit intérieur, soit extérieur; il supplée avec avantage aux macérations du corps. »

CHAPITRE VI

LES PRINCIPAUX CANAUX DE LA GRACE

Notre misérable cœur ressemble à ces terrains secs et arides de leur fonds, qui, pour devenir fertiles, ont besoin d'être arrosés par un cours d'eau assez abondant pour faire disparaître leur stérilité naturelle et développer les germes de fécondité déposés par le Créateur dans toutes les parties de la nature. C'est, si l'on veut, un de ces déserts de la Lybie (1), brûlés par les ardeurs du soleil, n'offrant à l'œil attristé du voyageur que des plaines de sable où l'on n'aperçoit pas la moindre trace de végétation. Seulement, çà et là, dans les endroits où se trouvent des sources d'eau, apparaissent des oasis brillantes de fraîcheur, invitant, par le doux ombrage qu'elles présentent, à se reposer et à se désaltérer à la source

(1) La Lybie est une vaste contrée de l'Afrique, et renferme un désert immense.

limpide qui s'en échappe et se perd dans les sables. C'est encore cette Égypte, qui est stérile quand le Nil, ne sortant point de son lit, ne vient pas la féconder avec son limon bienfaiteur; qui, au contraire, devient fertile et se couvre de riches moissons, lorsque ce fleuve providentiel, conduit par mille canaux habilement ménagés sur ses rives, se répand dans les plaines.

Ce que l'eau est à tous ces terrains naturellement stériles, la grâce l'est à notre cœur, qui ne peut devenir fécond spirituellement et se couvrir des fleurs et des fruits des vertus qu'autant qu'il est imbibé et fortement imprégné des eaux fécondantes de la grâce. Mais l'eau de la grâce, d'après l'ordre établi par Dieu, doit passer par divers canaux pour parvenir à notre cœur. Nous n'avons pas l'intention de parler de tous ceux qui sont destinés à nous communiquer cette eau salutaire, qui, suivant l'expression du Sauveur, jaillit jusqu'à la vie éternelle, nous traiterons seulement des principaux. Mais nous devons faire observer que les moyens déjà indiqués pour faire disparaître les obstacles à la grâce, tels que la solitude, le silence, la récollection, la mortification des sens, la soumission à un directeur, peuvent être regardés eux-mêmes comme des canaux de la grâce.

§ Ier

LA PRIÈRE CONSIDÉRÉE DANS SA GÉNÉRALITÉ, SOURCE ABONDANTE DE LA GRACE.

La prière met l'âme en contact avec Dieu. — Heureux effets de ce saint contact. — Promesses faites à la prière. — Pourquoi la prière mentale l'emporte sur la prière vocale. — Beauté des actes qui composent les formules des prières du matin et du soir en usage par les fidèles. — L'office divin. — L'exellence de cette prière. — La piété avec laquelle on doit le réciter.

La nécessité de prier, dans laquelle il a plu à Dieu de nous mettre pour jouir du bienfait de ses grâces; le besoin qu'il fait sentir à notre volonté de recourir à ce moyen de subvenir à notre impuissance et de suppléer à notre faiblesse; les promesses qu'il a daigné faire à la prière: voilà, à notre jugement, une des grandes preuves des bontés du Seigneur envers nous, et du désir qu'il a de nous voir opérer notre salut. En effet, la prière nous empêche de devenir tout terrestres, prenant les impressions et les sentiments que nous fait éprouver la matière au milieu de laquelle nous sommes continuellement. Elle nous spiritualise en quelque sorte, nous mettant en contact avec Dieu, qui est esprit, et nous habituant à quitter la terre pour nous élever par nos pensées et nos désirs jusqu'au ciel, où est le trône du Tout-Puissant, et où se trouve le trésor de ses grâces. Par la prière, mis

en rapport avec Dieu, tout bon, tout saint, toute charité et amour, nous recevons quelque chose de sa nature divine, de ses adorables et aimables perfections. Si la nature parfaite en elle-même des Anges les empêche de se perfectionner dans la contemplation de l'essence divine, la nôtre, qui est toute perfectible, s'épure, s'élève et s'agrandit, se bonifie et se perfectionne dans nos rapports avec le Seigneur. Aussi voyons-nous que toutes les personnes d'oraison, toutes les âmes vraiment adonnées à ce saint exercice perdent, jusqu'à un certain point, ce qu'il y a de pesant et de lourd dans notre nature, et deviennent des êtres presque spirituels. C'est une merveille qui a éclaté d'une manière frappante dans un saint Antoine, un saint Simon Stylite, un saint François de Borgia, un saint François d'Assise, un saint Louis de Gonzague, une sainte Thérèse, une sainte Catherine de Sienne, et tant d'autres saints ou saintes.

La prière est comme un miroir brillant de clarté où notre âme va se regarder, et c'est Dieu qui est ce divin miroir. Là elle découvre facilement les taches qui la salissent, et trouve en même temps une eau vraiment lustrale qui la purifie. On peut aussi comparer la prière à une fournaise brûlante où l'âme se place, comme le forgeron place le fer dans le feu pour en ôter la rouille; le feu de l'amour sacré la nettoie et la purifie de la rouille de l'amour-propre.

La prière est en outre un canal des grâces par lequel nous pouvons à chaque instant arroser et féconder la terre aride de notre pauvre cœur. En effet, Dieu a bien voulu prendre l'engagement sacré de nous accorder toutes les grâces que nous lui demanderons, pourvu qu'elles aient rapport à notre sanctification, et qu'elles soient demandées comme elles doivent l'être, c'est-à-dire avec cette humilité et cette confiance qui tiennent à l'essence même de la prière.

Il suit de là que la prière doit être notre élément; c'est aussi ce que notre divin Maître a voulu nous faire entendre quand il a dit : *Priez sans cesse*, et ce que son apôtre s'est appliqué à nous inculquer par ces paroles : *Priez en tous temps et en tous lieux*. D'où les saints docteurs ont conclu que notre prière doit être aussi fréquente que les mouvements de notre respiration : expression figurative, par laquelle ils ont voulu faire comprendre le besoin que nous avons de recourir souvent à ce canal des grâces, et l'obligation où nous sommes d'être toujours unis à Dieu, afin que nos actions soient comme une prière continuelle (1).

Nous devons sans doute faire un fréquent usage de la prière vocale, qui a pour but de nous faire employer en même temps et les puissances de notre corps et celles de notre âme, à louer et à bénir notre Créateur. Elle sert aussi à captiver un peu notre

(1) C'est ainsi que saint Augustin explique le précepte de la prière continuelle.

imagination vagabonde, et à donner à notre cœur la facilité d'exprimer les vives impressions d'amour et de reconnaissance qu'il éprouve envers le Seigneur. Elle est également le lien qui sert à unir les chrétiens et les membres d'une famille spirituelle dans le paiement du tribut de louanges et de gratitude qu'ils doivent en commun à l'Auteur de la société et au Père de la grande famille humaine et chrétienne. La prière vocale bien faite, c'est-à-dire avec attention d'esprit, recueillement intérieur, prononciation non trop vive ni trop accélérée, mais d'un ton de voix qui décèle et inspire la dévotion, est très-agréable au Seigneur, et peut être une source abondante de grâces. Mais, hélas! il n'arrive que trop souvent que la prière vocale n'est que le résultat de la routine et de l'habitude; qu'on la fait sans attention, et que le cœur y a bien peu de part. Voilà pourquoi elle est si fréquemment sans résultat pour le salut, et devient une sorte d'outrage fait au Seigneur, par la manière peu respectueuse dont on s'acquitte de ce devoir. C'est ce qui nous porte à dire que la prière mentale, c'est-à-dire celle qui a lieu entre Dieu et l'âme, sans l'intermédiaire de la voix, l'emporte généralement sur la vocale, et doit être spécialement considérée comme le canal des grâces que Dieu a attachées à l'usage de la prière. Ils sont pourtant bien beaux les actes qui composent les formules de prières pour le matin et pour le soir qui sont en usage parmi les

fidèles et ont reçu l'approbation de l'Église ! Pourquoi les débite-t-on avec une volubilité et une inattention qui empêchent de sentir et de goûter le sens des paroles que l'on prononce ? C'est un feu sacré et divin qui est étouffé sous le faix de bois que l'on place dessus : c'est-à-dire que la multitude des mots que l'on prononce sans trop les comprendre, empêche le cœur de s'échauffer. D'où il faut conclure que ces belles prières produisent peu de fruit. Il en est de même des autres prières vocales que l'on récite habituellement, telles que le chapelet, et autres formules que l'on sait par cœur, et que l'on dit de mémoire.

Parmi les prières vocales, il en est une qu'il faut distinguer de toutes les autres, comme beaucoup plus excellente, c'est l'Office divin. Oh ! qu'elle est belle cette prière, composée en grande partie des paroles dictées par l'Esprit-Saint lui-même aux prophètes et aux écrivains sacrés ! Avec quel respect et avec quelle attention ne doit-on pas dire ou chanter ces paroles venues du Ciel ! Que de grâces sont attachées à leur pieuse récitation, ou à leur chant accompagné de piété ! Quelle plus belle occupation pour l'âme que de publier les grandeurs et les bienfaits du Seigneur, en répétant les saints cantiques destinés à perpétuer jusqu'à la fin des siècles le souvenir de ses bontés envers les hommes ! Récitez donc, âmes religieuses, l'Office divin avec tout le respect et le soin que demandent sa nature et son

excellence. Si vous ne comprenez pas les louanges que vous donnez au Seigneur, il les comprend, et cela suffit.

« On ne peut, dit Godescard, aimer Dieu sans se sentir vivement embrasé du désir de le louer et de célébrer ses perfections infinies. L'âme trouve dans cet exercice des charmes ineffables, elle goûte à longs traits combien le Seigneur est doux pour ceux qui le servent avec fidélité. Elle soupire après l'heureux moment où rien ne sera plus capable d'arrêter les ardeurs de ses transports : par là elle nourrit, fortifie ses bonnes habitudes, et attire sur elle les grâces les plus abondantes (1). »

« Sainte obligation, dit Bourdaloue, parlant de la récitation quotidienne du saint Office, qui nous fait faire sur la terre ce que les bienheureux font dans le ciel, et ce que nous y ferons nous-mêmes éternellement, si nous parvenons jamais à ce royaume. Sainte obligation, qui nous fait entrer dans l'esprit de l'Église; car l'Office est spécialement la prière de l'Église, et quand nous le récitons nous prions au nom de toute l'Église. C'est l'Église qui nous fait prier et nous apprend à prier. Aussi cette seule prière, si nous la faisions comme il faut, suffirait pour nous rendre parfaits devant Dieu, et pour nous entretenir habituellement en sa sainte présence.

(1) Godescard, *Vie de saint David*, 1er mars.

« Mais pour satisfaire à la sainte obligation de la récitation de l'Office divin, il faut le réciter respectueusement, attentivement et dévotement.

« 1° *Respectueusement.* — Les plus hautes Puissances du ciel tremblent devant Dieu en le louant; de quelle frayeur et de quel tremblement ne devons-nous pas être saisis, nous qui ne sommes que cendre et poussière? Si donc il nous arrive de réciter les saintes prières de l'Église avec une précipitation que nous ne voudrions pas avoir en toute autre chose; avec un air de négligence, dont nous nous sommes fait, sans y penser, une mauvaise habitude; dans des postures indécentes et peu convenables à un devoir de religion; de là, bien loin d'honorer Dieu, nous perdons le respect que nous lui devons.

« 2° *Attentivement.* — L'Église, en commandant l'Office divin, commande un culte raisonnable; or, ce n'est pas un culte raisonnable, quand volontairement la raison n'y prend aucune part. Et en effet quelle part peut-elle y prendre si elle n'y fait nulle attention? Prier, c'est élever notre esprit à Dieu; on cesse donc de prier, lorsque volontairement et avec advertance l'élévation de l'esprit vers Dieu vient à cesser.

« 3° *Dévotement.* — Dans l'hommage et le sacrifice que nous présentons à Dieu par la récitation du saint Office, le cœur et l'esprit doivent agir de concert. C'est dans le cœur et dans ses actes que consiste le

mérite de la prière; si le cœur n'est touché, on devient semblable à ces Juifs dont Jésus-Christ disait : *Ce peuple m'honore des lèvres; mais son cœur est éloigné de moi* (1). »

PREMIÈRE SECTION

EXCELLENCE ET NÉCESSITÉ DE L'ORAISON MENTALE.

Le patriarche Jacob vit dans un ravissement une échelle mystérieuse, dont un des bouts était dans le ciel, et dont l'autre touchait à la terre. Par elle, les messagers célestes montaient et descendaient, portant au Seigneur les prières des hommes, et leur rapportant les dons divins. Cette échelle mystérieuse est, au sentiment des saints docteurs, la figure de l'oraison ou de la prière mentale, dans laquelle l'âme s'échauffant par la considération de quelque vérité éternelle, ou de quelque autre point de la foi, quitte la terre pour s'élancer, par ses affections et ses désirs, jusque dans la patrie céleste, et mérite par là que le Seigneur fasse descendre sur elle les dons de sa grâce.

Pour bien sentir le besoin de la grâce, et la faire

(1) Voir la *Retraite* du P. Bourdaloue.

tomber dans son âme par la prière, il faut méditer. Et pourquoi? C'est que sans la réflexion qui se fait dans la méditation, l'âme ne découvre pas convenablement sa pauvreté spirituelle; sa profonde misère, sa corruption, ses plaies si souvent dangereuses, son violent penchant au mal lui sont presque inconnus. Ne se connaissant pas, elle ne sent qu'imparfaitement le besoin qu'elle a de prier pour obtenir l'assistance céleste afin de n'être pas vaincue dans le combat si difficile de tous les instants qu'il lui faut soutenir contre le tentateur, et surtout contre ses passions, qui lui livrent des assauts si pénibles et si continus. C'est ce qu'a si bien démontré saint Bernard dans son admirable *Traité sur la Considération*. C'est aussi ce qui a fait dire au célèbre cardinal Bellarmin : « Qu'il est moralement impossible que celui qui ne médite pas vive exempt de péché ! » En effet, les vérités éternelles, non approfondies par la réflexion ou la méditation, ne feront qu'une impression faible et passagère, qui ne sera pas suffisante pour retenir dans le devoir lors d'une violente tentation. Le cœur cèdera, et la volonté consentira à l'offense du Seigneur. D'ailleurs, une âme qui ne médite pas ne connaîtra jamais parfaitement ni Dieu, ni Jésus-Christ, notre bon Sauveur. Elle n'appréciera que faiblement tout ce qu'ils ont fait pour le salut des hommes. Elle ne sentira point l'excès d'injure et d'outrage que leur fait le péché ; par suite

elle le commettra facilement. Elle n'aura donc pour son Dieu qu'un amour faible et languissant. Tandis que celle qui médite se trouvera peu à peu embrasée du feu sacré de l'amour, ainsi que le rapporte de lui-même le saint roi David, et cet amour augmentera à proportion du soin qu'elle mettra à contempler dans la méditation les beautés et les bontés du Seigneur. C'est appuyés sur ces considérations que le savant et pieux Gerson, ancien chancelier de l'Université de Paris, saint Liguori et plusieurs autres docteurs spirituels, ne craignent point d'avancer qu'il est impossible, moralement parlant, de se sauver sans la méditation. Non que l'âme qui travaille à sa perfection doive toujours rester dans le degré d'oraison que l'on nomme méditation, et qui est le premier, mais il faut que l'on commence, du moins en général, par là, et que l'on ne quitte ce degré, comme nous le verrons bientôt, que lorsque Dieu par son attrait nous invite à monter plus haut.

Mais rien ne peut mieux prouver l'excellence et la nécessité de l'oraison par rapport au salut et à l'avancement dans les voies de la grâce, que le sentiment et l'exemple de sainte Thérèse. « Celui qui abandonne l'oraison, dit cette âme si éclairée sur cette matière, n'a pas besoin de démon pour le tenter, il est à lui-même son propre démon. Je tiens, au contraire, pour assuré que celui qui est fidèle à l'oraison, malgré les ennuis et les dégoûts qu'il y éprouve,

arrivera tôt ou tard au port du salut (1). » Ce fut au saint exercice de l'oraison, que la sainte avait abandonné par une fausse humilité, qu'elle dut de sortir de l'état de tiédeur dans lequel elle était tombée par ses rapports trop fréquents avec des personnes dont la conversation nuisait à son intérieur, et qu'elle mérita d'être honorée de ces visites de Notre-Seigneur qui l'élevèrent à un si haut degré de perfection. Pendant dix-huit ans, sainte Thérèse persévéra dans l'exercice de la méditation, malgré les ennuis et les dégoûts qu'elle y éprouvait, et Notre-Seigneur, satisfait de ses efforts et de sa bonne volonté, la récompensa en l'élevant à un très-haut degré de contemplation (2).

Sainte Catherine de Bologne avait coutume de dire qu'une personne qui ne fait pas oraison étant privée du lien qui attache l'âme à Dieu, il ne sera pas difficile au démon, qui la trouvera seule et isolée, de la prendre dans ses filets (3).

Le grand évêque d'Osma, Palafox, dans ses notes sur les lettres de sainte Thérèse, dit aussi : « Comment la charité peut-elle subsister si Dieu ne nous donne la persévérance ! Comment nous la donnera-t-il, si nous ne la lui demandons ; et comment la lui demanderons-nous, si nous ne faisons l'oraison ?

(1) Voir sa vie écrite par elle-même.
(2) Consulter la vie de la Sainte, écrite par elle-même.
(3) *Saint Liguori*, rel. sanct., t. I, chap. xv.

Sans oraison il n'y a point de communications possibles entre Dieu et nous pour nous maintenir dans la vertu (1). »

A ces autorités si graves et dont le témoignage n'est pas équivoque, joignons celle non moins imposante de M. de Bernières, l'auteur du *Chrétien Intérieur*.

« Notre perfection consiste dans l'état de notre intérieur, et notre intérieur ne se forme que par la fidélité à la grâce, qui produit en nous le détachement des créatures, l'anéantissement de notre amour-propre, le goût de la solitude, l'amour de la mortification et l'éloignement de tout ce qui flatte les sens. Cette grâce, qui opère en nous ces heureux et salutaires effets, ne se reçoit bien abondamment que dans l'oraison, et ne s'augmente ordinairement que par l'oraison. Si un petit nombre d'âmes parviennent à la perfection, c'est qu'il y en a peu à faire l'oraison, la plupart l'abandonnant ou la négligeant sous prétexte de se livrer aux œuvres de la charité.

« Quand on n'a point sur la terre d'autre occupation que de s'employer à l'oraison, on est, ce semble, inutile. Je ne doute pas cependant qu'il n'y ait dans le ciel plusieurs âmes qui n'auront guère rendu de services à Dieu ou au prochain qui aient paru aux yeux du monde, comme tant de solitaires, et qui néan-

(1) Au même lieu que plus haut.

moins seront des plus élevées dans le royaume des cieux, s'étant appliquées à cultiver dans leur intérieur les grâces qu'elles avaient reçues de l'infinie bonté du Seigneur. »

Ailleurs le même auteur dit :

« Quelque imparfaite que soit une oraison, j'en fais presque autant d'estime que de la meilleure action. Il ne faut donc point s'en dégoûter, ni la quitter jamais, quoique nous ne puissions pas en tirer de grands profits ; mais il faut y persévérer fidèlement en la manière que nous pourrons. En faisant tout ce que nous pouvons, nous ne sommes pas obligés à faire davantage (1). »

Ces considérations sont sans doute plus que suffisantes pour nous porter à nous adonner constamment et généreusement à ce saint exercice, malgré les peines et les difficultés qu'il offre dans les commencements. Devenons des personnes d'oraison, et nous aurons en main, comme le dit saint Augustin, la clef des trésors célestes. Nos progrès dans la vertu seront marqués, et notre salut sera assuré, si nous faisons fructifier les grâces que nous attirera l'usage quotidien de l'oraison.

Ayant traité fort au long, dans *Le Bonheur des Maisons religieuses*, ch. xv de la 2e partie, et dans le *Paradis de la Terre*, ch. III, art. 2e, tout ce qui

(1) *Chr. int.*, t. II.

regarde le saint exercice de l'oraison, nous pourrons renvoyer nos lectrices à ces deux ouvrages. Néanmoins, pour leur plus grande commodité, nous traiterons encore ce sujet ici, et même nous le ferons sans répéter ce que nous avons dit ailleurs. Afin de donner plus de poids à nos avis, nous suivrons presque pas à pas deux guides habiles et renommés, les PP. Guilloré et Surin.

DEUXIÈME SECTION

Définition de l'Oraison mentale. — Les diverses sortes d'Oraison mentale. — Manière dont se fait la méditation. — Les sujets d'oraison. — Conditions pour réussir dans l'exercice de l'oraison. — La préparation prochaine. — La préparation éloignée. — L'oraison affective. — La différence qui existe entre cette oraison et la méditation. — Les marques auxquelles on peut reconnaître si on doit quitter la méditation pour l'oraison affective. — La contemplation. — Effets admirables de l'oraison de quiétude ou de contemplation.

« L'oraison, dit le P. Surin, est une élévation de notre esprit par laquelle nous lions commerce avec Dieu; nous lui représentons nos besoins, nous le remercions de ses bienfaits, et nous nous entretenons avec lui par des actes de Foi, d'Espérance, de Charité.....

« On distingue trois espèces d'oraison mentale : 1° L'oraison de méditation ou de discours, qui convient particulièrement à ceux qui commencent à

pratiquer la vertu ; 2° L'oraison d'affection, qui suppose qu'on a déjà fait quelques progrès ; 3° La contemplation, qui, selon le cours ordinaire de la Providence, est pour les parfaits, quoique Dieu par sa miséricorde y élève quelquefois ceux qui commencent.

« 1° L'oraison de méditation est celle où par des considérations et par des raisonnements on s'instruit des vérités de la Foi, et l'on en tire des conséquences pratiques pour l'amendement de sa vie (1). »

Les sujets qui peuvent servir le plus utilement de matière à la méditation se prennent dans les grandes vérités de la Religion, telles que la mort, le jugement, l'enfer, le ciel et autres vérités fondamentales ; ou bien dans la vie, la Passion du Sauveur, et dans les vertus dont il nous a laissé de si parfaits modèles.

Toutes les facultés de l'âme doivent concourir au succès de la méditation : la mémoire doit servir à rappeler le sujet et ses diverses circonstances ; l'imagination à le représenter comme présent s'il est de nature à pouvoir tomber sous les sens ; l'intelligence ou l'entendement sert à le pénétrer, à l'approfondir et à le considérer sous le point de vue le plus propre à atteindre le but qui est la fin de la méditation.

(1) *Cat. spirit.*, t. I, 1re partie, ch. 1.

Cette fin, c'est d'impressionner d'une manière salutaire la volonté, pour la porter à produire des actes analogues au sujet que l'on médite. De là naissent les résolutions pratiques, qui sont, à proprement parler, la fin dernière de la méditation. La volonté, ainsi qu'il vient d'être dit, produit des actes, s'affectionne à la vertu, ou conçoit de l'horreur du vice.

« Supposons, par exemple, dit le P. Surin, qu'on veuille méditer sur le mystère de la naissance de Notre-Seigneur. On se servira de la mémoire pour se rappeler l'histoire du mystère; de l'imagination pour se représenter l'étable, la crèche et les autres circonstances; de l'entendement pour considérer la pauvreté, la mortification et l'humilité de Notre-Seigneur; enfin de la volonté pour s'exciter à l'amour de ce divin Sauveur, et pour s'encourager à l'imiter (1). »

Pour réussir dans l'oraison, il faut, ainsi que nous le conseille l'Esprit-Saint, *s'y préparer;* sans quoi il est impossible d'en tirer du fruit.

On distingue deux sortes de préparation : la préparation prochaine, et la préparation éloignée.

« La prochaine consiste à prévoir dès le soir (quand l'oraison doit se faire le lendemain matin) le sujet sur lequel on doit méditer le lendemain, à le rappeler dans son esprit le matin à son réveil, et à se

(1) *Cat. spirit.*, au même endroit que plus haut.

tenir dans le recueillement jusqu'à ce que l'oraison commence.

« La préparation éloignée consiste dans le soin qu'on prend de remplir son esprit des vérités éternelles, par le moyen de la lecture spirituelle, et de vivre dans le recueillement habituel (1). »

Laissons maintenant M. de Bernières parler sur cette importante matière.

« Il faut préparer pour l'ordinaire le sujet sur lequel nous voulons traiter avec Dieu dans l'oraison. C'est la pratique de tous les saints, et faire autrement, c'est manquer de respect à Dieu. Si nous voulons parler à un roi ou à quelque personne de considération, nous y pensons un peu auparavant; et pour parler à Dieu nous ne voudrions pas nous donner la peine de penser au sujet de l'entretien!

« Cette préparation du sujet se fait quelque temps avant de se mettre actuellement à l'oraison. Il faut élever son cœur vers Dieu, et le prier de nous inspirer sur quoi il veut que nous traitions avec lui dans l'oraison que nous nous proposons de faire.

« Jamais non plus nous ne devons commencer notre oraison sans avoir demandé pardon à Dieu de nos fautes, et imploré sa miséricorde. Nous mettre

(1) *Cat. spirit.*

en sa sainte présence et nous entretenir avec lui après lui avoir déplu par nos péchés et nos imperfections, c'est nous rendre indignes de ses regards, et mériter qu'il ferme l'oreille à nos prières, si nous ne concevons auparavant du regret de nos péchés (1). »

Sans le secours de la lecture spirituelle on manque le plus communément de pensées dans l'oraison, d'où naissent l'ennui, le dégoût et la tentation d'abandonner ce saint exercice, tentation assez ordinaire aux commençants. « L'ennui, dit le P. Surin, prend aux personnes qui ne savent pas encore s'entretenir avec Dieu; le dégoût vient de l'aridité où l'on se trouve; et le découragement, des difficultés qu'il faut surmonter pour persévérer dans ce saint exercice.

« Le remède à l'ennui est de se tenir tranquille en la présence de Dieu, envisageant le sujet de la méditation, et cela sans contention, et sans se faire une peine de son peu de facilité à s'occuper de Dieu.

« Quand on est dans l'aridité, il faut souffrir patiemment cet état, s'humilier devant Dieu, chercher dans quelque bon livre de quoi exciter sa ferveur, et surtout ne point se laisser abattre, en se persuadant que l'on perd son temps parce qu'il ne paraît pas que l'on profite.

(1) *Chr. int.*, t. II.

« Si ce sont les distractions qui importunent, il faut ramener doucement son esprit au sujet de la méditation. Si ces distractions s'arrêtent dans l'imagination sans passer plus avant, le plus sûr est de les combattre en les méprisant. Si elles vont jusqu'à détourner l'esprit et le cœur, il est plus à propos de recourir à quelque bon livre, pour fixer son attention, afin de s'occuper utilement (1). »

« 2° L'oraison affective est celle où l'âme déjà instruite se porte à aimer les vérités divines, sans avoir besoin du raisonnement pour s'y exciter (2). »

« Les différences qui existent entre cette oraison et la méditation, dit un autre maître de la vie spirituelle, consistent en ce que : 1° Dans la méditation on raisonne sur quelque sujet, on réfléchit sur quelque vérité, on médite sur quelque mystère pour en tirer des affections ; tandis que dans l'état d'oraison affective les raisonnements cessent ; il n'y a plus ni méditation, ni réflexions; mais l'âme se porte d'elle-même à produire des affections sans les secours dont elle avait besoin lorsqu'elle n'était encore que dans le premier degré d'oraison ou la méditation; 2° Dans la méditation, l'âme produit des affections avec peine et travail d'esprit, il faut qu'elle réfléchisse et s'applique attentivement pour en venir à bout; tandis que dans l'oraison affective, les affections ne

(1) *Cat. spirit.*, ch. I.
(2) Id. ch. II.

coûtent rien à produire, elles sortent de la volonté ou du cœur avec beaucoup de facilité et de suavité. Dans le premier genre d'oraison les affections sont comme de l'eau qu'on tire à force de bras d'un puits très-profond; mais dans ce second état elles sont comme une eau qui coule fort naturellement par un canal ou par le lit d'une rivière (1). »

Mais quand convient-il de quitter la méditation pour l'oraison affective? « Ce doit être, dit l'auteur auquel nous avons emprunté l'observation précédente : 1° Quand on a de la peine à méditer, et que l'on se sent porté aux affections ; 2° Quand on s'aperçoit que, loin de retirer quelque fruit de la méditation, on n'en rapporte que de l'épuisement et du dégoût, et que l'on en sort froid et sans résolution de mieux faire ; 3° Quand on est assez instruit des mystères de notre sainte Religion et des maximes de Jésus-Christ, et que l'on est pénétré des vérités chrétiennes ; 4° Quand on a acquis les vertus convenables au premier degré d'oraison, comme sont l'horreur du péché, le dégoût des divertissements, la fuite des occasions dangereuses, la retenue dans le parler et la mortification des sens (2). »

3° Disons quelques mots de la contemplation.

« La contemplation, dit le P. Surin, est un regard

(1) Courbon, *Inst. famil. sur l'oraison mentale*, 2e partie, inst. II.

(2) Le même, inst. I, 2e partie.

amoureux de l'âme par lequel elle se porte vers Dieu sans peine et pénètre les vérités divines sans se donner aucun soin.

« La contemplation ordinaire (que l'on peut pratiquer avec le secours des grâces ordinaires et sans sortir de la voie commune) est un doux repos de l'âme, sans effort et sans application pour se tenir en la présence de Dieu, pour connaître et pour goûter les objets divins qu'elle considère. »

Voici les marques auxquelles on peut reconnaître que le repos dont il vient d'être parlé n'est pas de l'oisiveté :

« 1° L'âme pendant ce repos tendant à Dieu d'une manière peu sensible et peu distincte, jouit d'une grande paix et ne ressent aucun ennui; 2° Elle en sort avec une nouvelle ardeur pour travailler à sa perfection ; 3° Elle éprouve en effet, lorsqu'il faut agir, qu'elle a plus de lumière pour connaître le bien et plus de courage pour le pratiquer (1). »

« Voici, dit M. de Bernières dans le *Chrétien intérieur*, ce que Notre-Seigneur m'a fait comprendre et expérimenter à l'égard de cette manière de prier. Je sentis dans mon oraison toutes mes puissances dans un profond calme et une grande paix, remplies

(1) Cette doctrine est non-seulement celle du P. Surin, elle est aussi celle de tous les autres maîtres de la vie spirituelle, et en particulier du grand Bossuet, dans son célèbre ouvrage sur les différents états d'oraison et dans ses lettres à Mme de Maison-Fort. — Voir les *Instructions spirituelles* du P. de Caussade.

de douceur, tant à l'égard du corps que de l'âme : ce qui venait de la présence de Dieu dans mon intérieur, où je le voyais résider et opérer. Lorsqu'il tient l'âme comme endormie dans l'état de quiétude, elle jouit, et elle reçoit sans rien faire ; elle ne sait comment elle jouit ; elle sent seulement en elle cette paix et cette suavité. Elle s'aperçoit pourtant bien que c'est Dieu présent qui agit en elle.

« Il donne à l'âme une grande certitude de sa présence, et une connaissance expérimentale qu'il est bon, puissant et miséricordieux, son souverain bien et sa fin dernière. Elle s'aperçoit bien qu'elle conçoit toutes ces choses d'une tout autre manière que lorsqu'elle raisonnait ou qu'elle en entendait discourir. Elle se voit élevée au-dessus des sens, de l'imagination et du raisonnement. Elle goûte Dieu, et ce goût lui donne des expériences de ce qu'il est. Le goût d'un rayon de miel apprend mieux ce que c'est que le miel que tous les discours et les raisonnements du monde. Il en est de même du repos sacré où l'on goûte Dieu, on connaît mieux par le goût de sa bonté qu'il est notre souverain bien et notre fin dernière que par toutes sortes de raisonnements et de méditations.

« Dans ce sacré repos, l'âme apprend à travailler avec ardeur à mortifier ses passions, à pratiquer les vertus, et à rendre service au prochain quand la charité le demande. Elle pratique une très-grande

mortification, quand il faut quitter cette admirable jouissance pour aller aux affaires même qui regardent le service de Dieu.

« L'oraison passive, dit le même auteur, se fait ainsi : On considère Dieu dans ses perfections ou Jésus-Christ dans ses divers états, ou quelque vérité chrétienne au moyen de la foi ; alors l'âme demeure dans un parfait repos, recevant doucement les impressions divines qui la pénètrent, la convainquent, l'échauffent et l'embrasent par toutes sortes de vertus. Dans la méditation, Dieu agit avec nous, mais nous prenons presque tout ; dans l'oraison passive, nous opérons avec Dieu, mais il opère presque tout. Il ne faut pas croire facilement que l'on soit appelé à cet état d'oraison. Pour y entrer, il faut avoir acquis une grande pureté de cœur, avoir une longue pratique de l'oraison et l'avis d'un directeur éclairé (1). »

TROISIÈME SECTION

AVIS TRÈS-IMPORTANTS POUR RÉUSSIR DANS L'ORAISON.

Les raisons pour lesquelles il est important de faire l'oraison à heures fixes. — La posture que l'on doit garder dans l'oraison. — La nécessité de la mortification des sens et du recueillement intérieur pour réussir dans l'oraison. — Autres avis importants pour le temps de l'oraison.

1° Dans tous les Ordres religieux, le temps que

(1) *Chr. int.*, t. II.

l'on doit donner à l'oraison est fixé par la règle. Les âmes religieuses doivent se faire un devoir et une obligation stricte et rigoureuse de ne rien retrancher, de leur propre mouvement, d'une occupation si sainte, source des grâces les plus précieuses. Elles doivent également être fidèles à faire leur oraison dans le temps fixé par la règle ou par les supérieurs, et ne point se permettre de le changer sans de graves raisons et sans s'y être fait autoriser, et cela pour celles que le P. Guilloré va nous faire connaître un peu plus loin. Loin de rien retrancher du temps que la règle prescrit de donner à l'oraison, il est même bon, comme le conseillent les PP. Surin et Guilloré, de demander la permission d'y donner même un peu plus de temps dans certaines circonstances où l'on sent le besoin de s'entretenir avec Dieu pour se fortifier contre quelque violente tentation, ou pour trouver le courage de faire quelque sacrifice auquel la nature répugne.

« L'oraison, dit le P. Guilloré, étant un exercice tout de grâce, la grâce est souvent attachée au temps qui a été marqué pour la faire par la règle ou par les directeurs. Si donc vous voulez bien faire votre oraison, et la faire dans l'esprit de la grâce, acquittez-vous-en au temps qui vous a été prescrit, parce que la grâce vous attend, et que dans tout autre temps que celui que l'obéissance a choisi, vous n'y trouverez pas Dieu, mais bien vous-même, vos

propres industries, et une pure perte de temps. C'est pour cela, suivant Cassien, que les anciens Pères exigeaient avec tant de rigueur de leurs disciples qu'ils fussent exacts à faire oraison au temps qu'ils leur avaient prescrit.....

« Lorsque l'on fait son oraison hors du temps marqué par la règle ou le règlement, il arrive assez souvent que l'on en retranche une bonne partie, soit parce que l'on n'a plus le temps de la faire tout entière, soit parce que, l'ennui survenant, l'on se croit aussi libre de la raccourcir que l'on a été de la changer. On en vient même jusqu'à la laisser tout à fait; car la grâce ne se trouvant pas hors les temps fixés pour ce saint exercice, ainsi que je l'ai dit, l'ennui fait que l'on abandonne facilement un exercice où l'on ne trouve que du dégoût et de la peine, et où l'on pense perdre le temps (1). »

2° La posture que l'on prend dans l'oraison contribue beaucoup au recueillement de l'esprit et aux affections de la volonté : une posture trop gênante distrait quelquefois; mais aussi une trop commode et nonchalante porte au sommeil et à la pesanteur de l'esprit. Du reste, voici ce que pensent là-dessus M. Courbon, dont nous avons déjà parlé, auteur très-versé dans les voies de l'oraison, et le P. Guilloré, non moins expérimenté :

(1) *Conférences spirit.*, liv. III, conf. I.

« Une personne de beaucoup de piété avait coutume de dire qu'il faut faire l'oraison dans la posture qui incommode le moins, parce que, lorsque le corps éprouve quelque douleur, l'esprit s'y porte aussitôt, et ce lui est un sujet de distraction. Quant à moi, je pense que, pour l'ordinaire, la meilleure posture est d'être à genoux ; cependant cette position n'est pas tellement nécessaire, que sans elle on ne puisse réussir dans ce saint exercice ; car nous voyons que l'Église, dans ses offices, fait prier ses ministres, tantôt à genoux, tantôt debout, tantôt assis, tantôt inclinés, tantôt prosternés et tantôt en marchant ; ce qui est une marque qu'il n'y a point de posture où il soit défendu de faire l'oraison. Dieu regarde plus le cœur que le corps ; l'essentiel est que l'âme soit devant lui dans un sentiment de respect et d'adoration (1). »

Écoutons maintenant le P. Guilloré.

« Désabusez-vous, si vous pensez qu'il importe peu, pour faire oraison, quelle soit la tenue du corps, pourvu que l'esprit soit devant Dieu dans toutes les dispositions voulues de respect, d'anéantissement et d'amour. Pour l'ordinaire, on se flatte extrêmement en ce point, ne voulant faire éprouver à son corps aucune gêne et aucune contrainte. On s'excuse sur des incommodités qui ne sont souvent qu'imaginaires,

(1) *Inst. famil. sur l'oraison mentale*, 1re partie, inst. prélim.

ou tout au plus sont très-légères ; aussi prend-on la posture la plus aisée. Donnez donc à votre corps, dans ce temps sacré, la situation la plus pleine de respect que vous pourrez : cela n'est-il pas bien dû à la majesté de Dieu présent ?

« Que de misères intérieures n'expérimente-t-on point pendant ce saint temps ! N'est-ce pas le sujet le plus ordinaire de nos plaintes ? Eh bien ! suppléez par la posture la plus respectueuse que vous pourrez donner à votre corps aux égarements de votre esprit ; comme si par là vous disiez à Dieu : « Je voudrais, « ô mon Dieu, arrêter les folies de mon imagination « et lui imprimer une posture aussi respectueuse « que celle que je donne à mon corps ; je fais au « moins tout ce qui dépend de moi, et par cette « position pleine de vénération je prétends suppléer « aux impuissances de mon esprit et vous prouver à « quel point elles me déplaisent. » J'ajoute que la posture respectueuse du corps est un très-bon moyen pour rappeler l'esprit des extravagances qui souvent l'emportent (1). »

3° La mortification des sens extérieurs, et surtout celle des yeux, des oreilles et de la langue, est indispensable pour réussir dans le saint exercice de l'oraison.

« Pour réussir dans l'oraison, dit encore Guil-

(1) *Conf. spirit.*, 1re conf. § II.

loré, il faut que vous ayez un soin très-exact de garder vos sens, et particulièrement vos yeux et vos oreilles. Mortifiez donc vos yeux par la privation de la vue de toutes choses non nécessaires ou utiles à voir. Mortifiez aussi vos oreilles par la soustraction de tous les contes et de toutes les nouvelles, ne vous en informant jamais, fuyant même l'occasion de les apprendre, sinon vous paierez bien cher le vain plaisir que vous vous serez procuré.

« La raison de ce que je viens de dire est très-naturelle. En effet, que prétend-on dans l'oraison, sinon de s'unir à Dieu? C'est là la fin de ce saint exercice. Mais comment le pourra-t-on faire si l'on n'a les oreilles et les yeux fermés à toutes les nouvelles et aux curiosités qui s'offrent incessamment? Ne sait-on pas par l'expérience que ces objets remplissent les sens, et que plus ils sont agréables, plus ils laissent de vives images dans l'imagination, et plus sont fortes les impressions qu'ils font? Or, ce sont ces images qui viennent dans l'oraison se mettre entre Dieu et l'âme, et en empêchent l'union.

« Mais, lorsqu'au moyen de la mortification on garde soigneusement ses sens, l'imagination demeure vide de ces images, et l'esprit, ne trouvant plus d'entre-deux, n'a point d'obstacles à surmonter pour s'unir à Dieu (1)..... »

(1) *Conf. spirit.*, 1re conf. liv. III.

Saint Vincent de Paul pensait absolument comme le P. Guilloré touchant la nécessité de la mortification pour réussir dans le saint exercice de l'oraison. Un jour, suivant l'usage de sa Congrégation, l'un de ses enfants rendait compte de la manière dont il avait fait son oraison. Lorsqu'il eut fini, le saint prit la parole et dit : « Pendant qu'on répétait l'oraison, « je pensais en moi-même d'où pouvait provenir « que quelques-uns font si peu de progrès dans ce « saint exercice : il y a sujet de craindre que la « cause de ce mal ne soit qu'ils donnent trop de « liberté à leurs sens et ne s'exercent pas assez à la « mortification. Qu'on lise ce que les plus habiles « maîtres de la vie spirituelle ont écrit touchant « l'oraison, et on verra que tous unanimement ont « tenu que la pratique de la mortification est abso- « lument nécessaire pour bien faire ses oraisons. « Pour bien s'y disposer, il faut non-seulement « mortifier ses yeux, sa langue, ses oreilles et ses « autres sens extérieurs, mais aussi les facultés de « son âme, l'entendement, la mémoire et la volonté. « Par ce moyen, la mortification disposera à bien « faire l'oraison, et réciproquement l'oraison aidera « à bien pratiquer la mortification (1). »

Le P. Surin est entièrement du sentiment des deux grands maîtres que nous venons d'entendre; il va plus loin encore.

(1) Abelly, *Vie de saint Vincent de Paul*, t. III, ch. VII.

« Par l'usage des sens, dit-il, nous recevons en nous ce qui est au dehors; par celui de la parole, nous produisons au dehors ce qui est au dedans. Or, il ne nous importe pas seulement de veiller sur nous-même pour ne rien laisser entrer chez nous d'inutile, mais encore pour n'en rien laisser sortir de déréglé. Car si notre âme s'écoule par trop de discours, elle se distrait par là et s'affaiblit beaucoup pour l'action intérieure; ce qui vient de ce qu'en parlant elle remue dans son imagination les images qui y étaient comme assoupies, parler étant plus un acte de l'imagination que de la langue. D'où il suit que, pour avoir l'imagination tranquille et l'esprit disposé à recevoir la lumière de Dieu dans le saint exercice de l'oraison, il ne faut pas mouvoir les idées qui y sont ramassées de longue main, et qui demeurent en repos comme les ordures au fond d'un vase plein d'eau tandis qu'on ne le remue point. Que si l'on vient à agiter ce vase, l'eau se trouble, se salit par le mélange des ordures, et ne peut se clarifier qu'on ne la laisse se reposer (1). »

4° La quatrième chose nécessaire pour réussir dans le saint exercice de l'oraison, c'est l'esprit de recueillement hors le temps destiné à l'oraison.

« On doit aussi, dit Guilloré, avoir une attention

(1) *Lettres spirit*, lettre II, § II.

continuelle sur soi-même pendant le jour, sans quoi ce n'est plus qu'un dessein téméraire de penser réussir dans l'oraison. Mais avec cette douce vigilance sur son cœur, on entre dans l'oraison comme par une porte ouverte, qui même y introduit comme d'elle-même avec une étonnante facilité les âmes fidèles à cette sainte pratique. En effet, le recueillement intérieur est une espèce d'oraison ; il unit l'âme à Dieu, de sorte que, quand le temps de l'oraison est venu, elle ne fait qu'augmenter cette union par un recueillement plus profond.

« En outre, Dieu ne manque point d'opérer au temps de l'oraison dans une âme fidèle à se tenir tout le long du jour proche de lui. Il se donne alors à elle comme par revanche de ce qu'elle s'est donnée à lui hors le temps de l'oraison, et il prend plaisir à se communiquer à cette âme, comme récompense de son attention continuelle sur elle-même..... (1). »

Voici quelques autres avis également très-importants pour réussir dans le saint exercice de l'oraison.

1er Avis. — « N'allez jamais à l'oraison, dit encore le P. Guilloré, comme y vont beaucoup de personnes, pour jouir ; c'est là être trop sensuelle et trop intéressée ; mais allez-y afin de contenter Dieu, sans jamais penser à vous contenter vous-même.

(1) Extrait et abrégé du § 1 du chap. II, liv. III, des *Conf. spirit.* du P. Guilloré.

Une âme généreuse, en allant à l'oraison, ne cherche que la satisfaction de Dieu dans sa destruction. Moins elle jouit, plus elle est satisfaite, parce qu'elle sait que Dieu est d'autant plus content qu'elle est elle-même plus privée de jouissance (1). »

Cette doctrine est aussi celle du P. Surin.

« Ce qui importe le plus, dit cet habile maître de la vie spirituelle, et ce à quoi on doit faire beaucoup d'attention, quand on veut faire des progrès dans l'oraison, c'est de ne point s'y adonner par un motif d'intérêt, même spirituel. On doit se proposer uniquement, en s'y livrant, d'être fidèle à la volonté divine, et de remplir par là la mesure des grâces que Dieu nous destine (2). »

Il n'est pas sans doute défendu d'aller à l'oraison pour y trouver des consolations dans les peines et les chagrins dont cette vie surabonde, surtout pour y puiser le courage dont on a besoin pour ne pas se laisser abattre sous le poids de ses croix, puisque c'est là une des fins de l'oraison; mais on ne doit pas y aller en mercenaire, c'est-à-dire pour y jouir uniquement des consolations divines.

Comme il arrive très-souvent, soit par un juste châtiment de nos infidélités ou du peu de soin que nous mettons à nous disposer à ce saint exercice par

(1) *Conf. spirit.*, liv. III, 1re conf., chap. II, § II.
(2) *Cat. spirit.*, 1re partie, chap. II.

la pureté du cœur et le recueillement de l'esprit, soit par l'effet de quelque épreuve du Seigneur, que l'on ne trouve à l'oraison que vide de l'esprit ou sécheresse du cœur, qu'ennui et dégoût ; lorsque l'on y va dans un esprit de jouissance, trompé dans son attente, on quitte l'oraison, ou l'on ne la fait plus qu'à contre-cœur et avec peine. Lorsque, au contraire, on y va uniquement pour faire la volonté de Dieu et pour s'y fortifier contre sa faiblesse naturelle ou contre la force des tentations ; que Dieu se communique à nous ou qu'il se cache, l'on demeure en paix et l'on n'est pas tenté d'abandonner ce saint exercice, parce que l'on sait bien que l'œuvre de Dieu et ses opérations dans l'âme se font aussi bien, et souvent mieux, au milieu des sécheresses et des épreuves intérieures, que dans les douceurs des consolations spirituelles, ainsi que nous le verrons plus loin.

2e Avis. — « Ce n'est pas une mauvaise manière, dit Guilloré, quand l'attrait de la grâce ne porte point ailleurs, de s'accoutumer à faire son oraison par voie d'examen, c'est-à-dire d'employer une partie du temps qu'on y destine à faire des retours sur ses actions et sur tous les mouvements de son cœur, afin de voir comme se font les choses et s'il n'y a rien à réformer. Pour ne pas employer cette voie d'examen, il arrive souvent que l'on demeure dans une déplorable ignorance de soi-même, et que les passions

sont aussi fortes qu'elles l'étaient au commencement de la conversion.

3e Avis. — « Ne vous attachez jamais scrupuleusement, dit encore Guilloré, aux sujets que vous aurez préparés, ni à toutes les méthodes données pour servir de guide dans la méditation ; mais laissez-vous aller aux attraits de la grâce ; agir autrement, ce serait résister au Saint-Esprit, pour tenir à des industries purement humaines, quoique bonnes et bien recommandables. Obéissez donc à la douceur des opérations de l'Esprit-Saint, qui laisseront dans votre âme des effets bien autrement précieux que ceux qu'auraient produits les points bien réglés de votre sujet (1). »

C'est aussi ce qu'enseigne le P. Surin.

« Il est certain, dit-il, que la communication avec Dieu n'est jamais plus parfaite que lorsqu'elle va à la familiarité, et il n'est pas moins vrai que la familiarité bannit la gêne et la contrainte ; qu'elle donne la liberté de se communiquer ses sentiments sans art et sans méthode. Il suffit à deux amis qui conversent d'augmenter l'union et la familiarité qui est entre eux, et pourvu qu'ils se quittent contents l'un de l'autre et avec un nouvel empressement à se

(1) Ainsi que je l'ai dit déjà plusieurs fois, je ne cite point Guilloré textuellement, mais seulement quant au sens, abrégeant beaucoup les passages que j'extrais. — *Conf. sp.*, liv. III, conf. 1re, § II.

rejoindre, ils ont tiré de leur conversation le fruit principal qu'ils en attendaient. Il en est de même de l'oraison, qui est un entretien avec Dieu; le succès n'en est pas attaché à certaines considérations qu'on se propose d'y faire; il suffit, en général, qu'on en sorte plus éclairé, plein d'une joie spirituelle, avec un nouveau goût de Dieu et avec plus d'ardeur pour son service. Si l'on ne voulait entretenir un ami que sur des sujets prémédités et préparés avec soin, ne serait-ce pas une gêne insupportable plutôt qu'un entretien familier?....

« Nous ne prétendons point par là blâmer les préceptes et les méthodes ordinaires, qui sont très-utiles pour former les âmes à l'oraison; nous voulons seulement empêcher cette grande gêne où elles se mettent en s'attachant trop à ces méthodes, surtout lorsque le Saint-Esprit les invite par sa grâce à se mettre en liberté et leur ouvre une voie plus aisée. Quand on se sent attiré à ce doux repos, dans lequel l'action de l'homme semble cesser tout à fait pour faire place à celle de Dieu, il faut suivre cet attrait sans résistance et se laisser aller à ce repos, qui est le véritable fruit de l'oraison, et la porte par où l'on entre dans la familiarité divine. C'est le sentiment commun de tous les saints, et en particulier de saint Ignace... (1). »

(1) *Cat. spirit.*, 2e partie, chap. II, § 1er.

4e Avis. — Revenons encore au P. Guilloré.

« Lors, dit ce grand spirituel, que les sujets que vous aviez préparés vous laisseront sèche et aride, ou que vous n'y aurez aucune entrée, recourez à quelque autre matière que vous devez avoir toujours comme en réserve, et que vous savez être plus conforme au goût de votre âme; ce sera comme un refuge assuré où vous vous retirerez au temps de la désolation intérieure. Par cette sage industrie, vous éviterez de perdre le temps ou de rester dans un vide très-pénible et souvent peu fructueux. »

5e Avis. — Dans l'oraison, même de méditation, il faut moins faire agir l'esprit que le cœur, s'appliquant plus à produire des affections qui l'attendrissent et portent la volonté à prendre des résolutions appropriées à ses besoins, qu'à raisonner et à faire agir l'entendement. Tous les maîtres de la vie spirituelle s'accordent à dire que, quand le cœur est touché, il faut faire cesser les considérations, dont le but est d'enflammer la volonté, en l'éclairant et en lui découvrant la laideur et la malice du péché, la beauté et les amabilités de la vertu; de même que l'on cesse de souffler dans un foyer quand le feu est allumé. La volonté une fois échauffée, les résolutions naîtront comme naturellement.

« Il faut, dit le P. Surin, peu compter sur les opérations de l'entendement; ce n'est pas de discours que se nourrit l'âme. Les raisonnements, quelque

vrais et quelque solides qu'ils soient, enflent l'esprit et le dessèchent, s'ils ne sont bientôt suivis des ardeurs de la volonté. C'est par les mouvements du cœur qu'on se consacre à Dieu, qu'on s'abandonne à lui, qu'on exalte sa grandeur, qu'on chante ses louanges, qu'on implore sa miséricorde. Il ne faut employer le raisonnement qu'autant qu'il est nécessaire pour engager le cœur à produire ces affections. La bonne oraison ne consiste pas à donner des tours différents à une vérité qu'on médite et à faire de nouvelles découvertes : c'est l'onction intérieure, plutôt que la spéculation, qui la rend utile et méritoire. Lorsque l'on en sort plein de confusion à la vue de ses misères, animé d'une sainte haine contre soi-même, d'un zèle ardent pour les intérêts de Dieu; lorsque l'esprit est plus tranquille, qu'on se sent porté au recueillement et résigné à la volonté divine, on peut dire que l'oraison est bonne (1). »

Nous lisons dans la *Vie de saint Vincent de Paul*, qu'un frère de sa Société répétant son oraison, ainsi que cela se pratique dans la Société des Prêtres de la Mission, se plaignait qu'il n'avait point d'esprit pour bien faire cette action, et que, des facultés de son âme, il n'en avait qu'une dont il pût se servir, c'était la volonté. Dès la seule proposition du sujet, et sans user d'aucun raisonnement, elle commençait à pro-

(1) *Cat. spirit.*, 2e partie, chap. II.

duire ses affections, tantôt remerciant Dieu, tantôt lui demandant miséricorde et s'excitant à la confusion et au regret de ses péchés, ou bien le suppliant de lui donner quelque grâce pour imiter Notre-Seigneur en quelque vertu, et ensuite prenant quelques résolutions. « Tenez-vous-en là, mon frère, lui dit « saint Vincent, et ne vous mettez pas en peine des « applications de l'entendement, qui ne se font que « pour exciter la volonté, puisque la vôtre, sans ces « considérations, se porte ainsi aux affections et « aux résolutions de pratiquer la vertu. Que Dieu « vous fasse la grâce de continuer de la sorte et de « vous rendre de plus en plus fidèle à toutes ses « volontés (1). »

QUATRIÈME SECTION

SUR LES DISTRACTIONS DANS L'ORAISON

Les distractions involontaires, loin de nuire à l'oraison, la perfectionnent. — Erreur dans laquelle tombent beaucoup de personnes à ce sujet. — Démonstration de la vérité énoncée plus haut. — Moyens de rendre les distractions méritoires. — Sentiment de saint Vincent de Paul et de saint François de Sales sur les distractions dans l'oraison.

Suivant notre usage et le plan de cet ouvrage, nous nous tairons pour laisser parler ceux qui ont

(1) Abelly, *Vie de saint Vincent*, liv. III, ch. VII.

droit de nous instruire ; leur nom donnera à leurs paroles un poids et une autorité que le nôtre ne pourrait leur donner.

« Depuis le commencement des siècles, dit Guilloré, tout le monde se plaint des distractions pendant le saint temps de l'oraison. Job dit que la dissipation de ses pensées faisait son supplice ; David gémit de ce que les illusions et les fantômes de son imagination ne lui donnaient point de repos. Tous les saints, aussi bien que les âmes communes, souffrent incessamment l'importunité et la misère des distractions ; et sainte Thérèse elle-même dit qu'après plus de quarante ans d'exercice de l'oraison, elle n'a pu trouver de manière pour arrêter les légèretés et les folies de son imagination.

« Mais pour procéder avec ordre et discernement dans cette matière, il faut distinguer deux sortes de personnes qui souffrent la peine des distractions dans l'oraison : les premières sont celles qui veillent incessamment sur elles-mêmes et qui travaillent sans relâche à leur perfection ; les secondes sont celles qui ont toujours les sens épanchés et qui ne veillent guère sur leur intérieur. Je laisse ces dernières, car il n'est pas étonnant que leur oraison soit un martyre et que les distractions ne puissent aider à leur sanctification, puisque ce sont des effets de leurs affections déréglées, et que ces distractions viennent devant Dieu les tourmenter, comme autant d'exac-

teurs de sa justice, après avoir fait leur plaisir en cent occasions dissipantes et profanes. Elles méritent d'être la proie de ce qu'elles aiment ; aussi n'est-ce pas pour elles qu'est fait le repos de l'oraison.

« Je ne veux donc parler que des distractions importunes des personnes qui sont toujours appliquées à leur perfection. Car, pour vertueuses que soient ces bonnes âmes, elles en souffrent souvent excessivement. Pour me servir des termes et de la pensée de saint Augustin, les entre-deux, les foules de fantômes et les suggestions diaboliques les travaillent tellement, que leur oraison est comme une fourmilière de vers qui s'engendrent et se remuent dans ce fonds de corruption. Leur peine est grande assurément, et je les plains beaucoup. Toutefois, je ne puis les excuser de ce qu'après plusieurs années passées dans le saint exercice de l'oraison, elles s'inquiètent et se tourmentent de leurs distractions, comme ont coutume de le faire des novices. Je tâcherai donc de les éclairer et de les consoler en leur faisant voir que leurs distractions *involontaires* sont une semence de grands biens spirituels.

« 1° C'est une chose connue et incontestable que la contemplation consiste dans l'opération de l'entendement, qui n'est, dit saint Thomas, qu'un simple regard de l'âme vers Dieu, sans discours ni raisonnement, et dans un acte de la volonté, qui est une opération d'amour, par le moyen de laquelle nous

passons de la présence de Dieu à l'union divine ; c'est là la perfection de l'oraison. Or, il est clair que les distractions involontaires ne nuisent point à la contemplation, puisqu'elles ne peuvent empêcher le regard de l'âme vers Dieu, l'entendement faisant toujours son action, malgré les fantômes de l'imagination d'où naissent les distractions.

« Cette vérité, inconnue à beaucoup de personnes, fait qu'elles s'inquiètent, confondant les opérations de ces deux facultés, et se persuadant que les sottises et les extravagances de l'imagination sont des raisonnements libres de l'entendement. Hélas ! que de saintes âmes, par cette erreur, se font tous les jours des croix et des supplices intérieurs, quand elles croient, ou qu'elles se sont élevées contre Dieu, ou qu'elles se sont entretenues en quelque mauvaise pensée, ou qu'elles ont consenti à quelque autre désordre qui s'est élevé dans leur cœur ! Ne vous en inquiétez pas, âmes désolées ; tout cela n'est qu'un feu d'imagination, que vous prenez pour un raisonnement de l'esprit. Consolez-vous, pauvres affligées, consolez-vous ; votre entendement est inaccessible à toutes ces extravagances, et son innocence subsiste tout entière parmi les rages et les embrasements d'une faculté animale et indomptable, je veux dire votre imagination.

« 2° J'avoue néanmoins que ces fantômes et ces distractions importunes ne laissent pas de troubler le

repos de l'oraison, dérobant quelque peu de l'attention de l'esprit, par leurs efforts et leur vivacité. C'est pourquoi Dieu les suspend quelquefois par privilége, pour laisser à l'âme la plus pure et la plus douce jouissance de son repos.

« Mais pour l'opération de la volonté, qui est une opération amoureuse, j'estime qu'elle ne peut être empêchée par les folies de l'imagination, par la raison que l'amour ne peut être détruit que par son contraire, qui est le péché, et que l'imagination, n'ayant rien de criminel, ne peut nuire à cette occupation amoureuse où s'exerce la volonté, c'est-à-dire à l'oraison, de même que le feu, tant qu'il ne manque pas d'aliment, ne peut s'éteindre que par l'eau, qui est son contraire. Comme preuve évidente de cette vérité, faites, je vous prie, réflexion que quand votre cœur est doucement occupé de Dieu dans l'oraison, les distractions quelquefois vous mènent bien loin, et que, néanmoins, lorsque vous revenez à vous-même, vous vous trouvez dans la même douceur, sans que le repos de votre cœur et sa jouissance aient reçu aucune altération de toutes ces extravagances. Cela prouve que l'imagination ne peut rien sur la volonté pour en empêcher l'occupation affective avec Dieu, et qu'au milieu de mille impertinences qui voltigent en foule, ce divin feu peut toujours brûler paisiblement.

« 3° Je fais encore un pas, et je dis que les dis-

tractions favorisent même la contemplation; cette pensée vous surprendra peut-être, comme tant d'autres, que le contraire semble favoriser son contraire; cela est pourtant très-vrai. Vous n'ignorez pas que la contemplation est une union de l'âme avec Dieu, et qu'au milieu de mille impertinences de l'imagination, elle peut exister, comme je vous l'ai fait voir. Or, il faut que vous sachiez que Dieu a coutume de cacher à l'âme son union avec lui, et c'est à quoi lui servent merveilleusement bien les distractions, qui sont comme un voile qu'il lui met devant les yeux pour l'empêcher de découvrir ce qui se passe en elle...:

« Mais afin de vous tranquilliser tout à fait, je vais vous faire voir comme toutes vos distractions peuvent devenir pour vous un grand fond de mérite, soit qu'elles soient la suite de quelque faute légère qui vous sera échappée, soit que la faiblesse et le feu de votre imagination en soient la cause, soit que leur excès vienne d'une conduite toute particulière de Dieu sur votre âme.

« Je suppose donc que les distractions que vous éprouvez dans votre oraison sont les suites et le châtiment de quelque faute ou de quelque infidélité; qu'elles vous privent de tous les bons sentiments que vous aviez coutume d'y ressentir; qu'elles vous laissent dans les plus épaisses ténèbres; qu'elles vous empêchent de goûter et même d'approfondir les

vérités que vous méditez : vous êtes alors sous la main de Dieu, qui se venge, car la délicatesse de l'esprit de Dieu est inconcevable, et l'on ne peut dire combien il punit sévèrement, au temps de l'oraison, les échappées que les sens et le cœur se sont permises auparavant. Mais ne croyez pas tout perdu à cause de cela ; et parce que le Seigneur s'est caché et dérobé à vos recherches et à vos désirs, ne vous laissez pas aller au désespoir. Restez humblement et avec tranquillité sous la verge qui vous frappe, étant satisfaites de souffrir pour expier vos infidélités. Chérissez la privation des jouissances spirituelles, et souffrez patiemment le déchirement intérieur des distractions comme une sorte de supplice que les ministres de la justice divine exercent sur vous....

« Je veux, en second lieu, que les distractions qui vous fatiguent dans l'oraison soient l'effet d'une imagination vive et volage, qui ne peut se fixer : car c'est là ce que vous dites, vous plaignant amèrement de ne pouvoir souvent retenir cette volage un seul moment fixée, et de voir votre cœur vous échapper malgré tout le soin que vous avez pris pour le mettre dans le recueillement, ce qui vous porte à penser que vous n'êtes pas faites pour l'oraison, et que vous y perdez votre temps.

« Oh ! que vous vous trompez, si vous vous persuadez que ces distractions ne peuvent vous être très-profitables, et qu'elles annoncent que vous n'avez point

de capacité pour le saint exercice de l'oraison. La vôtre n'est pas d'une agréable jouissance, mais elle peut être d'offrande et d'immolation. Puissiez-vous comprendre une bonne fois cette vérité, qu'il n'y a rien qui plaît à Dieu comme d'accepter et de lui offrir vos impuissances. Une âme revêtue de ces impuissances, qui s'approche ainsi humblement de Dieu, attire par là même Dieu en elle. Oh! que cette impuissance, reconnue, acceptée et offerte, a de charmes pour son divin cœur! C'est alors qu'on peut tout, précisément parce que l'on ne peut rien. C'est là une vérité que l'on ne comprend pas assez....

« Il peut même arriver que vos distractions aillent jusqu'à un excès presque insoutenable : ce ne sont, si vous le voulez, que fantômes les plus horribles, des peintures dégoûtantes de vos crimes passés ou de choses nouvelles non moins horribles et non moins fatigantes ; et ces images, qui vous couvrent de honte et de confusion, qui vous inspirent même un certain désespoir, ou bien qui vous sollicitent au péché, ne vous laissent aucun repos pendant le saint temps de l'oraïson. — Que cela ne vous effraie pas !

« Il est facile de voir que ces embrasements si étranges de l'imagination ne sont que l'effet des suggestions du démon, auquel Dieu permet, pour vous éprouver et vous sanctifier, d'y peindre les images les plus sales et les plus horribles. Ces sortes de distractions ne sont pas moins profitables que les autres.

Donnez-vous donc bien garde, encore une fois, de vous en effrayer et de vous croire aussi horribles aux yeux de Dieu que les représentations qui vous font souffrir le sont en elles-mêmes. Pour en tirer profit, voici ce que vous avez à faire : immolez à Dieu, par votre soumission et votre adhésion à la permission qu'il donne au démon de vous faire éprouver un pareil tourment, votre imagination, qui est le théâtre de toutes les scènes horribles qui vous alarment. Acceptez patiemment cette épreuve, regardant le tentateur comme l'exécuteur des arrêts de la justice divine, qui vous châtie par des vues pleines de miséricorde et de bonté sur votre âme. C'est ainsi que vous entrerez dans les desseins de Dieu et que vous seconderez son opération en vous.

« Je veux finir par le sage conseil que donne Blosius, cet habile maître de la vie spirituelle : Détournez, dit-il, tout doucement votre esprit des distractions que vous éprouvez, sans efforts violents pour vous recueillir et sans bandement de tête. Si vos distractions continuent, continuez aussi tout doucement et tranquillement à leur échapper, par de saintes pensées propres à vous ramener au sujet de votre oraison. Si vous ne pouvez vous en défaire, souffrez leur importunité avec patience, comme de mauvais hôtes dont on ne peut se débarrasser (1). »

(1) Extrait et abrégé des *Max. spirit.* du P. Guilloré, liv. II. max. VI, chap. I et III.

Abelly rapporte, dans la vie de saint Vincent de Paul, qu'un frère de la société des Prêtres de la Mission se mit un jour à genoux publiquement pour demander pardon de ce que, depuis un certain temps, il perdait son temps pendant l'oraison, ne pouvant fixer son esprit à rien de bon, étant rempli de distractions. « Mon frère, répondit le « Saint, Dieu permet quelquefois que l'on perde le « goût que l'on ressentait pour le saint exercice de « l'oraison, et même qu'on s'y ennuie; mais c'est là « ordinairement une épreuve qu'il nous envoie, et « pour laquelle il ne faut pas se désoler ni se laisser « aller au découragement; beaucoup de bonnes « âmes, et même des âmes saintes, sont traitées « de la sorte. Je connais plusieurs personnes fort « vertueuses qui n'ont que des dégoûts et des séche- « resses dans l'oraison; mais comme elles sont bien « fidèles à Dieu, elles en font un très-bon usage, « ce qui ne contribue pas peu à leur avancement « dans la vertu. Il est vrai que quand ces dégoûts et « ces sécheresses arrivent à ceux qui commencent à « s'adonner à ce saint exercice, il y a quelquefois « sujet de craindre que cela ne provienne de quelque « négligence de leur part, et c'est à quoi, mon frère, « vous devez faire attention (1). »

Voyons maintenant ce que le saint évêque de

(1) *Vie de saint Vincent de Paul*, liv. III, chap. VII.

Genève pense des distractions que l'on éprouve involontairement pendant le saint temps de l'oraison ; car on peut parfaitement appliquer à cet exercice ce qu'il dit de l'office divin.

« Il ne faut pas, dit le Saint, s'adressant aux religieuses de la Visitation, redire son office pour y avoir été distraites sans y penser. Ne laissez pas de passer outre, vous humiliant devant Dieu, car il ne faut pas toujours penser que l'on a de la négligence quand la distraction a été longue, puisqu'il se pourra faire qu'elle nous durera le long d'un office sans qu'il y ait de notre faute ; et pour grande qu'elle fût, il ne faudrait pas s'en inquiéter, mais en faire de simples rejets de temps en temps devant Dieu. Je voudrais qu'on ne se troublât jamais pour les mauvais sentiments que l'on a ; mais que l'on s'employât courageusement et fidèlement pour n'y point consentir, puisqu'il y a bien de la différence entre *sentir et consentir* (1). »

(1) Saint François de Sales, entr. sur l'office divin.

§ II

DEUXIÈME CANAL DES GRACES.

LA CONFESSION FRÉQUENTE.

Avantages que procure la réception fréquente du sacrement de la Pénitence.— D'où provient le peu de fruit qu'en retirent certaines personnes. — Défauts à éviter dans la préparation et dans l'accusation des fautes. — Matières de confession pour les âmes qui tendent à la perfection. — L'importance de s'exciter à la contrition dans les confessions fréquentes. — Considérations propres à la produire dans les âmes qui aspirent à la sainteté.—Avantages qui résultent d'une conduite toute de foi dans les rapports avec le confesseur. — Avis important relativement à la pénitence sacramentelle.

Ce n'est pas seulement pour les pécheurs que notre divin Sauveur a institué le sacrement de la Pénitence. En établissant dans son Église cette sacrée piscine, dans laquelle toutes espèces de malades spirituels peuvent retrouver la santé, il a eu aussi en vue les justes eux-mêmes, dont les pieds, suivant l'expression du pape saint Léon, se salissant par le contact nécessaire qu'ils ont avec la terre, ont besoin d'être souvent lavés pour recouvrer leur première blancheur. Il est vrai, ils ont, ainsi que le dit le saint concile de Trente, plusieurs autres moyens d'obtenir le pardon des fautes de pure fragilité, dans lesquelles les plus justes tombent fréquemment, comme vous l'enseigne le Saint-Esprit lui-même. Cependant, ils peuvent utilement, comme

le dit le même concile, recourir, pour les effacer, au sacrement de la Pénitence, à l'exemple surtout des saints de ces derniers temps, qui y ont eu un fréquent recours pour se purifier des légères fautes où les faisait tomber la fragilité humaine. La fréquente confession, accompagnée des conditions requises, doit donc être rangée parmi les moyens que nous avons d'arriver à la perfection, et doit être regardée comme un canal précieux des grâces du Seigneur.

« Rien de plus propre, dit le P. Bourdaloue, à purifier de plus en plus l'âme juste que la fréquente confession. Le juste, selon le témoignage du Saint-Esprit, tombe jusques à sept fois le jour. Il n'y a donc point d'âme, si innocente et si nette aux yeux de Dieu, qui n'ait toujours besoin de se purifier; car la parole du Sage est générale, et il ne dit pas seulement quelques justes, mais il dit absolument et sans restriction le juste, quel qu'il soit. La raison est que le juste est toujours homme, et que tout homme sur la terre est faible et sujet aux fragilités humaines. Cependant il est d'un extrême intérêt, pour une âme qui veut être à Dieu, d'acquérir, autant qu'il lui est possible, la plus grande pureté de cœur et de s'y maintenir. Pourquoi ? Parce qu'autrement elle ne peut jouir des faveurs du Ciel, ni recevoir certaines grâces de Dieu, lequel ne se communique qu'aux âmes pures, et ne se découvre à elles qu'à proportion de leur pureté intérieure ; ce

qui a fait dire au Sauveur du monde : *Heureux ceux dont le cœur est pur, car ils verront Dieu.* Or, on ne peut douter que ce ne soit par la fréquente confession que l'âme chrétienne se purifie des moindres taches. Plus elle rentre souvent en elle-même, plus elle s'examine, plus elle devient clairvoyante à les apercevoir; et du moment qu'elle les aperçoit, elle ne peut avoir de repos qu'elle ne les ait effacées par les larmes de la pénitence. De cette sorte, elle les empêche de croître ; elle se préserve des chutes plus grièves, où elle pourrait être entraînée par une multitude de fautes, quoique légères, qu'elle laisserait grossir et s'accumuler. Elle se présente toujours à Dieu, suivant la figure du prophète royal, telle qu'*une reine qui paraît devant le prince, son fidèle époux, parée de divers ornements et avec un habit enrichi d'or.* Dans cet état, elle attire sur elle les regards de Dieu, elle lui plaît, et parce qu'il n'y a pas d'obstacle qui le puisse éloigner, il vient à elle, l'honore de sa présence et la comble de ses dons.

« Rien aussi de plus propre, dit encore le même auteur, à renouveler sans cesse la ferveur de l'âme juste que la fréquente confession. Il n'y a point de feu si ardent qui ne se ralentisse, quand on ne prend pas soin de l'entretenir ; et il n'y a point de piété si fervente qui, pour ne pas déchoir et ne pas se refroidir, n'ait besoin d'être souvent ranimée et éveillée..... Plus les âmes justes approcheront sou-

vent du saint tribunal, plus elles participeront aux grâces renfermées dans ce sacrement; et ce qui allume la ferveur, ne sont-ce pas les saints mouvements de la grâce? Plus elles en approcheront, plus elles se rempliront l'esprit de pieuses considérations, la volonté de vives affections : et ne sont-ce point là de nouveaux aliments pour nourrir le feu de la piété, et pour le perpétuer? Aussi est-il vrai que l'on ne se retire point du sacré tribunal sans en emporter une certaine onction qui s'insinue dans le cœur, et qui occupe, pour ainsi dire, toute la capacité de l'âme. On se sent tout recueilli en soi-même, tout pénétré d'une joie céleste et intérieure, quelquefois même tout attendri de dévotion : les yeux se baignent de larmes, le cœur éclate en soupirs; dans l'ardeur où l'on est, on redouble le pas, on avance, on se rend plus régulier que jamais et plus assidu à tous ses exercices..... (1). »

Le P. Saint-Jure, homme éminemment éclairé dans les voies de Dieu, est du sentiment du P. Bourdaloue sur les avantages de la fréquente confession.

« Vous me demanderez, dit ce saint homme, s'il est bon de se confesser fort souvent. Je vous réponds que oui; d'autant plus que chaque confession vous confèrera un nouveau degré de grâce, de charité et de toutes les vertus surnaturelles. Elle vous nettoiera

(1) Bourd. pensées, sermon sur la fréq. conf.

de vos péchés, vous acquittera du tout ou d'une partie de la peine qu'ils vous ont fait mériter. Elle vous donnera aussi de nouvelles forces pour ne les plus commettre, pour résister aux tentations, pour pratiquer les bonnes œuvres et mener une vie innocente..... (1). »

O vous, âmes religieuses, qui tendez à la perfection, ayez donc un fréquent recours au sacrement de la Pénitence comme à un canal de grâces précieuses et abondantes. La fréquence de vos confessions doit se régler d'après votre sainte règle.

Un autre point sur lequel nous appelons spécialement votre attention, c'est que c'est moins la fréquente confession, que la manière dont on se confesse, qui sanctifie. Hélas! ne voit-on pas, au grand scandale des mondains, une foule de dévotes aller souvent à confesse, sans se corriger de défauts qui font tourner la dévotion en dérision? Ne trouve-t-on pas aussi parmi les religieuses des âmes qui n'ont nullement l'esprit de leur saint état, quoiqu'elles aillent à confesse chaque semaine? D'où provient ce peu de fruit de la réception fréquente du sacrement de la Pénitence? si non du peu de soins que l'on met à se préparer à sa réception, et du peu de volonté bien déterminée à travailler à sa perfection que l'on présente à la grâce du sacrement. Loin de

(1) *Conn. de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, liv., chap. x, sect. ix, § viii.

nous de vouloir faire naître ou de vouloir fomenter le scrupule, qui est le tombeau de la vraie dévotion. Néanmoins, il n'en est pas moins vrai que le sacrement de la Pénitence, ainsi que tous les autres sacrements, n'opère qu'eu égard aux dispositions qu'il trouve dans les âmes. Là où il n'en trouve pas, il n'opère rien ; où il en trouve peu, il opère peu ; tandis que, lorsqu'il en trouve de très-bonnes, il opère beaucoup. Reçu donc par routine et habitude, il est à peu près sans résultats pour la sainteté. Puisse-t-il même, lorsqu'il est reçu de la sorte, ne pas devenir un sujet de condamnation pour les âmes tièdes qui mettent obstacle aux grâces du Seigneur! Écoutons le P. Saint-Jure parlant sur ce point, que nous osons dire de la plus haute importance pour les âmes qui aspirent à la perfection.

« Comme il y a beaucoup de justes qui s'approchent souvent de la sainte Table avec négligence et tiédeur, et par conséquent avec peu ou point de profit ; de même, il en est plusieurs qui fréquentent le sacrement de la Pénitence de la même manière, par coutume et comme par manière d'acquit; aussi ils n'en deviennent point meilleurs, et ils croupissent toujours dans les mêmes imperfections et les mêmes péchés. Au contraire, ceux qui en approchent avec une préparation convenable en tirent de très-grands biens, et éprouvent que c'est un moyen très-excellent que la bonté divine nous a donné pour nous combler

de richesses spirituelles, et pour nous faire faire des progrès admirables dans la vertu. Les sacrements opèrent suivant les dispositions des personnes qui les reçoivent. Quand, après un grand nombre de confessions, on commet toujours les mêmes fautes (1), et que l'on est toujours dans les mêmes habitudes d'imperfections, c'est une preuve que l'on apporte dans ses confessions quelque obstacle à la grâce. En effet, c'est le sentiment de tous les théologiens que le sacrement de la Pénitence donne par sa nature des forces pour exterminer (2) les péchés que l'on a confessés avec douleur et un vrai propos de s'amender.

..... « Il est donc très-bon et fort utile de se confesser fort souvent. Il y a seulement un point auquel il faut prendre garde: c'est que, comme par un long usage nous nous accoutumons à regarder sans admiration les choses les plus belles, telles, par exemple, que le soleil; de même nous recevons les meilleures et les plus saintes sans soin et préparation, ainsi que la chose se pratique pour la sainte Communion. C'est pourquoi je dis qu'il faut apporter une grande attention, pour ce qui regarde la confes-

(1) Il s'agit ici des fautes commises avec vue et de propos délibéré, et non de celles qui ne sont que de pure fragilité.

(2) Non que l'on ne puisse recommettre les péchés bien confessés; l'auteur veut dire seulement qu'on ne les commet plus par habitude.

sion fréquente, à ne pas y aller par routine et habitude (1). »

Quant à la préparation nécessaire pour profiter de la réception fréquente du sacrement, elle ne doit être ni trop courte ni trop longue, ni faite avec négligence ni avec trop d'anxiété. Le trouble et le scrupule ne doivent pas être bannis avec moins de soin que l'indifférence et la légèreté. C'est avec calme, confiance et joie qu'il faut recourir à un sacrement institué pour mettre le calme et la paix dans l'âme, et non pour y porter le trouble et la crainte.

« Si nous disons, dit le P. Saint-Jure, qu'il faut du temps pour s'examiner, nous ajoutons qu'il n'en faut pas beaucoup aux personnes auxquelles nous nous adressons ici spécialement, et qu'elles ne doivent pas faire comme quelques-unes qui, travaillées de scrupules, mettent des heures entières pour se préparer à faire une confession de quelques jours. Il ne faut pas, à beaucoup près, autant de temps pour cette confession ; premièrement, parce que les confessions de ces personnes étant fréquentes et bien faites, comme nous le supposons, leur conscience est plus pure et a moins de choses à rechercher ; secondement, parce que les âmes tendres et timorées sont semblables aux corps délicats qui sont émus des moindres altérations de l'air ;

(1) *Saint-Jure*, *Conn. de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, liv. III, chap. X, sect. IX.

ce qui fait qu'elles sentent la pointe des plus petites offenses qu'elles commettent: aussi leur mémoire les leur représente facilement au temps de l'examen; troisièmement, parce qu'elles ont le saint usage de faire chaque soir l'examen de leur conscience, ce qui avance beaucoup l'ouvrage, étant aisé de se rappeler ce que l'on a reconnu de mal dans ses examens journaliers (1). »

La confession doit être simple, courte, autant que possible, et bornée au nécessaire, évitant les détails superflus. C'est là un point important dans les confessions des personnes pieuses, qui mêlent souvent à leurs accusations une foule de choses inutiles, qui ne font que faire perdre le temps si précieux des confesseurs, et les empêchent même de comprendre facilement les fautes qu'on veut leur accuser. C'est là, sans doute, ce qui a fait dire à plusieurs maîtres de la vie spirituelle que *les confessions les plus courtes sont les meilleures.* On ne doit pas, il est vrai, omettre ce qui est nécessaire pour bien faire connaître ses fautes; mais quand on s'accuse avec ingénuité et sans déguisement, ce à quoi manquent quelquefois les âmes dévotes, même les religieuses, il est aisé de s'expliquer en peu de mots.

Quant aux choses qui, sans être matière nécessaire du sacrement de Pénitence, peuvent cependant

(1) *Conn. de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, liv. III, chap. X, sect. IX.

être soumises utilement aux clefs de l'Église et au jugement du confesseur, et même à sa censure spirituelle, nous allons laisser le P. Surin nous les faire connaître.

« De quoi, demande ce savant maître de la vie spirituelle, faut-il s'accuser dans la confession :

« 1° De toutes les fautes commises avec connaissance et qui sont manifestement des péchés, comme sont les mensonges, les distractions, l'envie et l'affection déréglée que l'on a pour certaines personnes, les murmures et autres fautes semblables, que tout le monde reconnaît être matière d'absolution ;

« 2° On s'accuse des fautes qui échappent à la fragilité, et où la volonté n'a pas beaucoup de part, parce qu'elles sont faites avec peu de connaissance et de réflexion. C'est la matière ordinaire des confessions des âmes fidèles, qui ne voudraient pour rien au monde offenser Dieu de propos délibéré. Quoiqu'elles se sentent assez faibles pour tomber aussi souvent et plus souvent que les autres, elles craignent le péché plus que la mort ; et, dès qu'elles l'aperçoivent clairement, elles s'en détournent par un effet de la résolution fixe et habituelle où elles sont de ne point s'éloigner des voies de Dieu. Mais malgré cette résolution qui les fortifie, et la grâce qui les éclaire, il leur arrive quelquefois, ou de prendre quelque satisfaction naturelle, ou de donner

dans quelque impatience, ou de dire quelque parole indiscrète; et quoiqu'elles sachent bien que c'est avec peu de connaissance et de délibération qu'elles ont commis ces fautes, cependant elles s'en accusent, parce qu'elles en voient le principe en elles-mêmes, dans un reste d'habitude qu'elles n'ont pas encore bien détruit, et dont elles n'ont pas su se défier.....

«3° On peut déclarer en confession les mouvements déréglés qui produisent quelque émotion considérable, surtout quand ils viennent d'un principe intérieur, tel qu'est le vice ou la passion. Il suffit à une âme fidèle pour faire cette accusation que ces déréglements viennent de son fonds, quoiqu'elle ne puisse pas bien discerner si elle y a consenti ou contribué. Peut-être qu'elle se croira fort coupable, pour n'avoir pas été sur ses gardes, et pour n'avoir pas correspondu fidèlement à la grâce; peut-être aussi qu'elle n'aura aucune négligence à se reprocher. Ce qui est certain, c'est que, comme le dit saint Grégoire le Grand, le propre des âmes saintes est de se reconnaître coupables, lors même qu'il n'y a point eu de leur faute, et qu'un soulèvement involontaire de passion suffit pour qu'elles se regardent comme mauvaises et criminelles. Cette conduite, au reste, leur est très-avantageuse, parce que l'humilité qu'elles pratiquent en se confessant de ces sortes de déréglements, est d'un si grand mérite, qu'elle leur attire toute sorte de bénédic-

tions du Ciel, et qu'elle augmente de plus en plus l'aversion qu'elles ont pour le péché.....

« Est-il à propos, demande le même auteur, de s'accuser de n'avoir pas répondu aux inspirations de la grâce?

« Quelques personnes prétendent que non, lorsque ces inspirations ne portent pas à des choses qui soient commandées d'ailleurs; parce que, disent-elles, ces choses n'étant que de conseil, il n'y a point d'obligation de suivre ces inspirations, ni de péché à les laisser sans effet. Cependant, il est bien difficile de comprendre comment une âme qui sait que le mouvement de la grâce est une espèce de visite dont Dieu l'honore, peut se déterminer à négliger cette faveur, sans manquer à un devoir que la bienséance et la reconnaissance prescrivent également. Il est certain que nous ne pouvons rien sans la grâce, et que la grâce ne nous manque point, tandis que nous lui sommes fidèles. Lorsque le Saint-Esprit trouve des personnes résolues à bien faire, il les instruit lui-même de quelle manière elles doivent s'y prendre pour se corriger et pour avancer dans la vertu. Si elles sont attentives à ce qui se passe en elles, elles voient clairement que leur perfection dépend de leur fidélité à suivre la lumière que le Saint-Esprit leur donne. N'est-ce pas aller contre la raison que de ne pas se conformer à cette divine lumière? Celui qui la néglige ne pèche-t-il pas contre Dieu aussi gros-

sièrement que ferait un courtisan qui ne voudrait pas profiter des avis que son prince aurait la bonté de lui donner? Le moins que doive faire une personne qui a négligé les avertissements du Seigneur, n'est-ce pas de s'en humilier, de s'en repentir, et de s'accuser de l'ingratitude qu'elle a commise; surtout si l'on fait réflexion que par cette négligence elle se met en danger de mécontenter Dieu et d'en être abandonnée? Saint Ignace, au rapport du P. Maffée, historien de sa vie, disait que la fidélité à répondre aux inspirations de Dieu est un des points les plus importants de la vie spirituelle, et que manquer à les suivre est une des plus grandes fautes que l'on puisse faire. De là il est aisé de juger si on a sujet de demander pardon à Dieu d'une négligence qui, au sentiment des saints, peut retarder beaucoup, et même empêcher tout à fait notre avancement spirituel. »

Notre auteur pose ensuite la question suivante :

« Est-il convenable et utile qu'une religieuse se confesse d'avoir manqué à quelque point de sa règle, quand cette règle n'oblige pas sous peine de péché?

« Quoique dans plusieurs ordres religieux, répond-il, les règles n'obligent pas sous peine de péché, en vertu de l'intention du législateur, qui n'a pas prétendu imposer cette obligation, néanmoins il est bien difficile qu'une religieuse viole sa règle *avec délibération* sans tomber dans la faute

dont nous venons de parler, puisque, sachant que la volonté de Dieu est qu'elle se conforme au genre de vie qu'elle a embrassé, elle ne saurait aller contre cette volonté, sans agir contre les lumières de sa conscience. J'ajoute à ce premier motif de ma décision, qu'une religieuse qui enfreint volontairement sa règle est une personne de mauvais exemple, et qui se met dans le danger de ne pas persévérer dans l'état saint de la religion qu'elle a embrassé. D'où je conclus qu'elle doit se repentir de cette faute, et qu'il est très-utile qu'elle s'en confesse (1). »

Tous ces avis du P. Surin doivent s'entendre sans scrupule, défaut où tombent assez souvent les âmes timorées et qui ont la crainte et l'horreur du péché; défaut contre lequel on ne peut trop les prémunir, comme étant tout à fait opposé à la solide piété et à l'amour de Dieu bien entendu.

Mais le point le plus essentiel, et celui cependant qui souvent est le plus négligé, c'est le soin de s'exciter à la douleur et au regret des fautes que l'on soumet aux clefs de l'Église. En effet, comme dit si justement saint Augustin, il n'y a point de faute, quelque légère qu'elle soit, qui puisse être remise, si on ne la regrette, et si l'on ne se propose de ne plus y retomber. Nous disons que ce point, quoique essentiel, est souvent négligé. Il arrive en

(1) *Cat. spirit.*, t. II, 7e partie, chap. II, III et IV.

effet très-souvent que des personnes pieuses et même des religieuses donnent un temps considérable à la recherche de leurs moindres manquements, et passent légèrement sur le regret qu'elles doivent en concevoir. D'où il résulte que, manque de douleur, ces fautes ne sont point remises, ou que, n'en ayant pas conçu assez d'horreur, elles y retombent facilement, et presque au sortir du tribunal sacré. Il vaudrait beaucoup mieux qu'elles passassent moins de temps à éplucher leur conscience, et qu'elles en donnassent un peu plus au soin de concevoir du regret des fautes qu'elles veulent confesser. Non que nous prétendions qu'il faille employer un temps très-considérable à s'exciter à la douleur des fautes de pûre fragilité, et que la contrition ne soit que le résultat de longues considérations et de prières multipliées. Nous pensons, au contraire, avec les meilleurs maîtres de la vie spirituelle, que des âmes qui veillent sur elles-mêmes, qui vivent dans le recueillement, font exactement leur oraison, ont horreur du péché et ne voudraient pour rien au monde en commettre un seul, même léger, de propos délibéré; nous pensons, disons-nous, que ces âmes portent toujours au fond du cœur la douleur de leurs fautes, et qu'il ne faut pas un temps notable pour que cette douleur s'étende et s'applique aux péchés qu'elles vont confesser. Souvent même elles n'auront besoin pour cela que de quelques considérations et de

quelques ferventes prières ; mais, comme la contrition est beaucoup plus l'œuvre de l'Esprit-Saint que la nôtre, on doit toujours commencer par s'adresser à l'Esprit sanctificateur, pour qu'il éclaire et touche nos cœurs.

Quant aux considérations propres à aider les religieuses à concevoir de la douleur de leurs fautes et surtout des fautes bien volontaires, les motifs pris de la sainteté de Dieu, de sa bonté, de ses bienfaits méconnus et si mal payés de retour, de la peine que cause à son cœur paternel une âme infidèle aux grâces, souvent de choix, qu'il lui avait accordées par un amour purement gratuit, ces considérations sont de nature à impressionner vivement une âme de foi et un cœur sensible aux bienfaits.

La méditation des souffrances et des douleurs de Jésus mourant pour effacer nos moindres fautes a surtout une efficacité irrésistible, et qui touche et enflamme les cœurs les plus froids. « La considération des maux qu'a endurés notre bon Sauveur pour nous racheter, est, dit saint Bonaventure, comme un marteau qui brise les cœurs les plus durs. »

« Entre toutes les choses, dit aussi le P. Saint-Jure, qui peuvent nous exciter à la douleur de nos péchés, il n'en est point qui le fasse plus facilement ni plus efficacement que la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il ne faut pour cela que se représenter ce Dieu de gloire dans quelque circonstance parti-

culière de sa douloureuse Passion, comme par exemple au jardin des Oliviers, où il apparaît plongé dans un tel abîme de désolation et de détresse, qu'il en sue sang et eau...

« Il ne faut que penser un peu attentivement à cela, et ouvrir les yeux à ce triste spectacle, pour les ouvrir aux larmes et détester nos péchés. Si le soleil s'obscurcit, si la terre trembla, si le voile du Temple se brisa, si les pierres se fendirent, si toute la nature témoigna du sentiment à la mort de Notre-Seigneur, serait-il possible que dans cette émotion générale de l'univers nous demeurassions insensibles, nous qui sommes la cause de cette mort (1). »

Quelle que soit la nécessité de la contrition, quand on s'approche du sacrement de la Pénitence, il n'est pas nécessaire que la douleur que l'on a de ses péchés soit sensible et fasse verser des larmes. « La douleur essentielle et nécessaire pour la confession, dit si justement saint Liguori, d'après saint Thomas, consiste dans le repentir du péché commis. Cette douleur n'est pas dans la partie sensitive, mais dans la volonté, puisque la douleur sensible est un effet du déplaisir de la volonté, lequel effet n'est pas toujours en notre pouvoir, parce que la partie inférieure n'obéit pas toujours à la partie supérieure. Quand notre volonté éprouve le repentir du péché commis, la con-

(1) *Conn. de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, liv. II, chap. VII, sect. VII.

fession est bonne. Ainsi donc, ne vous tourmentez pas pour ressentir cette douleur sensible. Sachez que les actes intérieurs et ceux que l'on fait sans violence sont les meilleurs, car le Saint-Esprit dirige toutes choses avec douceur et tranquillité (1). »

Un avis de la plus haute importance, c'est de ne jamais voir le confesseur avec les yeux de la chair et du sang ; mais uniquement avec ceux de la foi. On doit s'habituer à ne considérer que Jésus-Christ dans la personne de son ministre, et à ne lui parler que comme on le ferait au Fils de Dieu lui-même. Cette conduite toute de foi fait éviter une infinité de fautes dans lesquelles on tombe facilement quand on ne se guide pas uniquement par les lumières de ce flambeau divin. De là les petits murmures, les petites plaisanteries que l'on se permet contre la conduite du confesseur quand elle contrarie ; de là les petites jalousies auxquelles on se laisse aller quand on se figure ne pas obtenir ses soins, ou n'être pas si avant dans ses bonnes grâces que telle ou telle sœur. De là encore l'affection trop vive et l'attache trop naturelle pour lui, quand il témoigne de l'intérêt ou parle avec une grande bonté. L'esprit de foi coupe pied à toutes ces faiblesses.

La pénitence faisant partie intégrante du sacrement, et étant souvent médicinale, c'est-à-dire destinée à guérir les maladies des âmes, doit être

(1) *Relig. Sanct.*, chap. XVIII, § Ier, nos V et VI.

reçue avec la plus grande docilité et accomplie avec la plus grande ponctualité. Quand le confesseur l'impose, il faut l'écouter avec attention, ne songeant dans cet instant ni à ses péchés, ni même aux avis qui ont été donnés. Si l'on n'observe exactement cette règle, tracée par le simple bon sens, on s'expose à sortir du saint tribunal sans trop savoir quelle pénitence a été imposée, ce qui n'arrive que trop souvent.

Ames religieuses, il dépend donc de vous de faire du sacrement de Pénitence un canal de grâces précieuses et abondantes. Fasse le Ciel que ces avis ne restent pas sans utilité pour vos progrès dans la vertu!

§ III

TROISIÈME CANAL DES GRACES.

LA SAINTE EUCHARISTIE DIGNEMENT REÇUE.

Facilité qu'offre la fréquente communion pour faire des progrès dans la vertu. — Sentiment de saint Vincent de Paul sur la communion frequente.— Les peines intérieures ne sont pas un motif suffisant pour s'éloigner de la sainte Table, elles doivent plutôt porter à en approcher. — Ce que saint François de Sales pensait sur ce sujet. — Ardeur de sainte Thérèse pour la sainte communion. — Abus dans lesquels tombent certaines dévotes relativement à la communion frequente. — Raisons pour lesquelles elle ne leur profite pas. — Quelles dispositions demande la fréquente communion. — Les effets qu'elle produit dans les âmes bien disposées. — Manière de s'occuper utilement après la sainte Communion.— Sainte Catherine de Gênes, modèle de reconnaissance pour la réception de la sainte Eucharistie. — Avis important relativement au jeûne eucharistique.

Le Père éternel, en *nous donnant son divin Fils*, *nous a tout donné avec lui*, dit l'apôtre saint Jean. De même Jésus-Christ, en se donnant à nous dans

la sainte communion, nous fait part de toutes ses richesses, puisqu'il nous donne et sa divinité, et son humanité, et tous ses mérites. Quelle faveur inappréciable, si nous savions profiter de l'avantage inestimable de pouvoir puiser si fréquemment à cette source de tous les biens !

« La fréquente communion, dit le P. Bourdaloue, est utile aux justes, soit pour se soutenir et ne pas reculer, soit pour faire toujours de nouveaux progrès et pour s'avancer.

« 1° Elle est utile pour se soutenir et ne pas reculer. Malheureuse condition de l'homme que le poids de la nature assujettit à tant de vicissitudes ! L'âme la plus fervente aujourd'hui sentira demain son feu se ralentir. Après avoir aujourd'hui formé les plus beaux desseins, et s'être déterminé à tout, elle sera demain chancelante, indécise, irrésolue ; les moindres obstacles l'étonneront, et peu à peu elle commencera à déchoir, si elle n'a quelque ressource pour se réveiller de son assoupissement, et pour rallumer sa première ardeur. C'est pour cela que saint Paul exhortait tant les fidèles au renouvellement de l'esprit, qui est un renouvellement de zèle dans le service de Dieu et pour le service de Dieu. Ce grand apôtre savait que sans cela il n'est point de piété si bien affermie en apparence et si constante, qui ne s'altère, qui ne se démente, et ne dégénère enfin dans un relâchement où l'on se laisse entraîner plus vite qu'on ne s'en relève.

« Or, ce qui doit le plus contribuer à ce renouvellement intérieur, c'est sans contredit la fréquente communion. Pour peu qu'on ait quelque fonds de crainte et d'amour de Dieu, il est difficile, quand on approche régulièrement de Jésus-Christ, il n'est pas moralement possible, qu'au pied de l'autel où tout inspire le recueillement et la dévotion, on ne soit éclairé de lumières, touché de certains sentiments qui remuent une âme, qui la rappellent à elle-même, qui lui font voir les pertes qu'elle peut avoir faites, ou qu'elle est en danger de faire ; qui lui découvrent les pièges où elle pourrait s'engager, et dont elle doit se préserver ; qui lui reprochent mille manquements, quoique légers, et diverses infidélités capables de la conduire par degrés à un attiédissement entier et de la dérouter ; qui lui suggèrent les mesures qu'il faut prendre pour prévenir une telle décadence, et pour ne point s'écarter de son chemin ; qui la piquent, qui l'encouragent, qui redoublent son activité et sa vigilance. Peut-être une communion n'opère-t-elle pas tout cela, mais celle qui la suit achève l'ouvrage que l'autre a commencé. Elles s'aident mutuellement et contribuent de la sorte à entretenir la santé de l'âme, de même que de bons aliments pris à des temps réglés entretiennent la santé du corps....

« 2° La fréquente communion est utile aux justes, non-seulement pour se soutenir et ne pas reculer,

mais encore pour faire plus de progrès et pour s'avancer. Car, selon la maxime de tous les Pères et de tous les maîtres de la vie spirituelle, dans les voies de Dieu le juste ne doit jamais s'arrêter, ni dire : *c'est assez.* La sainteté est un fonds où l'on trouve toujours à puiser ; c'est une vaste carrière où il y a toujours à courir pour emporter le prix ; et voilà pourquoi le Docteur des gentils, après les avoir convertis à la foi, leur recommandait si expressément, tantôt *de rechercher les dons les plus sublimes,* tantôt *de prendre une voie plus excellente encore* que celle où ils avaient marché, tantôt de croître incessamment *et de toutes manières en Jésus-Christ, jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à l'état d'hommes parfaits.* Or, comment l'âme juste peut-elle mieux croître en Jésus-Christ que par une union aussi étroite avec lui que l'est la participation de son corps et de son sang? union en vertu de laquelle, selon l'oracle de Jésus-Christ même, nous demeurons en lui, et il demeure en nous. Et, puisqu'il demeure, qu'il vit dans nous, conclut saint Jérôme, il s'ensuit que la sagesse, que la force, que la charité, que la piété, que toutes les vertus vivent dans nous par lui et avec lui ; qu'elles y agissent, et que par les actes réitérés qu'elles produisent elles nous perfectionnent de plus en plus et nous sanctifient (1). »

(1) Jésus-Christ nourrissant les âmes dans la sainte Eucharistie, Pensées du P. Bourdaloue.

Saint Vincent de Paul, si zélé pour sa perfection et pour celle de son prochain, avait tant d'estime pour la fréquente communion, que non-seulement il la conseillait fortement à toutes les âmes qu'il dirigeait; mais que lui-même, dans ses grandes maladies, quand il ne pouvait ni marcher, ni se soutenir pour célébrer la sainte messe, avait la dévotion de communier tous les jours, s'il ne survenait quelque empêchement insurmontable qui le privât de cette consolation. Dans ces communions journalières, il y apportait de si grandes dispositions, et témoignait un tel respect et une telle affection envers Celui qu'il adorait et recevait en ce sacrement, qu'il semblait être comme transporté et ravi hors de lui-même. Parlant un jour aux membres de sa Compagnie des effets que ce divin Sacrement opère en ceux qui le reçoivent avec les dispositions convenables: « Ne ressentez-vous pas, « mes frères, leur dit-il, ne ressentez-vous pas ce « feu divin brûler dans vos poitrines, quand vous « avez reçu le corps adorable de Jésus-Christ dans « la communion? » C'était de l'abondance de son cœur que sortaient ces paroles, qui faisaient assez connaître ce qu'il goûtait et ressentait en ses communions. C'est aussi ce qui le portait à exhorter chacun des siens à se bien disposer pour recevoir dignement et fréquemment la sainte Eucharistie. Il n'approuvait pas qu'on s'en éloignât sans de grandes

raisons. Une personne de piété qu'il dirigeait s'étant une fois abstenue de recevoir ce sacrement pour quelque peine intérieure qui lui était survenue, voici ce qu'il lui écrivit le même jour : « Vous avez « mal fait de vous être aujourd'hui retirée de la « sainte communion pour la peine intérieure que « vous avez ressentie : ne voyez-vous pas que c'est « une tentation, et que vous donnez par ce moyen « prise à l'ennemi de ce très-adorable sacrement? « Pensez-vous devenir plus capable et mieux dis- « posée à vous unir à Notre-Seigneur en vous « éloignant de lui? Oh! certes, si vous aviez cette « pensée, vous vous tromperiez grandement, ce « serait une pure illusion (1). »

Ainsi que vient de nous le dire saint Vincent, cet homme si éclairé dans les voies de Dieu, les peines intérieures et les tentations ne sont point un motif pour abandonner la sainte communion. Elles sont plutôt une raison pour s'en approcher, puisque la table eucharistique, comme le dit le saint Roi Prophète, est destinée à nous donner des forces pour résister aux ennemis de notre salut; et que Jésus-Christ lui-même a dit : *Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecin, mais les malades.* Les tentations et les peines intérieures étant de vraies maladies de l'âme, allons à notre médecin spirituel; allons à Celui qui a dit encore :

(1) *Vie de saint Vincent*, par Abelly, liv. III, ch. VIII, sect. Ire.

Venez à moi, vous tous qui gémissez sous le poids de vos peines, et je vous déchargerai, je vous fortifierai... C'est là l'enseignement de tous les maîtres de la vie spirituelle, et la règle de conduite de tous les directeurs éclairés. C'est aussi sur quoi insiste beaucoup le pieux auteur de l'*Imitation*; dans le chapitre x du 4e livre de son admirable ouvrage, faisant voir que souvent le tentateur se sert des troubles intérieurs pour éloigner les âmes timorées de la Table sainte.

Voici le sentiment du saint évêque de Genève sur ce sujet, qui alarme si souvent et si mal à propos les âmes qui aspirent à la sainteté.

« Ne vous étonnez nullement, dit le saint, de vos distractions, froideurs et sécheresses, tandis que votre courage est immobile et invariable aux résolutions que Dieu vous a données. Cela se passe en vous du côté des sens, et en la partie de votre cœur qni n'est pas entièrement en votre disposition. Il ne faut pas laisser la très-sainte communion pour cette sorte de mal, car rien ne ramassera mieux votre esprit que son *roi*, rien ne l'échauffera tant que son *soleil*, rien ne le détrempera tant et si suavement que son *baume*. Nous avons renoncé aux consolations mondaines; il nous faut encore renoncer aux spirituelles, puisque telle est la volonté de Celui pour lequel nous devons vivre et mourir. (1). »

(1) Opuscules de saint François de Sales, Avis touchant la sainte communion.

Telle était la conduite que ce savant et habile directeur faisait tenir aux âmes qu'il dirigeait, et telle fut celle qu'il prescrivit à sa fille spirituelle, madame de Chantal, au plus fort de ses peines intérieures.

Telle était aussi la pratique de sainte Thérèse. « Nous n'avons point dans l'état d'exil où nous sommes, disait-elle, de moyen plus propre à nous consoler et à nous fortifier que de nous unir très-souvent et très-ardemment à Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie, jusqu'à ce que nous puissions lui être unis un jour dans la gloire (1). On ne saurait exprimer, dit Godescard, avec quelle ferveur la sainte s'approchait de la Table eucharistique, et avec quelle effusion elle répandait son âme devant son divin Sauveur.

Mais d'où vient que la fréquente communion, qui devrait produire en nous des effets particuliers de sainteté, puisque, comme le dit si justement la même sainte Thérèse, « une seule communion suffirait pour enrichir l'âme qui n'y mettrait pas d'obstacles de tous les trésors spirituels (2) ; » d'où vient que « malgré sa fréquence », nous sommes toujours si imparfaits et si défectueux? C'est, comme vient de le dire la Sainte, qu'on met obstacle à son opération en nous. Ce qui a fait dire au P. Surin :

(1) Voir le *Chemin de la perfection*, chap. IX.
(2) *Chemin de la perfection.*

« Quand les âmes ne profitent point du fréquent usage de ce pain de vie, il leur devient nuisible, leur causant un secret endurcissement dans leurs imperfections (1). » Le P. Guilloré nous développera un peu plus loin cette terrible vérité.

Voyons donc les dispositions requises pour tirer des fruits abondants de la réception fréquente de ce pain de vie.

« La disposition à laquelle vous devez spécialement vous étudier, dit encore le P. Surin écrivant à des religieuses qu'il dirigeait, est une grande générosité de cœur qui vous dégage des petites attaches qu'ont ordinairement les personnes de votre sexe, afin que vous appreniez de bonne heure à ne goûter que Dieu, et à ne trouver de plaisir qu'en Jésus-Christ, et dans les choses qui lui sont agréables.

« Ainsi son amour et le dessein de lui plaire vous tiendront dans une vigilance perpétuelle ; vous prendrez garde que votre affection ne se laisse aller aux choses du monde; vous conserverez toujours la liberté de votre cœur, et votre âme demeurera constamment dans cette paix et cette solitude qu'y recherche l'époux céleste pour traiter avec elle, et pour lui faire part de ses richesses et de ses délices. Que si quelqu'une de vous me dit que dans ses communions elle n'éprouve point cette communica-

(1) *Let. spir.* t. II.

tion des biens et des douceurs de son époux, et qu'elle n'en a point encore eu l'expérience, je lui répondrai que ses largesses ne se font qu'aux âmes parfaitement dégagées des affections terrestres. A qui est-ce que Jésus-Christ donnera ces présents, ces biens merveilleux, que l'esprit humain ne peut comprendre, et qui rassasient pleinement les cœurs? Il ne les donnera qu'aux vrais pauvres, qui ont pour lui tout abandonné; il en fera part à cette bonne fille qui ne s'est réservé aucun attachement pour ses parents, ni pour quelque créature que ce soit; à cette âme dénuée de tout, sauvage à l'égard du monde (1), éloignée des vains amusements, fuyant les conversations inutiles, aimant le silence et le recueillement, ne cherchant qu'à se rendre agréable aux yeux de Dieu. C'est celle-là qui mérite d'être épouse du Roi de gloire, c'est celle-là qui sera comblée de biens dans la sainte communion: elle y pourra expérimenter ces joies pénétrantes, ces consolations délicieuses, que le Saint-Esprit communique aux âmes pures, quand elles reçoivent le corps de Notre-Seigneur; car ce divin Esprit, qui est l'amour et la joie de Dieu, se mêle avec le corps de Jésus-Christ, et y joint tout ce qu'il a de douceur, pour faire sentir aux hommes sur la terre un avant-

(1) Il ne faut pas perdre de vue que l'auteur écrit à des religieuses cloîtrées, qui par conséquent ont renoncé au monde, et doivent être comme mortes pour lui.

goût de la félicité dont jouissent les anges et les saints dans le ciel.

« C'est ce qui faisait dire au bienheureux François de Borgia que Dieu lui donnait plus de joie dans une seule communion que ne lui en eussent pu donner tous les biens créés joints ensemble, quand même il les eût possédés pour une éternité. Il sentait cela et il en avait l'expérience. Et qui pourrait nous dire les suavités divines que goûtaient à la sainte table une Thérèse, une Catherine de Sienne, et ces autres parfaites amantes que vous devez prendre pour modèles, et non pas ces imparfaites qui se flattent dans leurs faiblesses, et qui rampent toujours dans les recherches de l'amour-propre. Ce n'est pas d'elles que vous apprendrez les communications que Dieu fait aux saints ; elles n'en sont pas capables (1). »

Écoutons encore le brûlant M. de Bernières ; chez lui c'est plus le cœur que l'esprit qui parle.

« Jésus-Christ veut se donner à nous, dans cet auguste mystère, dans un état de mort à l'égard de la vie des sens, mais comme une source de vie à l'égard de la vie intérieure. L'humanité sainte qu'il nous donne en nourriture dans la communion a été élevée par l'union hypostatique à la vie divine. Il faut aussi que nous le soyons par la grâce, que notre

(1) Surin, *Let. spir. sur les myst.*, let. 49, t. II.

entendement soit élevé à une haute connaissance, et notre volonté à un sublime sentiment de l'amour de Dieu. O sublimité de la vie de la grâce, que tu es admirable ! que tu es haute ! que tu es ineffable ! Tu élèves l'homme de la terre au ciel ; tu le fais vivre en Dieu et de Dieu même ! O grande vie de la grâce, tu m'as ravi par ta beauté ! Je ne veux plus vivre un moment sans toi !...

« Vivre dans sa propre mort, comme Jésus nous paraît au saint Sacrement, perdre sa gloire dans le mépris, c'est le propre de la vie de la grâce. Faisant tout mourir à l'extérieur, elle fait vivre à l'intérieur. O mon âme, que ta bassesse est grande ! que ta pauvreté est extrême ! Qu'est-ce que l'homme, Seigneur, pour que vous vous souveniez de lui, et que vous preniez vos délices à venir demeurer personnellement en lui (1). »

Ce que le P. Surin et M. de Bernières viennent de nous dire, joint à ce que saint Vincent de Paul nous a dit plus haut, suffirait pour nous faire connaître les admirables effets de la sainte communion dans les cœurs bien disposés. Mais afin de nous porter plus fortement à préparer les nôtres à l'effusion des grâces divines, voyons encore ce que dit Guilloré sur ce sujet.

« Les effets propres de la fréquente manducation

(1) *Chr. int.*, t. Ier.

de ce divin sacrement sont : 1° De produire une onction intérieure qui tient continuellement l'âme dans le goût des choses divines, et la rend capable de produire ce même goût dans ceux avec lesquels elle converse ; 2° De répandre une douceur céleste jusque sur l'extérieur et sur les sens, et dont le propre est de pacifier l'âme et d'en tenir toutes les puissances dans un grand calme ; 3° De remplir l'entendement de divines lumières, et d'y faire une infusion de la science des saints, pour comprendre toutes les voies de Dieu et de l'intérieur. Voilà ce que l'Eucharistie a coutume de produire dans les âmes qui la reçoivent souvent, avec préparation et pureté (1). »

Si c'est là une ample et magnifique récompense des sacrifices qu'il faut faire pour se préparer convenablement à la fréquente communion, ce que le même auteur va ajouter est bien capable d'effrayer les âmes assez présomptueuses pour s'approcher de la Table eucharistique avec mille petites attaches, qui en empêchent le fruit.

« Mais il arrive, continue Guilloré, qu'on voit des effets tout différents produits par la fréquente communion dans les personnes qui la reçoivent sans une préparation convenable. Et afin que vous n'en doutiez pas, consultez les consciences de toutes ces personnes qu'on appelle dévotes, qui sont dans le

(1) *Progrès*, liv. III, inst. II.

fréquent usage des sacrements par une vieille coutume, par routine et par imitation ; qu'y trouverez-vous? Vous n'y verrez pas une seule goutte d'onction; vous trouverez des cœurs desséchés, stériles, sans aucune tendresse pour les choses divines. Vous n'y verrez pas non plus un air et des manières tempérés par une douce suavité, mais rien qu'aigreur et fierté continuelle. Vous n'y découvrirez jamais un rayon de lumière surnaturelle ; mais des esprits étouffés, sans connaissances et sans discernement des mouvements de l'intérieur (1). »

Pour que la fréquente communion produise les fruits précieux dont nous avons parlé, ce n'est pas assez de se préparer à sa réception en mettant en pratique les avis si sages que viennent de nous donner Surin et Guilloré, il faut, en outre, employer avec soin le temps inappréciable pendant lequel Jésus habite réellement et substantiellement en nous. L'action de grâces bien faite est un moyen puissant pour faire de rapides progrès dans la vertu.

« La chose peut-être la plus importante en toute la vie spirituelle, dit le P. Saint-Jure, c'est de savoir bien se servir du temps qui suit la sainte communion, afin d'en recueillir les fruits pour lesquels elle a été instituée, ayant bien soin d'entretenir pour lors Notre-Seigneur, et de lui faire compagnie. Le laisser tout seul dans son estomac, c'est une énorme incivi-

(1) *Sur les fréquentes communions, Progrès,* liv. III.

lité, et bien plus grande que celle que l'on commettrait envers un roi qui nous aurait fait l'honneur de venir nous visiter, en le laissant seul dans un appartement. Le peu de soin que l'on a de s'entretenir convenablement avec Notre-Seigneur après la sainte communion, est une des raisons pour lesquelles peu de personnes tirent de ce sacrement le profit qu'elles pourraient en retirer. Voici ce que dit sainte Thérèse sur ce sujet : « Demeurez de bon cœur avec Notre-Seigneur après la communion ; ne perdez pas un temps si favorable pour vous enrichir de ses grâces. Considérez qu'il n'y en a point où vous puissiez faire un si grand profit et tant de progrès dans la piété, et où votre divin Sauveur ait plus agréable que vous lui teniez compagnie. Prenez donc grand soin de vous recueillir alors, et de vous tenir près de lui ; et à moins que l'obéissance ne vous appelle ailleurs, faites que votre âme demeure tout entière en la présence de son Seigneur, parce qu'étant son véritable maître, il ne manquera pas de l'instruire, quoiqu'il le fasse d'une manière qu'elle ne comprenne pas. Mais si, en détournant aussitôt vos pensées de lui, vous manquez au respect que vous devez à ce Roi de gloire qui est au dedans de vous, ne vous plaignez que de vous-même si vous demeurez dans votre pauvreté et dans vos misères spirituelles (1). » C'est pourquoi, reprend

(1) *Chemin de la perf.*, chap. XXXIV.

le P. Saint-Jure, il faut diligemment ménager le temps précieux de la visite de Notre-Seigneur, et demeurer à l'entretenir le plus longtemps possible, car une âme peut pour lors non-seulement marcher, mais courir et voler à la perfection et acquérir des richesses immenses. D'autant plus que, selon l'opinion de saint Thomas, du docte Suarez et de quelques autres savants théologiens, tandis que les espèces demeurent dans l'estomac, à mesure que les affections vont en s'échauffant, la grâce du sacrement va croissant, et ce soleil de justice jette de nouveaux rayons de faveurs spirituelles (1). »

Saint Alphonse de Liguori est du sentiment du P. Saint-Jure sur les grands fruits que produit l'action de grâces bien faite; aussi engage-t-il fortement les âmes qui tendent à la perfection à employer une heure, ou au moins une demi-heure, à cet exercice de reconnaissance et d'amour (2).

Quant à la manière de faire l'action de grâces, voici ce que dit le P. de Géramb dans ses lettres sur l'Eucharistie : « S'efforcer, après la communion, de faire des actes pour s'entretenir avec Notre-Seigneur, n'est pas la meilleure méthode d'actions de grâces, et plusieurs se donnent en cela bien de la peine sans beaucoup de fruit : c'est alors le temps de jouir, et non pas de chercher. S'il est vrai que les

(1) *Conn. de Notre-Seigneur*, liv. III, chap. X, sect. XIII.
(2) Voir la *Rel. sanct.*, chap. XVIII, n° X.

actes de vertu n'ont point d'autre fin que de nous unir à Dieu, quand nous le possédons en nous de la manière qu'on le possède dans le saint Sacrement, que cherchons-nous davantage? Cela n'empêche pas que nous ne lui représentions nos misères et nos besoins, mais sans de longs discours. Le mieux est de demeurer en sa présence, de le laisser agir en nous selon son bon plaisir, de recevoir amoureusement ses grâces, ses lumières, ses bienfaits, sans permettre à notre esprit ses évagations ordinaires ni le laisser tomber dans l'inaction et la fausse quiétude des illuminés (1). »

On peut néanmoins produire des actes de foi, d'adoration, d'admiration et d'étonnement, de remerciement et de demande, comme l'enseignent le P. Saint-Jure et saint Liguori; mais tous ces actes peuvent être faits sans qu'il soit besoin pour les produire de recourir à des formules, l'âme les faisant d'elle-même, sans le secours de la voix ni des livres. Souvent un humble et amoureux silence en dit plus à notre bon Sauveur que toutes les plus belles prières. Cependant, les personnes qui ont besoin d'un livre pour arrêter les évagations de leur esprit, peuvent employer ce moyen, ainsi que le dit Liguori.

Sainte Catherine de Gênes invitait quelquefois

(1) *Lettres à Eugène.*

toutes les créatures à se joindre à elle pour remercier Notre-Seigneur de la grâce qu'il lui avait faite en se donnant à elle par la sainte communion. « Eh quoi ! s'écriait-elle, n'êtes-vous pas toutes les créatures de mon Dieu? Aimez-le donc, et bénissez-le de toutes vos forces (1). »

Comme il arrive assez souvent que les âmes timorées, et surtout celles qui sont un peu scrupuleuses, se tracassent avant la sainte communion relativement au jeûne eucharistique, il est utile de dire ici que, ni le sang qui sort des gencives ou de l'arrière-bouche, ni tout ce qui vient de l'intérieur ne peut nuire à ce jeûne; qu'il n'y a à le rompre que ce que l'on prend extérieurement en forme de nourriture ou de boisson, et qui en a la nature, c'est-à-dire, peut être digéré par l'estomac. Tel est le sentiment de saint Thomas, de saint Liguori, et du commun des théologiens.

(1) Voir sa vie dans God. sous le 14 sept.

§ IV.

QUATRIÈME CANAL DES GRACES.

L'AUDITION QUOTIDIENNE DE LA SAINTE MESSE.

Le saint sacrifice de la Messe est une source abondante de grâces. — Développement de cette vérité par le P. Bourdaloue. — Excellence du saint sacrifice considéré en lui-même. — Pensées des saints Docteurs sur l'excellence de la Messe. — D'où vient que l'on tire si peu de fruit de son audition si fréquente et même quotidienne. — La barque sacrée et les bons Bretons. — La Messe au camp de Crimée. — Manières diverses d'entendre la sainte Messe. — Pieuses méditations par saint François de Sales, dont on peut se servir utilement pendant la Messe.

Qui n'admirerait la bonté immense de Notre-Seigneur, et sa prévoyance si pleine de sagesse : sachant le besoin presque infini que nous avons de grâces, il a voulu en multiplier les canaux. La sainte Messe ne tient pas un des moindres rangs parmi ces canaux spirituels : « Le très-saint, très-sacré et très-souverain sacrifice de la Messe, dit saint François de Sales, est le soleil des exercices spirituels, le centre de la Religion chrétienne, le cœur de la dévotion, l'âme de la piété; c'est un mystère ineffable, comprenant l'abîme de la charité divine, et par lequel Dieu, s'appliquant réellement à nous, nous communique magnifiquement ses grâces et ses faveurs (1). » C'est, dit un autre auteur, un fleuve

(1) *Vie dévote*, 2e partie, chap. XIV.

mystérieux, qui prend sa source dans le sein de la Divinité, par lequel tous les dons découlent sur les hommes, et où tous les siècles à venir viendront puiser les grâces et le sang de l'Agneau sans tache, pour se purifier et se sanctifier (1). Mais, laissons le P. Bourdaloue nous développer cette vérité avec sa lucidité ordinaire.

« Tout ce que l'Église demande à Dieu, c'est par les mérites de Jésus-Christ qu'elle le demande et qu'elle l'obtient; c'est pourquoi elle finit ainsi toutes ses prières : *Par Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre Fils, qui vit et règne avec vous dans les siècles des siècles.* Or, où peut-elle mieux, où peut-elle plus efficacement employer les mérites et la médiation de Jésus-Christ, que dans le sacrifice de l'autel, où Jésus-Christ en personne est la victime, et où elle offre le corps et le vrai sang de ce puissant médiateur? *Dans les jours de sa vie mortelle*, dit saint Paul, *il fut exaucé pour la révérence qui lui était due.* Est-il moins digne dans son sacrement de ce même égard pour sa divinité; et quand, en qualité de sacrificateur et de sacrifice tout ensemble, il s'intéresse pour nous et qu'il prie, est-il rien que nous n'ayons droit de nous promettre, et rien qui nous puisse être refusé, surtout si les grâces que nous demandons par son entremise sont plus selon les vues et l'esprit

(1) *Le Fidèle contemplant.*

de Dieu? Car il y en a de différentes espèces, et celles qui regardent l'âme, son avancement, son salut, appelées pour cela grâces spirituelles, sont incomparablement au-dessus des autres.

« Aussi, est-ce particulièrement pour ces sortes de grâces que l'Église présente le sacrifice. Elle ne l'offre jamais qu'elle ne demande pour le troupeau fidèle, et spécialement pour tous ceux qui assistent à cet acte de religion, qu'ils soient admis au nombre des élus, et préservés de la damnation éternelle; qu'ils entrent un jour dans la société des saints, et que Dieu, dès ce monde, les comble de toutes les bénédictions célestes; que par une conduite toujours innocente et pure, ils évitent tout ce qui pourrait les séparer de lui, et qu'une fidélité inviolable jusqu'au dernier soupir de la vie les attache sans relâche à ses commandements. Mais, parce que ces demandes sont générales, et que, suivant les diverses occurrences, nous avons plus de besoin, tantôt d'une grâce, tantôt d'une autre, l'Église a encore, dans le cours du sacrifice, autant de prières propres pour demander tantôt une foi vive, tantôt un ardent amour de Dieu, tantôt la charité envers le prochain ou l'humilité dans les sentiments, la patience dans les peines ou la force contre les tentations, quelquefois l'extirpation des vices et des habitudes criminelles; d'autres fois, l'extinction des schismes et des hérésies: chaque chose en détail, selon qu'elle est plus néces-

saire dans les conjonctures présentes. Quelle matière à nos réflexions, dans ces moments précieux où un Dieu s'immole pour nous ! Quelle occasion favorable pour lui exposer chacun les besoins et les misères de notre âme (1) ! »

On ne sera pas étonné que le saint sacrifice soit une source si abondante et si universelle de grâce, si l'on fait attention à son essence et à sa valeur infinie. « Le même Jésus-Christ, dit le saint Concile de Trente, qui a été offert une fois sur la croix d'une manière sanglante, est ici tous les jours sacrifié par une immolation non sanglante... La même hostie qui a été immolée sur le Calvaire l'est encore sur nos autels par le même sacrificateur, agissant en la personne des prêtres. » C'est ce qui a fait dire à l'auteur du *Fidèle contemplant :* « O Dieu ! combien est grand et digne de nos adorations ce sacrifice où Jésus-Christ, où un Dieu est offert et s'offre lui-même tous les jours par amour pour des coupables ! Non, il n'y a rien sur la terre ni dans le ciel qui soit plus noble, plus auguste, plus divin. Cette action est si grande et si excellente, que toutes les actions des hommes et des anges s'éclipsent plus vite devant elle que la lumière et la beauté des étoiles ne s'éclipsent en présence du soleil. Elle est si puissante, que par sa vertu le ciel s'ouvre, ou plutôt le prêtre monte jusque dans le paradis, entre

(1) Pensées, Jésus-Christ présenté à Dieu dans l'Eucharistie.

dans la société des saints, s'élève au-dessus de tous les esprits célestes, et, pénétrant jusque dans le cœur de Dieu même, il prend, si je puis parler ainsi, le Fils de la divine dilection dans le sein de son Père, pour le ramener sur la terre avec le ciel tout entier, afin de pourvoir aux besoins de toute l'Église et au salut de tous les hommes.

C'est donc avec raison que la sainte Messe a toujours été regardée par les Pères de l'Église comme une action tout environnée de prodiges, que nul esprit humain ne saurait comprendre, et par laquelle Jésus-Christ, faisant le plus étonnant miracle de son amour, obéit à la voix d'un homme, et se rend présent sur nos autels avec toute la cour céleste, pour nous consoler dans notre exil, nous dégager de nos fers et nous élever jusqu'à lui. Écoutons là-dessus saint Jean Chrysostome : « Peut-on se figurer, dit ce saint docteur, que l'on est sur la terre parmi les mortels, lorsque l'on voit le Seigneur immolé sur l'autel, et le prêtre appliqué à cet auguste sacrifice, priant pour le peuple qui l'environne, et répandant sur les assistants des gouttes du sang précieux qu'il a versé sur la croix? N'aurait-on pas sujet de croire qu'on a été transporté dans le ciel, et qu'on y voit ce qui s'y passe? O miracle! ô effet prodigieux de la bonté de Dieu!... (1) »

(1) *Le Fidèle contemplant Jésus-Christ dans l'Eucharistie;* entr. sur la Messe.

Puisque le saint sacrifice de la Messe est quelque chose de si grand, de si saint et de si vénérable; qu'il est la source des grâces les plus précieuses qui tombent du ciel en terre, avec quelle piété, avec quelle attention, avec quel recueillement, avec quel respect ne doit-on pas y assister? Quels progrès dans la perfection ne doit pas faire une âme qui y assiste chaque jour avec une foi vive, une profonde humilité et une vraie dévotion? Si donc, quoique nous ayons l'avantage inappréciable de pouvoir chaque jour assister à l'offrande que Jésus-Christ fait de lui-même à son divin Père pour tous nos besoins spirituels et temporels, nous restons cependant toujours faibles et languissants dans les choses de l'esprit; si nos chutes sont si fréquentes, n'y a-t-il pas lieu de penser que nous ne profitons pas de la grâce qui nous est accordée, et que notre dissipation intérieure ou nos attaches ferment nos cœurs à l'infusion des dons célestes? Ranimons notre foi, excitons notre piété, et l'assistance quotidienne à l'adorable sacrifice de nos autels cessera d'être stérile pour nous.

Quelle serait notre ingratitude envers la bonté divine, si nous n'estimions autant que nous devons le faire l'avantage inappréciable que nous avons de pouvoir assister chaque jour au saint sacrifice de la Messe! Quelle serait notre responsabilité envers la divine justice si nous ne profitions de cette incomparable faveur! C'est sans doute parce qu'il

nous en coûte bien peu pour pouvoir nous procurer ce bonheur que nous voyons arriver cet heureux moment avec peu de reconnaissance, et que notre esprit et notre cœur sont souvent préoccupés pendant l'offrande de la divine victime ! Il est bien probable qu'il en serait tout autrement, si, pour nous procurer le bonheur d'entendre une Messe, il nous fallait faire plusieurs lieues, par des chemins difficiles. Ne trouvons-nous point notre condamnation dans la conduite de ces fervents chrétiens dont parlent les lettres des missionnaires citées dans les *Annales de la propagation de la foi?* On en voit faire trois, quatre, cinq et six lieues pour jouir de l'avantage d'assister à la sainte Messe. Aussi, avec quelle piété, avec quel recueillement intérieur, avec quel tendre amour pour la sainte victime ils y assistent ! C'est donc avec raison que l'auteur de l'*Imitation* a dit : « Si le très-saint Sacrement ne se célébrait qu'en un « seul lieu, et n'était consacré que par un seul « prêtre dans le monde, avec quelle ardeur les « hommes courraient en ce lieu et vers ce prêtre, « pour être présents à la célébration des divins « mystères ! » Plus la bonté divine est prodigue de grâces envers nous, moins nous sommes reconnaissants !

Admirons et confondons-nous.

Pendant les jours du gouvernement tyrannique qui opprimait les consciences de nos pères et ne leur

permettait point de donner des marques sensibles de leur foi à la présence réelle du Fils de Dieu dans le sacrement par excellence de son amour, un saint prêtre, malgré le danger auquel il s'exposait, procurait à de fidèles Bretons l'avantage si précieux à leurs yeux de pouvoir, chaque dimanche, assister au saint sacrifice de la Messe. C'était au fort de la Terreur ; il était défendu sous les peines les plus sévères de donner aucune marque de catholicisme, et surtout d'entendre la Messe. Pour ne pas exposer le célébrant et les assistants, elle se disait au milieu de l'Océan. Tous ceux qui par leur fidélité à la foi de leurs pères avaient mérité d'être mis dans le secret, se rendaient de plusieurs lieues au lieu du rendez-vous général. C'était entre une et deux heures du matin que s'offrait le saint sacrifice. Suivant la distance des lieux et quelle que fût la disposition de l'atmosphère, on partait de dix à onze heures du soir, et l'on attendait patiemment que la barque qui devait servir de temple au Dieu de l'univers parût. Mais pour arriver sur les bords de l'Océan, il était le plus souvent nécessaire de longer de tortueux et ardus sentiers, en silence et sans bruit, afin de ne pas éveiller l'attention des gardes-côtes, et d'une foule d'espions qui parcouraient le pays en tous sens et à toute heure, pour épier les démarches des suspects d'être restés fidèles à leur Dieu. On était donc obligé de choisir les chemins les moins fré-

quentés et les moins battus. Souvent, afin d'éviter un village où quelque agent de la police des tyrans aurait pu se trouver, on prenait un long détour. Il arrivait quelquefois que l'on s'égarait au milieu de l'obscurité, et que l'on se trouvait, après avoir longtemps marché, au pied d'un talus très-élevé que l'on ne pouvait passer; on était alors obligé de retourner sur ses pas et de chercher une autre issue. Mais tout n'était pas fini, et toutes les difficultés n'étaient pas levées, quand on était arrivé sur le haut de la falaise qui dominait la côte très-élevée au-dessus de l'Océan et presque à pic, ce lieu ayant été choisi tout exprès pour moins éveiller l'inquiétude et les soupçons des autorités locales; il fallait se laisser glisser par un étroit sentier pour arriver au bas. Dans le trajet on était exposé à se briser quelque membre ou même à se tuer. Un certain nombre de petites barques servant à la pêche étaient amarrées au rivage. Avec des avirons on poussait au large et on formait un cercle autour de la *Barque sacrée*. A la lueur d'un simple fanal, le ministre de Jésus-Christ célébrait les saints mystères. La Messe achevée, les barques se séparaient sans bruit et regagnaient la côte. La joie dans le cœur, le bonheur dans l'âme, pleins des grâces que la victime sainte en s'offrant à son Père pour ces fidèles et pieux catholiques leur avait obtenues et départies, ils regagnaient en silence et à petit bruit, comme ils étaient venus, leurs demeures.

Le lundi ils reprenaient leurs travaux avec le désir d'être au samedi soir, afin de pouvoir, malgré les mêmes fatigues et les mêmes dangers, se rendre au rendez-vous et d'assister de nouveau pendant le silence de la nuit à l'offrande de la victime de propitiation. Il y avait une année que chaque samedi ces pieux et fervents chrétiens se rendaient à leurs barques, lorsqu'un espion découvrit le lieu et le but de la réunion. Prévenue par ce scélérat, l'autorité du district envoya une chaloupe canonnière qui se tint prête à faire feu lorsque toutes les barques seraient réunies. Sortant donc de l'anse où elle s'était cachée, elle tire à mitraille sur ces bons Bretons, qui n'avaient pas craint d'exposer leur vie pour avoir le bonheur d'assister à la sainte Messe, et ne cesse que lorsque la plupart ont été tués, et que les autres se sont échappés à la faveur de l'obscurité.

Nous le répétons : admirons et rougissons !

Admirons et rougissons encore :

C'est un saint missionnaire de l'armée de Crimée qui va nous édifier et nous couvrir de confusion.

« J'ai été bien édifié, dit le P. Gloriot dans une lettre datée du 27 mars 1855, pendant mon séjour au quartier-général, de voir le général Canrobert, accompagné de son état-major, se rendre, le dimanche, à neuf heures précises, dans la pauvre masure du P. Parabère, pour y entendre la Messe. Ces Messieurs n'y ont pas manqué une seule fois pendant

l'hiver, et je vous assure qu'il y avait du mérite dans cette action ; il fallait souvent braver un froid très-rigoureux, brasser la neige, et rester pendant une demi-heure dans une chapelle qui ressemble assez à l'étable de Bethléem, c'est-à-dire qu'elle est ouverte à tous les vents, sans plancher, sans chaises. »

Quant à la méthode à suivre pour entendre utilement et avec profit la sainte Messe, on ne peut en prescrire une qui convienne à tout le monde ; chacune doit suivre son attrait et son goût. Les unes aiment à méditer sur la passion du Sauveur ou sur quelque autre mystère de sa vie ; d'autres préfèrent suivre le prêtre dans les différents points du saint sacrifice ; d'autres pensent ne pouvoir bien assister à la Messe, si elles ne se servent d'un livre pour soutenir leur attention. Que chacune suive son attrait et son inclination : l'essentiel est de sortir du saint sacrifice plus recueillie, plus unie à Dieu, plus disposée à faire en tout sa sainte volonté, à combattre ses inclinations vicieuses et à mourir entièrement à soi-même. En général, les âmes intérieures ne peuvent suivre de méthode bien distincte, préférant s'unir à Jésus-Christ s'offrant en sacrifice, et s'occuper intérieurement. Elles peuvent bien entendre de la sorte la sainte Messe, et cette manière d'y assister est très-bonne.

Nous allons transcrire, en faveur des âmes qui ne peuvent s'occuper seules pendant la Messe, une

méthode simple et assez courte, qui est peu connue, et que nous avons trouvée dans les Opuscules de saint François de Sales.

« On célèbre la sainte Messe, dit le saint, en mémoire de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme il l'a commandé à ses apôtres en leur donnant le sacrement de son corps et de son sang, et leur disant : *Faites cela en mémoire de moi.* Comme s'il avait voulu leur dire : Souvenez-vous que je suis mort pour votre salut, et en mémoire de ma mort, célébrez ce mystère pour vous et pour les vôtres.

L'entrée du prêtre à l'autel *(Jésus entre au Jardin)*.

Mon Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu vivant, qui avez voulu être saisi de crainte et de tristesse à l'instant de votre passion, donnez-moi la grâce de vous consacrer tous mes ennuis. O Dieu de mon cœur, aidez-moi à les endurer dans l'union de vos souffrances et tristesses, afin que par le mérite de votre passion, ils me soient rendus salutaires.

Au commencement de la Messe *(Les prières de Jésus au Jardin)*.

Mon Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu vivant, qui avez voulu être conforté lorsque vous priiez au jardin des Olives, faites que par la vertu de votre oraison votre saint ange m'assiste toujours en mes prières.

Au Confiteor *(Jésus courbé en terre)*.

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez sué du sang par tous vos membres, dans l'excès de votre douleur, lorsqu'étant réduit à l'agonie vous priiez le Père éternel au jardin; faites que par le souvenir de votre passion, je puisse participer à vos douleurs divines, et qu'au lieu du sang, je verse des larmes pour mes péchés.

Au baiser de l'autel *(Jésus est trahi par le baiser de Judas)*.

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez enduré le baiser du traître Judas, faites-moi la grâce de ne vous trahir jamais, et de rendre à mes calomniateurs les offices d'une amitié chrétienne. Amen.

Lorsque le prêtre se rend au livre *(Jésus est mené prisonnier)*.

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez bien voulu être garrotté par les mains des méchants, rompez les chaînes de mes péchés, et retenez-moi tellement par les liens de la charité et de vos commandements, que les puissances de mon âme et de mon corps ne s'échappent point à commettre aucune chose qui soit contraire à votre sainte volonté.

Pendant que le prêtre lit l'Introït *(Jésus est souffleté)*.

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu être conduit comme un criminel à la maison d'Anne, faites-moi la grâce de ne pas être attiré au péché par

l'esprit malin, ou par les hommes pervers, mais d'être guidé par votre Saint-Esprit à tout ce qui est agréable à votre divine volonté. Amen.

Au Kyrie eleison *(Jésus est trahi par Pierre)*.

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez permis que le prince de vos apôtres vous ait trois fois renié dans la maison de Caïphe, préservez-moi des mauvaises compagnies, afin que le péché ne me sépare jamais de vous. Amen.

Au Dominus vobiscum *(Jésus regarde Pierre et le convertit)*.

« Mon Seigneur Jésus-Christ, qui par un regard de votre amour avez tiré des yeux de saint Pierre les larmes d'une véritable pénitence, faites par votre miséricorde, que je pleure amèrement mes péchés, et que je ne vous renie jamais de fait ou de parole, vous qui êtes mon Seigneur et mon Dieu. Amen.

A l'Épître *(Jésus est mené chez Pilate)*.

« Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu être mené chez Pilate, et être accusé faussement en sa présence, apprenez-moi le moyen d'éviter les tromperies des méchants, et de professer ma foi par la pratique des bonnes œuvres. Amen.

Au Munda cor meum *(Jésus est mené chez Hérode)*.

« Mon Seigneur Jésus-Christ, qui étant en la présence d'Hérode, avez souffert les fausses accusations

sans répliquer un seul mot, donnez-moi la force d'endurer courageusement les injures des calomniateurs. Amen.

A l'Évangile *(Jésus est moqué et ramené devant Pilate)*.

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez souffert d'être renvoyé d'Hérode à Pilate, qui devinrent amis par ce moyen, faites-moi la grâce de ne pas craindre les conspirations que les méchants font contre moi, mais d'en tirer du profit, afin d'être digne de vous être conforme. Amen.

A la découverte du Calice *(Jésus est dépouillé)*.

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu être dépouillé de vos habits et être cruellement fouetté pour mon salut, faites-moi la grâce de me décharger de mes péchés par une bonne confession, afin de ne pas paraître devant vos yeux dépouillé des vertus chrétiennes. Amen.

A l'Offertoire *(Jésus est fouetté)*.

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu être lié à la colonne et être déchiré de coups de fouet, donnez-moi la grâce d'endurer patiemment les fléaux de votre correction paternelle, et de ne plus vous affliger dorénavant par mes péchés. Amen.

Lorsque le prêtre couvre le calice *(Jésus est couronné d'épines)*.

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu être

couronné d'épines pour moi, faites que je sois tellement piqué par les épines de la pénitence en ce monde, que je mérite d'être couronné au ciel. Amen.

Lorsque le prêtre lave ses mains *(Pilate lave ses mains)*.

Mon Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, vous qui, étant déclaré innocent par la sentence du président Pilate, avez souffert les impostures et les reproches des Juifs, donnez-moi la grâce de vivre dans l'innocence, et de ne me point inquiéter de mes ennemis. Amen.

A l'Orate fratres (*Pilate dit aux Juifs : Ecce Homo*).

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu être bafoué, pour moi, en présence des Juifs, portant les marques de leur risée, faites que je ne sente point le chatouillement de la vaine gloire, et que je comparaisse au jugement sous l'enseigne de ces marques mystiques. Amen.

A la préface *(Jésus est condamné à mort)*.

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu, quoique innocent, être condamné pour moi au supplice de la Croix, donnez-moi la force de soutenir la sentence d'une mort cruelle pour votre amour, de ne pas redouter les faux jugements des hommes, et de ne juger personne injustement. Amen.

Au Memento pour les vivants (*Jésus porte sa croix*).

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez porté la croix pour moi sur vos épaules, faites que j'embrasse volontairement la croix de la mortification, et que je la porte journellement pour votre amour. Amen.

A l'action (*Une sainte femme essuie d'un linge la face de Notre-Seigneur*).

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui étant dans le chemin par lequel vous marchiez au supplice de la croix, avez dit aux femmes qui pleuraient pour l'amour de vous, qu'elles devaient pleurer pour elles-mêmes, donnez-moi la grâce de bien pleurer mes péchés, donnez-moi les larmes d'une sainte componction et d'un saint amour, qui me rendent agréable à votre sainte Majesté. Amen.

A la bénédiction des offrandes (*Jésus est attaché à sa croix*).

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu être attaché en croix pour mon salut, y attachant avec vous l'obligation de mes péchés et de la mort, percez ma chair d'une sainte crainte, afin qu'embrassant vos commandements, je sois toujours attaché à votre croix. Amen.

A l'élévation de l'hostie (*Jésus crucifié et élevé de terre*).

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu être élevé en croix, et exalté de terre pour moi, retirez-

moi des affections terrestres, élevez mon esprit à la considération des choses célestes. Amen.

A l'élévation du calice (*Le sang de Jésus coule de ses plaies*).

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez fait couler de vos plaies salutaires la fontaine de vos grâces, faites que votre sang sacré me fortifie contre les mauvais désirs, et soit un remède salutaire à tous mes péchés. Amen.

Au Memento pour les trépassés (*Jésus prie pour tous les hommes*).

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui étant attaché à la croix, avez prié votre Père pour tous les hommes, même pour vos bourreaux, donnez-moi l'esprit de douceur et de patience qui me fasse aimer mes ennemis, et rendre le bien pour le mal, suivant votre exemple et votre commandement. Amen.

Au nobis quoque peccatoribus (*La conversion du bon larron*).

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez promis la gloire du paradis au larron qui se repentait de ses péchés, regardez-moi des yeux de votre miséricorde, afin qu'à l'heure de ma mort vous disiez à mon âme : *Aujourd'hui tu seras avec moi en paradis.* Amen.

Au Pater (*Les sept paroles de Jésus en croix*).

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui étant attaché à

la croix, avez recommandé votre sainte Mère au disciple bien-aimé, et le disciple bien-aimé à votre Mère, faites-moi la grâce de me recevoir sous votre protection, afin que me préservant *du mal* parmi les dangers de cette vie, je sois au nombre de vos amis. Amen.

A la division de l'hostie (*Jésus meurt en croix*).

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui mourant en la croix pour mon salut, avez recommandé votre âme au Père éternel, faites que je meure avec vous spirituellement, afin qu'à l'heure de ma mort je rende mon âme entre vos mains. Amen.

Quand le prêtre met une partie de l'hostie dans le calice (*L'âme de Jésus descend aux enfers*).

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui, après avoir terrassé le diable, êtes descendu aux enfers, et avez délivré les pères qui y étaient détenus, faites, je vous prie, descendre en purgatoire la vertu de votre sang et de votre passion sur les âmes des fidèles trépassés, afin qu'étant absoutes de leurs péchés, elles soient reçues dans votre sein, et jouissent de la paix éternelle. Amen.

A l'Agnus Dei (*La conversion de plusieurs à la mort de Notre-Seigneur*).

Mon Seigneur Jésus-Christ, plusieurs ont déploré leurs péchés par la considération de vos souffrances; faites-moi la grâce par les mérites de votre passion

douloureuse et de votre mort, de concevoir une parfaite contrition de mes offenses, et faites que désormais je cesse de vous offenser. Amen.

A la communion (*Jésus est enseveli*).

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu être enseveli dans un sépulcre neuf, donnez-moi un cœur nouveau, afin qu'étant enseveli avec vous, je parvienne à la gloire de votre résurrection. Amen.

Aux ablutions (*Jésus est embaumé*).

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu mourir, être embaumé et être enveloppé d'un linge blanc par Joseph et Nicodème, donnez-moi la grâce de recevoir dignement votre saint corps au sacrement de l'autel, et que mon âme soit embaumée des parfums précieux de vos vertus. Amen.

Après la communion (*La résurrection de Jésus*).

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui êtes sorti victorieux et triomphant de votre sépulcre fermé et cacheté, faites-moi la grâce que, ressuscitant du tombeau de mes vices, je marche dans une vie nouvelle, afin que lorsque vous paraîtrez dans votre gloire, j'y paraisse avec vous. Amen.

Au Dominus vobiscum (*Jésus apparaît à ses disciples*).

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez réjoui votre chère Mère et vos disciples en leur apparaissant après votre résurrection, donnez-moi cette grâce

que, puisque je ne puis vous voir en cette vie mortelle, je vous contemple dans l'autre dans votre gloire. Amen.

Aux dernières oraisons (*Jésus converse avec ses disciples pendant quarante jours*).

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui, après votre résurrection, avez daigné converser l'espace de quarante jours avec vos disciples, et leur avez enseigné les mystères de la foi, ressuscitez et affermissez en moi la créance des vérités divines. Amen.

Au dernier Dominus vobiscum (*Jésus monte au ciel*).

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui êtes monté glorieux au ciel en présence de vos disciples, après avoir accompli les quarante jours que vous deviez encore rester sur la terre; faites-moi la grâce que mon âme se dégoûte pour votre amour de toutes les choses de la terre, qu'elle aspire à l'éternité, et vous désire comme le comble de la félicité. Amen.

A la bénédiction (*La descente du Saint-Esprit*).

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez donné le Saint-Esprit à vos disciples persévérant unanimement en l'oraison, épurez, je vous prie, l'intérieur de mon cœur, afin que le Paraclet, trouvant un séjour agréable dans mon âme, l'embellisse par ses dons, de ses grâces et de sa consolation. Amen.

Actions de grâces après avoir ouï la sainte Messe.

Mon Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, mon Rédempteur, je vous remercie de ce que vous m'avez fait la grâce d'entendre aujourd'hui la sainte Messe; je vous prie, par les mérites de ce divin sacrifice, de me donner l'esprit et la force de résister toujours à toutes les mauvaises tentations, afin qu'au sortir de ce monde je sois digne du paradis. Ainsi soit-il (1). »

§ V.

CINQUIÈME CANAL DES GRACES.

LA VRAIE DÉVOTION, OU LA FIDÉLITÉ DANS LES PETITES CHOSES.

La vraie dévotion, source abondante des grâces les plus précieuses. — En quoi consiste la vraie dévotion. — Mérites de la fidélité aux petites choses. — Ce que cette fidélité a d'immolant pour la nature. — Ce qu'elle a de glorieux pour Dieu.

Que la vraie et solide dévotion soit une source de grâces et même de grâces de choix, c'est ce dont on ne peut douter. En effet, si les rois de la terre récompensent si magnifiquement les serviteurs fidèles qui les entourent et sont toujours prêts à se conformer à leurs moindres désirs; si leurs trésors sont

(1) Dévotes méditations sur tous les mystères du saint sacrifice de la Messe, trouvées écrites de la main même de saint François de Sales. Voir les opuscules du saint.

toujours ouverts pour eux ; s'ils ne savent rien leur refuser ; serait-il possible que Dieu, ce divin Roi de l'univers, si libéral de sa nature, et dont les trésors sont inépuisables, ne comblât pas de ses faveurs spirituelles, c'est-à-dire de ses grâces, des âmes attentives à lui plaire en tout et même dans les plus petites choses ?

Cette supposition seule serait injurieuse et offensante pour un Maître si bon et si généreux. N'en doutons pas : si nous ne refusons rien à Dieu de ce qu'il demande de nous, Dieu de son côté ne nous refusera aucune des grâces dont nous aurons besoin pour faire de rapides progrès dans la perfection. Plus nous lui donnerons, plus nous en recevrons. C'est parce que les saints étaient si libéraux et si généreux envers leur bon Maître, que ce bon Maître se montrait si libéral et si généreux envers eux. C'est parce qu'ils étaient vraiment dévots que le Seigneur les prévenait et les comblait de ses bénédictions les plus précieuses. Qu'est-ce en effet que la vraie et solide dévotion ? sinon le dévouement le plus absolu à toutes les volontés et même aux moindres désirs du Seigneur. Plus ce dévouement est grand et parfait, plus la dévotion est réelle et solide. Et comme le dévouement ne se manifeste jamais mieux que par la continuité des services, de là vient que les saints ont surtout placé leur dévotion dans la fidélité aux moindres désirs du Seigneur, qu'ils ont nommé *la*

fidélité aux petites choses: fidélité qui est une immolation continuelle de la nature, et par suite un moyen assuré de prouver à Dieu son amour et son dévouement. Aussi, qui jugerait de la conduite des saints avec les yeux de la nature les trouverait souvent minutieux et petits esprits; tandis qu'examinés au vrai point de vue de la foi et de la piété chrétienne, ils apparaissent magnanimes et généreux. Et nous aussi, nous montrerons une âme vraiment grande et une solide dévotion, si nous sommes fidèles dans les petites choses. C'est ce que le P. Guilloré va nous développer.

« Je trouve, dit ce grand maître de la vie spirituelle, qu'il y a deux choses dans les voies de la vertu qui en partagent ordinairement tout l'exercice, à savoir les grandes et les petites choses. Entre les grandes, qui paraissent très-relevées à nos yeux, on trouve la conversion des âmes, les bonnes œuvres, l'assistance des misérables, la visite des prisons, les établissements charitables, et autres occupations qui font du bruit et ont du retentissement. On doit encore ranger parmi les grandes choses, les grandes austérités, telles que de porter le cilice, de prendre des disciplines sanglantes, de jeûner souvent, et de coucher sur la dure. Parmi les petites choses, on range l'exactitude, la modestie, la garde continuelle des sens, les légères observances des règles, le soin de se conformer aux moindres désirs

des supérieurs, le ton bas et peu élevé en parlant, l'attention à fermer doucement les portes, à marcher posément, à s'asseoir modestement, et autres petits points de ce genre.

« Or, je dis qu'il y a plus de mérite à se livrer exactement à la pratique des petites choses qu'à celle des grandes. En effet, trois choses constituent le prix et la grandeur d'une victoire : La force des ennemis vaincus, leur captivité et leur humiliation. C'est sur ce principe que je m'appuie pour dire qu'il y a plus de mérite pour nous à être fidèles dans les petites choses que dans les grandes, par la raison qu'il y paraît plus de force d'âme, que nos ennemis sont plus réduits en captivité, et plus humiliés.

« Je dis d'abord qu'il faut plus de force d'âme pour se surmonter dans les petites choses que dans les grandes, parce que l'on y trouve plus de difficulté. En effet, il n'y a personne qui, de fois à autre, n'entreprenne quelque chose de difficile, parce que tout le monde veut faire parade de courage. Or, ce désir de paraître courageux diminue de beaucoup la difficulté qu'éprouve la nature à se surmonter, à se faire violence dans les grandes choses; tandis que dans les petites, où l'on n'est pas soutenu par ce sentiment de générosité, et où le renoncement est continuel et de tous les instants, il faut plus de constance et plus de force d'âme. Secondement,

dans les grandes choses on est soutenu et animé par l'espoir de la gloire et de la réputation ; tandis que dans les petites qui passent inaperçues, il faut que l'on tire tout son zèle de son intérieur. Puis les petites choses fatiguent par leur continuité, et engendrent naturellement le dégoût et l'ennui, car c'est toujours et en tous lieux qu'il faut marcher posément, veiller sur ses yeux, enchaîner sa langue pour ne pas se permettre un mot inutile, observer une grande et exacte modestie dans la pose des mains et des autres parties du corps, et pratiquer le reste des petites observances ; tandis que dans les grandes, l'effort qu'il faut faire pour se vaincre dure peu et passe vite.

« Je trouve en second lieu plus de captivité pour nos ennemis spirituels, qui sont nos sens, avec lesquels le tentateur nous remue et s'empare de notre volonté, dans la fidélité aux petites choses que dans la pratique des grandes œuvres, et c'est cette captivité qui fait le grand mérite de cette fidélité. En effet, au moyen de cette sainte pratique il n'est rien dans l'intérieur ni dans l'extérieur qui ne doive être captif : ainsi, il ne doit y avoir rien de purement naturel dans les regards ; toutes les paroles doivent être pesées ; aucun morceau ne doit être mangé par sensualité ; notre joie ne doit point être évaporée ; notre cœur ne doit pas s'épancher naturellement et se laisser aller à une tendresse de pure

nature ; la propre volonté ne doit être le principe de nulle action. Telle est la captivité où réduit la fidélité aux petites choses, et c'est ce qui me fait lui donner la préférence sur les grandes œuvres, qui, une fois faites, nous rendent toute notre liberté, et permettent à nos sens de se dédommager de la contrainte dans laquelle on les a tenus pendant quelques instants, ou de la souffrance passagère qu'ils ont éprouvée, comme, par exemple, quand on a pris une rude discipline, qu'on a couché une nuit sur la dure, et que l'on a jeûné un jour ou deux au pain et à l'eau.

« Rien enfin ne me paraît plus propre à humilier l'amour-propre que la fidélité dans les petites choses. C'est une vérité incontestable que, de même que rien ne nourrit plus l'amour de nous-même que les regards et les applaudissements des hommes, rien aussi ne contribue plus à sa destruction et à sa mort que l'obscurité où l'on vit et l'oubli où l'on nous laisse. Or la pratique de la fidélité aux petites choses nous laisse dans une obscurité parfaite. Qui sait, en effet, que nous comptons, en quelque sorte, toutes nos paroles pour ne pas en dire une seule de superflue; que nous veillons exactement sur nos regards pour n'en laisser échapper aucun qui soit inconsidéré et emporté par la légèreté ou la curiosité ; que nous ne faisons pas le moindre acte par un mouvement de pure nature; qu'un cheval n'est pas plus souple

sous la main du cavalier chargé de le dompter, que nous le sommes sous l'impulsion de la grâce? C'est ainsi que l'amour-propre meurt, ne trouvant pas de quoi alimenter sa vie, qui se perpétue par l'estime et l'approbation des créatures, comme il arrive quand on s'adonne à des œuvres qui ont de l'éclat et font du bruit. Dans la fidélité aux petites, on n'a pour spectateur et pour approbateur que Dieu seul.

« S'il y a plus de mérite pour nous dans le soin et la pratique des petites choses que dans les grandes œuvres de zèle ou de pénitence, il s'y trouve aussi plus de gloire pour Dieu, à cause de la plus grande pureté d'intention, et de la force plus grande d'amour qui porte à cette immolation continuelle de la nature. Nous ne pouvons donc mieux témoigner à Dieu notre affection que par la fidélité aux petites choses, ni employer de moyen plus infaillible pour faire découler sur nous plus abondamment ses grâces.

« Si l'on veut savoir, dit en terminant le P. Guilloré, pourquoi il y a si peu d'âmes en qui abonde la grâce, je dirai que cela vient de ce que, pour l'ordinaire, Dieu attache ses plus grandes faveurs à la fidélité aux petites choses, et qu'il se trouve peu d'âmes à vouloir marcher par cette voie. Tel était le sentiment de saint François Xavier, comme on peut le voir dans sa lettre au P. Barzée (1). »

(1) Voir la conf. VI du 2e livre des *Conf. spir.* du P. Guilloré, d'où j'ai extrait ce que je viens de dire, exprimant seulement les

Tel était aussi celui de la vénérable M^me^ Rivier, fondatrice de la congrégation des Sœurs de la Présentation de Marie.

« La sainteté, disait-elle en instruisant ses filles, ne vient pas tout d'un coup, mais elle se forme peu à peu par des actions bien faites. Un des meilleurs moyens pour avancer dans la perfection est de bien faire chacune de ses actions ; et c'est là un des moyens dont tout le monde doit se servir pour opérer son salut, en quelque état que l'on soit : car encore une fois la sainteté ne consiste pas à faire des actions éclatantes, mais à faire le plus parfaitement possible ce qui nous est prescrit par les devoirs de l'état où Dieu nous a placés. Or, pour qu'une action soit bien faite, il faut qu'elle soit faite dans l'ordre et selon la volonté de Dieu, avec toute l'application d'esprit et la perfection dont nous sommes capables, et surtout avec une grande pureté d'intention. Quand Dieu eut créé les plantes et les arbres, il leur ordonna de se multiplier et de produire des fruits chacun selon son espèce : c'est ainsi que Dieu veut que nous portions des fruits selon l'état où il nous a appelées, et que nous fassions ce qu'il demande de nous, à chaque heure et à chaque moment (1).

pensées de l'auteur, tout en conservant son style et ses expressions, mais abrégeant beaucoup.

(1) *Vie de M^me^ Rivier*, livre IV, chap. I.

§ VI

DEUXIÈME CANAL DE LA GRACE.

LA SIMPLICITÉ CHRÉTIENNE.

Facilité que la simplicité donne à la grâce pour entrer dans une âme. — Preuves frappantes de cette vérité : la sainte Vierge. — Saint Joseph. — Les Apôtres. — Saint Vincent de Paul. — Sainte Geneviève et la bienheureuse Germaine Cousin. — Monseigneur Affre, ou l'évêque martyr. — Le véritable caractère de la simplicité chrétienne tracé par les saints et les maîtres de la vie spirituelle.

Plus les canaux qui doivent servir de conduits à l'eau destinée à alimenter une fontaine sont droits, plus cette eau arrive facilement à sa destination, plus le jet que produit la fontaine est fort, et le bassin promptement rempli. De même, plus l'âme est simple, plus la grâce, qui est cette eau divine dont le Sauveur parla à la Samaritaine sous l'emblème d'une eau vive et prise à la source même, coule abondamment dans cette âme. Cette simplicité de l'âme la prédispose aux communications de l'Esprit-Saint, et la met en rapport direct avec ce divin dispensateur de la grâce. « Il cherche de tous côtés, dit le savant Origène, des âmes simples pour se révéler à elles, leur découvrir la grandeur de sa bonté et l'excès de ses tendresses pour les cœurs fidèles.» Et, comme le disait saint Vincent de Paul : « Dieu est

très-simple, ou plutôt il est la simplicité même ; et partant, là où est la simplicité, là aussi Dieu se rencontre. » C'est ce que notre divin Sauveur a voulu nous faire entendre par ces paroles : *Je vous rends grâce, mon Père, de ce que votre divin Esprit révèle les richesses de ma doctrine aux petits et aux simples, tandis qu'elle est un livre scélé pour les prudents et les sages du monde.* C'est aussi pour cela qu'il recommandait à ses chers disciples, et à nous tous dans leurs personnes, *de devenir simples comme des colombes.*

Point d'âme plus comblée de grâce que la très-sainte Vierge ; point d'âme aussi plus simple. Quelle admirable simplicité dans toute la conduite, dans toutes les paroles, dans toutes les pensées de ce modèle de vertus ! Quelle belle simplicité dans sa réponse au message de l'ange Gabriel : *Je suis l'humble servante du Seigneur ; qu'il fasse de moi et en moi tout ce qu'il lui plaira.*

Quel parfum de simplicité répand le sublime cantique qu'elle chanta à la gloire du Très-Haut lors de sa visite à sa cousine Élisabeth ! *Mon âme glorifie le Seigneur, qui a daigné abaisser ses regards sur la bassesse de sa servante, et qui a fait éclater en elle la puissance et la force de son bras. C'est à cause de cela que toutes les générations à venir me diront bienheureuse, et me porteront une sainte envie.*

Quelle belle simplicité aussi dans celui que le

Seigneur a choisi pour être le gardien de la virginité de sa sainte Mère! Avec quelle docilité il se laisse mener comme par la main par l'Esprit-Saint! Pars de suite, va en Égypte, lui dit l'ange; et Joseph part à l'instant même. Reviens, lui dit plus tard le messager céleste; et Joseph, sans réplique, reprend la route de la Judée. Aussi, combien cette aimable simplicité lui attira de grâces! A quelle sublime perfection le conduisit-elle!

Et les apôtres, quelles âmes simples! Quelle facilité ils offraient aux opérations de la grâce! Quelle simplicité dans leur obéissance à l'appel que leur fait Jésus à la difficile fonction de l'apostolat! Quelle confiance simple dans les promesses de leur Maître! Aussi quelles merveilles n'opéra pas l'Esprit-Saint dans des âmes si propres à ses opérations divines!

Que l'on fasse attention à la conduite des saints de tous les temps, et l'on verra reluire dans leurs manières d'agir, dans leurs discours, dans leurs projets, cette belle simplicité qui les rendait des instruments propres aux desseins de Dieu, qui se communique par choix aux simples et aux humbles de cœur. « La vertu de simplicité, dit Abelly dans la vie de saint Vincent de Paul, que ce saint homme possédait dans un haut degré, a grandement contribué au succès de ses saintes entreprises, attirant sur lui la bénédiction de Dieu. »

Pourrions-nous oublier ces deux pauvres bergères

que l'Église honore d'un culte public, sainte Geneviève et la bienheureuse Germaine Cousin? Qu'est-ce qui a fait jeter à l'Esprit sanctificateur les yeux sur elles pour montrer que la sainteté appartient à toutes les conditions de la société, et que ni la naissance, ni les biens de ce monde, ni même le savoir ne sont nécessaires pour servir de fondement à l'édifice sacré que la grâce doit élever? Leur simplicité. Ce sont deux petites colombes, pour parler le langage de saint François de Sales, le grand préconiseur de la simplicité, qui n'ont qu'une seule fin et une seule prétention dans tout ce qu'elles font, plaire à leur paron (amant) (1). Quelle simplicité dans les réponses de Geneviève au saint évêque d'Auxerre, et dans sa patience à supporter les peines que lui occasionnent les calomnies que la méchanceté et la jalousie font courir sur elle! Qui n'admirerait également la simplicité de Germaine pendant qu'elle est occupée à garder les troupeaux de son père, et qu'elle a à souffrir les injustes reproches et les mauvais traitements de sa marâtre? L'Esprit-Saint s'est plu à verser à pleines mains ses dons les plus précieux dans ces âmes si simples et si candides, dans ces cœurs si vides de l'amour d'eux-mêmes et de celui des créatures (2).

(1) *Entr.*

(2) Voir la vie de ces saintes.

Un dernier exemple achèvera de faire voir combien la simplicité facilite les opérations de la grâce dans les âmes, et permet en quelque sorte à l'Esprit-Saint d'accomplir ses desseins et ses vues sur chaque âme.

L'archevêque martyr, Monseigneur Affre, était d'une simplicité remarquable, et c'est cette grande et belle simplicité qui paraît l'avoir prédisposé au martyre et à l'action héroïque qui lui a placé sur le front la couronne de l'immortalité, et dans la mémoire des hommes, et dans le séjour des élus de Dieu, comme tout porte à le penser. Il s'y croyait appelé, et c'est pour cela qu'il voulait dans sa jeunesse se faire missionnaire afin de mourir pour Notre-Seigneur. Effectivement, il devait être une victime offerte sur l'autel de la charité et du dévouement. Mais pour en venir là, il a fallu que la grâce l'y préparât et que la divine Providence l'y conduisît insensiblement et comme par la main. La grâce a changé, pour la rendre propre au martyre, la nature de son caractère et de son tempérament. En effet, par caractère et par inclination, il aimait les aises de la vie, il craignait la douleur. Il était craintif et impressionnable, au point qu'étant occupé à donner la confirmation dans l'église de Saint-Étienne quand l'insurrection de Février 1848 éclata, il fut troublé et eut peur du bruit que faisait le peuple. Deux jours après, la force de la grâce le conduisait aux barricades. Admirons sa belle simplicité : il répond au

général Cavaignac qui veut le détourner de son projet en lui représentant les dangers qu'il va courir : « Ma vie est peu de chose, je l'exposerai sans regret. » Pendant le trajet de l'hôtel du général au lieu du combat, il se répétait à lui-même, comme pour s'encourager, les paroles de Notre-Seigneur : *Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis.* Ayant reçu la balle qui le fit tomber à la renverse de dessus les barricades, la douleur lui arrachant des gémissements, il demandait pardon à ceux qui le soignaient de ce qu'il appelait une faiblesse.

C'est ainsi que la grâce introduite dans cette belle âme par la simplicité y fit son œuvre, et lui fraya la route au trône que Dieu lui avait préparé dans le ciel à la place de celui qu'il quittait sur cette terre d'épreuves et de douleur (1).

Mais il est important de bien connaître en quoi consiste la simplicité chrétienne que nous avons dit être un des principaux canaux de la grâce. Nous allons, comme de coutume, laisser parler les saints et les maîtres de la vie spirituelle.

« La simplicité, dit saint Vincent de Paul, nous fait aller droit à Dieu, et droit à la vérité, sans faste, sans biaisement ni déguisement, sans aucune vue de propre intérêt ni de respect humain (2). »

(1) Voir la *Vie de Monseigneur Affre*, par M. l'abbé Custan.

(2) *Abelly*, t. II, chap. XV.

« C'est, dit le P. Surin, l'unique regard de l'âme que l'Évangile appelle l'*œil simple*, qui n'envisage que Dieu et qui tend toujours à lui par la voie la plus courte (1). »

« La simplicité, dit saint Grégoire, est comme un jour serein dans l'âme qui n'est point obscurcie par les nuages de la fraude, du mensonge, de l'envie, ni par les déguisements ; mais qui emprunte sa lumière de la vérité même, et qui est éclairée des splendeurs de la présence de Dieu (2). »

C'est cette enfance spirituelle, si recommandée par notre divin Sauveur, comme étant la porte du Ciel. Pour parvenir à cette sainte enfance, dit le P. Surin, il faut trois choses qui se trouvent dans les enfants : 1° L'humilité, s'estimant peu, et ne s'élevant point de soi-même à de grandes choses, persuadé que l'on doit être de son incapacité et de sa faiblesse ; 2° La docilité, s'assujettissant aux autres aisément et vivant dans la dépendance ; 3° La douceur et la facilité à s'apaiser et à pardonner, après avoir reçu un déplaisir (3).

« Pour ce qui est de la simplicité qui regarde les actions, dit saint Vincent de Paul, elle a cela de propre, qu'elle fait agir bonnement, droitement, et toujours en vue de Dieu, soit dans les affaires, soit

(1) *Cat. sp.*, t. I.
(2) *S. Grég., sur les ps.*
(3) *Dial. spir.*, t. I.

dans les emplois, soit dans les exercices de piété, à l'exclusion de toute sorte d'hypocrisie, d'artifice et de vaines prétentions (1). »

Cette disposition habituelle de l'âme plaît beaucoup à Dieu qui aime, ainsi qu'il le dit lui-même, *à converser et à habiter avec les simples*. Suivant saint Jean Climaque, il fixe sa demeure dans le fond de l'âme simple, contracte avec elle une alliance sainte, comme celle d'un époux avec une épouse, et la comble de ses caresses spirituelles (2).

« Pour connaître l'excellence de cette vertu, dit encore saint Vincent, il faut savoir qu'elle nous approche de Dieu, et qu'elle nous rend semblables à lui par la conformité qu'elle nous fait avoir avec lui, en tant qu'il est un Être très-simple. Ce que Dieu est par essence, nous devons nous efforcer de l'être par cette vertu, autant que notre faiblesse en est capable (3). »

« Le maître le plus zélé pour l'instruction et les progrès de son élève, dit Guilloré, ne l'est pas autant que l'est le divin Esprit pour l'instruction et l'avancement dans la perfection des âmes simples. Il les instruit lui-même, et leur en apprend plus par un seul rayon de sa divine lumière, que ne pourraient le faire tous les livres. C'est ce qui fait que des per-

(1) *Abelly*, t. II, chap. XV.
(2) *S. Jean Clim.*, dans l'éch.
(3) *Abelly*.

sonnes simples et sans instruction parlent quelquefois mieux des choses spirituelles que les plus savants docteurs.

« Il se plaît à embraser ces âmes du feu sacré de son amour, et souvent sans qu'elles s'en doutent. Leur cœur est comme une fournaise sacrée; aussi parlent-elles comme des séraphins des choses de l'intérieur, elles qui hors de là ne savent rien dire.

« Ce divin Esprit conduit ces âmes comme par la main; il les dirige en tout par ses lumières et ses secrets mouvements; il leur fait remarquer et leur reproche leurs moindres imperfections; il les pousse continuellement à acquérir une plus grande pureté de cœur et les appelle sans cesse au fond d'elles-mêmes, pour y jouir de ses doux et aimables entretiens.

De leur côté, ces âmes parlent à Dieu avec une incroyable familiarité; elles lui exposent en enfants leurs peines et leurs chagrins; lui ouvrent leur cœur avec une simplicité enfantine; s'entretiennent avec lui de ce qui les regarde comme un ami le ferait avec son ami; se plaignent à lui de lui-même, quand il semble les délaisser et s'éloigner d'elles, pour augmenter par cet apparent abandon la force de leur amour.

« N'est-ce pas là un état merveilleux de l'âme, dont la simplicité est le fondement? Qui ne vous aimera et ne vous chérira, chère et précieuse simpli-

cité? Vertu rejetée et méprisée, que je vous prends de grand cœur pour mon unique partage! Que je devienne enfant par vous (1)! »

(1) Voir les *Œuv. de Guil.*, max. x, chap. III.

CHAPITRE VII

LES EFFETS DE LA GRACE DANS LES AMES FIDÈLES

L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

FIN GÉNÉRALE DES OPÉRATIONS DE LA GRACE.

L'imitation de Jésus-Christ, perfection du chrétien et but unique des œuvres de la grâce. — Soin que mettait saint Vincent de Paul à copier en tout notre divin Sauveur.

C'est une des lois de la nature physique que les objets tendent à retourner aux lieux d'où ils sont sortis ; il en est de même dans l'ordre spirituel. La grâce sortie du ciel et émanée du sein de la Divinité, tend à y retourner, et à y conduire avec elle les âmes qui l'ont reçue. Jésus-Christ Notre-Seigneur étant *la voie* qui mène à son Père céleste, la grâce nous porte à l'imitation de ce parfait modèle de toute sainteté ; à cet objet unique des complaisances de notre Père qui est dans les cieux. Aussi toute notre perfection se réduit à copier le plus exactement et le plus parfaitement possible ce prototype,

que Dieu, dans sa miséricorde et dans son amour pour la nature humaine, nous a donné comme point de mire et comme règle de conduite. Plus nous l'imiterons parfaitement, plus notre sainteté sera grande, plus notre salut sera assuré; c'est ce qui a porté tous les saints à s'efforcer de marcher le plus qu'ils le pourraient sur les traces du Fils de Dieu fait homme, afin d'être en toutes choses notre modèle. Voilà pourquoi ils se demandaient si souvent à eux-mêmes, comme on le voit dans l'histoire de leur vie : « Si mon Sauveur était à ma place, que ferait-il dans cette circonstance; que dirait-il, que répondrait-il dans cette occasion? Comment jugerait-il de cette chose? » Ils voulaient par là s'habituer à penser, à juger, à parler et à agir comme l'Homme-Dieu.

Mais, parmi les fidèles imitateurs de notre divin Maître, peu de saints se sont autant fait remarquer que l'a fait saint Vincent de Paul dans cette pieuse étude. L'amour qu'il avait pour Notre-Seigneur, dit Abelly, faisait qu'il ne le perdait presque jamais de vue, marchant toujours en sa présence, et se conformant à lui dans toutes ses actions, ses paroles et ses pensées. Je puis dire avec vérité, et nous le savons tous, que saint Vincent ne parlait presque jamais qu'il n'alléguât en même temps, ou quelque maxime, ou quelque action du Fils de Dieu, tant il était rempli de son esprit. J'ai souvent admiré

comme il appliquait si bien et si à propos les paroles et les exemples de ce divin Sauveur, et cela en tout ce qu'il conseillait ou commandait ; et j'ai ouï dire à l'un des plus anciens prêtres de notre Congrégation, M. Portail, qui le connaissait et le pratiquait depuis plus de quarante-cinq ou cinquante ans, que saint Vincent était une image des plus parfaites de Jésus-Christ qu'il eût connues sur la terre, et qu'il ne lui avait jamais ouï dire ni vu faire aucune chose que par rapport à Celui qui s'est proposé aux hommes pour modèle et qui leur a dit : *Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme j'ai fait moi-même....*

« Un célèbre docteur, demandant un jour à un prêtre de la Mission qui observait fort saint Vincent, quelle était la propre et principale vertu du saint, celui-ci lui répondit : « C'est l'imitation de Notre Seigneur Jésus-Christ, parce qu'il l'a toujours devant les yeux pour s'y rendre conforme ; c'est son livre et son miroir, dans lequel il se regarde en toutes rencontres. Lorsqu'il se trouve en quelque doute pour savoir comment il doit faire une chose pour être parfaitement agréable à Dieu, il considère aussitôt de quelle façon Notre-Seigneur s'est comporté en pareille rencontre, ou bien ce qu'il en a dit et déclaré par ses maximes.... »

« L'étude continuelle du saint était donc d'imiter Jésus-Christ et de se rendre conforme à ce divin

Modèle, non-seulement en sa manière d'agir et de parler, mais aussi en toutes ses dispositions intérieures, en ses plus saints désirs et en ses plus parfaites intentions; en sorte qu'en tout et partout il ne désirait et ne prétendait autre chose, sinon ce que ce divin Sauveur avait désiré et prétendu, qui était que Dieu fût de plus en plus connu, honoré, aimé, servi et glorifié, et que sa très-sainte volonté fût entièrement et parfaitement accomplie..... Il se conformait non-seulement aux désirs et aux intentions du Fils de Dieu, mais encore à ses déplaisirs, à ses douleurs et à ses angoisses intérieures. Oh! qui aurait pu entrer dans les secrets du cœur de ce fidèle et zélé imitateur de Jésus-Christ? Il l'aurait vu, comme celui de son divin Maître, tout pénétré de douleur à la vue des péchés innombrables qui se commettent contre Dieu; tout rempli d'aversion contre les maximes du monde, si opposées à celles de l'Évangile..... (1). »

A l'exemple de saint Vincent de Paul, appliquons-nous d'une manière toute spéciale à imiter Jésus-Christ; unissons tout le bien que nous faisons, toutes les peines que nous souffrons, aux bonnes œuvres et aux souffrances du Sauveur, afin que cette union donne aux nôtres un mérite qu'elles n'auraient pas d'elles-mêmes. Mais ce à quoi nous devons mettre

(1) *Vie de saint Vincent de Paul*, liv. III, chap. VIII, sect. II.

notre principale application, c'est à imiter Notre-Seigneur dans les exemples qu'il nous a donnés des vertus chrétiennes et religieuses. C'est à quoi nous inclinera la grâce, comme à son terme, Jésus nous ayant dit lui-même, que *tout arbre qui ne porte pas de bons fruits est inutile, et n'est propre qu'à être jeté au feu.* Nous allons donc parler dans les paragraphes suivants des fruits de la grâce ou de la pratique des vertus chrétiennes et religieuses, à l'imitation du Sauveur.

§ Ier

IMITATION DE JÉSUS-CHRIST DANS SON AMOUR POUR SON PÈRE.

Amour de Jésus-Christ pour son Père. — Les œuvres, preuves de l'amour. — Sentiment de saint Vincent de Paul sur les preuves du véritable amour. — Celui de sainte Thérèse. — L'amour divin est le grand destructeur de l'amour-propre. — En quoi consiste ce dernier. — Les effets funestes de cet amour dans les âmes. Quel en est le contre-poison. — Amour de sainte Catherine de Gênes pour Dieu. — Touchantes effusions de cœur par saint Thomas de Ville Neuve sur l'amour divin.

« Jésus-Christ, dit le P. Grou, a aimé son Père de tout son cœur. La première chose qu'il a faite en entrant au monde a été de se donner à lui, et cette donation a été entière, absolue et irrévocable. Ce ne fut pas non plus un don vague, général et sans objet déterminé. Il connut alors, dans le dernier détail et de la manière la plus distincte, à quoi ce

don l'engageait. Il sut quelles étaient les volontés de son Père sur lui, combien elles étaient rigoureuses, quel sacrifice il exigeait de lui. Il accepta ce sacrifice, il s'y dévoua avec l'amour le plus fort et le plus généreux. S'il eût été possible que son Père lui demandât quelque chose de plus, il n'eût point balancé à y consentir : car son amour était de beaucoup supérieur aux terribles épreuves par lesquelles il devait passer. Une fournaise d'amour embrasa dès lors, dévora et consuma ce cœur adorable. Mais quelle immense, quelle ardente fournaise! Tout le feu qui brûle dans le ciel les esprits célestes et les âmes bienheureuses, tout celui qui a été allumé sur la terre et qui le sera jusqu'à la fin des siècles dans le cœur des justes et des saints, n'ont rien de comparable au feu qui brûla le cœur de Jésus-Christ. Il est certain, au moins pour ce qui est des hommes, que tout ce qu'ils ont eu, et tout ce qu'ils auront à jamais d'amour pour Dieu, ne sont que de faibles écoulements, qui partent de cette source.

« L'habitude de la charité est infuse dans nos cœurs avec le baptême, et elle nous impose l'obligation de donner notre cœur à Dieu dès que nous avons assez de raison pour le connaître. Combien peu de personnes cependant remplissent cette obligation aussitôt qu'elles le peuvent! Combien peu persistent dans cette donation en avançant en âge, et ne la révoquent point, lorsque les occasions dangereuses

s'offrent !.... — Qui le croirait, si une malheureuse expérience ne le prouvait jusqu'à l'évidence, ce don de notre cœur que Dieu sollicite avec tant de force, qui lui est dû si légitimement à tant de titres, que toutes les raisons prises de notre intérêt nous pressent de lui accorder ; ce don est la chose du monde qui nous coûte le plus, pour laquelle nous avons le plus de répugnance, et que nous lui refusons avec le plus d'obstination. Il faut que Dieu nous l'arrache, en quelque sorte, par une grâce spéciale, sans quoi il ne l'obtiendrait jamais. Quelle honte pour nous !

« Jésus-Christ a aimé son Père de tout son cœur : toutes ses affections ont été pour lui. Il n'a rien aimé qu'en vue de son Père, et du même amour qu'il avait pour lui; jamais le moindre partage. Son cœur tendait droit à Dieu, sans le plus léger détour, avec une vivacité de mouvement, une rapidité inconcevable ; ou plutôt, il demeura toujours abîmé et perdu en Dieu. Qu'aimait-il dans sa sainte Mère, dans saint Joseph, dans ses Apôtres, dans tous les hommes? Dieu, uniquement Dieu. Il ne voulait et ne pouvait y aimer autre chose. Où sont les saints dont toutes les affections soient vouées à Dieu (1)?..... »

Le premier résultat de notre application à imiter Jésus-Christ doit donc être de nous porter à aimer Dieu de tout notre cœur. Mais ne l'oublions jamais,

(1) *Intérieur de Jésus*, chap. XXXVII.

et c'est Jésus lui-même qui nous l'a dit : l'amour se prouve par les œuvres. A l'imitation de notre divin modèle, c'est par notre parfaite conformité à la volonté divine, conformité qui nous portera à accomplir tous les préceptes du Seigneur et à agréer en tout la conduite de sa providence à notre égard, que nous prouverons notre amour. « Aimons Dieu, disait saint Vincent de Paul, aimons Dieu, mes frères, mais que ce soit aux dépens de nos bras, que ce soit à la sueur de nos visages. Car, bien souvent, tant d'actes d'amour de Dieu, d'amour de complaisance, de bienveillance, et autres affections et pratiques intérieures d'un cœur tendre, quoique très-bonnes et très-désirables, sont néanmoins très-suspectes, quand on n'en vient point à la pratique de l'amour effectif. En cela, dit Notre-Seigneur, mon Père est glorifié, *que vous rapportiez beaucoup de fruit*. Et c'est à quoi nous devons bien prendre garde, car il y en a plusieurs qui, par la raison qu'ils ont l'extérieur bien composé, et l'intérieur rempli de grands sentiments de piété, se croient être quelque chose; mais quand on en vient au fait et qu'ils se trouvent dans l'occasion d'agir, ils demeurent court. Ils se flattent des désirs de leur imagination échauffée; ils se contentent des doux entretiens qu'ils ont avec Dieu dans l'oraison; ils parlent même comme des anges. Mais, au sortir de là, est-il question de souffrir pour Dieu, de se mortifier,

d'instruire les pauvres, d'aimer qu'il leur manque quelque chose, d'agréer les maladies ou quelques autres disgrâces? Hélas! ils n'y sont plus; le courage leur fait défaut. « Non, non, ne nous y trompons pas, *toute notre vertu est dans l'action.* » Il assurait avoir appris cette maxime d'un grand serviteur de Dieu, qui, étant sur son lit de mort, répondit à une personne qui lui demandait quelques mots d'édification : « Je vois clairement maintenant que ce que l'on « prend souvent pour contemplation, ravissement, « extases, n'est que fumée; que cela procède le plus « souvent des ressorts naturels d'un esprit qui a « quelque inclination et facilité au bien; au lieu que « l'action bonne et parfaite est le véritable carac- « tère de l'amour de Dieu. »

Saint Vincent disait encore : « La perfection de l'amour ne consiste pas dans les extases, mais bien à faire la volonté de Dieu; et celui-là entre tous les hommes sera le plus parfait qui aura sa volonté plus conforme à celle de Dieu. Notre perfection consiste à unir tellement notre volonté à celle de Dieu, que la sienne et la nôtre ne soient plus qu'un même vouloir et un non-vouloir. Celui qui excellera davantage en ce point sera le plus parfait. Lorsque Notre-Seigneur voulut enseigner le moyen d'arriver à la perfection à cet homme dont il est parlé dans l'Évangile, il lui dit : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix et qu'il*

me suive. Or, je vous demande, qui est-ce qui renonce plus à soi-même ou qui porte mieux la croix de la mortification, et qui suit plus parfaitement Jésus-Christ, que celui qui s'étudie à ne faire jamais sa volonté et à faire toujours celle de Dieu (1).

Sainte Thérèse pensait comme saint Vincent de Paul.

« Le véritable amour, disait-elle, ne consiste pas à répandre des larmes, ni à sentir ces douceurs et ces tendresses que la plupart des gens désirent pour en faire leur consolation ; mais il consiste à servir Dieu avec droiture de cœur, à le servir avec courage, et à pratiquer l'humilité (2). »

Le principal effet de l'amour divin dans un cœur est donc d'y détruire ou du moins d'y affaiblir notablement l'amour-propre, ennemi mortel de l'amour de Dieu. « Quiconque veut être à Dieu, doit mourir à soi-même, » disait avec raison la bienheureuse Véronique Guiliani (3).

« Il est, dit le P. Saint-Jure, un amour de soi-même bon ; Notre-Seigneur nous l'apprend clairement, lorsqu'il nous commande d'aimer le prochain comme nous-même. Il suppose donc que nous nous aimons nous-même d'un amour qui est bon et rai-

(1) Abelly, *Vie de saint Vincent de Paul*, v. I, chap. XIX, et liv. III, chap V.

(2) Voir la vie de la sainte, chap. II.

(3) Voir sa vie dans Godesc.

sonnable, puisqu'il nous le donne pour la règle et la mesure de celui que nous devons porter au prochain. Cet amour est toujours bon, lorsqu'il est conforme à la raison et aux commandements de Dieu, et que nous nous aimons pour tendre et arriver à la fin pour laquelle il nous a faits, c'est-à-dire procurer à nos corps et à nos âmes les biens éternels.

« Mais il est un amour de nous-même qui est mauvais : c'est lorsque nous nous aimons contre la volonté de Dieu, et d'une manière défendue par ses lois, pour satisfaire notre propre volonté, nos mauvais désirs et nos passions déréglées. C'est en ce sens qu'on prend ordinairement l'amour-propre dont nous parlons ici. C'est une affection et une inclination de bienveillance que nous avons pour nous et tout ce qui nous regarde. Aimer, au jugement de tout le monde, c'est vouloir et faire du bien à la personne aimée. L'amour de nous-même nous porte donc à nous vouloir et à nous faire du bien. C'est une application continuelle à nous-même, un retour perpétuel d'estime, d'approbation et de tendresse, la recherche en tout de nos satisfactions; c'est un regard favorable que nous jetons sur nous, pour accorder à notre corps et à nos sens ce qu'ils souhaitent selon leurs inclinations naturelles, et un soin de leur donner tout ce qui peut les contenter, lors même que Dieu est offensé et le salut compromis.

« Nous avons tous cet amour-propre; il n'est aucun homme en cette vie, quelque saint et quelque élevé en grâce qu'il soit, en qui il ne se trouve, parce que toute la nature humaine a été corrompue et déréglée par le péché. Tous ont péché en Adam, ainsi que l'enseigne saint Paul; d'où il faut conclure que chaque homme est corrompu dans tout son être; que son âme avec toutes ses facultés, et son corps avec tous ses membres, ont participé à la corruption. Le sentiment originel d'amour, qui en tout nous élevait vers Dieu, est devenu, étant ainsi vicié, une pente rapide qui nous entraîne en tout vers nous-même.

« L'amour de l'homme pour lui-même est non-seulement en lui, mais il y a pénétré si profondément qu'il est comme un poison répandu dans toutes les facultés de l'âme et du corps. Il est dans ses os, dans la moëlle même de ses os, et il s'insinue jusque dans la partie la plus intime de son âme. Il n'est point d'action où il n'entre et ne répande son venin. Il n'en est point de si pure qu'il ne souille, point de si sainte qu'il ne profane, point de si élevée qu'il n'abaisse jusqu'à lui. Il n'est aucune grâce dont il n'abuse, aucun moyen de salut dont il ne pervertisse l'usage, et dont il ne fasse son aliment et son jeu. L'homme, entraîné par ce malheureux penchant, se sert même de Dieu, qui doit être sa fin dernière, comme d'un moyen pour satisfaire ses

intérêts et ses goûts, se recherchant soi-même jusque dans les pratiques de la piété chrétienne. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que, quoiqu'il soit partout en nous, il s'y déguise avec tant de ruses, s'y cache avec tant d'artifices, qu'on a toutes les peines du monde à le découvrir, parce que le premier mal qu'il fait à l'âme, c'est de l'aveugler....

« L'amour-propre, empoisonnant ainsi tout ce qui est en nous, devient la source de tous nos maux et de toutes nos fautes. C'est pour cela que saint Thomas dit que la racine de tous les péchés est l'amour de soi-même. On devrait plutôt appeler l'amour de soi-même *haine de soi-même*, puisque c'est la cause de tous nos maux. C'est dans ce sens que Notre-Seigneur a dit : *Qui aime son âme la perdra.*

« Faisons donc tous nos efforts pour rompre les liens qui nous attachent ainsi à nous-même, puisque ce malheureux amour-propre détruit et gâte tout. Nous le pouvons, avec la grâce de Dieu. Cependant il ne faudra pas nous décourager si, malgré nos efforts et nos peines, il en reste toujours quelque chose. Il est si profondément attaché à notre être et si enraciné, que, quoi que nous fassions, il nous sera impossible de l'arracher entièrement.... Travaillons de toutes nos forces à nous désoccuper de nous en tout, afin de détruire ou du moins de réformer cette malheureuse inclination qui nous porte toujours vers nous. Efforçons-nous de vider nos âmes et nos corps

du poison de l'amour-propre et de recouvrer, autant que possible, la rectitude de notre première origine, qui nous faisait sans cesse tendre à Dieu et regarder en tout sa gloire.

« Beaucoup d'auteurs ont parlé de l'amour-propre et ont indiqué les remèdes à employer contre cette maladie intérieure; mais le vrai et l'unique remède, c'est de changer l'amour de nous-même en un véritable amour de Dieu (1). »

Pour obtenir la destruction du tyran qui nous asservit et ne nous laisse pas un instant de liberté, donnons le change à notre nature, comme le conseille si judicieusement le saint évêque de Genève; portons toutes nos affections vers Dieu, véritable centre de nos cœurs, seul objet digne de notre amour. Faisons-en le sujet de nos pensées, de nos désirs, de nos discours et de nos actions, et peu à peu nous recouvrerons la vraie liberté des enfants du Seigneur. C'est là le vrai moyen de nous guérir de ces susceptibilités qui nous causent tant de petits chagrins, et malédifient assez fréquemment le prochain.

Entrons donc dans les sentiments de sainte Catherine de Gênes, qui disait souvent :

« Que puis-je désirer autre chose, ô mon Dieu, « sinon que mon cœur puisse brûler et être con-

(1) Saint-Jure, *l'Homme relig.*, t. II, chap. VIII.

« sumé pour vous sur la terre? Je ne veux que vous « seul, et je ne goûterai point de repos jusqu'à ce « que je sois cachée et abîmée dans votre divin Cœur, « dans lequel toutes les formes créées disparaissent. « O mon Dieu! dit-elle dans ses dialogues, vous rete- « nez votre amour en vous-même, parce que les « hommes, distraits par les choses de la terre, « refusent de le recevoir! O terre, que donneras-tu « en échange à ces hommes que tu engloutis (1)? »

Répétons aussi souvent, avec saint Thomas de Villeneuve :

« Seigneur, vous me commandez de vous aimer « en toutes choses, et par-dessus toutes choses; « vous me le commandez de la manière la plus « stricte, sous peine d'être privé à jamais de « la vision de votre face également aimable et ado- « rable, que les anges désirent sans cesse de con- « templer. Eh quoi! est-il possible, ô mon Dieu, « que je porte l'ingratitude et la bassesse au point « d'avoir besoin d'un semblable précepte? Ayant été « créé à votre image, racheté par le sang précieux « de votre Fils, et comblé de tant de grâces, com- « ment est-il nécessaire que vous me commandiez « de vous aimer? Ah! mon Dieu, vous me confon- « dez par ce précepte. Mais, ô commandement infi- « niment doux, infiniment aimable! ô fardeau facile

(1) Voir la vie de la sainte dans God. sous le 14 sept.

« à porter ! je vous rends, ô mon Dieu, d'immor-
« telles actions de grâces, de m'avoir obligé de vous
« aimer, par une loi aussi sainte et aussi désirable.
« Qu'y a-t-il de plus agréable, de plus juste et de
« plus glorieux que de vous aimer ? Se peut-il trouver
« une créature capable de vous connaître sans vous
« aimer ? Si vous me défendiez de vous aimer, une
« telle défense me paraîtrait impossible et insuppor-
« ble. Cette idée seule m'effraie plus que tous les maux
« et tous les tourments de l'enfer. O malheureuses
« créatures, qui êtes condamnées à ce lieu de suppli-
« ces parce que vous n'aimez pas, parce que vous
« haïssez et blasphémez votre Créateur. Voilà donc le
« retour dont vous payez ses miséricordes ! Puissé-je
« périr, ô mon Dieu, plutôt que de cesser jamais de
« vous aimer ! Si je vous oublie, que ma main droite
« soit en oubli ; que ma langue s'attache à mon
« palais, si je ne me souviens de vous et si vous
« n'êtes pas l'objet de ma joie et de mon amour !
« Qui pourrait chercher des excuses pour l'accom-
« plissement d'un précepte aussi léger et aussi
« agréable ? Avec quelle justice, ô mon Dieu, ne
« damnez-vous pas éternellement ceux qui aiment
« mieux brûler en enfer que de vous aimer (1) ? »

Comment nos cœurs pourront-ils demeurer froids et insensibles, si nous répétons souvent ces paroles

(1) Godesc., 14 sept. Vie du saint.

si brûlantes d'amour? Ayons-les donc souvent présentes à la mémoire, et que nos lèvres elles-mêmes se plaisent à les prononcer!

§ II

IMITATION DE JÉSUS-CHRIST DANS SON AMOUR POUR LE PROCHAIN.

Amour de Jésus-Christ pour les hommes. — Le soin qu'il a pris de nous inculquer la divine vertu de charité. — De quelle manière les premiers chrétiens et les religieux des premiers siècles de l'Église pratiquaient le précepte du Sauveur. — Les moines du monastère de saint Théodose. — Ceux du monastère qui était près d'Alexandrie du temps de saint Jean Climaque. — Le soin que prenait saint Vincent de Paul de recommander la pratique de la charité aux religieuses qui étaient sous sa conduite. — Le manque d'estime pour le prochain conduit au manque de charité. — La médisance est grandement opposée à la charité. — Combien ce vice est commun dans certaines maisons religieuses. — La patience à l'égard des défauts du prochain, effets de la charité. — Exemple admirable de patience chrétienne.

« L'amour du prochain, dit le P. Grou, est une suite nécessaire de l'amour de Dieu, car on ne peut aimer Dieu sans aimer ce qu'il aime et ce qu'il nous ordonne d'aimer; or Dieu aime les hommes, qui sont son ouvrage, et qu'il n'a créés que pour les rendre heureux; et il ordonne aux hommes, et spécialement aux chrétiens, de s'aimer les uns les autres. Ainsi, il nous est aisé de juger de l'amour que Jésus-Christ a eu pour les hommes par celui qu'il a eu pour Dieu.

La mesure de l'un a été la mesure de l'autre, et il les a portés l'un et l'autre aussi loin qu'ils peuvent aller (1). »

Laissons maintenant l'auteur des Exhortations monastiques développer cet important sujet, que nous n'avons trouvé nulle part ailleurs traité aussi bien; c'est ce qui nous a porté à transcrire presque en entier la conférence qu'il a laissée sur la charité fraternelle.

« De toutes les lois, dit cet auteur, qui nous sont imposées dans l'Évangile, il n'en est aucune que le Fils de Dieu ait établie avec plus de précaution et d'une manière plus impérieuse que celle de la charité envers le prochain. Il a usé de toutes sortes de moyens pour nous la faire comprendre, pour la graver dans nos cœurs, et pour nous obliger de nous y soumettre. Il a employé sa voix, ses actions et ses promesses pour nous faire obéir à ce précepte. Il nous ordonne la charité fraternelle par ses paroles, par l'exemple de sa vie, et par les couronnes qu'il nous propose.

« Qu'on m'écoute, dit-il, c'est moi qui parle; moi *qui suis venu sur la terre pour éclairer tous les hommes qui viennent en ce monde;* moi *qui suis la Lumière qui procède de la lumière;* moi *qui suis la Sagesse éternelle de mon Père;* moi *qui suis engendré*

(1) *L'Intérieur de Jésus*, chap. XXXVIII.

dans les splendeurs des saints ; moi qui suis le *souverain Législateur* des mortels, et qui ai l'autorité pour régler leur vie ; moi qui connais leurs besoins et qui sais ce qui leur est nécessaire ; moi qui m'intéresse dans leur salut ; moi qui les aime ; moi qui ne les regarde pas comme mes serviteurs, mais comme mes amis : c'est moi qui, par ce pouvoir, et dans cette disposition, veux leur faire un commandement. — — Quelle est donc, Seigneur mon Dieu, la loi que vous voulez nous imposer ? — Je vous commande de vous aimer les uns les autres. Voilà le commandement que je vous fais. Je ne vous ordonne point de vendre tous vos biens et d'en donner le prix aux pauvres ; je ne vous défends point le mariage et ne vous commande point la virginité ; je ne vous oblige point à renoncer à votre propre volonté pour suivre celle des autres ; ce sont là des vertus que je *conseille*, sans en faire une loi. Mais ce que je vous *commande*, c'est que vous vous aimiez les uns les autres ; la charité fraternelle est une vertu que je ne laisse pas à votre liberté : je veux absolument que vous la pratiquiez. »

« Et pour faire voir quelle obéissance il désire que nous rendions à cette loi, il l'a accompagnée de plusieurs circonstances qui la fortifient et qui ont une force toute particulière pour adoucir nos cœurs, apaiser nos passions et captiver notre amour. Entre ces circonstances, j'en remarque surtout six. La pre-

mière et la principale, c'est qu'il dit que la loi de la charité *est sa loi*, c'est-à-dire qu'elle l'est par excellence. C'est comme s'il disait : « Je suis l'auteur de tous les commandements évangéliques; mais celui qui me touche le plus sensiblement, et qui est comme le caractère de la loi de grâce, c'est le commandement de la charité. Quand je n'en aurais imposé aucun autre en prêchant mon Évangile, je n'aurais pas manqué à établir celui-là. Je pouvais me dispenser de faire les autres commandements; mais la loi de grâce ne peut subsister sans le précepte de la charité... » N'est-il pas vrai que si nous n'avons de la charité les uns pour les autres, non-seulement nous ne sommes pas religieux, mais nous ne sommes pas même chrétiens. Ne faisons pas profession de tendre à la perfection, si nous ne sommes fidèles à la loi de la charité...

« De toutes les promesses que Dieu peut nous faire, la plus avantageuse est celle de nous recevoir au nombre de ses enfants, de même qu'il n'est point de qualité plus honorable que celle d'enfant de Dieu. Mais à quelle vertu est attachée cette faveur? C'est à la charité. Il faut que nous aimions nos amis et nos ennemis, si nous voulons être les enfants de *notre Père qui est dans les cieux, lequel fait lever son soleil sur les méchants* qui l'offensent, aussi bien que sur *les bons qui le servent*, et *qui fait tomber la pluie sur les champs des hommes injustes, de même que*

sur ceux des justes. Nous savons, dit saint Jean, à quelle marque nous devons distinguer les enfants de Dieu des enfants du diable; c'est la charité qui est cette marque distinctive. *Tous ceux qui aiment leur prochain sont nés de Dieu;* ils sont de son alliance, ils tirent de lui leur origine. Et ils ne procèdent pas seulement de Dieu, mais ils lui sont semblables dans sa nature, *car Dieu est charité.* Par la charité, nous participons à l'essence divine, et nous faisons qu'*il demeure en nous et que nous demeurons en lui.* Par elle, nous vivons de la vie de la grâce, car, dit saint Jean, *nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie parce que nous aimons nos frères.* Comment se fait-il que nous, qui connaissons ces vérités, nous nourrissions des sentiments d'aigreur et d'aversion contre quelques-uns de nos frères (ou quelques-unes de nos sœurs)? Comment ne craignons-nous pas, en nous en éloignant, de nous éloigner de Dieu, de nous révolter ouvertement contre lui, de mépriser ses promesses, de renoncer à la vie, de demeurer dans un état de mort et de porter la marque la plus assurée de la réprobation?

« Nous ne devons pas regarder nos frères (ou nos sœurs) en eux-mêmes; ils peuvent avoir des défauts choquants et rebutants qui sont propres à nous éloigner d'eux; nous devons les considérer en tant qu'ils sont les amis, les enfants de Dieu et les membres de son divin Fils. Ces considérations nous rendront

aimables ceux qui, par ailleurs, pourraient mériter notre aversion et même notre haine...

« Quand nous aimons une personne, nous devons aimer tous ses amis ; nous devons entrer en société avec eux ; nous devons nous intéresser dans leurs affaires ; nous devons les servir autant qu'il est en notre pouvoir ; en un mot, nous devons les considérer comme des parties de notre ami ; autrement, notre amitié ne peut subsister. Puis donc que Jésus-Christ aime nos frères, il faut que nous les aimions, ou que nous renoncions à son amour.

« N'est-il pas vrai que l'amour que nous portons à un père s'étend à ses enfants ? Si nous trouvons abandonné un enfant dont nous aimons le père, nous lui offrons aussitôt notre secours. Nous ne regardons pas l'enfant en lui-même ; mais nous le considérons en son père, qui est notre ami ; comme il est une partie de son père, nous lui faisons, par un mouvement naturel, tout ce que nous ferions au père s'il avait besoin de nous. Or, nos frères sont des enfants de grâce qui sont quelque chose de la substance, du sang et du cœur de Jésus-Christ. Ils nous le représentent dans sa Passion et dans sa mort. Ils sont des participations de son sang, ils dépendent de son cœur. Comment pourrons-nous nous flatter de l'aimer, si nous ne les aimons ? Comment aimerons-nous ce bon Père, si nous n'aimons les enfants de son cœur ? L'amour que nous portons à Notre-

Seigneur ne lui semble point véritable et ne mérite point son approbation, si nous n'aimons ses enfants.

« Ne serait-ce pas une action tout à fait déraisonnable d'embrasser la tête de quelqu'un, et en même temps de le blesser dans les autres parties de son corps. Ce que dit saint Augustin sur ce sujet mérite d'être rapporté.

« Si quelqu'un, dit ce saint docteur, en vous baisant et en vous embrassant la tête, vous marchait en même temps sur le pied, n'est-il pas vrai que, durant ces baisers, vous crieriez et diriez : Que faites-vous? Vous me blessez. Vous ne diriez pas : Vous outragez ma tête, parce qu'elle serait honorée; mais la tête se plaindrait plus fortement de la douleur du pied, qu'elle ne témoignerait de satisfaction pour l'honneur qu'on lui ferait. Elle ne manquerait pas de dire : Retirez-vous de moi et ne me foulez pas le pied; vos honneurs me gênent, et je ne puis les souffrir. Vous êtes insensé, si vous ne voyez pas que par l'union qu'il y a entre mon pied et moi, je me trouve offensée de l'injure qu'il reçoit et que je ne puis me croire honorée, si je ne le suis dans tous les membres auxquels je suis unie. Si donc nous voulons aimer le Fils de Dieu, et ne pas aimer le prochain, mais l'offenser ou le traiter avec mépris et froideur, Jésus-Christ ne nous dira-t-il pas du haut du Ciel : « Vous voulez l'impossible ; vous voulez m'aimer, et ne pas m'aimer ; vous voulez m'aimer

dans une partie de moi-même, et m'abandonner dans l'autre ; vous voulez m'aimer dans la tête, et me négliger dans mes membres ; je suis un ; je ne puis souffrir ce partage. Si vous voulez m'aimer, il faut que vous aimiez tous les membres qui me sont unis (1). »

Les fidèles de la primitive Église. comprirent parfaitement le précepte et les leçons pratiques du Sauveur, qui avait le premier accompli son commandement, et de la manière la plus admirable et la plus héroïque, comme le prouve sa conduite envers les Juifs, envers Judas et envers ses bourreaux eux-mêmes. Aussi, la charité de Jésus unissait tous les premiers chrétiens, et cette union était telle, qu'ils paraissaient n'avoir, comme le dit l'écrivain sacré, qu'*un cœur et qu'une âme*.

Quand la charité des temps primitifs eut disparu du monde, elle se réfugia dans les déserts et dans les monastères. Rien de plus édifiant que le spectacle qu'offrait celui de Saint-Théodose, proche de Bethléem. On eût pris tous les religieux qui l'habitaient pour autant d'anges mortels ; unis ensemble par les liens de la charité et de la paix, ils formaient une famille spirituelle composée de membres appartenant à diverses nations, qui n'avait qu'un esprit, qu'un cœur et qu'une volonté (2).

Saint Jean Climaque rapporte qu'il avait vu près

(1) *Exhor. mon.*, 70e exhor.

(2) Voir la *Vie de saint Théodose.*

d'Alexandrie un monastère où habitait un très-grand nombre de religieux, liés entre eux par une charité si étroite, et si remplis de bienveillance les uns à l'égard des autres, qu'il en était dans l'admiration. Si, par un effet de la fragilité humaine, il arrivait que, parmi un si grand nombre, quelques-uns vinssent à avoir quelque différend, le premier d'entre les autres frères qui avait connaissance de la contestation la faisait cesser par un seul signe; si ce simple signe ne suffisait pas, il se mettait à genoux devant eux : il n'en fallait pas davantage pour les rappeler à la concorde et à l'union fraternelle.

C'est à cette concorde et à cette union des esprits et des cœurs qu'exhortait fortement saint Vincent de Paul, quand il faisait la visite des communautés dont il était supérieur.

« Il ne pouvait souffrir, dit Abelly, que dans les communautés l'on ne se témoignât pas assez d'estime les uns aux autres, ou que l'on vînt à dire quelque chose qui fût au désavantage du prochain. Il disait qu'il craignait fort la désolation des communautés, lorsque les personnes qui les composent ne se tiennent pas bien unies les unes aux autres, ce qui n'arrive jamais que par le manquement d'estime, de support et de charité; qu'il fallait que les religieuses se regardassent les unes les autres comme les épouses de Jésus-Christ, les temples du Saint-Esprit et les images vivantes de Dieu; et que, dans cette vue,

elles devaient se porter réciproquement de l'amour et du respect. Pour en venir là, il les exhortait particulièrement à deux choses : premièrement, à avoir recours à la bonté de Dieu, qui est tout amour et toute charité, pour lui demander part aux lumières et aux ardeurs divines de son Esprit ; secondement, à concevoir un grand désir de leur amendement, et à travailler en effet à s'amender des défauts et des manquements qu'elles pouvaient commettre contre la vertu de charité, faisant fidèlement l'examen particulier sur ce sujet, afin de corriger et d'ôter de leurs cœurs tout ce qui pourrait, en quelque manière que ce fût, altérer l'union qu'elles devaient avoir avec Dieu et entre elles (1). »

Les fautes commises contre la charité dans les maisons religieuses proviennent le plus communément, ainsi que vient de le dire saint Vincent de Paul, du manque d'estime, ou bien encore de l'examen trop attentif que l'on fait des petites bévues qui échappent à certaines personnes un peu légères. Quelquefois elles prennent leur source dans la vanité ou dans l'amour-propre blessé, et même dans un certain fonds de jalousie que l'on nourrit dans son cœur, sans trop s'en douter.

« Tous les manquements contre la charité, dit le P. Saint-Jure, prennent naissance dans les pensées de mésestime et dans la mauvaise opinion que l'on a

(1) *Vie de saint Vincent de Paul*, liv. III, chap. XI.

du prochain ; il faut donc bannir de son esprit ces pensées et en éloigner tout ce qui peut rendre à nos yeux le prochain vil et abject, et ne nourrir que des pensées propres à le faire estimer et aimer. Quand nous remarquerons une imperfection, et même un vice, ou que nous aurons connaissance d'une mauvaise action, si notre esprit en est frappé et nous porte à mal parler de la personne qui nous paraît coupable, résistons à cet assaut, réprimons notre langue, arrêtons-nous, et, suivant le sage conseil d'Epictète, disons à la tentation : « Attends un peu, avant que je juge le prochain, que je le méprise et que j'en parle mal ; laisse-moi t'examiner, afin que je sache qui tu es, d'où tu viens, ce que tu veux et où tu vas. » Ayons aussitôt recours, comme à notre refuge assuré, aux grandes considérations de la dignité du prochain, et tenons ferme jusqu'à ce que le combat soit terminé à notre avantage et que nous en sortions victorieux. Ne nous arrêtons pas à ce qu'il y a de vil et de méprisable dans le prochain ; allons jusqu'à son âme ; voyons-y l'image de Dieu et les traits éclatants de ses divines perfections (1). »

« Saint Bernard, dit le même auteur, assure que l'on trouve partout, dans les communautés religieuses, des personnes qui s'appliquent à étudier avec curiosité les actions des autres, même les bonnes, non pour les imiter, mais pour les blâmer....

(1) *L'Homme relig.*, t. II, chap. v, § IV.

La médisance prend souvent sa source dans la haine qu'on a pour une personne, dans l'envie qu'on lui porte, plus souvent encore dans l'orgueil; car, en faisant connaître les fautes d'autrui, on a toujours un sentiment secret qu'on n'en est pas coupable; on s'élève d'autant de degrés sur le prochain qu'on cherche à l'abaisser en faisant connaître ses défauts. Quelquefois ce penchant à la médisance vient d'une certaine facilité à parler, d'une intempérance de langue à laquelle il semble qu'on ne peut pas résister; et, comme notre nature corrompue est plus portée à voir le mal que le bien, il échappe toujours une foule de paroles qui blessent et souvent déchirent. Mais de quelque côté que vienne la médisance, elle est toujours l'ennemie de la charité (1). »

Ames religieuses, méditez attentivement le grand précepte de la charité, tel qu'il vous a été développé plus haut, et vous renoncerez, nous l'espérons, à une habitude incompatible avec le véritable amour de Dieu et du prochain. Que toutes nos critiques et nos plaisanteries mordantes nous pèseront à l'article de la mort, et qu'alors nous regretterons de ne pouvoir dire avec saint Ephrem mourant : « Avec la grâce de Dieu, je ne me rappelle pas avoir jamais médit de mon prochain. »

Un des principaux effets de la charité est de nous faire supporter patiemment les défauts et les misères

(1) *L'Homme relig.*, t. II, chap. v, § VII.

du prochain ; c'est ce qu'enseigne saint Paul, qui dit que *la charité est patiente. Portez les fardeaux les uns des autres,* nous dit le même saint Paul, *et vous accomplirez la loi de Jésus-Christ,* qui est toute de charité : comme s'il avait voulu nous dire : étant tous imparfaits, remplis de défauts et de misères, soyez patients les uns à l'égard des autres.

Mais pour pratiquer cette patience, si nécessaire quand on a des rapports habituels avec le prochain, comme cela a lieu quand on vit ensemble, il faut avoir la charité dans le cœur. Quels sont, demande saint Augustin, ceux qui se supportent réciproquement, sinon ceux qui s'entr'aiment par un effet de la charité chrétienne ? Sans cette vraie et cordiale charité, la vie de communauté est accablante et presque insoutenable. Un des grands desseins de la Providence, en nous donnant cette diversité d'humeurs, de goûts, d'inclinations et de caractères, qui nous rend si différents les uns des autres, a été de nous ménager l'occasion de pratiquer la patience et de nous rendre semblables à Dieu, qui est *très-patient*, qui nous supporte avec une bonté extrême et nous aime, malgré tous nos défauts, toutes nos misères et notre peu d'amabilité. C'est à cette patience chrétienne qu'a voulu nous former Jésus-Christ, notre modèle, qui, pendant les trois années de sa vie publique, a supporté avec une patience si constante les grossièretés et les grandes imperfections

de ses disciples, qui formaient sa société ordinaire.

Formée à l'école du Sauveur, et désirant marcher sur ses traces, sainte Catherine de Sienne nous a laissé des exemples admirables de patience chrétienne.

« Elle se fit la servante d'une vieille femme tellement infectée de la lèpre, que les magistrats de Sienne avaient ordonné qu'on la mît hors de la ville, dans la crainte qu'elle ne communiquât son mal aux autres. Cette malheureuse n'avait aucune reconnaissance pour les soins que lui prodiguait Catherine; elle l'accablait même de reproches et d'injures. Une conduite aussi indigne ne fit aucune impression sur la sainte, et elle ne se vengea que par un redoublement de zèle et de douceur.

« Elle se chargea aussi par charité du soin de panser une femme dont le sein était rongé par un horrible cancer, et qui était abandonnée de tout le monde; elle fut plus mal récompensée encore de ses peines. La malade ne se contenta pas de la maltraiter de paroles; elle porta la noirceur jusqu'à répandre contre elle des calomnies atroces. Catherine souffrit avec patience la flétrissure imprimée à sa réputation, et continua de faire ce qu'elle avait commencé, laissant à Dieu la justification de son innocence. Son humilité et ses prières fléchirent le Ciel en faveur de sa calomniatrice : elle se convertit, et rétracta publiquement les horreurs qu'elle avait avancées (1). »

(1) Voir la vie de la sainte dans Godesc., 30 avril.

§ III

IMITATION DE JÉSUS-CHRIST DANS SON AMOUR POUR LA PAUVRETÉ.

L'amour que le Fils de Dieu a fait paraître pour la pauvreté. — Prière admirable de saint François d'Assise pour demander à Notre-Seigneur l'amour de la pauvreté. — Estime du saint pour la pauvreté. — Jugement de sainte Claire sur cette vertu. — De quelle manière saint Vincent de Paul pratiquait la pauvreté. — Le P. Surin, modèle de la pauvreté évangélique. — Les douceurs et les consolations spirituelles que procure la pratique exacte de la pauvreté. — Pourquoi si peu de personnes goûtent ces ineffables jouissances. — Illusions de certaines religieuses au sujet de la pauvreté. — Maximes de saint Jean de la Croix sur la pauvreté.

« Le Fils de Dieu, dit l'auteur des *Exhortations monastiques*, ne s'est pas contenté de nous découvrir les trésors qui sont cachés dans la pauvreté volontaire, et de nous la conseiller de la manière la plus pressante et la plus persuasive, il a voulu encore joindre l'exemple au conseil et la consacrer dans sa personne.

« En effet, quoiqu'il ait pratiqué toutes les vertus dans un degré très-éminent, il semble néanmoins qu'il n'en est aucune dont il nous ait donné des exemples aussi frappants et aussi illustres que de la pauvreté. Il était riche, dit saint Paul, et il ne pouvait qu'il ne le fût, puisqu'étant Dieu, il était Seigneur du ciel et de la terre et qu'il en possédait tous

les biens ; il a voulu néanmoins paraître dans l'état d'une pauvreté extrême, afin de nous enrichir des trésors de sa grâce. Il a choisi une mère pauvre, et en naissant il est venu au monde, dit saint Bernard, dans un si parfait dépouillement, qu'il fallut le mettre dans une crèche, parmi des animaux. Les langes dans lesquels il fut enveloppé furent le signe que les anges donnèrent de sa naissance, et ce ne fut pas sans mystère, dit ailleurs le même saint Bernard : ils en usèrent de la sorte pour nous apprendre avec quel soin il consacrait la pauvreté dans sa personne. Il n'a jamais eu, comme le remarque le même saint docteur, de propre maison pour se retirer ; il n'a pas eu où reposer sa tête ; il n'a pas eu où faire la Pâque avec ses disciples ; il n'a pas eu de quoi payer le tribut ; il n'a vécu que d'aumônes, et en mourant il était nu sur la croix.

« Les apôtres qu'il attira à sa suite, et auxquels il communiqua les prémices et la plénitude de son esprit, étaient pauvres, et la principale alliance qu'il a contractée a été avec les pauvres. Il s'est uni aux pauvres, tant il a aimé la pauvreté, par une espèce d'incarnation, que nous pouvons appeler une incarnation morale, en s'attribuant toutes leurs misères. Comme il y a eu communication de propriétés entre la nature divine et la nature humaine par la vertu de l'union hypostatique, en sorte que la toute-puissance a été donnée à l'homme et la morta-

lité à Dieu ; ainsi Jésus-Christ s'est rendu propres la faim, la soif, la nudité, et toutes les autres disgrâces des pauvres. Quand ils ont faim, il a dit qu'il avait faim ; quand ils ont soif, qu'il avait soif ; quand ils sont nus, qu'il était nu. Et ne croyons pas qu'il n'ait donné cette gloire qu'à la pauvreté nécessaire ; s'il s'unit à cette pauvreté, qui n'est tout au plus que la matière de la vertu, il s'unit à plus forte raison à la pauvreté évangélique, qui est vertueuse en elle-même, et si vertueuse, que saint Bernard la compare au martyre, en observant que la même récompense lui est promise dans l'Évangile. Je demande maintenant si Notre-Seigneur pouvait porter plus loin les exemples de la pauvreté, et s'il pouvait nous témoigner plus hautement l'estime qu'il en faisait (1). »

C'est sans doute ce qui a fait dire au saint homme M. Boudon :

« Les amours de Jésus pour la pauvreté sont inconcevables. Au même moment que ce divin Sauveur se fait voir au monde, il y paraît vêtu des livrées de cette vertu. Il y entre par la pratique la plus rigoureuse de la pauvreté, n'ayant pour maison qu'une étable, pour tous meubles qu'un peu de paille et des pierres. Il passe sa vie dans la petite boutique d'un pauvre charpentier, exerçant lui-même le métier d'un chétif artisan ; et dans le temps de ses

(1) *Exh.* 36, sur les richesses de la pauvreté religieuse.

divines prédications il se met dans la dépendance des libéralités et des aumônes des bonnes âmes (1).»

C'est la contemplation des exemples du Sauveur qui porta saint François d'Assise à lui faire cette admirable prière, qui partait d'un cœur épris de l'attrait le plus violent pour les beautés de la pauvreté évangélique :

« O mon Seigneur, montrez-moi les sentiers de la pauvreté, car je brûle d'amour pour elle, et ne peux sans elle avoir de repos. Vous m'avez donné, Seigneur, la grâce d'en comprendre l'excellence, et je la vois méprisée de tous, abandonnée comme une misérable veuve : et cependant elle est la reine de toutes les vertus. Ceux qui font profession de l'aimer, de la défendre, la laissent, la négligent, et souvent même ils sont les premiers à l'attaquer et à la persécuter. Et vous, Seigneur, vous l'avez tant aimée, que vous êtes descendu du trône éclatant que vous possédiez dans le ciel, pour vous unir à elle par des liens indissolubles, et former par ce moyen un nombre considérable d'enfants de perfection.

« Mais si vous avez aimé la pauvreté, elle s'est aussi unie intimement à vous. Elle vous a reçu, au sortir du sein de votre Mère, dans une étable; elle vous a couché dans une crèche entre deux animaux. Pendant tout le cours de votre vie, vous n'avez pas fait un pas sans elle, car vous n'aviez pas où repo-

(1) *Vie du P. Surin*, 2e partie, chap. IX.

ser votre tête. Elle vous a assisté dans tous les combats de votre passion, et lorsque les apôtres vous abandonnèrent lâchement elle ne vous quitta pas. Il fallait que vous fussiez crucifié, elle vous a fait attacher nu à une croix grossière, avec de gros clous. Lorsque vous mouriez de soif, elle n'a pas seulement voulu vous donner une goutte d'eau pure : elle vous a fait donner du fiel et du vinaigre. A votre mort, elle a préparé le tombeau et le suaire ; rien n'était à vous. Au moment de votre résurrection, elle vous fit laisser le suaire et les bandelettes. Voilà ce que la pauvreté a fait pour vous ; aussi, vous l'avez menée triomphante dans le ciel, vous lui avez promis dès ce monde le royaume des cieux et la béatitude, vous lui avez donné le pouvoir de marquer de son sceau ceux qui veulent tendre à la perfection. Qui pourrait ne pas aimer de tout son cœur la pauvreté? O mon Seigneur Jésus-Christ pauvre, je vous prie de me donner la pauvreté, de m'enrichir de ce trésor; marquez-moi de son sceau ; qu'elle soit à jamais et à moi et aux miens ; faites que jamais rien ne nous appartienne. Dans tous nos besoins, nous demanderons, nous mendierons, pour vous imiter (1). »

Conformément à l'esprit de cette admirable prière, saint François d'Assise s'efforçait d'inspirer à ses religieux la plus haute estime pour la pratique de la pauvreté. Un jour qu'ils lui demandaient

(1) *L'Homme relig.*, t. I, chap. v, § IX.

laquelle de toutes les vertus était la plus agréable à Dieu : « La Pauvreté, leur dit-il, est la voie du salut, la nourrice de l'humilité et la racine de la perfection. Les fruits en sont cachés, mais ils se multiplient par une infinité de moyens (1). »

Sainte Claire, formée à l'école de saint François, et fidèle imitatrice de ses vertus, avait aussi une estime singulière pour la pauvreté. « Elle voyait dans cette vertu le retranchement de tous les objets propres à enflammer les passions. Elle la regardait comme l'école de la patience, par les occasions qu'elle offre de souffrir diverses sortes de privations, et comme le moyen de parvenir à ce parfait détachement du monde, dans lequel consiste l'essence de la véritable piété. Elle aimait à considérer jusqu'à quel point Jésus-Christ l'avait pratiquée pour notre salut, à sa naissance et durant l'exercice de son sacré ministère. Elle se rappelait sans cesse qu'il n'avait point eu dans le monde où reposer sa tête, et qu'il n'avait vécu que de ce qu'on lui donnait volontairement. Elle s'appliquait surtout à méditer le dénûment universel qui accompagna sa mort, et elle désirait ardemment de retracer en elle, du moins en quelque chose, un état auquel le Fils de Dieu s'était assujetti pour remédier à nos maux et pour guérir la corruption de la nature humaine (2). »

(1) God., *Vie de saint François*, 4 oct.
(2) Vie de la sainte, 12 août.

Saint Vincent de Paul, fidèle à marcher en toutes choses sur les traces du Sauveur, chérissait aussi et pratiquait d'une manière bien généreuse, quoique sans ostentation, la vertu de pauvreté.

« Il aimait, dit Abelly, à être nourri et vêtu pauvrement, et il était ravi quand quelque chose lui manquait, soit pour le vivre, soit pour le vêtement, soit pour les commodités et les nécessités de la vie. C'était par amour de la pauvreté qu'il portait ordinairement ses soutanes fort usées, et même rapiécées; que ses habits de dessous étaient fort pauvres, et quelquefois tout rompus. Un seigneur de marque qui le visita un jour, lui voyant une soutane tout usée, avec des pièces aux manches, en fut si touché, qu'étant sorti d'avec lui, et se trouvant dans une bonne compagnie, il dit que la pauvreté et la propreté de M. Vincent l'avaient grandement édifié.

« Lorsqu'il allait au Louvre pour parler à la reine, ou pour assister au conseil, dont il faisait partie, c'était toujours avec ses habits ordinaires, pauvres et grossiers, sans jamais en vouloir prendre d'autres. Un jour, Mgr le cardinal Mazarin le prenant par sa ceinture, qui était toute déchirée, la fit considérer à toute la compagnie et dit en riant : « Voyez comme « M. Vincent vient habillé à la cour, et la belle cein- « ture qu'il porte ! »

« Quand il avait besoin de se chauffer en hiver,

il ne voulait pas qu'on mît au feu, sinon fort peu de bois, craignant de faire le moindre dégât du bien de la maison, disant que c'était le bien de Dieu et des pauvres, dont nous n'étions que les dispensateurs, et non pas seigneurs, et duquel, par conséquent, il faudrait rendre un compte exact devant Dieu, aussi bien que de tout le reste ; qu'il fallait employer le nécessaire, et jamais au delà.

« Il s'est trouvé plusieurs fois à la campagne sans argent ; pressé du besoin de manger, il était ravi d'aller chez quelque pauvre laboureur demander un morceau de pain pour l'amour de Dieu..... (1) »

Pour ne pas trop multiplier les citations, en rapportant ce qu'un si grand nombre de saints ont dit ou fait en preuve de leur estime et de leur grande affection pour la vertu de pauvreté, nous nous contenterons de joindre aux exemples déjà cités celui du P. Surin, homme éminemment rempli de l'esprit de Jésus-Christ.

« Le P. Surin, dit M. Boudon, avait reçu la grâce de la pauvreté par la profession religieuse ; mais il n'avait pas reçu cette grâce en vain, il s'y était rendu fidèle..... On l'a vu longtemps dans une chambre sans table, sans oratoire, ayant pour tout meuble un petit escabeau. C'était par un effet de la vertu de pauvreté qu'il était dans une si grande indifférence pour tout ce qu'on lui présentait, étant con-

(1) *Vie de saint Vincent*, liv. III, chap. XVIII.

tent de tout, comme un pauvre qui n'a rien que ce que l'on veut lui donner.

Cet amour pour la pauvreté lui donnait de grandes tendresses pour tous les pauvres ; il avait un plaisir incroyable à prêcher ceux de la campagne. La compassion qu'il avait pour les pauvres était si grande, qu'il eût volontiers donné son sang pour les soulager dans leur misère. « Si j'avais, disait-il quelquefois, « de l'or ou de l'argent dans mes os, je les ferais de très-grand cœur casser pour l'en tirer, afin de secourir les pauvres (1). »

Dieu, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, récompense, même dès cette vie, suivant sa promesse, et il le fait en Dieu, les âmes généreuses qui, pour marcher sur les traces de son Fils, embrassent les pratiques, si dures pour la nature, de la pauvreté volontaire. Dire les consolations ineffables dont il les comble, le contentement et la joie qu'il leur fait goûter, même parmi les privations les plus pénibles, cela n'est pas permis aux bouches profanes; c'est une espèce de mystère qu'il appartient à ceux-là seuls qui ont mérité de jouir de ces faveurs de dévoiler. Écoutons donc un de ces heureux enfants de la pauveté volontaire, et apprenons de lui à admirer et à louer la bonté du Seigneur, qui traite si magnifiquement ceux qui quittent tout pour son amour.

« Nous ne voyons pas, dit le P. Bourdaloue, de

(1) Voir la *vie du P. Surin*, par M. Boudon, 2e part., chap. IX.

mondains contents du monde, et nous voyons des serviteurs et des servantes de Dieu contents du Dieu auquel ils se sont dévoués. Nous ne voyons point de riches contents de leurs richesses, et nous voyons des pauvres évangéliques contents de leur pauvreté. Nous ne voyons point d'ambitieux contents de leur fortune, et nous voyons des hommes solidement humbles contents de leur abaissement. Nous ne voyons point de sensuels contents de leurs plaisirs, et nous voyons des hommes non-seulement morts, mais crucifiés pour le monde, contents de leurs austérités et de leurs croix. En un mot, nous voyons ces béatitudes de Jésus-Christ, en apparence si paradoxales et si incroyables, authentiquement et sensiblement vérifiées : je veux dire des hommes, dans la vue de Dieu et par un zèle ardent de plaire à Dieu, heureux de souffrir, heureux de pleurer, heureux de ne posséder rien, parce qu'au milieu de tout cela ils possèdent Dieu, pendant que le monde, avec toutes ses prospérités et ses fausses joies, ne peut être heureux ni content. Avoir Dieu pour partage et pour récompense, voilà le sort avantageux de ceux qui cherchent Dieu de bonne foi et avec intention pure. Le dirai-je, et me permettrez-vous de m'en rendre à moi-même le témoignage? Tout pécheur et tout indigne que je suis, voilà ce que Dieu, par sa grâce, m'a fait plus d'une fois sentir. Combien de fois, Seigneur, m'est-il arrivé de goûter avec

suavité l'abondance de ces consolations célestes dont vous êtes la source, et qui sont déjà sur la terre un paradis anticipé ! Combien de fois, rempli de vous, ai-je méprisé tout le reste, et compté le monde pour rien! Vous bannissiez de mon cœur les vains plaisirs; mais, pour empêcher que mon cœur ne les regrettât, vous y entriez à leur place, et dès là, Seigneur, la privation de ces plaisirs était pour moi plus délicieuse que n'en avait jamais été ni n'en aurait pu être la possession. Or, si, dans ce lieu de bannissement et d'exil, où je ne vois qu'à travers le sombre voile de la foi, vous remplissez déjà mon cœur, que sera-ce dans cette bienheureuse patrie, où je vous verrai face à face? Si, en vertu de la profession que j'ai faite quand j'ai quitté le monde pour vous suivre, je me tiens déjà si riche de votre pauvreté, que sera-ce, et que dois-je espérer de richesses de votre sainte demeure? Si de souffrir pour vous est un si grand bien, que sera-ce de régner pour vous? et que serai-je dans la participation de votre gloire, puisqu'il m'est déjà si glorieux et si doux d'avoir part à vos abaissements (1)? »

Mais pour jouir de ce divin centuple, promis dès ici-bas à la pauvreté évangélique, aux humiliations et aux souffrances qui en sont les compagnes inséparables, il faut être vraiment pauvre d'esprit, étant dégagé de cœur et d'affection de tout le créé, et libre

(1) Bourdaloue, *Avent*, *récompense des Saints*, 2e partie.

de ces désirs et de ces regrets, qui sont comme autant de liens qui empêchent le cœur de s'élever vers Dieu, de s'unir à lui, et de trouver la paix et le repos de l'âme.

« La pauvreté, dit le P. Saint-Jure, doit être intérieure et extérieure : il faut d'abord abandonner effectivement toutes les choses temporelles ; il faut en outre les abandonner de cœur. Là est l'essence de la vertu et du vœu de pauvreté. La pauvreté n'est pas une vertu, dit saint Bernard, mais l'amour de la pauvreté ; et les pauvres ne sont déclarés bienheureux par la bouche de Notre-Seigneur qu'autant qu'ils sont pauvres d'esprit et d'affection. Le P. Lefèvre, premier compagnon de saint Ignace, avait coutume de se dépouiller tous les ans de ce qu'il avait et de le changer ; de sorte qu'il n'y avait rien de plus pauvre et de plus dénué que lui par le sentiment intérieur du cœur.

« Si vous vous sentez quelque affection dans le cœur pour quelque objet, portez-le à la supérieure, ou, avec sa permission, donnez-le, changez-le, défaites-vous-en ; là est le remède le plus efficace de votre mal.... Il n'est pas cependant nécessaire, pour être pauvre d'esprit, de se défaire tout de suite d'un objet pour lequel on sent quelque affection, car toute affection n'est pas contraire à la pauvreté d'esprit, mais seulement celle qui attache, lie et captive le cœur, occupe et embarrasse l'esprit, comme lors-

qu'on regarde une chose comme nous appartenant, qu'on la cache, qu'on a de la peine à la prêter ou à la céder aux autres.....

« Pour pratiquer avec plus de facilité et plus de constance la pauvreté, dit le même auteur, il faut toujours avoir les yeux sur Notre-Seigneur, qui, étant infiniment riche, s'est fait pauvre pour l'amour de nous...

« Regardez toujours les choses que l'on vous donne dans la communauté, et dont vous vous servez, comme n'étant pas à vous, et rien n'est plus vrai; puisque le vœu que vous avez fait vous rend incapable de posséder la moindre chose en propre..... Quand on vous prendra quelque chose sans vous en parler, quand on vous la demandera, qu'on la retiendra plus longtemps que vous ne l'aviez dit, qu'on la gâtera et qu'on la rendra en mauvais état, ne vous fâchez pas, parce que rien ne vous appartient.....

« Lorsque vous aurez quelque chose à souffrir, même dans le nécessaire, ne murmurez pas, ne trouvez pas cela étrange; on ne vous fait point de tort; c'est là le résultat de votre vœu; dites alors : « Voilà ce que j'ai promis et ce à quoi je me suis obligée. » Il est une infinité de pauvres dans le monde qui souffrent avec patience bien plus que vous. Montrez donc de la force et du courage en

supportant sans plaintes les inconvénients de votre position...

« Il faut enfin remarquer que notre nature, viciée par l'amour-propre, qui nous fait toujours appréhender qu'il ne nous manque quelque chose, est fort ennemie de la pauvreté et a une grande inclination à avoir du bien. Les religieuses doivent donc se tenir soigneusement sur leurs gardes, pour que le désir des richesses ne se rallume pas peu à peu dans leur cœur, et qu'elles ne reprennent pas, au moins d'affection, ce qu'elles ont donné à Dieu (1). »

Nous devons signaler une illusion dans laquelle tombent un certain nombre de religieuses, et contre laquelle doivent avoir soin de se prémunir celles qui désirent arriver à la perfection : c'est la persuasion que dès-là que les supérieures ont permis d'avoir ou de garder une chose, on peut le faire en toute sûreté de conscience, sans aller contre l'esprit de pauvreté et même contre l'essence du vœu qui, néanmoins, tend à dépouiller et à enlever tout le superflu, et à ne permettre l'usage que du nécessaire. Écoutons ce que dit sur ce point important et si peu médité, le P. Guilloré dans son *Traité des Illusions :*

« On ne peut mettre en doute que la permission que l'on a obtenue des supérieurs de posséder quelque chose ne rende ordinairement cette possession

(1) *L'Homme relig.*, t. I, chap. v, § VIII.

licite, et ne doive la justifier aux yeux de Dieu ; autrement le pouvoir des supérieurs serait de nul effet et illusoire. Néanmoins, il arrive assez souvent que, parmi les permissions obtenues des supérieurs pour avoir ou garder quelque chose, il en est plusieurs qui blessent la pauvreté. En effet, parmi ces permissions, les unes ont pour but de procurer à la nature une foule de commodités et d'adoucissements du vœu de pauvreté, qui blessent évidemment la vertu de pauvreté. La conscience s'alarme et s'inquiète, elle fait de vives représentations ; mais on les apaise et on les étouffe même en se disant à soi-même : « J'ai la permission. » Comme si les supérieurs, en donnant une permission qu'ils n'ont souvent accordée qu'à l'importunité, avaient eu l'intention de décharger leurs inférieurs des sacrifices attachés à la pauvreté évangélique, et qui en font le principal mérite. Il en est de même des permissions qui ont pour but de procurer des superfluités inconvenantes à l'état religieux. Si les supérieurs eussent été mieux informés, ils n'eussent pas donné une permission qui aurait chargé leur conscience sans décharger celle de leurs inférieurs (1). »

Le vrai moyen d'éviter de tomber dans l'illusion qui vient d'être signalée, c'est de bien se remplir des

(1) Voir le livre II des *Illusions*, du P. Guilloré, traité IV, chap. I ; comme déjà plusieurs fois je l'ai dit, j'ai abrégé l'auteur, en émettant ses pensées.

maximes suivantes, extraites des ouvrages de saint Jean de la Croix :

« Il faut faire bon visage à la pauvreté, non-seulement quand le commode, mais aussi quand le nécessaire nous manque : car ce n'est pas être pauvre que de vouloir ne manquer de rien.

« Le pauvre d'esprit est plus content et plus joyeux dans la disette que dans l'abondance des choses.

« Dès que vous perdrez l'esprit de pauvreté en ne méprisant pas toutes choses, vous tomberez en mille nécessités spirituelles et temporelles.

« Notre sollicitude nous appauvrit plus que le manquement des choses.

« Les soins d'un véritable pauvre ne doivent être employés qu'à chercher le royaume de Dieu, selon la doctrine de notre divin Maître, car celui qui se réduit à rien pour donner tout à Dieu, reçoit tout de Dieu et ne manque jamais de rien.

« Si l'on oublie tout pour Dieu, je me rends caution pour tout (1). »

(1) *Max. spir.*, 10e max.

§ IV

IMITATION DE JÉSUS-CHRIST DANS SON AMOUR POUR LA CHASTETÉ.

Éloges que les saints Pères ont donnés à la chasteté. — Estime qu'en a faite Jésus-Christ. — Beau passage de saint Ambroise sur ce sujet. — Ce qu'ont fait les saints pour mettre à couvert le précieux trésor de la chasteté. — Précautions du P. Jean Chrysostome, religieux Franciscain, pour conserver intacte sa chasteté. — Danger des amitiés naturelles, surtout entre personnes de différent sexe. — Maximes de saint Jean de la Croix sur le dégagement du cœur.

« Les saints Pères, dit l'auteur des *Exhortations monastiques,* n'ont guère fait paraître leur éloquence avec plus d'éclat que quand ils l'ont employée à donner des louanges à la virginité. Elle est, dit saint Athanase, un trésor inépuisable, une couronne toujours verdoyante, le temple de Dieu, la demeure du Saint-Esprit, une perle précieuse, la victorieuse de la mort et de l'enfer. — Cette vertu, dit saint Jean Chrysostome, est autant élevée au-dessus du mariage que le ciel l'est au-dessus de la terre, et que la nature des anges surpasse celle des hommes. — Elle est, dit saint Augustin après saint Cyprien, la fleur de l'Église, la beauté et l'ornement de la grâce, la plus illustre portion du troupeau du Christ. — Tertullien la nomme la fleur des bonnes mœurs, la beauté de la chair, l'ornement du corps, l'honneur

de la nature humaine, le fondement d'une parfaite sainteté. — Saint Bernard dit que la virginité est si excellente, que Dieu n'a pas voulu la rendre commune en la commandant ; mais qu'il s'est contenté de la conseiller, afin de lui conserver son prix.

« Le vœu de chasteté nous approche de Dieu ; c'est le Saint-Esprit qui nous apprend cette vérité en nous disant *que l'homme s'unit à Dieu par l'intégrité de son corps, et par sa parfaite pureté.* — La Trinité, dit saint Grégoire de Nazianze, est vierge. Ce qui a fait dire à saint Ambroise, que la virginité s'est élevée jusqu'au ciel, pour y trouver le modèle de son imitation. — Le Fils de Dieu, dit saint Thomas, venant au monde, a voulu naître d'une mère vierge, et il a lui-même conservé la virginité toute sa vie. O incomparable Marie, vous demandez comment étant vierge, vous deviendrez mère ? Mais sachez que c'est à cause de cela même que vous serez Mère de Dieu ; car si vous connaissiez un homme, vous seriez incapable de concourir en cette qualité au grand et ineffable mystère de l'Incarnation. C'est la virginité, dit saint Ambroise, qui s'élevant au-dessus des nues, de l'air, des anges et des astres, est allée trouver le Verbe dans le sein de son Père (1). »

Pour achever l'éloge de la virginité, écoutons ce qu'en a dit ailleurs le même saint Ambroise :

(1) *Exh. sur la chasteté.*

« La pudeur, dit ce saint docteur s'adressant aux vierges chrétiennes, en colorant vos joues, vous rend excellemment belles. Retirées hors de la vue des hommes, comme des roses solitaires, vos grâces ne sont point soumises à leurs faux jugements. Toutefois, vous descendez dans la lice, pour disputer le prix de la beauté, non de celle du corps, mais de celle de la vertu, beauté qu'aucune maladie n'altère, qu'aucun âge ne fane, et que la mort même ne peut ravir (1). »

Plus la chasteté est excellente, plus le démon, de concert avec notre chair, avec laquelle il entretient des intelligences secrètes, et qu'il impressionne au moyen des sens, s'efforce de nous ravir ce précieux trésor, ou du moins de lui porter atteinte. C'est ce qu'ont reconnu les saints de tous les siècles, et ce qui les a portés à prendre tant de précautions pour ne pas donner de prise à leur ennemi. C'est ce qui leur a inspiré une si grande vigilance sur leurs sens, une si grande haine pour leur chair, jusqu'à la traiter en adversaire de leur bonheur éternel, la châtiant sévèrement quand elle essayait de se révolter contre l'esprit. Tout le monde sait avec quelle dureté saint Paul traitait son corps, afin de résister avec succès à l'ange de Satan qui *le souffletait* par ses tentations importunes. Tout le monde connaît la

(1) *Traité de la Virginité.*

manière dure envers eux-mêmes dont se comportèrent saint Benoit et saint Bernard pour se punir ou des premiers mouvements d'une nature déréglée ou d'un moment de faiblesse. Le premier se roula nu dans des épines déchirantes qui mirent tout son corps en sang ; le second s'enfonça jusqu'au cou dans un étang glacé, d'où on le retira à demi mort. Tout le monde connaît les précautions de prudence chrétienne recommandées par les saints docteurs, dans les rapports même indispensables entre personnes de différent sexe : précautions qui sont sévères en elles-mêmes, mais que la faiblesse de notre nature, et la facilité de notre cœur à se coller à tout ce qu'il approche, rendent nécessaires. L'expérience de tous les siècles a fait voir que ces précautions sont pleines de sagesse, et l'effet de l'inspiration de l'Esprit-Saint. Aussi toutes les âmes qui ont été saintement éprises d'affection pour la pureté ont-elles eu soin de s'y conformer avec la plus grande rigueur.

On rapporte d'un saint religieux nommé le P. Jean Chrysostome, qu'il était de la dernière exactitude sur tout ce qui a rapport à la chasteté. Un jour, dit l'auteur de sa vie, une religieuse du nombre de celles qu'il dirigeait, lui ayant demandé une demi-heure pour converser avec lui et l'aider à se délasser pendant la récréation, il ne voulut jamais y consentir.— Mon Père, lui dit cette sœur peinée du refus, vous ne

savez que nous mortifier. — Ma sœur, répondit le saint religieux, on demande de vous une grande pureté d'âme, une grande pureté de corps et une grande pureté de conscience. Vous êtes des vierges consacrées à Jésus-Christ ; vous ne devez pas rechercher à converser avec les créatures. — La nature, lui répliqua la pauvre fille un peu émue, ne trouve guère de consolation auprès de vous, vous êtes un père de fer ; vous ne savez que prendre le monde à la gorge pour l'étouffer, et l'écorcher depuis les pieds jusqu'à la tête. — Ah ! s'écria le saint homme, c'est ainsi qu'il faut faire. » A peine pouvait-il souffrir que les religieuses qu'il gouvernait pensassent à lui. C'est ce qui lui fit répondre à une autre qui, le voyant faible et abattu, lui demandait comment il se portait : « Allez, ma sœur, il ne faut pas qu'une religieuse « se mette tant en peine de la santé de son confes- « seur. » Ce fut ce même esprit de pureté qui éclatait en toutes circonstances qui lui fit dire à une fille à laquelle il avait par charité parlé avec une sorte de tendresse, parce qu'elle avait été cause d'une terrible persécution qu'on lui avait suscitée : « Je vous « ai témoigné de l'affection plus qu'à l'ordinaire ; « mais à l'avenir, comme votre opposition est passée, « je ne vous parlerai plus de la sorte. » Une si grande exactitude à éviter tout ce qui aurait pu blesser même légèrement la chasteté, obtint du Ciel les grâces les plus précieuses, par le moyen desquelles il

mena une vie angélique sur cette terre d'épreuves et de combats (1).

Dieu, qui veut couronner dans le séjour de sa gloire les efforts que nous aurons faits ici-bas pour pratiquer la vertu, et réformer notre nature viciée et dégradée, permet au démon de l'impureté de nous tendre mille piéges et mille embûches. Une des manières dont il nous attaque le plus souvent, c'est de remplir notre imagination d'une foule d'images sales et impures, afin que, nous arrêtant à les considérer, notre volonté se porte au mal, et en conçoive le désir. Du désir à l'action, il n'y a qu'un pas, comme le remarquent les saints docteurs. Pour nous soustraire à ce danger et déjouer les projets de notre perfide ennemi, il faut rejeter les pensées mauvaises aussitôt que nous nous en apercevons. « Quand on est attaqué par des pensées sales, dit le P. Saint-Jure, il faut les rejeter, afin de ne pas y consentir. Il y a deux manières de le faire: nous pouvons d'abord détourner notre esprit et notre pensée de la chose mauvaise qui nous est représentée, n'en tenir aucun compte, la mépriser, et la laisser passer sans daigner seulement la regarder et y faire attention. Cette pratique est excellente, surtout pour les pensées contre la pureté, dont on ne se débarrasse jamais mieux que quand on les méprise, et que l'on y réflé-

(1) *L'Homme int. ou Vie du P. Jean Chrysostome*, 1re partie, chap. VI.

chit le moins possible. L'application que l'on met à examiner si on a consenti ou non, jette dans de grands troubles, et fait revenir ces pensées en foule. Pour peu que l'idée des choses impures touche notre entendement, elle le souille et lui nuit. Il ne faut donc y songer jamais si l'on peut, ou, si quelque image se présente à l'esprit, il faut en détourner son attention, pour n'en conserver aucune idée.

« On peut, en second lieu, prendre les armes et s'en servir contre cette mauvaise pensée, pour la vaincre, en faisant le signe de la croix sur son cœur, en élevant son esprit à Dieu pour lui demander son secours, ou en produisant intérieurement un acte de la vertu opposée au vice dont on est tenté (1). »

Si la vigilance sur les pensées qui s'offrent à notre esprit est si nécessaire pour résister aux attaques du démon impur, la vigilance sur les affections de notre cœur ne l'est pas moins. Le cœur, étant comme la citadelle de nos facultés et la place forte où se retire la volonté, une fois au pouvoir de l'ennemi, il est difficile de l'en chasser. Comme donc il est gluant de sa nature, qu'il s'attache facilement aux personnes qui lui sympathisent, et surtout à celles d'un autre sexe, il faut une grande vigilance sur nous-même, et sur tous les mouvements de ce pauvre cœur, pour ne pas le laisser former des amitiés trop naturelles, où le poison de la sensualité se glisse facilement, et

(1) *L'Homme religieux*, t. I, du vœu de chasteté, chap. VI, § V.

vient vicier des rapports qui à l'extérieur n'offrent rien de mauvais. Écoutons ce qu'a dit sur ce sujet le P. Bourdaloue; il l'a traité en maître, et en maître versé dans la connaissance du cœur humain.

« Comme il y a des cœurs plus sensibles les uns que les autres, il y a aussi des amitiés beaucoup plus affectueuses et plus tendres; et c'est surtout entre les personnes de différent sexe que ces sortes d'amitiés sont plus communes. Amitiés d'estime mutuelle, d'inclination naturelle, de conformité d'humeur, de sympathie, sans qu'il y entre de la passion: du moins c'est ainsi qu'on veut se persuader que se passent les choses. Amitiés qui ne servent, ce semble, qu'à la société, à l'entretien, au délassement de la vie, et où l'on ne voudrait pas permettre qu'il se glissât le moindre désordre. De là amitiés dont on ne se fait aucun scrupule, parce que l'on se flatte d'y garder toute l'honnêteté et toute l'innocence chrétienne. Mais que cette innocence est suspecte! et de tous les piéges que doivent craindre certaines âmes qui d'elles-mêmes ne sont pas vicieuses, et qui ont un fonds d'honneur et de vertu, voilà sans contredit le plus subtil et le plus dangereux. En effet, selon la disposition la plus ordinaire de notre cœur, il est bien difficile, et même presque impossible, que ces amitiés prétendues innocentes ne soient pas, ou peu à peu ne deviennent pas criminelles en plus d'une

manière : criminelles par le péril qui y est attaché, et où l'on s'expose volontairement ; criminelles par le scandale souvent qu'elles causent; criminelles par les impressions qu'elles font sur l'esprit et sur le cœur, et par les sentiments qu'elles produisent; enfin, criminelles par les extrémités où elles entraînent, et les chutes funestes où elles précipitent : vérités dont il ne faudrait pas d'autre preuve que l'expérience.

1° Amitiés criminelles par le péril qui y est attaché, et où l'on s'expose volontairement. Car qu'est-ce qui forme ces amitiés sensibles et tendres ? ce n'est pas la raison, mais c'est le penchant du cœur : ce sont les sens, d'où vient que ces amitiés sont quelquefois bizarres et si mal assorties, parce que les sens sont aveugles, et que le cœur dans ses affections, bien loin de consulter toujours la raison, agit souvent contre elle et la combat. Quoi qu'il en soit, toute liaison où les sens ont part, et où le cœur n'est attiré que par le poids de l'inclination et la pente de la nature, doit être d'un danger extrême. Pourquoi ? c'est que les sens, non plus que le cœur, ne tendent qu'à se contenter, et que dans les progrès qu'ils laissent faire à leurs désirs tout naturels et tout humains, ils ne mettent point de bornes. Non pas que le cœur tout d'un coup, ni que les sens prennent tellement l'empire sur la raison, qu'ils l'obligent de se taire; non pas qu'ils en éteignent toutes les lumières, et qu'ils entreprennent d'abord de nous

porter au-delà du devoir, et de nous faire franchir les bornes de la conscience : tout charnels et tout grossiers qu'ils sont, ils y procèdent avec plus d'adresse; et c'est ce qui rend leurs atteintes d'autant plus dangereuses et plus mortelles, qu'elles se font moins apercevoir.

« Cette amitié, dans sa naissance, n'est qu'une estime particulière de la personne, de sa modestie, de sa retenue, de sa sagesse. Elle plaît, parce qu'avec des manières engageantes elle a du reste de la fermeté dans l'esprit, de la droiture dans le cœur, une régularité irréprochable dans la conduite. Quel sujet y aurait-il donc de s'en défier, et quel péril peut-il y avoir à entretenir une connaissance fondée sur de si excellentes qualités : sur la probité, l'ingénuité, la candeur d'âme, les bonnes mœurs, le mérite? C'est ainsi qu'on se rassure : mais cela même où l'on pense trouver sa sûreté, c'est justement ce qui doit inspirer plus de défiance, puisque c'est ce qui augmente le danger. Car, sans que ce soit une proposition outrée, il est certain qu'une personne mondaine, dissipée, d'une vertu équivoque et réputée telle, serait beaucoup moins à craindre. On en concevrait du soupçon et du mépris, on s'en garderait, on s'en dégoûterait. Mais celle-ci, qu'on estime, touche d'autant plus le cœur, qu'elle paraît plus estimable et qu'elle l'est. On s'y attache; et si l'attache devient réciproque, eût-on d'ailleurs les intentions les plus

pures, et fût-on de part et d'autre dans les plus saintes résolutions, on ne peut plus guère compter ni sur cette personne, ni sur soi-même (1).

« Voilà pourquoi il est alors d'une conséquence infinie d'user d'une grande réserve à se voir et à se parler ; et c'est aussi pour cela que les Pères et les saints Docteurs se sont toujours si hautement récriés contre les longues et les fréquentes conversations des personnes de sexe différent. Ils n'ont point distingué là-dessus les états, les caractères, les emplois ; ils n'ont point considéré si c'étaient des personnes pieuses, ou ayant la réputation de l'être ; si c'étaient des personnes libres, ou dévouées à Dieu ; si c'étaient des personnes du monde, ou des personnes d'église ; des personnes séculières, ou des personnes religieuses. Ils ont compris que, dans toutes les conditions et dans toutes les professions, partout, nous nous portons nous-mêmes, et avec nous-mêmes toute notre fragilité. Ils se sont donc expliqués en général, et sur ce point ils nous ont tracé les règles les plus sévères et en même temps les plus nécessaires.....

2° Amitiés criminelles par les impressions qu'elles font sur l'esprit et sur le cœur, et par les sentiments

(1) Cette doctrine est celle de tous les saints Pères, et spécialement de saint Augustin. Le vénérable P. Sortorio Caputa disait que le diable attache d'abord à la vertu, afin de persuader qu'il n'y a aucun danger à courir ; il fait ensuite aimer la personne pour elle-même, après quoi il tente et cause la ruine spirituelle des âmes qu'il prend ainsi dans ses filets.

qu'elles y produisent. C'est une erreur en matière d'impureté de ne compter pour péché que certaines fautes grossières. Tout ce qui ne va pas jusque-là, on le traite de bagatelles, ou tout au plus de menus péchés? Mais qu'est-ce néanmoins que ces menus péchés, qu'est-ce que ces bagatelles où l'on se laisse aller si aisément et habituellement dans le cours d'une amitié sensible et tendre? Ce sont mille idées, mille pensées, mille souvenirs d'une personne dont on a incessamment l'esprit occupé; mille retours et mille réflexions sur un entretien qu'on a eu avec elle, sur ce qu'on lui a dit et ce qu'elle a répondu, sur quelques mots obligeants de sa part, sur une honnêteté, une marque d'estime que l'on en a reçue; sur ses bonnes qualités, ses manières engageantes, son humeur agréable, son naturel doux et condescendant; en un mot, sur tout ce qui s'offre à une imagination frappée de l'objet qui lui plaît et qui la remplit : ce sont, en présence de la personne, certaines complaisances de cœur, certaines sensibilités où l'on s'arrête, et qui flattent intérieurement, qui excitent, et qui répandent dans l'âme une joie toujours nouvelle; ce sont, dans toute la conversation, des termes de tendresse, des expressions vives et pleines de feu, des protestations animées et cent fois réitérées, des assurances d'un dévouement parfait et sans réserve; ce sont, dans toutes les façons d'agir, des airs, des démonstrations, des attentions, des soins, de petites libertés,

ou, pour mieux les nommer, des badineries et des puérilités souvent indignes du caractère des gens qui se les permettent, et dont ils devraient rougir. Or, je demande si l'on peut croire raisonnablement que, dans les impressions que tout cela fait et doit faire sur l'esprit, sur le cœur, sur les sens, il n'y a rien qui puisse blesser la plus délicate de toutes les vertus, qui est la pureté chrétienne? Comment, si près de la flamme, n'en ressentir aucune atteinte? Comment, dans un chemin aussi glissant, ne tomber jamais? Comment au milieu de mille traits demeurer invulnérable? Est-il rien qui nous échappe plus vite que notre esprit, rien qui nous emporte avec plus de violence que notre cœur, rien qu'il nous soit plus difficile de retenir que nos sens? A peine une vertu angélique y suffirait-elle. Du moins, les âmes les plus retirées et les plus pures, malgré la solitude où elles vivent, malgré leur vigilance continuelle, malgré toutes leurs austérités et leurs pénitences, ont encore de rudes combats à soutenir et craignent en bien des moments de s'être laissé vaincre : que faut-il conclure des autres (1)?

Terminons cet important sujet par les maximes suivantes, extraites des ouvrages de saint Jean de la Croix, et bien propres à mettre à l'abri des dan-

(1) Bourdaloue, pensées; amitiés sensibles et prétendues innocentes.

gers des amitiés naturelles dont vient de parler le spirituel P. Bourdaloue :

« Si vous voulez aimer quelque chose avec Dieu, c'est une preuve que vous ne l'estimez pas beaucoup, puisque vous le mettez en parallèle avec la créature, qui n'est que misère et laideur, en comparaison de la beauté infinie du Seigneur.

« Si vous mettez toute votre satisfaction dans le parfait oubli des créatures, vous trouverez partout votre cœur en paix, satisfait et dilaté, parce qu'alors il ne sera qu'à Dieu.

« Comme il ne faut qu'un petit lien pour empêcher un oiseau de voler, il ne faut qu'une petite affection à un objet créé pour empêcher l'âme de s'élever à Dieu. Rompez ce filet, et tout ira bien (1).»

§ V

IMITATION DE JÉSUS-CHRIST DANS SON AMOUR POUR L'OBÉISSANCE.

Jésus parfait modèle d'obéissance. — La manière dont les saints ont entendu et pratiqué l'obéissance. — Les religieux d'Égypte. — Ceux du monastère de Tabenne. — Saint Lambert, évêque de Maëstricht. — Saint François d'Assise. — Sentiment de saint Ignace sur l'obéissance. — Celui de saint François Xavier. — De saint Vincent de Paul. — Avantages que procure l'obéissance. — Les caractères de la vraie obéissance. — Ses écueils.

Pour connaître quelle a été l'affection de Jésus-Christ pour la vertu d'obéissance, il nous semble

(1) *Vie de S. Jean de la Croix*, par Collet, 7e, 8e et 10e max. spir.

qu'il suffit de bien méditer cette parole, sortie de sa bouche divine, et qui nous révèle le fond de son âme : « *Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père.* » Qu'y a-t-il en effet de plus naturel à l'homme que de prendre la nourriture à laquelle est attachée son existence ? Aussi une pente presque irrésistible le porte vers les aliments qui doivent réparer ou soutenir ses forces.

Cet empressement que l'homme fait paraître pour conserver sa vie en prenant une nourriture réparatrice, le Sauveur l'éprouvait pour l'obéissance, en accomplissant la volonté de son Père. Il se portait vers cette adorable volonté avec la même ardeur et le même plaisir que le fait un famélique vers la nourriture qui lui est offerte. Si l'expression dont s'est servi Jésus-Christ est bien propre à nous faire comprendre toute l'estime qu'il faisait de l'obéissance, et combien cette vertu lui était chère, celle dont s'est servi son apôtre pour nous faire connaître la même vérité n'est pas moins propre à nous manifester le prix que l'Homme-Dieu attachait à l'obéissance. Jésus-Christ, nous dit saint Paul, *a été obéissant jusqu'à mourir, et à mourir sur une croix.* Il eût pu opérer notre salut d'une autre manière ; mais son divin Père lui ayant fait connaître son désir qu'il payât la rançon du genre humain en souffrant l'ignoble et douloureux supplice de la croix, semblable à un agneau qui se tait devant celui qui va le faire égorger, il se sou-

mit avec joie à la volonté de l'auguste Trinité, qui voulait par cette obéissance héroïque et vraiment divine réparer l'outrage qu'elle avait reçu dans la désobéissance d'Adam et d'Ève.

Mais ce n'est pas seulement en mourant que le Fils de Dieu, devenu fils de Marie afin de pouvoir obéir, a prouvé l'affection qu'il avait pour l'obéissance. Sa vie tout entière n'a été qu'un long acte d'obéissance. Depuis le premier instant de sa laborieuse et douloureuse existence jusqu'à son dernier soupir, qu'il poussa même par obéissance, il n'a fait qu'obéir. Ce qu'il y a de plus admirable et de plus instructif pour nous, c'est qu'il a obéi non-seulement à son Père, mais à tous les représentants de son Père et à tous les dépositaires de sa puissance, quelque injuste que fût l'usage qu'ils faisaient de leur autorité.

La leçon que le Fils de l'Éternel est venu nous donner n'a pas été perdue pour tous les malheureux descendants d'Adam. Enflammés d'estime et d'amour pour une vertu qui avait été si chère à leur Sauveur, une multitude innombrable de saints et de saintes ont placé toutes leurs affections dans l'obéissance, ont fait consister tout leur bonheur dans la pratique de cette vertu. A l'exemple du Sauveur, ils auraient préféré la mort à la moindre faute contre elle. Voyons, pour notre édification, quelques-uns des admirables exemples qu'ils nous ont laissés sur ce point si important dans la vie religieuse.

« Les religieux d'Égypte, dit Sulpice Sévère, regardaient comme loi fondamentale de la perfection de vivre sous la conduite d'un abbé, de suivre en tout ses ordres, et de ne rien faire de son propre mouvement. Aussi leur principale et première vertu était l'obéissance. On ne pouvait être reçu dans les monastères qu'à la condition expresse de s'attacher de toutes ses forces à cette vertu et d'exécuter tous les ordres de l'abbé, quelque difficiles qu'ils fussent. Les postulants devaient être tellement éprouvés, qu'on les reconnût incapables de désobéir en quoi que ce fût.

« Cassien rapporte des moines de Tabenne, qui observaient la règle de saint Pacôme, que plus de cinq mille vivaient sous le gouvernement d'un abbé, et que, malgré leur grand nombre, ils obéissaient, depuis leur institution, avec une si grande soumission et une docilité si parfaite, que l'on aurait dit qu'ils ne formaient qu'un seul homme. Ils font, ajoute Cassien, si grand cas de la vertu d'obéissance, qu'ils la préfèrent non-seulement au travail des mains, à la lecture, au silence, à la retraite dans la cellule, mais encore à toutes les autres vertus. Ils l'ont en si haute estime, qu'ils croient qu'il faut tout mettre au-dessous d'elle, et que tout doit lui céder. Ils sont disposés à tout souffrir, pourvu qu'ils ne paraissent pas même l'avoir blessée (1). »

(1) Saint-Jure, *l'Homme relig.*, t. I, chap. VII, § IX.

Saint Lambert, évêque de Maëstricht, ayant quitté son siége, se retira dans un monastère, dont il suivait la règle avec la plus ponctuelle exactitude. Une nuit, en hiver, s'étant levé pour vaquer à la prière, il laissa tomber par mégarde une de ses sandales, ce qui fit du bruit. Le Père abbé l'entendit, et le matin, quand la communauté fut réunie, il ordonna au coupable, qu'il ne connaissait pas, d'aller, en punition de cette violation du silence, prier au pied de la croix plantée devant l'église. Lambert obéit sans réplique, et va au lieu désigné nu-pieds et couvert d'une simple tunique. Il y resta trois à quatre heures, à genoux. Les moines étant entrés au chauffoir après matines, l'abbé demanda s'ils étaient tous là. On lui répondit qu'il ne manquait que celui qu'il avait envoyé prier devant la croix. On le fit appeler aussitôt; mais quelle fut la surprise de toute la communauté lorsque l'on vit entrer Lambert tout couvert de neige et presque roide de froid! L'abbé et les religieux se jettent à ses pieds pour lui demander pardon. « Mes frères, répondit le saint, que Dieu vous pardonne la pensée qui vous est venue de vous juger coupables pour cette action. Saint Paul n'enseigne-t-il pas que je dois servir Dieu dans le froid et dans la nudité? » Cette réponse était digne du saint (1).

Saint François d'Assise avait un attrait tout parti-

(1) Godesc. 17 sept., *Vie de saint Lambert.*

culier pour la vertu d'obéissance. Par suite de son amour pour elle, on le voyait souvent consulter les derniers de ses religieux, quoiqu'il fût lui-même doué d'une rare prudence, et même du don de prophétie. Dans ses voyages, sa coutume était de promettre obéissance au frère qu'il prenait pour compagnon. Il regardait, ainsi que nous le verrons plus loin, comme une des plus grandes grâces que Dieu lui eût faites, la disposition où il était d'obéir avec autant de facilité et de promptitude à un simple novice qu'au plus ancien et au plus prudent des religieux. La raison qu'il en donnait, c'est qu'il faut considérer, non pas la personne à laquelle on obéit, mais la volonté de Dieu manifestée par celle des supérieurs. Quelqu'un lui ayant demandé comment devait se comporter un homme qui voulait pratiquer la vertu d'obéissance, « Il doit, répondit-il, être à l'égard de sa volonté comme un corps mort (1). »

Saint Ignace, si éclairé dans les voies de Dieu, a donné à ses enfants l'obéissance comme le caractère distinctif de leur Société, et comme le chemin à tenir pour arriver à la perfection. « Que d'autres Ordres, dit le saint, nous surpassent en jeûnes, en veilles et en autres austérités, chacun suivant sa vocation; mais pour ce qui tient à la perfection de l'obéissance, à une soumission parfaite de la volonté, et à l'abnégation du propre jugement, je désire, mes

(1) Voir la vie du saint, 4 oct.

frères bien-aimés, qu'aucune Société n'y excelle autant que la nôtre, et que ce soit là la marque qui nous distingue (1). »

Saint François Xavier pensait comme son Père saint Ignace ; aussi recommandait-il spécialement la pratique de l'obéissance, comme la base de la vie religieuse. Il répétait souvent que sans obéissance il ne peut pas y avoir de vrais religieux, que sans la pratique de cette vertu il est impossible de persévérer dans sa vocation, et d'y demeurer avec paix et joie intérieure (2).

Enfin, pour ne pas trop multiplier les exemples, saint Vincent de Paul, qui était lui-même un modèle parfait d'obéissance, l'exigeait également de la part de tous ses enfants, et ne pouvait souffrir qu'ils se relâchassent dans la pratique de cette vertu. Voici ce qu'il fit un jour à l'un des plus anciens et des plus réguliers de ses prêtres, auquel il avait recommandé le soir de rester au lit le lendemain, et de ne pas se lever à l'heure du réveil, parce qu'il l'avait fait veiller fort tard, et qu'il pensait qu'il avait besoin de ce soulagement. Ce bon missionnaire, qui était très-exact à se trouver à l'oraison commune, ayant cru que la recommandation que le saint lui avait faite ne l'obligeait pas tellement qu'il ne lui fût permis de se lever à l'heure accoutumée,

(1) *Épître sur l'obéiss.*
(2) Voir la vie du saint.

se trouva à l'exercice du matin avec les autres. Saint Vincent, pour lui montrer le cas qu'il faisait de la moindre pratique de l'obéissance, le reprit en présence de toute la communauté, et le fit rester très-longtemps à genoux, en punition de sa faute, quoiqu'il fût un des plus anciens, et celui qui le remplaçait quand il était absent (1).

Si au motif déjà si pressant de l'exemple de Jésus-Christ, et des saints de tous les siècles depuis l'établissement de la vie monastique, nous joignons la considération des avantages inappréciables que procure la vraie et parfaite obéissance, rien, ce nous semble, ne devra être capable de nous refroidir dans la pratique de cette belle vertu. Voyons donc en abrégé ce que les maîtres de la vie religieuse ont dit de plus frappant sur les fruits de l'obéissance.

1er AVANTAGE OU 1er FRUIT DE L'OBÉISSANCE.

« L'obéissance, dit le P. Saint-Jure, nous rend presque impeccables, par la raison qu'elle nous fait accomplir la volonté de Dieu, et que le péché consiste à aller contre cette divine volonté. » Elle a surtout le grand privilége de nous délivrer des dangers de la propre volonté, qui est, dit saint Bernard, une bête cruelle, une louve ravissante, la plus honteuse et la plus dangereuse lèpre dont l'âme puisse être infectée.

« Que la propre volonté est mauvaise, dit encore

(1) Voir *Abelly*, liv. III, chap. XIV.

ce saint Docteur, puisqu'elle rend inutile, nos bonnes actions ! Qu'elle est dangereuse, puisqu'elle fait que nous ne retirons aucun avantage des vertus que nous pratiquons, et que nous ne pourrons les compter entre nos profits spirituels (1) ! » L'obéissance, étant le tombeau de la propre volonté, nous met à couvert de tous ses piéges.

C'était pour soustraire ses disciples aux périls de la propre volonté que saint Pémen leur donnait la règle suivante : « Ne cherchez jamais à faire votre propre volonté ; appliquez-vous plutôt à la vaincre et à la soumettre à celle des autres. Ceux qui aiment à faire leur volonté n'ont pas besoin du démon pour les tenter, ils sont à eux-mêmes leurs plus dangereux tentateurs (2). »

Que nous serions donc heureux, si nous pouvions dire comme saint Jean le Nain sur le point de mourir : « Je n'ai jamais fait ma volonté. » Tel fut le testament que le saint laissa à ses disciples, qui le priaient de leur donner, avant de les abandonner, quelques règles de conduite pour arriver à la perfection.

L'obéissance nous rend encore impeccables en ce sens, que Dieu, pour récompenser le sacrifice que nous lui faisons de tout ce que nous avons de plus cher, c'est-à-dire notre propre volonté, nous couvre,

(1) Sermon sur le Cantique.

(2) Voir la vie du Saint, 27 août, Godesc.

comme le dit le P. Saint-Jure, de ses ailes protectrices, et nous soutient par la force de son bras. Il nous soutient d'une manière si particulière, que le démon et nos autres ennemis ne pourront nous nuire, quelles que soient leurs attaques (1).

2e AVANTAGE.

« L'obéissance, dit le même auteur, nous fait acquérir chaque jour, à chaque heure, à chaque instant même, une infinité de mérites et de richesses spirituelles ; car telle est la force de l'obéissance, qu'elle change tout en or et en pierres précieuses, et donne de la valeur aux plus petites choses.

« Un saint religieux nommé Herman, de l'ordre de Prémontré, s'affligeait de ce que les devoirs de sa charge de réfectorier ne lui permettaient pas de vaquer à l'oraison autant qu'il l'eût désiré. Comme le saint homme était très-dévôt à la sainte Vierge, il lui dit avec naïveté sa peine. Marie le consola en lui répondant que c'était à tort qu'il s'affligeait ; qu'il devait savoir ce que dit la sainte Écriture : *Qu'il vaut mieux obéir que d'immoler des victimes;* que la prière est bonne, mais seulement quand Dieu veut qu'on prie, et qu'elle ne vaut plus rien si elle est opposée à l'obéissance. »

C'est pour augmenter sans cesse les mérites de leurs disciples, dit Cassien, que les anciens Pères du

(1) *L'Homme rel.; du vœu d'obéiss.*

désert veillaient avec tant de soin à ce que ceux qui étaient sous leur conduite ne fissent rien qu'en vertu de l'obéissance, et qu'ils ne sortissent pas même de leur cellule sans en avoir demandé la permission (1).

Saint Alphonse de Liguori connaissait bien tout le prix des moindres actions faites par obéissance. En effet, quoique supérieur majeur de la Congrégation du Saint-Rédempteur, dont il était le fondateur, il s'assujettissait à ne rien faire sans permission, la demandant plutôt au dernier des frères lais, que d'agir par un effet de sa propre volonté, au point qu'il n'eût pas pris un simple verre d'eau froide, sans s'y être auparavant fait autoriser (2).

3e AVANTAGE OU 3e FRUIT DE LA VÉRITABLE OBÉISSANCE.

Un autre avantage de la vertu d'obéissance, non moins précieux que les deux précédents, c'est la paix de l'âme pendant la vie et surtout à l'heure de la mort.

« L'obéissance parfaite, dit le P. Saint-Jure, amène toujours après elle une douce joie et un calme parfait. En effet, l'obéissance, comme le remarque saint Jean Climaque, est un mouvement sans agitation et sans inquiétude. C'est une navigation assurée, un voyage qui se fait en dormant. Le bienheu-

(1) *L'Homme rel.; du vœu d'obéiss.*

(2) Voir la vie du saint, par M. Jeancard.

reux François de Borgia disait également : « L'obéissance est un vaisseau solide et fort, où les religieux sont à l'abri des vents, des écueils et des tempêtes; ils voguent avec assurance sur la mer orageuse de ce monde, et arrivent heureusement au port du salut. » Celui qui obéit avec une vraie soumission fait avec un calme parfait le grand voyage du temps à l'éternité. Pour prendre part dans la terre des vivants et des bienheureux, il n'a qu'à se laisser aller doucement sur la barque de l'obéissance. Il est à l'abri des illusions de son propre esprit, et des dangers que la liberté fait naître continuellement sous nos pas.

« Saint Dorothée, parlant un jour de son intérieur à l'abbé Jean, ancien Père du désert, lui fit part d'une inquiétude qu'il éprouvait en méditant ces paroles de saint Paul : *C'est par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le royaume des Cieux.* Contrairement à cette maxime, dit saint Dorothée, je suis dans la plus grande paix, et je jouis d'une parfaite tranquillité d'esprit; c'est ce qui me donne lieu de penser que je ne suis pas dans la voie du salut. — Ne vous affligez pas, mon fils, lui répondit le saint vieillard : tous ceux qui pratiquent la vertu d'obéissance, et se laissent conduire avec simplicité par leurs supérieurs, jouissent de cette paix et de ce calme (1). »

(1) *L'Homme rel.; du vœu d'obéiss.*

C'est surtout à la mort, dans ce moment où le démon s'efforce de nous enlever notre couronne, en nous faisant tomber dans le désespoir par le souvenir de nos fautes passées, que l'obéissance nous procure les consolations les plus ineffables. Quoi de plus consolant, en effet, dans ce moment décisif, que de pouvoir se dire : « Je n'ai pas à craindre les jugements de mon Dieu; que pourrait-il condamner en moi, puisque j'ai constamment fait sa volonté en faisant celle de mes supérieurs? J'ai sans doute des faiblesses, des fautes même à me reprocher, dans le courant de ma vie; mais le sacrifice que j'ai fait tant de fois à mon Dieu de tout ce que j'avais de plus cher, a, je n'en doute pas, tout effacé. Jésus, mon Sauveur, ayant dit : *Que beaucoup de péchés sont pardonnés à qui a beaucoup aimé;* comme c'est par amour pour Dieu que j'ai tant de fois renoncé à ma volonté et à mon jugement, pour me conformer aveuglément aux moindres désirs de mes supérieurs, je dois espérer que l'amour m'a justifié aux yeux du Seigneur. »

On lit dans les annales de Cîteaux qu'un frère lai du monastère de Clairvaux, étant à l'article de la mort, reçut la visite de saint Bernard, qui voulait le consoler et le fortifier :

« Bon courage, mon frère, bon courage, lui dit le saint abbé; vous voilà au bout de votre carrière et de vos travaux, ayez confiance que Dieu, aux

pieds duquel vous allez paraître, vous fera miséricorde, et vous rendra participant de sa gloire. — Pourquoi, mon Père, lui répondit le malade, n'irais-je pas avec une grande confiance paraître devant mon Sauveur? J'ose me promettre de sa bonté, et je suis même assuré que je le verrai bientôt dans le ciel, et que je serai du nombre des bienheureux.» Saint Bernard, craignant que dans un homme grossier, comme était ce frère, une telle réponse ne fût plutôt l'effet de la présomption que le témoignage d'une bonne conscience, lui dit : « Faites le signe de la croix sur votre cœur, mon frère; n'êtes-vous pas ce pauvre misérable qui, n'ayant rien ou presque rien dans le monde, poussé plutôt par la nécessité que par la crainte de Dieu, avez eu recours à nous, et avez demandé à être reçu dans notre maison? Après beaucoup de sollicitations, vous avez été reçu malgré votre pauvreté; nous vous avons nourri et vêtu; nous avons pourvu à vos besoins, comme à ceux des nobles, des savants et des sages qui sont parmi nous. Qu'avez-vous rendu à Dieu pour tous ces bienfaits? Et voilà que vous vous promettez le royaume de Dieu, comme s'il vous était dû. — Tout ce que vous dites-là, mon révérend Père, répondit le malade avec un visage calme et tranquille, est vrai. Mais si vous voulez me le permettre, je vais vous dire d'où me vient cette assurance de mon salut et de ma béatitude. Ne nous avez-vous pas souvent dit, dans vos

exhortations, que le royaume des cieux ne s'acquiert ni par la noblesse, ni par les richesses, mais bien par l'*obéissance?* A force de vous l'entendre répéter, je l'ai profondément imprimé dans mon esprit; j'en ai fait le sujet principal de toutes mes méditations, et je me suis appliqué de toutes mes forces à le mettre en pratique. Demandez à mes frères s'ils m'ont jamais vu désobéissant, et si je n'ai pas toujours fait la volonté de ceux à qui vous aviez donné le pouvoir de me commander? C'est pourquoi je pense que, sans présomption, et en m'appuyant sur votre parole, je puis espérer que Dieu me fera miséricorde, et même m'assurer qu'il me donnera la gloire du paradis. — Mon cher fils, répondit au malade saint Bernard, charmé de cette réponse, vous êtes bienheureux parce que la chair et le sang ne vous ont point appris cette sagesse, mais le Père céleste qui a conduit vos pas par les droits sentiers de la vertu, et qui vous fera arriver à la félicité éternelle. Mourez donc en assurance; la porte de la vie vous est ouverte. » Après la mort de ce bon religieux, le saint abbé fit à toute la communauté un excellent sermon sur l'obéissance de ce frère, sur le bonheur qu'elle lui avait procuré, et il excita puissamment tous ses religieux à l'estime, à l'amour et à la pratique de l'obéissance (1).

Mais, pour que l'obéissance procure ces précieux

(1) Saint-Jure, *l'Homme rel.; du vœu d'obéiss.* t. I, chap. VII, § I.

avantages, il faut qu'elle ait tous les caractères de la véritable obéissance. Quels sont ces caractères? c'est ce que nous allons voir.

L'obéissance, disent les Exhortations monastiques, est une vertu qui regarde trois puissances : la main, le cœur et l'esprit : la main pour exécuter extérieurement les choses qui sont commandées ; le cœur pour les exécuter volontairement ; l'esprit pour les faire avec approbation.

1er CARACTÈRE. — *La prompte exécution des choses commandées.*

Pour être véritablement obéissant, il ne suffit pas de faire les choses commandées, il faut les faire sans hésitation ni délai, si l'on peut les faire à l'instant même. « L'obéissance, dit Saint-Jure, pour être parfaite, doit être prompte ; elle doit exécuter avec diligence tous les ordres qui lui sont donnés. »

L'homme obéissant, dit saint Bernard, ne connaît point de retard, il ne sait pas ce que c'est que demain ; il prévient celui qui commande, ses yeux sont attachés sur les yeux, et ses oreilles sur les oreilles de son supérieur. Il a la langue toujours prête à répondre, les mains disposées à agir, les pieds préparés à marcher. Il rassemble toutes les puissances de son être pour suivre exactement la volonté de celui qui est chargé de lui commander.

Saint Ignace demande de ses enfants cette promp-

titude de l'obéissance; aussi prescrit-il qu'aussitôt qu'on entendra le son de la cloche, on se transporte aux lieux où elle appelle. Il dit ailleurs qu'on doit être toujours prêt à exécuter à l'instant même tout ce qui sera commandé des choses qui sont comprises dans le vœu d'obéissance.

Saint Benoit avait également recommandé longtemps auparavant la prompte obéissance.

« Dès qu'une chose est commandée par le supérieur, avait-il dit, il faut regarder sa parole comme sortie de la bouche de Dieu même, et ne pas mettre de retard dans l'accomplissement du commandement. »

Celui à qui il faut réitérer le commandement, dit saint Bonaventure, ne mérite pas le nom d'obéissant, mais celui de négligent.

Saint Joseph est un modèle de la prompte obéissance. Ce grand saint, ayant reçu l'ordre, pendant la nuit, de conduire Notre-Seigneur et la sainte Vierge en Égypte, *se leva aussitôt, prit l'Enfant et la Mère pendant la nuit même, et les conduisit en Égypte,* comme l'ange qui lui avait apporté l'ordre céleste le lui avait commandé.

Qui n'admirerait la promptitude de l'obéissance du patriarche Abraham, qui, ayant reçu, à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, l'ordre de se circoncire avec son fils Ismaël et tous ses serviteurs, obéit tout de suite; le jour même où il reçut le commandement, il l'exécuta.

Dieu, voulant mettre de nouveau la vertu de son serviteur à l'épreuve, lui ordonne de lui sacrifier son fils Isaac, objet de ses plus vives affections, et en qui le Seigneur lui avait promis de le faire revivre dans une nombreuse postérité. Abraham, sans hésiter, se lève, prépare tout ce qu'il faut pour le sacrifice, et, sans attendre le jour, il se met en marche avec son fils pour se rendre au lieu où Dieu lui avait commandé de lui donner cette nouvelle preuve de son amour.

Le célèbre docteur Jean Scot mérite aussi d'être proposé comme un modèle de la parfaite et prompte obéissance. Se promenant hors des faubourgs de Paris pour respirer un peu l'air de la campagne, il reçut une lettre de son provincial, qui lui commandait de quitter Paris pour aller demeurer ailleurs. Cet illustre docteur, ayant lu la lettre, ne rentra point dans la ville pour faire son petit paquet et prendre ses écrits; mais, de l'endroit même où il acheva de lire la lettre de son supérieur, il se rendit directement à celui où il était envoyé.

Les vrais religieux ont toujours attaché le plus grand prix à la promptitude de l'obéissance. Le bienheureux frère Gilles avait une si haute idée du mérite de cette vertu, qu'il disait : « Si vous vous entreteniez avec les anges, qui vous auraient fait l'honneur de vous visiter, et que l'obéissance vous appelât ailleurs, vous devriez les quitter sans même prendre

congé de ces esprits célestes, qui applaudiraient à votre zèle à accomplir les ordres de vos supérieurs (1). »

2e CARACTÈRE. — *L'acquiescement de la volonté.*

Il faut en second lieu que l'obéissance, pour être méritoire, soit intérieure, c'est-à-dire que la volonté se porte d'elle-même à ce qui est commandé. Il ne faut pas que ce soit à contre-cœur et comme régimbant intérieurement contre le commandement, et peut-être même en murmurant, qu'on l'accomplisse. Dieu veut à son service, non des esclaves, mais des enfants affectionnés et soumis à toutes ses volontés, dont les supérieurs ne sont que les interprètes et les organes.

« La religieuse vraiment obéissante, disent les *Exhortations monastiques*, doit mettre sa volonté dans celle de sa supérieure. Elle ne doit avoir la volonté de faire ou d'omettre aucune chose que par subordination à la volonté de sa supérieure, dont elle dépend. Elle doit être dans la même disposition, par rapport à la volonté de sa supérieure, que l'était le saint roi David par rapport à la volonté de Dieu. Le cœur de ce prince était toujours prêt à recevoir tous les ordres du Seigneur. C'est ce qu'il lui exprimait par ces paroles : *Mon cœur est préparé, Seigneur, mon cœur est préparé.* C'est ainsi que l'explique saint

(1) Voir *l'Homme rel.*, du P. Saint-Jure, t. I, ch. XII, § V.

Bernard, comme s'il eût dit à Dieu : « Ma volonté est disposée aux choses fâcheuses comme à celles qui sont agréables; aux choses humiliantes comme à celles qui sont relevées et honorables; enfin, je suis prêt à tout ce que vous me commanderez. »

« Il est vrai, dit le même saint Bernard, qu'il est difficile de renoncer ainsi à sa propre volonté et de la soumettre à une volonté étrangère. Mais, quelque grande que soit la difficulté, cette soumission est tellement essentielle à l'obéissance, qu'on peut dire qu'un religieux (et il en est de même d'une religieuse) qui a une autre volonté que celle de son supérieur, n'est pas arrivé au premier degré de l'obéissance, c'est-à-dire qu'il n'a pas encore commencé à obéir. D'où il faut conclure qu'il est nécessaire, pour être vraiment obéissant, que la volonté agrée les ordres des supérieurs; qu'elle ne se permette aucun mouvement contraire et qu'elle meure tellement à elle-même, qu'elle en vienne à aimer les commandements de ceux que Dieu a placés au-dessus d'elle (1). »

Sans cette adhésion de la volonté à ce qui est commandé, l'obéissance devient un fardeau pénible et accablant. Elle n'est plus le joug doux et aimable du Sauveur; c'est un de ces poids énormes attachés au pied des forçats, et qu'ils traînent avec peine, image frappante et naturelle de l'obéissance religieuse quand la volonté ne sait point agréer les ordres des

(1) *Exh.* 28, *sur l'obéiss.*

supérieurs, ne les exécute qu'à contre-cœur, pour ne point enfreindre le vœu, et s'exposer à la damnation éternelle. Qu'elles sont à plaindre les religieuses qui n'obéissent qu'en murmurant, et en rongeant en quelque sorte le frein qu'elles gémissent de s'être elles-même donné !

Qu'heureuses, au contraire, sont celles qui sont assez sages et assez amies de leur propre bonheur pour vouloir ce que veulent leurs supérieures et pour ne former jamais de désirs opposés à leurs volontés ! on peut dire d'elles qu'elles ont trouvé *le paradis de la terre.*

3e CARACTÈRE. — *La soumission du jugement.*

Ce qui peut surtout conduire à l'heureux résultat dont nous venons de parler, c'est la simplicité dans l'obéissance. La simplicité fait que l'on se rend saintement et sagement aveugle sur les ordres des supérieurs, les croyant toujours prudents et les plus utiles dans la circonstance où ils sont donnés. Jamais elle ne permet de les citer au tribunal du propre jugement, pour s'assurer de leur convenance ou de leur inconvenance. Sans cette simplicité dans l'obéissance, simplicité que les docteurs religieux nomment la mort du jugement ou l'aveuglement de l'esprit, et qui est le troisième caractère de la parfaite obéissance, cette vertu devient impraticable, et le vœu n'est plus qu'un piége qu'on s'est tendu à soi-même.

« Il ne faut pas, dit le P. Saint-Jure, que le religieux se contente de faire la chose commandée ; ce n'est là que le premier degré de l'obéissance. Il ne doit pas même s'arrêter au second degré, c'est-à-dire obéir volontiers ; il faut qu'il s'élève bien plus haut et monte jusqu'au troisième, qui consiste à soumettre son jugement à celui de son supérieur, pensant que ce qu'il commande est ce qui convient le mieux. Ayez à cœur, a dit Cassien, de devenir insensé dans ce monde dans le sens de l'Apôtre, afin de devenir par là véritablement sage. Ne portez jamais aucun jugement sur les choses qui vous sont commandées ; faites-les avec une grande simplicité et une grande foi, et regardez-les toujours comme bonnes, saintes, utiles et sages (1).

« La vraie obéissance, dit saint Grégoire, n'examine point l'intention des supérieurs et ne discute point intérieurement leurs ordres. Celui qui a voué toute sa conduite au jugement de son supérieur n'a point de plus grande satisfaction que de faire ce qui lui est commandé. Il n'est rien de bon pour lui comme l'obéissance ; c'est ce qui est cause qu'il n'a plus de jugement. On ne doit voir dans le commandement que le commandement et le fruit que l'on doit retirer de son obéissance, sans examiner l'objet du commandement (2). »

(1) *L'Homme rel.*, t. I, chap. VII, § II.

(2) Voir le pas. du saint Doct. au même lieu que ci-dessus.

Voyons encore ce qu'ont dit sur ce sujet saint Basile et saint Jérôme.

« Les brebis, dit le premier, suivent simplement le pasteur, sans faire attention aux chemins par lesquels il les mène; c'est ainsi que doit agir le religieux avec son supérieur. Il lui doit une parfaite soumission d'esprit, et pourvu que ce qui est commandé ne soit pas un péché, il doit, sans s'inquiéter d'aucune autre chose, ne penser qu'à exécuter le commandement avec une grande affection et une grande joie (1). »

« Pensez, dit le second, écrivant à un religieux, que tout ce que votre supérieur vous commande vous est utile et salutaire. Ne jugez point les commandements de ceux que Dieu a préposés à votre conduite, puisque votre devoir est seulement d'obéir et de faire ce que l'on vous ordonne, suivant cette parole de Moïse : « Écoute, Israël, et obéis en silence (2). »

Saint François se servait des comparaisons suivantes pour faire comprendre à ses religieux à quel degré d'aveuglement spirituel devait les mener la parfaite obéissance :

« J'ai vu souvent, disait le saint, un aveugle conduit par un petit chien, qui le menait partout où il voulait, par de bons et de mauvais chemins, dans une église ou ailleurs. L'aveugle suivait toujours, ayant abandonné à ce petit animal le soin de le con-

(1) *Const. monast.*, ch. XXII.
(2) Épît. à Rust.

duire. C'est ainsi que doit agir le vrai et parfait obéissant : il faut qu'il soit aveugle dans son obéissance, ne devant jamais voir ce qui lui est commandé.

« Prenez un corps mort, disait-il encore, mettez-le où vous voudrez, il n'opposera aucune résistance; revêtez-le d'une robe de pourpre ou de misérables haillons, tout lui est égal; la couleur pourpre le rendra seulement un peu plus pâle. Voilà l'image du véritable obéissant; il ne s'informe pas pourquoi on dispose de lui dans telle ou telle circonstance; pourquoi on l'emploie de telle ou telle manière. Peu lui importe qu'on le fasse aller ou venir, qu'on l'élève ou qu'on l'abaisse, il conserve toujours son humilité. Plus il reçoit d'honneur, plus il s'en juge indigne (1). »

On rapporte que saint Basile, faisant la visite des monastères de son diocèse, demanda à un saint abbé quel était le plus parfait de ses religieux et celui qu'il croyait le plus agréable à Dieu. Le vénérable supérieur, ayant répondu que c'était tel frère qu'il lui nomma, le saint évêque demanda qu'on l'appelât. « Mon frère, lui dit saint Basile, allez chercher de l'eau pour me laver les pieds. » Le religieux obéit à l'instant même. Quand il eut apporté l'eau, le saint lui dit : « Mon frère, mettez-vous là; je veux com-

(1) *Œuvres de saint François.*

mencer par vous laver à vous-même les pieds. » Le bon frère obéit sans replique ni excuse et laissa faire le saint. « Mon frère, dit encore saint Basile, quand je serai dans la sacristie, venez me rappeler que je veux vous faire prêtre. » Le religieux, obéissant en aveugle, alla rappeler à l'archevêque l'ordre qu'il lui avait donné. Le saint, charmé de tant de simplicité et d'une telle soumission de jugement, l'ordonna réellement prêtre et le retint toujours depuis près de lui.

Tel sont les caractères de la véritable obéissance.

Ce serait une illusion grossière que de se persuader que, quand les maîtres de la vie religieuse emploient les termes d'*ordre* et de *commandement* pour désigner l'expression des volontés des supérieurs, ils entendent par là les commandements faits en vertu de la *sainte obéissance*, et qui obligent sous peine de péché mortel. Rarement les supérieurs commandent de la sorte, et ils ne le font que dans des circonstances très-graves. Quand donc les maîtres de la vie religieuse emploient les termes d'*ordre* et de *commandement*, ils veulent exprimer les diverses manières dont les supérieurs font connaître leurs moindres volontés, et non de simples désirs ou de simples conseils. Quant à ce dernier cas, les supérieurs ont habituellement l'intention de laisser à leurs inférieurs la liberté de suivre ou de ne pas suivre leurs avis. Les religieuses vraiment obéissantes

s'empressent même alors d'obéir, comme si les simples conseils étaient de véritables commandements, sans toutefois penser se rendre coupables aux yeux de Dieu si elles manquaient à les suivre.

Ayant fait connaître les caractères de la véritable obéissance, il nous reste à parler des écueils contre lesquels elle va si souvent se briser, ce qui cause tant de naufrages spirituels.

1er ÉCUEIL DE L'OBÉISSANCE. — *Le défaut de foi pratique.*

L'obéissance ne coûte tant que parce que l'on voit trop l'homme ou bien la femme dans celui ou dans celle qui commande, et que la foi ne nous fait pas découvrir Jésus-Christ caché en quelque sorte dans leur personne. Sans la foi pratique, l'obéissance devient presque impossible.

« Je ne connais, dit le P. Saint-Jure, qu'un moyen efficace et infaillible de rendre l'obéissance non-seulement possible, mais aisée : c'est de voir Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la personne de son supérieur, pensant que c'est le Fils de Dieu qui parle par la bouche de cet homme; que c'est lui qui commande, accorde, refuse, reprend, instruit, et gouverne par cet intermédiaire. Et certainement c'est Jésus-Christ qui fait toutes ces choses, car il a dit, en parlant des supérieurs : *Qui vous écoute m'écoute; qui vous méprise me méprise.* L'honneur

rendu à un ambassadeur ou le mépris que l'on en fait retombe toujours sur le prince qui l'a envoyé.

« C'est dans cet esprit que saint Ignace a dit, en s'adressant aux religieux de sa Société :

« Que chacun de vous s'applique de toutes ses forces à regarder et à reconnaître Notre-Seigneur Jésus-Christ dans quelque supérieur que ce soit, afin de lui rendre en sa personne tout le respect et toute l'obéissance que l'on doit à la Majesté divine. »

« Ces paroles ne paraîtront pas trop fortes, si l'on fait attention à ce que dit saint Paul, qui enseigne qu'on doit obéir à toute espèce de supérieurs comme à Jésus-Christ, de qui vient toute autorité et toute puissance.

« C'est ce que faisait saint Louis de Gonzague, qui considérait toujours Dieu dans tous ses supérieurs et était intimement convaincu que c'était Jésus-Christ qui le conduisait par leur entremise.

« C'est à Dieu, disait ce jeune saint et ce parfait modèle de l'obéissance religieuse, que nous devons obéir ; et cependant nous ne pouvons le voir, ni prendre immédiatement de lui des ordres pour notre conduite. C'est pour cela qu'il a établi à sa place des supérieurs qui sont comme ses vicaires et les interprètes de sa volonté ; aussi veut-il que nous leur obéissions comme à lui-même (1). »

(1) Voir *l'Homme rel.*, t. I, ch. VII, § IX.

Telle est aussi la doctrine de saint Jean de la Croix :

« Ne regardez jamais, dit cet illustre docteur mystique, votre supérieur, quel qu'il soit, que comme Dieu même, puisqu'il vous est donné comme le lieutenant de Dieu. C'est néanmoins ce que le démon, qui est l'ennemi mortel de l'humilité (et de l'obéissance), empêche de toutes ses forces ; car il sait bien que si vous considérez de cette manière votre supérieur, vous acquerrez de grands biens et de grands mérites, et que si vous ne lui donnez pas ce rang dans votre esprit, vous ferez des pertes infinies. Gardez-vous donc bien de faire la moindre réflexion sur ses qualités, sur son savoir, sur ses manières, sur ses perfections ou sur ses défauts.

« Si vous aviez égard à ces choses, vous vous causeriez à vous-même de très-grands dommages, car vous obéiriez à l'homme ; et non à Dieu ; vous rendriez l'obéissance à votre supérieur par des motifs humains, et non par des motifs surnaturels ; vous serviriez l'homme, qui est visible, et non pas Dieu, qui est invisible. Ainsi, votre obéissance serait vaine et fausse ; elle changerait selon l'humeur et la disposition de votre supérieur. S'il vous était favorable, vous lui obéiriez volontiers ; s'il vous était contraire, vous lui obéiriez avec chagrin. Comment votre obéissance vous serait-elle avantageuse devant Dieu? Je puis donc vous assurer que quand le démon per-

suade secrètement aux religieux de faire attention aux manières d'agir de leurs supérieurs, il cause la perte d'un grand nombre de ceux qui aspirent à la vertu, leur obéissance n'étant pour cette raison d'aucune valeur aux yeux de Dieu. Si vous ne vous faites violence au point qu'il vous soit indifférent quel supérieur vous ayez et de quelle manière il agisse envers vous, jamais vous ne pourrez être homme spirituel ni garder fidèlement vos vœux (1). »

C'est ainsi qu'agissait saint François d'Assise, et c'est à cette conduite toute de foi qu'il formait ses religieux.

« Mes très-chers frères, leur disait-il, si vous voulez que votre obéissance soit bonne, vous ne devez pas considérer quel est votre supérieur, ni comment il agit; faites seulement attention qu'il est établi de Dieu pour vous gouverner. Je vous dirai naïvement que parmi toutes les grâces que m'a faites la bonté divine, je compte comme une des plus grandes la disposition où je suis de me soumettre et d'obéir avec autant de facilité et de promptitude au dernier des novices qui me serait donné pour supérieur, qu'au père le plus sage et le plus prudent. L'inférieur ne doit voir dans son supérieur que Celui pour l'amour duquel il est inférieur, c'est-à-dire Jésus-Christ. Son humilité est d'autant plus profonde et son obéissance d'autant plus parfaite, que celui

(1) *Œuv. de saint Jean de la Croix, précaut. spir. contre le démon,* IIe précaut.

auquel il se soumet a moins de titres à son respect et à sa soumission (1). »

O foi divine, don inestimable du Ciel, descends dans nos cœurs, l'obéissance nous deviendra facile, agréable même ! *Si vous aviez un grain de foi*, a dit notre divin Maître, *vous feriez changer de place les montagnes elles-mêmes !* Si nous avions la foi, mais une fois pratique qui nous montrât Dieu dans tous nos supérieurs, quelque défectueux qu'ils fussent en eux-mêmes, et nous fît apercevoir autant de manifestations de la volonté divine qu'ils nous intimeraient d'ordres, oh ! que l'obéissance nous deviendrait aisée ! Divin Esprit, auteur de tous les dons, daignez augmenter notre foi et la rendre plus agissante et plus pénétrante !

2e ÉCUEIL. — *L'orgueil et l'amour de l'indépendance.*

« A remonter jusqu'à la source de la corruption de l'homme, il est évident, dit le P. Bourdaloue, que le premier de tous les désordres, c'est l'orgueil, c'est l'amour de l'indépendance et de la liberté. Voilà le vice capital et prédominant de notre nature ; d'où il arrive que nous avons tant de peine à nous assujettir, que toute autorité supérieure nous est onéreuse, que le commandement et la loi nous tiennent lieu de joug, et que notre inclination nous porte toujours à le secouer quand elle n'est pas réglée par la raison

(1) *Œuvres de saint François*, t. III.

et par la grâce. Ce vice nous est si naturel, qu'il ne faut pas même l'imputer au péché d'origine, comme à sa cause, puisqu'il est vrai que, jusque dans l'état d'innocence, le premier homme non-seulement y fut sujet, mais y succomba, et que ce bienheureux état, qui l'exemptait de toute autre faiblesse, ne l'exempta pas de celle-ci, je veux dire de cet orgueil secret qui le poussa à s'émanciper de l'obéissance due à son souverain et à son Dieu (1). »

L'orgueil, qui nous est si naturel, comme l'a dit le P. Bourdaloue, après saint Ambroise, qu'il est presque inné en nous, est un des plus grands écueils que l'obéissance ait à éviter et à surmonter. Hélas! n'est-ce point parce qu'il y a peu de personnes vraiment humbles, qu'il y en a si peu de vraiment obéissantes? La conduite des âmes ne confirme que trop ce doute et en fait presque une vérité incontestable. De même que presque jamais on ne verra une personne vraiment humble manquer à l'obéissance ou obéir difficilement; de même aussi on ne trouvera presque jamais des orgueilleux fidèles à l'obéissance parfaite. Si le corps de l'obéissance ou l'acte extérieur a lieu, l'âme de l'obéissance, c'est-à-dire l'acquiescement de la volonté, et surtout la soumission du jugement manqueront. Ames religieuses, pénétrez-vous de cette vérité : sans l'humilité, et une vraie humilité, il est impossible de savoir obéir. Soyez donc

(1) Sermon pour le mercr. de la 3e sem. de Carême. 1re partie.

humbles, afin d'être obéissantes, et mettez l'humilité pour base de votre obéissance.

3e ÉCUEIL. — *Le manque de générosité.*

Si l'humilité, comme nous venons de le voir, est nécessaire pour la pratique de l'obéissance, la générosité ne l'est pas moins. C'est peut-être autant parce qu'il y a peu de personnes vraiment généreuses, que parce qu'il y en a peu d'humbles, que l'on en trouve si peu de parfaitement obéissantes. En effet, l'obéissance impose des sacrifices journaliers; chaque jour, que dis-je? chaque heure, plus souvent même, il faut se renoncer pour faire ce que demande la vraie obéissance, pour le faire comme il le faut, et d'une manière digne de sa vocation et de Dieu. Tant que la ferveur sensible soutient, on est généreux et rien ne coûte; mais que Dieu vienne à retirer la grâce de la dévotion sensible, soit pour nous humilier, soit pour nous punir de quelque infidélité, le cœur manque, tout coûte, l'obéissance ne paraît plus qu'un joug onéreux et accablant. Si l'esprit de générosité et de renoncement n'est là pour nous soutenir et nous faire nous élever au-dessus de nous-mêmes, nous sommes fort exposés à nous laisser entraîner par la pente de la nature et à manquer à l'obéissance plutôt que de nous violenter, ou à n'obéir que machinalement et à contre-cœur.

On peut donc avancer, sans crainte d'erreur, que

le défaut de générosité et d'habitude à pratiquer l'abnégation chrétienne établie par Jésus-Christ lui-même comme fondement du christianisme, et, à plus forte raison, de l'état religieux, est une des principales causes des fautes commises contre l'obéissance. Mais, âmes religieuses ou pieuses, auriez-vous donc oublié que ce divin Maître a dit que *le royaume des cieux souffre violence, et que, pour le posséder, il faut le prendre de vive force*, en allant contre les inclinations, les goûts ou les répugnances de la nature? Jetez les yeux sur Abraham, le parfait modèle des vrais obéissants, et voyez jusqu'à quel point il a porté l'esprit d'abnégation et de générosité? Serez-vous jamais mises à de pareilles épreuves? Non, sans doute. Ayez donc honte de ne pouvoir faire un léger sacrifice, un sacrifice quelquefois d'un rien, pour témoigner à Dieu votre amour, lorsqu'Abraham ne balança pas à se disposer à immoler, par obéissance, son fils chéri!

§ VI.

IMITATION DE JÉSUS-CHRIST DANS SON AMOUR POUR LA VIE RÉGULIÈRE

La Sainte Famille, modèle des communautés religieuses. — Raisons qui doivent porter les religieuses à observer exactement leur règle. — Sentiment des saints sur l'observation des règles. — Zèle et affection de la bienheureuse Mechtilde pour la pratique exacte de la règle. — Récompense que le Seigneur donna à saint Fulgence pour son dévouement à observer la règle de son monastère.

La sainte Famille était une petite communauté

admirable par la pratique des plus sublimes vertus, surtout des vertus intérieures. L'union la plus parfaite régnait entre tous les membres de cette sainte communauté, peu nombreuse, il est vrai, puisqu'elle n'était composée que de trois membres, mais fixant à elle seule les regards de Dieu et de ses anges. Le silence, aliment de l'oraison et source de la contemplation, y était exactement observé, car on rapporte que saint Joseph, le chef ou le supérieur de la communauté, parlait peu, que la sainte Vierge parlait moins encore, et Jésus presque pas. Le temps était partagé entre la prière, le travail des mains et le soin indispensable des nécessités du corps. La volonté du chef de la famille était la règle vivante des autres membres de la communauté. Contemplons cet admirable modèle, et efforçons-nous de l'imiter, ou au moins rapprochons-nous en le plus qu'il nous sera possible.

Des motifs bien puissants doivent nous porter à une pratique exacte de nos règles ; ces motifs sont : 1° Que de l'observation des règles dépend la perfection des âmes religieuses ; 2° Que sans l'observation des règles tout le reste n'est qu'illusion ; 3° Que leur inobservation met le salut en danger. Trois considérations de la plus haute importance que le P. Guilloré va développer :

1° La perfection des âmes religieuses dépend de la pratique exacte de la règle.

« Qu'est-ce que la règle à l'égard d'une religieuse? demande Guilloré. Elle tient à son égard, répondit-il, la place d'un docteur et d'un maître, qu'elle doit consulter dans ses difficultés, écouter comme un oracle, et regarder comme l'interprète-né de la vérité cachée et obscurcie par les passions. Tel est le jugement que saint Bernard porte des règles. Pour bien comprendre la pensée du saint docteur, il faut commencer par établir comme principe incontestable que tout être qui veut se perfectionner doit avoir une règle distincte de lui-même, sur laquelle il puisse se régler, parce que être perfectionné, et être réglé, est une seule et même chose.

« Cela posé, je dis que la différence des êtres et des états demande des règles différentes. Par exemple, qu'un homme veuille se perfectionner en tant qu'homme, il devra prendre pour règle la raison, qui est la règle de la nature. S'il veut se perfectionner en tant que chrétien, il devra recourir aux commandements de Dieu et de l'Eglise, car ils sont les uns et les autres la règle du Christianisme. Mais si une religieuse veut se perfectionner, à quoi aura-t-elle recours pour se régler? sinon à sa règle, qui est son maître et son docteur.....

« Je dis, en outre, que la perfection religieuse est renfermée dans l'observation des règles, par la raison que les règles sont les canaux des grâces que Dieu a attachées à leur pratique, et qui ne seront communi-

quées que par eux. L'expérience ne prouve-t-elle pas que les personnes fidèles à la pratique des règles sentent ordinairement une ferveur spéciale pour tout ce qui regarde la vertu, et goûtent les choses divines d'une manière particulière? N'arrive-t-il pas tout le contraire aux personnes irrégulières, qui portent une certaine langueur dans tous les exercices de piété, ont un dégoût secret pour la vie spirituelle, et sentent même dans leur fond un effroyable éloignement de Dieu, ne trouvant partout que des épines et des difficultés? Ces deux sortes d'expérience ne prouvent-elles pas sensiblement que Dieu attache à la pratique des règles les grâces de perfection?

« Je dis, en troisième lieu, que la perfection des personnes religieuses dépend de l'observation fidèle des règles, parce que cette observation renferme l'exercice de toutes les vertus.

« Je trouve dans la pratique des règles :

« 1° La vertu de force, parce qu'il faut une force d'esprit assez grande pour garder constamment et exactement la règle, le relâchement étant assez naturel et ordinaire dans les choses qui n'ont rien en elles-mêmes qui pique le courage et le cœur.

« 2° La patience : une personne régulière ne manque guère de souffrir des langues qui l'exercent et la contredisent, les irrégulières ne pouvant souffrir que la régularité des autres soit leur condamnation.

« 3° La douceur, par la raison que la règle elle-

même recommande la charité à l'égard de tout le monde, et surtout envers les autres membres de la communauté, ce qui fait que l'on supporte avec bonté et douceur les défauts du prochain et surtout ceux des imparfaites.

4° La mort de la propre volonté, la règle étant en beaucoup de points et même presque toujours opposée à la volonté propre, qui ne veut point pour l'ordinaire ce qui lui est commandé; de sorte que pour observer fidèlement la règle, il faut renoncer à la propre volonté.

5° La mortification des sens, la règle disant qu'il faut en toutes choses les mortifier et leur accorder le moins que l'on peut, et seulement ce que la raison et la prudence exigent qu'on ne leur refuse pas.

6° La perfection des vœux; parce que, outre l'essentiel des vœux qui tient à leur nature, la règle prescrit tout ce qui est propre à faire pratiquer une exacte pauvreté, une chasteté angélique, et une parfaite obéissance.

7° Une captivité continuelle, les règles faisant toujours et sans interruption passer, depuis le matin jusqu'au soir, d'exercice en exercice, ce qui tient comme à la chaîne.

8° La récollection, par la raison qu'une personne qui est fidèle à la mortification des sens et au silence devient comme nécessairement recueillie et intérieure.....

9° Sans l'observation des règles tout le reste est grandement sujet à illusion, et n'est souvent qu'une tromperie du démon.

« J'avance encore, dit Guilloré, que toute la perfection d'une personne religieuse n'est qu'illusion sans l'observation des règles, par la raison qu'il n'est point de perfection véritable qui ne soit inspirée par l'esprit de Dieu. Or, l'esprit de Dieu, qui a lui-même inspiré les règles, ne peut porter à leur non-observance, sans être en contradiction avec lui-même. Si donc il porte une personne à un genre de vie qui sorte des voies communes, il commencera par la porter à la pratique des règles, qui est, comme nous l'avons dit plus haut, le perfectionnement des âmes religieuses.

« Si une religieuse, pour sainte qu'elle paraisse, n'est pas fidèle à la pratique de ses règles, je ne crains pas de dire que ce n'est pas l'esprit de Dieu qui lui inspire la perfection à laquelle elle prétend arriver. Ses austérités, ses longues oraisons, son zèle pour le salut du prochain, et tout le reste dans lequel elle met sa confiance n'est qu'une pure illusion. Une preuve de ce que j'avance, c'est que ces personnes qui prétendent être conduites par des voies extraordinaires en dehors des règles, sont souvent volontaires et entêtées de leurs idées ; délicates et attachées à leurs aises et à leurs petites commodités ; ne pouvant rien souffrir de la part du prochain, susceptibles et faciles à choquer. »

10° L'inobservation habituelle des règles met le salut en danger.

« Si l'on trouve du scandale dans les communautés, dit le même Père, ne sont-ce pas les irrégulières qui le donnent? Combien d'âmes ne perdent-elles pas, en les portant par leurs exemples à enfreindre les règles? Combien même n'en poussent-elles pas jusqu'au mépris des règles, afin d'avoir des compagnes de leur relâchement? Et pour se maintenir dans la possession de l'inobservation des règles, de combien de murmures contre les avis et les réprimandes des supérieures ne se rendent-elles pas coupables? Elles ne respectent aucun lieu : chambre, dortoir, réfectoire, jardin, tout est égal à leurs yeux. Elles ne se gênent pas plus dans un lieu que dans un autre, à cause du mépris quelles témoignent pour les règles. On peut donc dire hardiment qu'il n'y a rien qui soit moins respecté par elles que les règles.

« Aussi, on peut avancer sans exagération que les religieuses irrégulières sont les destructrices de la maison de Dieu, j'entends de la religion. En effet, quand on veut réformer une religion (ou une communauté religieuse) n'est-ce pas par les règles qui étaient tombées en désuétude, et que l'on remet en vigueur, que l'on opère la réforme? Et l'expérience ne prouve-t-elle pas que la ferveur des ordres religieux ne subsiste qu'autant que les règles sont bien observées,

et qu'elle déchoit aussitôt qu'elles cessent d'être en vigueur?

« De là ne doit-on pas conclure que le jugement de celles qui détruisent la Religion par l'infraction des règles sera terrible et épouvantable ? Les règles seront les pièces du procès et la matière du jugement. Les saintes règles, qui sont les fruits des larmes, des austérités et des oraisons des fondateurs des religions, accuseront fortement les irrégulières au tribunal de Dieu, et demanderont vengeance du mépris qu'elles en auront fait..... (1) »

N'est-ce pas assez pour démontrer le danger que court le salut des personnes religieuses qui enfreignent habituellement les règles ?

Ce que vient de dire le savant et spirituel Guilloré est confirmé par le sentiment des saints religieux de tous les Ordres et de tous les temps. Voici ce que saint Liguori dit sur ce sujet dans sa *Religieuse sanctifiée :* « La prédestination des religieuses, disait saint François de Sales, dépend de l'observation de leurs règles. Sainte Madeleine de Pazzi ajoutait que l'observation de la règle est le plus court chemin du salut éternel et de la sainteté. En effet, le seul moyen qu'aient les religieuses de se faire saintes et de se sauver, c'est d'observer les règles. Toute autre voie ne les mènerait pas droit au but. De sorte que la

(1) Voir les *Conf. spir.* de Guilloré, liv. II, conf. V, ch. I, II et III.

religieuse qui transgresse habituellement quelqu'une des règles, quelque petite qu'elle soit, n'avancera jamais d'un pas dans la perfection, lors même qu'elle ferait beaucoup de pénitences, d'oraisons et autres œuvres pieuses. Elle se fatiguera, mais sans fruit, vérifiant en elle-même ce que dit le Saint-Esprit : *Ceux qui ne tiennent aucun compte de la discipline,* c'est-à-dire des règles, *sont malheureux.* C'est en vain qu'ils mettent leur confiance dans leurs fatigues, car elles ne porteront jamais de fruit. Quelle folie est la nôtre ! dit sainte Thérèse dans ses sentences : nous n'observons pas certains points faciles de la règle, tels que le silence, et autres choses de ce genre, qui ne peuvent nuire à notre santé, et nous inventons des pénitences nouvelles, pour ensuite omettre les unes et les autres ! Le moindre mal pour les religieuses qui sont irrégulières sera de ne pas avancer dans la perfection, car un plus grand malheur les attend encore. A force d'enfreindre les règles légères, dit saint Bernard, il devient presque impossible d'observer les plus importantes, celles même qui tiennent à l'observation des vœux (1). »

La B. Mechtilde, sœur de sainte Gertrude, était si persuadée qu'on ne peut atteindre à la perfection monastique sans une exacte observation de tous les points de la règle, qu'elle exhortait souvent ses sœurs

(1) *Rel. sanc.* t. I, ch. VII, § IV, nº I.

à s'y conformer avec promptitude, et à anticiper plutôt sur le temps marqué pour chaque exercice, que de se permettre le moindre retard par négligence. Elle donnait elle-même l'exemple de la plus stricte observance des règles, au point qu'ayant été obligée, en sa qualité d'abbesse, d'aller pour les affaires de son monastère à la cour de l'empereur Frédéric, elle continua la pratique de tous les points de la règle avec la même exactitude que si elle avait été dans son monastère (1).

Saint Fulgence, qui avant d'être évêque avait été religieux dans un monastère de la Bysacène, avait également une telle estime pour les règles, que l'état délabré de sa santé ne pouvait le faire consentir à se dispenser de leur pratique la plus rigoureuse. Aussi lui fallait-il un grand courage et une générosité bien grande pour suivre la communauté, étant d'une très-faible complexion, et presque toujours malade. Dieu eut les efforts qu'il fit pour si, agréables qu'il lui rendit la santé, que le seul amour de la régularité lui avait fait compromettre (2).

(1) Voir la vie de la sainte dans God. sous le 10 avril.

(2) Voir la vie du saint, sous le 1er janvier.

§ VII.

IMITATION DE JÉSUS-CHRIST DANS SON AMOUR POUR L'HUMILITÉ.

Tout le monde aime l'humilité en spéculation, mais peu de personnes l'aiment en pratique. — Pourquoi. — La paix de l'âme, fruit précieux de l'humilité. — La méditation des humiliations du Sauveur et l'étude de nos propres misères, source abondante de l'humilité chrétienne. — Exemples admirables d'humilité donnés par les saints : saint Vincent de Paul. — Saint Bernard. — Saint Ignace de Loyola. — Saint Arsène. — Mgr Amélas, second supérieur général des Lazaristes. — Enseignement de sainte Chantal et de sainte Thérèse sur l'humilité. — Maximes de saint Jean de la Croix sur l'humilité. — L'humilité, fondement de la charité. — La nécessité de cette vertu pour vivre en communauté. — Résumé des motifs qui doivent nous porter à travailler à l'acquérir. — Doctrine de saint Laurent Justinien, patriarche de Venise, sur l'humilité.

L'humilité, ainsi que la définissent les saints docteurs et les maîtres de la vie spirituelle, est un sentiment profond et éclairé de notre misère, sentiment qui fait que nous nous méprisons nous-même, et que nous aimons, ou au moins souffrons patiemment, le mépris que l'on fait de nous.

Tout le monde aime l'humilité en spéculation, mais très-peu de personnes l'aiment en pratique. « Plusieurs, dit saint Ambroise, ont l'apparence de l'humilité, mais n'ont pas pour cela la vertu de l'humilité ; plusieurs la font paraître au dehors, qui ne

l'ont pas au dedans. Plusieurs l'estiment en paroles, qui la combattent par leurs œuvres. » D'où vient cette contradiction? Elle naît de ce que l'on reconnaît facilement, surtout après l'enseignement et les exemples de Jésus-Christ et des saints, que l'humilité est le remède aux maux dans lesquels nous a plongés l'orgueil de nos premiers parents, qu'elle seule peut guérir les plaies qu'il nous a faites, et qu'elle est la porte du ciel. Voilà pourquoi nous lui donnons toute notre estime dans la spéculation. Mais, quand il faut en venir à la pratique, comme par ses actes elle fait souffrir horriblement notre orgueil, dont elle est la mort, qu'elle entraîne nécessairement après elle l'abjection, les mépris, les délaissements, qui sont comme ses gardes d'honneur et forment sa cour, elle ne tarde pas à nous déplaire; nous commençons alors à lui faire mauvais visage et à lui tourner le dos.

« J'ai fait diverses fois, disait saint Vincent de Paul, la visite de quelques maisons religieuses, et j'ai souvent demandé à plusieurs des bonnes filles qui les habitaient pour quelle vertu elles avaient plus d'estime et plus d'attrait. Je le demandais même à celles que je savais avoir le plus d'éloignement pour les humiliations. Mais à peine si, sur vingt, j'en ai trouvé une qui ne me dît que c'était pour l'humilité. Tant il est vrai que chacun trouve cette vertu belle et aimable. D'où vient donc qu'il y en a si peu qui

l'embrassent, et encore moins qui la possèdent? C'est qu'on se contente de la considérer, et qu'on ne prend pas la peine de l'acquérir. Elle est ravissante dans la spéculation; mais dans la pratique elle a un visage désagréable à la nature. Ses exercices nous déplaisent, parce qu'ils nous portent à choisir toujours le plus bas lieu, à nous mettre au-dessous des autres et même des moindres, à souffrir les calomnies, à chercher le mépris, à aimer l'abjection: toutes choses pour lesquelles naturellement nous avons de l'aversion. Et partant, il est nécessaire que nous passions par-dessus cette répugnance et que chacun fasse quelque effort sur soi-même pour venir à l'exercice actuel de cette vertu; autrement, nous ne l'acquerrons jamais (1). »

L'abjection, le mépris, les délaissements, voilà donc le chemin qui mène à la demeure de la vertu d'humilité et donne l'entrée de son divin palais, où elle fait goûter à celles qui ont été assez heureuses pour y être admises des douceurs et des joies ineffables, et les enivre saintement de cette paix inestimable dont parle l'Apôtre, qui tient plus du ciel que de la terre. Heureuses donc celles qui parviennent à ce séjour d'une inaltérable paix! Il est vrai, la voie qui y conduit n'est pas jonchée de roses; elle est, au contraire, parsemée de ronces et d'épines, qui

(1) *Vie du saint*, par Abelly, liv. III, ch. XIII, sect. II.

menacent de déchirer les pieds de ceux qui ont le courage d'y marcher. Mais peu à peu la voie s'élargit, elle est moins rocailleuse, les ronces et les épines sont plus rares, et enfin se montre le beau palais de l'humilité, avec ses délices et ses saintes voluptés. L'allégorie est trop facile à saisir pour qu'il soit nécessaire de l'expliquer. Qui ne sait, en effet, par les récits et les exemples des saints, par les leçons surtout du Fils de Dieu, anéanti et humilié autant qu'un Dieu pouvait le faire, pour nous servir de modèle et nous enseigner la route de la vraie félicité, que l'humilité est la source de la paix et des plus douces consolations, de joies même inexprimables ?

Les humiliations, les opprobres, les mépris, qui répugnent tant à la nature, et qu'elle ne souffre d'abord qu'avec peine, perdent, par l'usage, de leur amertume et de leur goût repoussant; la grâce, triomphant de la nature, fait insensiblement aimer et rechercher même ce que dans les commencements de la vie spirituelle on repoussait de toutes ses forces. L'histoire des saints rendrait cette vérité palpable à qui refuserait de la croire ou voudrait la révoquer en doute. Ce sont surtout les leçons et les exemples du Sauveur qui font disparaître peu à peu les répugnances que notre nature éprouve pour les mépris et les humiliations. Ils donnent le courage de marcher par cette route, qui est celle du bonheur qu'on peut goûter dans l'exil.

« L'Homme-Dieu, dit le P. Bourdaloue, en naissant parmi nous, nous prêche hautement par son exemple ce qu'il devait dans la suite établir pour fondement de toute sa doctrine : *Apprenez de moi que je suis humble de cœur, et tenez pour certain que par là vous trouverez le repos de vos âmes.* Oracle, dit saint Augustin, d'où devait dépendre non-seulement notre sainteté, mais notre félicité dans la vie. Car il est évident que ce qui nous empêche tous les jours de trouver ce repos de l'âme, si estimable et sans quoi tous les autres biens de la vie nous deviennent inutiles, c'est l'opposition secrète que nous avons à l'humilité chrétienne. Reconnaissons-le avec douleur et gémissons-en devant Dieu. Ce qui fait perdre si souvent la paix à notre cœur, et ce qui nous met dans l'impuissance de la conserver, c'est l'orgueil dont nous sommes remplis et qui nous enfle, cet orgueil, qui nous fait croire en tant d'occasions qu'on ne nous rend pas ce qui nous est dû, qu'on n'a pas pour nous assez d'égards, qu'on ne nous considère pas autant que nous le méritons ; car de là naissent les mélancolies et les tristesses ; de là les désolations et les désespoirs ; de là les aigreurs et les emportements : les tristesses, quand nous nous voyons maltraités ; les désespoirs, quand nous nous croyons méprisés ; les emportements, quand nous nous prétendons insultés et outragés : Dieu prenant plaisir, dit saint Jean Chrysostome, à punir notre

orgueil par notre orgueil même, et se servant de notre amour-propre pour nous faire souffrir, quand, par un excès de délicatesse et de sensibilité, dont notre orgueil est le principe, nous ne voulons rien souffrir. Si nous étions humbles, et humbles de cœur, nous serions à couvert de tous ces chagrins. Au milieu des contradictions et des adversités, l'humilité nous tiendrait dans une situation tranquille. Quelque injustice qu'on pût nous faire et que l'on nous fît, l'humilité nous consolerait, l'humilité nous affermirait, l'humilité calmerait ces orages, réprimerait ces mouvements déréglés qui bouleversent une âme, si je puis m'exprimer ainsi, et qui lui causent de si grandes agitations.

« Méditons bien ce point important; examinons bien et demandons nous à nous-mêmes pourquoi nous nous troublons si aisément; pourquoi, au moindre soupçon d'un mépris souvent imaginaire, nous nous piquons si vivement; pourquoi, sur un vain rapport d'une parole dite contre nous par imprudence et par légèreté, nous nous affligeons, nous nous alarmons, nous nous irritons. C'est la question que se faisait le Prophète royal, et que peut se faire avec beaucoup plus de sujet, et à toute heure, toute personne superbe : Pourquoi, mon âme, êtes-vous triste, et d'où vient que vous me troublez ? Nous n'en trouverons point d'autre raison que ce fonds d'orgueil avec lequel nous sommes nés, et que

nous avons toujours entretenu, bien loin de travailler à le détruire (1). »

Point donc de paix intérieure, point de contentement d'esprit et de cœur sans une véritable et une solide humilité ; par suite, point de *bonheur*. Le moyen le plus efficace pour détruire notre orgueil et acquérir l'humilité est de bien étudier notre divin modèle, d'avoir sans cesse devant les yeux les humiliations et les mépris du Sauveur. Nous devons nous efforcer de concevoir un vif désir de marcher sur ses traces, bien pénétrés de cette maxime énoncée par saint Paul, que, pour régner un jour avec Jésus-Christ, il faut comme lui souffrir et être humilié pendant le temps de l'épreuve : maxime qu'avait souvent méditée saint Jean de la Croix, et dont il était fortement pénétré. Le Sauveur lui étant un jour apparu, lui demanda quelle faveur il désirait qu'il lui accordât? « Souffrir et être méprisé pour vous, » lui répondit ce saint amant des humiliations et de la croix de Jésus-Christ (2).

C'était à la même école que s'était formé saint Vincent de Paul. « Qu'est-ce que la vie de notre divin Sauveur, disait-il, sinon une humiliation continuelle, active et passive? Il a tellement aimé l'humiliation, qu'il ne l'a jamais quittée sur la terre pendant

(1) *Avent*, *Nat. de Jésus-Christ*, 2e part.

(2) Voir sa vie et la légende du saint dans le Brév.

sa vie ; et même après sa mort il a voulu que l'Église nous représentât sa personne divine par la figure d'un crucifix, afin de paraître à nos yeux dans un état d'ignominie, comme ayant été pendu pour nous, ainsi qu'un criminel, et comme ayant souffert la mort la plus honteuse et la plus infâme qu'on ait pu imaginer. Pourquoi cela ? C'est parce qu'il connaissait l'excellence des humiliations et la malice du péché contraire, qui non-seulement aggrave les autres péchés, mais qui rend vicieuses les œuvres qui de soi ne sont pas mauvaises, et peut infecter et corrompre celles qui sont bonnes, même les plus saintes (1). »

Après avoir triomphé des répugnances que la nature éprouve pour les humiliations et les mépris, par la considération des exemples du Fils de Dieu, les saints achevaient de vaincre l'éloignement de cette nature perverse pour tout ce qui l'abaisse et l'humilie, en considérant attentivement le fonds de misère que chaque homme porte en lui-même. Ils se convainquaient par cette considération qu'ils n'avaient aucun droit, ni au respect, ni à l'estime des autres hommes ; qu'ils ne méritaient, au contraire, que les mépris, les dédains, les rebuts et les traitements les plus humiliants et les plus durs. De là provenaient ces expressions méprisantes qu'ils employaient en parlant d'eux-mêmes, et qui nous étonnent, nous

(1) *Abelly*, t. II, liv. III, chap. XIII, sect. II.

qui n'avons pas comme eux étudié le fonds de corruption qui est en nous. C'est ainsi que saint Vincent de Paul, en parlant de lui, s'appelait, en troisième personne, *ce pauvre pécheur*. De là leur patience dans les mauvais traitements, leur facilité étonnante à les pardonner, leur promptitude à faire des excuses pour des fautes dont ils se regardaient coupables, quoique le plus souvent ils fussent innocents.

A l'exemple des saints, descendons sérieusement et de bonne foi en nous-même. Voyons avec les yeux de la foi le fonds étonnant de malice et de corruption qui s'y trouve, le penchant au mal qui y domine, l'éloignement que nous éprouvons pour toute espèce de bien, la force et l'impétuosité de nos penchants déréglés. Alors, si nous nous apprécions à notre juste valeur, nous nous mépriserons, nous nous jugerons vraiment dignes de mépris, et nous ne serons plus étonnés si Dieu permet quelquefois qu'on nous rende justice lorsqu'il arrive qu'on nous méprise et qu'on n'a aucun égard pour nous. Nous serons patients dans les outrages que l'on nous fera, nous les pardonnerons sans peine, et nous regarderons comme nos vrais amis ceux qui, en nous humiliant, nous aideront à déchirer le voile que l'amour-propre nous met sur les yeux de l'âme.

« En vérité, Messieurs et mes frères, disait saint Vincent de Paul dans une réunion des membres de sa congrégation, si chacun de nous veut s'appliquer à

se bien connaître, il trouvera qu'il est très-juste et très-raisonnable de se mépriser soi-même; car si d'un côté nous considérons sérieusement la corruption de notre esprit, les ténèbres de notre entendement, le déréglement de notre volonté et l'impureté de nos affections; si d'ailleurs nous pesons au poids du sanctuaire nos œuvres et nos productions, nous trouverons que le tout est digne de mépris. Mais quoi! me direz-vous, mettez-vous de ce nombre les prédications que nous avons faites, les confessions que nous avons entendues, les soins et les peines que nous avons pris pour le prochain et pour le service de Notre-Seigneur? Oui, Messieurs. Si l'on repasse sur les meilleures actions, on trouvera qu'en la plupart on s'y est mal conduit quant à la manière, a souvent quant à la fin, et que, de quelque façon qu'on les regarde, il peut y avoir du mal autant que du bien. Dites-moi, je vous prie, que peut-on attendre de la faiblesse humaine? Que peut produire le néant? Que peut faire le péché? Et qu'avons-nous de nous-mêmes, sinon le néant et le péché? Tenons donc pour certain qu'en tout et partout nous sommes dignes de rebut, et toujours très-méprisables à cause de l'opposition que nous avons par nous-mêmes à la sainteté et aux autres perfections de Dieu, à la vie de Jésus-Christ et aux opérations de la grâce. Ce qui peut nous convaincre plus facilement de cette vérité, c'est la pente naturelle et continuelle que nous avons

au mal, notre impuissance au bien, et l'expérience que nous avons tous que, lors même que nous pensons avoir bien réussi en quelque action, ou bien rencontré en nos avis, il arrive tout le contraire, et Dieu permet souvent que nous sommes méprisés. Si donc nous nous étudions à nous bien connaître, nous trouverons qu'en tout ce que nous pensons, disons et faisons, soit en la substance, soit dans les circonstances, nous sommes pleins et environnés de sujets de confusion et de mépris. Si nous ne voulons point nous flatter, nous nous verrons non-seulement plus méchants que les autres hommes, mais pires en quelque façon que les démons de l'enfer. Si ces malheureux esprits avaient en leur disposition les grâces et les moyens qui nous sont donnés pour devenir saints, ils en feraient mille et mille fois un meilleur usage que nous (1). »

C'était par la considération également approfondie de son néant, de sa misère et de sa corruption naturelle, que saint François de Borgia se trouvait, comme saint Vincent, pire que les démons, et se mettait en quelque sorte sous leurs pieds.

Et pourquoi les saints ont-ils creusé si avant dans la connaissance d'eux-mêmes? Pourquoi ont-ils pris tant de soin pour faire un discernement exact de ce qu'ils étaient de leur fonds, d'avec ce que la main libé-

(1) *Vie de saint Vincent*, chap. XIII, liv. III, sect. II.

rale et miséricordieuse du Seigneur avait mis en eux? c'est qu'ils connaissaient tout le prix de l'humilité ; qu'ils savaient que sans elle ils ne pouvaient plaire à Dieu. Étant la vérité et la justice par essence, il ne peut souffrir que nous nous estimions plus que nous ne valons, et que nous nous élevions plus haut dans notre esprit que la vérité et la justice ne le comportent. Aussi se déclare-t-il l'ennemi irréconciliable des orgueilleux, annonçant qu'il leur *résistera* dans leurs vains projets d'élévation, et qu'il *les abaissera.* C'est encore parce qu'ils avaient appris de la bouche de l'Homme-Dieu que l'humilité est la porte du ciel, tandis que l'orgueil est celle de l'enfer. Voilà pourquoi ils ont poursuivi si activement l'acquisition de la précieuse vertu d'humilité.

« Souvenez-vous, Messieurs et mes frères, disait encore saint Vincent de Paul, que nous ne nous lassons pas de citer, que Jésus-Christ, parlant du publicain humilié, a dit que sa prière avait été exaucée. Si le Sauveur a rendu ce témoignage à un homme qui avait été méchant toute sa vie, que ne devons-nous pas espérer, si nous sommes vraiment humbles? Au contraire, qu'est-il arrivé au pharisien? C'était un homme séparé du reste du peuple par sa condition, qui était comme une espèce de religion parmi les Juifs, dans laquelle il priait, il jeûnait et faisait beaucoup d'autres bonnes œuvres, nonobstant lesquelles il ne laisse pas d'être réprouvé

de Dieu. Et pourquoi? Parce qu'il regardait ses bonnes œuvres avec complaisance, et qu'il s'en donnait de la vanité, comme s'il les eût faites par sa propre vertu. Voilà donc un juste et un pécheur devant le trône de Dieu. Parce que ce juste est sans humilité, il est rejeté et réprouvé avec ses bonnes œuvres; au contraire, voilà un pécheur qui, reconnaissant sa misère et touché d'un vrai sentiment d'humilité, se tient à la porte du Temple, frappe sa poitrine, et n'ose lever les yeux au ciel; et par cette humble disposition de son cœur, quoiqu'il fût entré dans le Temple coupable de plusieurs péchés, il en sort néanmoins justifié. Une seule humiliation lui a été un moyen de salut. En quoi nous pouvons reconnaître que l'humilité, quand elle est véritable, introduit dans l'âme les autres vertus, et qu'en s'humiliant profondément et sincèrement, de pécheur qu'on était on devient juste. Oui, quand bien même nous serions des scélérats, si nous recourons à l'humilité, elle nous fera devenir justes. Au contraire, quoique nous fussions comme des anges, et que nous excellassions dans les plus grandes vertus, si toutefois nous sommes dépourvus d'humilité, ces vertus, n'ayant point de fondement, ne peuvent subsister, et étant ainsi détruites faute d'humilité, nous devenons semblables aux damnés, qui n'en ont aucune. Retenons donc bien cette vérité, et qu'un chacun de nous la grave bien dans son cœur. Qu'il se dise,

parlant à soi-même : Quoique j'eusse toutes les vertus, si toutefois je n'ai pas l'humilité, je me trompe, et pensant être vertueux, je ne suis qu'un superbe pharisien, et un missionnaire abominable. O Sauveur Jésus, répandez sur nos esprits ces divines lumières dont votre sainte âme était remplie, et qui vous ont fait préférer la contumélie à la louange. Embrasez nos cœurs de ces affections saintes qui brûlaient et consumaient le vôtre, et qui vous ont fait chercher la gloire de votre Père céleste dans votre propre confusion. Faites, par votre grâce, que nous commencions dès maintenant à rejeter tout ce qui ne va pas à votre honneur et à notre mépris, tout ce qui ressent la vanité, l'ostentation et la propre estime. Faites que nous renoncions une bonne fois pour toutes à l'applaudissement des hommes abusés et trompeurs. Faites enfin, ô mon Sauveur, que, par votre grâce et par votre exemple, nous apprenions à être véritablement humbles de cœur (1). »

Qui, en lisant cet admirable morceau, ne se sent le cœur brûlant d'affection pour la belle vertu dont était si plein le saint qui épanchait le sien avec tant de simplicité dans celui de ses enfants spirituels ?

Quoique l'on ne se lasse point d'admirer et de citer saint Vincent de Paul, portons cependant nos regards

(1) *Vie de saint Vincent,* liv. III, ch. XIII, sect. II.

sur d'autres beaux modèles. Parmi un si grand nombre qui s'offrent à notre admiration et à notre imitation, le premier sur lequel nous les arrêterons sera saint Bernard, aussi admirable par sa profonde et solide humilité que par sa science et les merveilles en tous genres que le Seigneur a opérées par lui.

« Le saint abbé de Clairvaux, dit Godescard, était pénétré de douleur et couvert de confusion lorsqu'il s'entendait louer par les autres. Les louanges lui rappelaient non ce qu'il était, mais ce qu'il devait être. Chacune de ses actions lui paraissait pleine d'imperfection et même de souillure. « Les louanges « que l'on nous donne, disait-il, sont des flatteries, « et c'est une sotte vanité que de s'en réjouir. » Il parle ainsi de lui-même dans une de ses épîtres: « Ma vie monstrueuse et le mauvais état de ma cons- « cience crient vers vous pour exciter votre compas- « sion. Je suis une espèce de créature indéfinissable, « dont la vie ne ressemble ni à celle d'un ecclésias- « tique, ni à celle d'un solitaire. Connaissant le « danger dans lequel je me trouve, daignez m'aider « du secours de vos conseils et de vos prières. » Il dit ailleurs : « Ceux qui me louent me font vérita- « blement des reproches et m'accablent de confu- « sion. » Toute la conduite du saint ne permettait pas de douter de la sincérité de ces protestations. Il avait en horreur cet orgueil raffiné qui se couvre du

voile de l'humilité pour arriver plus sûrement à ses fins, et il était persuadé que rien ne détruit plus l'humilité que de prétendre se servir de cette vertu pour acquérir de la gloire. « L'homme véritablement humble, disait-il, n'est pas celui qui veut le paraître, mais celui qui cherche à être réputé vil et abject. » Il répétait souvent à ses religieux que leurs progrès dans la sainteté se mesureraient sur leur humilité, et que celui d'entre eux qui serait le plus petit à ses propres yeux serait le plus grand devant Dieu.

« Faisant un jour une conférence aux religieux de chœur, il leur déclara publiquement qu'il ne balançait pas à leur préférer à tous un frère convers alors absent. « Ce frère, leur dit le saint, par son humilité, « est plus parfait que vous tous : quoiqu'il n'ait « jamais étudié les belles-lettres, il est plus instruit « qu'aucun de vous, ayant acquis la véritable science, « la science de soi-même. Il se regarde devant Dieu « comme un grand pécheur. Il ne voit de vertu que « dans les autres, tandis qu'il ne découvre en lui « que faiblesse et imperfection. L'ayant un jour ren- « contré baigné de larmes, je lui en demandai la « raison. Je suis, me répondit cet humble religieux, « un bien grand pécheur : mon frère, avec lequel « je travaille, pratique toutes les vertus dans un « degré héroïque, et moi je n'ai pas un degré de la « moindre d'entre elles. Je vous conjure, mon Père, « de prier Dieu de m'accorder, dans sa miséricorde,

« ces vertus, que mon indignité et ma négligence « m'empêchent d'obtenir moi-même (1). » C'est ainsi que le saint excitait ses religieux à l'acquisition d'une vertu dont il sentait tout le prix, et dont il était lui-même un si parfait modèle. »

Saint Ignace de Loyola ne mérite pas moins d'être présenté à notre imitation. Cet illustre saint aimait aussi passionnément en quelque sorte les mépris et les humiliations que nous aimons les louanges et les honneurs. La faim qu'il éprouvait pour ce que la nature repousse et rejette venait de la connaissance approfondie de sa misère et de sa corruption naturelle. Il se regardait comme le plus grand des pécheurs, et se jugeait digne d'être traité comme le rebut de la société. « Tout son extérieur, dit Godescard, portait l'empreinte de l'humilité la plus profonde. Jamais il n'avait de plus grand plaisir que lorqu'il exerçait les plus bas emplois de la maison. Il dérobait aux autres, autant qu'il était en lui, la connaissance de ses vertus et de ses bonnes œuvres. Quoique supérieur, il se soumettait humblement à ses inférieurs; il déférait à leurs avis en plusieurs occasions, et ne prenait jamais un ton d'autorité, à moins que le bien de sa Société ne l'y obligeât. Si l'on disait devant lui quelque chose qui pouvait tourner à sa louange, il témoignait une grande confusion,

(1) God., *Vie de saint Bernard*, 20 août.

qui ordinairement était accompagnée de larmes. Il ne parlait de lui-même que quand cela était absolument nécessaire. Il gardait un profond silence sur les faveurs extraordinaires dont le Ciel le favorisait, ou il ne les découvrait aux autres que lorsque la gloire de Dieu y était intéressée. A l'entendre, personne ne le scandalisait que lui-même. Il ne croyait pas, disait-il, qu'il y eût personne au monde qui eût reçu plus de grâces que lui, ni qui y eût si mal répondu. Il désirait qu'après sa mort on traitât son corps ignominieusement, en punition des péchés qu'il avait commis en l'idolâtrant. S'il parlait de son Ordre il ne l'appelait que *la petite Société*, voulant faire entendre par là que ses enfants devaient se mettre à la dernière place dans l'Église de Jésus-Christ (1).»

Que dirons-nous de l'illustre saint Arsène? Son coup d'essai en fait d'humiliations ferait notre désespoir, si nous étions obligés de passer par la même épreuve. « Lorsqu'il se présenta pour la première fois aux supérieurs des moines de Scété, et qu'il les pria de lui permettre de servir Dieu sous leur conduite, ils le remirent entre les mains de saint Jean, surnommé *le Nain*. Celui-ci s'assit sur le soir avec les frères, pour prendre un peu de nourriture. Pour Arsène, il le laissa debout au milieu de l'assemblée, sans faire attention à lui. C'était une épreuve bien

(1) God. *Vie de saint Ignace*, 31 juillet.

délicate pour un courtisan ; mais elle fut suivie d'une seconde qui fut beaucoup plus rude. Au milieu du repas, saint Jean prend un morceau de pain, qu'il jette à terre devant Arsène en lui disant, avec un air d'indifférence, qu'il peut manger s'il en a envie. Arsène se couche par terre et mange en cette posture. Saint Jean, charmé et édifié de sa conduite, n'exigea point d'autre épreuve avant de l'admettre. « Allez, dit-il aux frères, retournez dans vos cellules avec la bénédiction du Seigneur. Priez pour nous : cet homme est propre pour la vie religieuse. » Arsène justifia le jugement du saint, et se distingua au-dessus des autres anachorètes par son humilité et sa ferveur (1). »

Quittons le désert de Scété, et allons à Paris, nous n'y trouverons pas un moindre sujet d'édification.

Monsieur Amélas, premier successeur de saint Vincent de Paul dans la charge de supérieur général de la société des Lazaristes, appartenait à une des familles les plus distinguées de France ; il était lui-même conseiller au grand conseil, dont la juridiction s'étendait sur tout le royaume, quand il demanda comme une faveur d'être reçu dans la société des enfants de saint Vincent. Plus il avait été grand dans le siècle, plus il se fit petit en religion. Dès son entrée au noviciat, il se livra avec joie à l'exercice des

(1) Vie du saint, 19 juillet.

emplois les plus bas, comme de balayer la maison, de laver la vaisselle, et il ne le faisait point pour se conformer à la règle et à l'exemple des autres, mais par un véritable amour de l'humilité et de sa propre abjection, et par l'effet de la connaissance approfondie de son néant. Il prit dès lors la détermination de s'appliquer d'une manière toute spéciale à l'acquisition de l'humilité, qu'il regarda comme sa *chère vertu;* et il fut si fidèle, le reste de sa vie, à cette résolution, qu'il ne laissait passer aucune occasion de s'humilier, sans faire quelque acte d'humilité. « On le voyait souvent, dit l'auteur de sa vie, demander pardon des fautes dont même il n'était pas coupable, et un jour il le fit, dans le séminaire, avec une telle humilité, que tous ceux qui se trouvèrent présents furent vivement touchés, au point que se mettant eux-mêmes tous à genoux, ils versèrent beaucoup de larmes. On l'a entendu plusieurs fois faire l'accusation publique et générale des fautes de sa vie passée, surmontant ainsi la répugnance naturelle que les hommes ressentent à découvrir leurs fautes (1). »

Recueillons maintenant les avis si précieux que sainte Chantal et sainte Thérèse donnaient à leurs filles spirituelles sur la route à tenir pour arriver à l'acquisition de la véritable humilité. L'âme de ces deux grandes saintes se peint dans leurs leçons, et

(1) *Vie de M. Amélas*, ch. XI.

l'on y voit clairement l'estime et l'affection qu'elles avaient pour la vertu qu'elles recommandaient avec tant d'instances.

« L'humilité, disait la première, consiste en ce point : quand les autres nous humilient, humilions-nous nous-mêmes encore plus ; quand les autres nous accusent, ajoutons encore à leurs accusations. Quand on nous emploie aux fonctions les plus basses, reconnaissons sincèrement qu'on nous fait encore plus de grâce que nous ne le méritons. Quand on nous méprise, soyons contentes. Une religieuse ne peut donner une marque plus évidente d'orgueil et d'incapacité, que de se croire capable de quelque chose. C'est faire une grande injure à l'esprit de Dieu que de s'élever soi-même, ou de tomber par vanité dans l'obstentation. Il vaudrait mieux que le feu du Ciel tombât sur nous que de nous rendre coupables de ce vice. Je voudrais pouvoir graver cette maxime avec mon sang. Je consentirais que mes lèvres fussent percées d'un fer rouge, à condition qu'il n'échappât point aux personnes religieuses un seul mot contraire à l'humilité (1). »

La seconde recommandait à ses filles de ne jamais murmurer contre les corrections qu'elles recevaient et de se réjouir au sein de la tribulation ; de ne pas chercher à se justifier, lors même qu'elles seraient

(1) Voir les maximes de la sainte.

faussement accusées, à moins que la charité ou la prudence ne rendît la justification nécessaire ; d'avoir en horreur tout ce qui a rapport aux prééminences et aux distinctions.

Les ouvrages de sainte Thérèse font foi de sa profonde et solide humilité. Quand elle eut réuni le titre de fondatrice à celui de supérieure, elle n'en devint que plus humble. On la voyait au chapitre faire l'aveu de ses moindres fautes avec des sentiments dont toutes les religieuses étaient étonnées, et, pour expier ces fautes, elle se soumettait aux diverses pénitences qui étaient en usage dans la communauté (1).

Pour compléter les avis que viennent de nous donner tant et si habiles maîtres dans la grande science de l'humilité, science si difficile à acquérir, à cause des répugnances de notre nature pour les mépris et les humiliations, nous allons écouter saint Jean de la Croix, cet homme presque divin, et dont les ouvrages sont regardés par l'Église comme dictés en quelque sorte par l'Esprit-Saint lui-même.

« Les révélations, les visions et les plus belles connaissances de la Divinité ne valent pas le moindre acte de cette humilité qui fait qu'on se regarde comme rien et bon à rien ; qui juge toujours bien des autres, et jamais de soi-même.

(1) Voir la vie de la sainte, dans God., 15 octobre, et les 26 et 27 ch. du *Ch. de la perf.*, par la sainte.

« Jésus-Christ a fait sa plus grande œuvre, qui est la réconciliation des hommes avec son Père, dans son plus grand anéantissement. Dieu fait aussi sa plus grande œuvre dans les âmes, qui est de s'unir à elles, lorsqu'elles sont plus anéanties en elles-mêmes et devant les hommes.

« Ayez un soin particulier de mortifier le point d'honneur, même dans les plus petites choses, et ne pensez jamais qu'on vous a fait tort, que vous avez raison, que vous avez plus travaillé et êtes plus capable que les autres. Il n'y a pas de poison qui donne la mort si irrémissiblement que le font ces pensées à l'âme, étouffant son esprit intérieur et arrêtant la perfection qu'elle eût acquise.

« Dieu, pour aimer votre âme, ne regarde pas vos talents ni les autres dons extérieurs qu'il vous a faits, mais votre humilité et le grand mépris que vous avez de vous-même.

« Ne désirez autre chose, pour récompense de vos travaux et de vos bonnes œuvres, que de nouveaux mépris et de nouvelles souffrances ; persévérez constamment dans un vif amour des croix, tant intérieures qu'extérieures (1). »

Les exemples de Jésus-Christ et de ses saints, la paix de l'âme que nous procure l'humilité, ainsi que nous l'avons vu, sont sans doute des motifs bien pres-

(1) *Max. spir. de saint Jean de la Croix.*

sants pour nous engager à travailler généreusement et constamment à l'acquisition de cette précieuse vertu, de laquelle on peut dire ce que saint Paul dit de la piété : *elle a les promesses de la vie présente et celles de la vie future*. Mais un autre motif non moins pressant, et qui est même une conclusion de ce que nous avons dit jusqu'ici sur l'humilité, c'est qu'elle est la base et le fondement de toutes les vertus, et spécialement de la charité, qui en est la reine. « Depuis soixante-sept ans que Dieu me souffre sur la terre, dit un jour saint Vincent de Paul à ses enfants, j'ai pensé et repensé plusieurs fois aux moyens les plus propres pour acquérir et conserver l'union et la charité avec Dieu et avec le prochain ; je n'en ai point trouvé de meilleur ni de plus efficace que la sainte humilité ; de s'abaisser toujours au-dessous des autres, de ne juger mal de personne, et de s'estimer le moindre et le pire de tous (1). »

D'où il suit que sans humilité, et une véritable humilité, il est impossible de vivre en paix et en union avec le prochain, même en communauté. C'est sans doute parce qu'il y a si peu de vraie humilité dans les épouses d'un Dieu humilié jusqu'aux abaissements inconcevables de l'Incarnation, qu'il y a souvent entre elles si peu de parfaite charité.

L'humilité étant la base et le fondement de la

(1) Vie du saint, liv. III, ch. XIII.

perfection chrétienne et religieuse, afin de mieux graver dans notre mémoire les vérités que nous venons de développer dans ce paragraphe, nous allons les résumer.

1° L'humilité a été la vertu chérie du Sauveur, celle qu'il s'est spécialement appliqué à nous enseigner par ses divines leçons et surtout par ses divins exemples. Il s'est fait petit enfant, afin de nous porter à nous faire petits par notre humilité, les petits seuls étant propres à entrer dans le royaume des cieux, d'où Lucifer a été chassé à cause de son orgueil.

2° Sans l'humilité, nous ne serons jamais en paix, ni avec Dieu, qui fait la guerre aux orgueilleux, comme aux ennemis déclarés de sa gloire, contrecarrant tous leurs projets et les faisant pour l'ordinaire tourner à leur honte et à leur confusion ; ni avec le prochain, puisque le Saint-Esprit nous dit que l'orgueil est une source de contestations incessantes ; ni avec nous-même, l'orgueil nous faussant le jugement et nous persuadant souvent à tort qu'on nous blesse, qu'on nous insulte, qu'on manque aux égards qu'on nous doit. Il nous rend jaloux, et ce mot seul en dit assez pour faire voir que sans humilité nous ne pouvons être en paix avec nous-même.

3° Sans l'humilité, nous ressemblerons à ces sépulcres blanchis au dehors dont parle le Sauveur, qui ne renferment au dedans que des os secs ou

pourris. Nos vertus apparentes pourront nous attirer des éloges, nous faire passer pour saints ; mais devant Dieu, nos œuvres seront des œuvres mortes.

Terminons par ces belles pensées de saint Laurent-Justinien, patriarche de Venise :

« L'humilité garde le silence et ne s'élève point dans la prospérité, tandis que dans l'adversité elle est haute, magnanime, remplie de joie et d'un courage invincible. Il n'y a rien où les hommes soient plus exposés à se méprendre ; peu connaissent ce que c'est que cette vertu. Elle n'est possédée que de ceux auxquels Dieu l'a donnée par infusion, en récompense de leurs efforts redoublés et de l'esprit de prière qui était en eux. L'humilité qui s'acquiert par des actes répétés n'est qu'une préparation à celle-ci, quoique nécessaire et indispensable ; aussi est-elle toujours aveugle et imparfaite. L'humilité infuse éclaire l'âme dans toutes ses vues ; elle lui fait voir clairement toutes ses misères et lui en donne le sentiment. Elle lui communique cette vraie science qui consiste à connaître que Dieu seul est tout, et que nous ne sommes rien (1). »

(1) Voir la vie du saint, dans God. 5 septembre.

§ VIII

IMITATION DE JÉSUS-CHRIST DANS SON AMOUR POUR LES VOIES CRUCIFIANTES.

PREMIÈRE SECTION

Nécessité où est l'âme qui tend à la perfection de marcher par les saintes voies de la Croix. — Amour extrême de M. Boudon pour les voies de la Croix. — Les voies crucifiantes sont le paradis de la terre. — Conduite de Dieu dans la prédestination de ses élus. — Estime que saint Jean de la Croix faisait des voies crucifiantes. — La soif de sainte Thérèse pour les souffrances. — Celle de saint François Xavier. — Pensées admirables de saint Jean Chrysostome sur les voies crucifiantes.

N'oublions jamais que nous sommes des enfants de la Croix. C'est sur cet arbre de mort que nous avons reçu la vie. C'est sur le sommet du Golgotha que notre Père nous a enfantés, au milieu des tourments et des douleurs les plus extrêmes; comme d'autres Benjamins, nous avons coûté la vie, non pas à notre Mère, mais à notre Père, au divin Fils de Marie. Puisque nous sommes des enfants du Calvaire, nous devons donc aimer la Croix, nous devons nous y attacher par reconnaissance et par affection pour notre Père.

Vous devez surtout vous y attacher, vous, pieuses épouses de l'Homme-Dieu, dont toute la vie a été une croix non interrompue, et qui, comme le dit

l'auteur de l'*Imitation*, n'a pas été une seule heure sans souffrir, soit intérieurement soit extérieurement. Vous devez vous faire gloire de marcher à la suite de votre époux, qui, à bien plus juste titre que Moïse l'était pour Séphora, *vous est un époux de sang*.

Allons donc après ce divin Agneau, dont la tête, comme celle du bélier que le Seigneur substitua à Isaac sur la montagne de Moria, est prise dans ces épines meurtrières qui forment son diadème royal. Allons *boire avec lui de l'eau du torrent* pendant les jours de notre épreuve. Allons souffrir et mourir spirituellement avec lui, afin d'être un jour exaltés avec lui dans le séjour de sa gloire.

Jésus nous appelle à contracter avec lui, dès ici bas, une union intime ; mais toute union supposant la ressemblance, il faut que nous nous efforcions de lui devenir semblables, autant que la créature peut ressembler à un Dieu. Or, dans le désir de s'unir à nous, pour se rendre imitable et se mettre plus à notre faible portée, il s'est réduit à l'état *de vermisseau*, comme le dit un de ses prophètes, et même de *vermisseau défiguré par les souffrances*, comme l'avait prédit un autre. C'est donc par les souffrances que nous serons rendus propres à l'union que le Fils de Dieu, devenu *homme de douleurs*, veut contracter avec nous. C'est là la *folie du mystère de la Croix* dont parle saint Paul ; folie qu'un évangéliste a dépeinte dans ces paroles : *Il fallait que le Christ*

entrât ainsi dans sa gloire. C'est aussi ce que signifient ces autres paroles : *C'est par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le ciel.* C'est ce qui a fait dire à l'auteur de l'*Imitation* : « Allez où vous voudrez, faites tant de recherches qu'il vous plaira, vous ne trouverez pas de voie plus élevée, ni plus sûre que le chemin royal de la Croix. —Il n'y a point d'autre chemin qui mène à la vie et au véritable repos du cœur. — Disposez et réglez toutes choses selon vos désirs et vos vues, vous n'y rencontrerez qu'engagement à souffrir toujours quelques peines, que vous le vouliez ou non (1). »

Chargeons-nous donc de notre croix, et marchons à la suite de notre Père et de l'époux sacré de nos âmes, qui nous a frayé le chemin. *Courons à l'odeur des parfums* qui sortent de la croix. Elle est ce bouquet de myrrhe dont parle l'épouse des cantiques, qui réjouit son cœur, et l'entraîne sur les pas de son époux. « L'arbre de la Croix, dit saint Bernard, produit la vie. Il porte pour fruit l'allégresse, il distille l'huile de la joie, et il donne le baume des bénédictions célestes » (2). D'ailleurs l'amour doit nous donner du courage. « Quelle chose, dit saint Chrysostome, peut plaire davantage à celui qui aime Jésus-Christ, que de souffrir pour son amour ? »

Mais pour connaître tout le prix des voies cruci-

(1) Liv. II, ch. XII, v. III.
(2) Sermon sur saint André.

fiantes par lesquelles il nous faudra marcher pour arriver à la perfection et à l'union divine, laissons M. Boudon nous découvrir les trésors cachés dans ces voies si rebutantes pour la nature. En entendant ce saint amant de la Croix, le cœur s'échauffe, et l'on a moins d'éloignement pour l'héritage sacré que Jésus nous a laissé. « Il y a plusieurs voies, ô mon Dieu, s'écrie ce saint homme dans l'enthousiasme que sa foi lui fait éprouver pour la voie royale de la Croix, qui conduisent à votre bienheureuse jouissance ; il y a plusieurs sentiers qui mènent à votre glorieuse éternité. Mais vous avez fait un grand chemin qui y mène dans la dernière sûreté. Or, ce grand chemin n'est que la voie de la sainte Croix. Cette voie est le chemin que tiennent tous les élus, et elle conduit à la cité royale du Roi des rois. Elle est le grand chemin royal du salut, car c'est par elle que les courriers de la bienheureuse éternité portent les douces dépêches de la grâce.

« On a bien cherché en quel lieu du monde était le Paradis terrestre, et fort inutilement. Sans tant de recherches le voici tout trouvé : Avez-vous trouvé à souffrir, vous avez trouvé le Paradis de la terre. Cette proposition peut-être semblera de prime-abord surprenante; mais elle n'en est pas moins vraie. Il n'y a personne qui puisse nier que Dieu seul fait tout le Paradis, et c'est dans l'union avec Dieu que l'âme trouve sa parfaite félicité, tant pour

la vie présente que dans la vie future ; avec cette différence cependant que l'union avec Dieu est dans son terme dans le ciel, qu'elle n'augmente plus et est exempte de toute peine ; tandis que l'union avec Dieu dans cette vie peut augmenter et croître de plus en plus, ce qui ne se fait pas sans difficultés, à cause des obstacles qu'elle trouve en nous. Or, comme les croix sont le grand moyen qui éloigne de nous les empêchements à l'union divine, nous retirant de l'être créé pour nous unir à l'incréé, on peut dire qu'elles sont le paradis de ce monde, puisque par elles nous sommes unis à Dieu seul, notre centre et notre fin (1).

« La parfaite jouissance de Dieu suivie de plaisirs infinis, dit encore M. Boudon, est réservée pour la bienheureuse éternité. La vie présente où nous sommes et où bientôt nous ne serons plus, tant elle passe vite, laissant à peine le temps de la regarder, est donnée aux souffrances. Il faut donc y être crucifié avec Jésus, dont l'esprit est l'âme de nos âmes, et nous donne la vie. Comme il a été l'homme de douleurs, nous devons sans cesse être inviolablement attachés à la croix.

« L'esprit de Jésus est un esprit de croix, et cependant l'esprit de Jésus, comme nous venons de le dire, est un esprit qui nous donne la vie. Si donc nous voulons vivre, il faut vivre sur la croix. Dans ce sen-

(1) *Les saintes voies de la Croix*, liv. I, chap. III et VIII.

timent, la divine Thérèse s'écriait : *Ou mourir, ou souffrir ;* car il est vrai que dès lors qu'on cesse de souffrir il faut cesser de vivre : ou la croix ou la mort. Quand le temps de nos souffrances est achevé, il est temps de mourir. Les souffrances font la plus grande gloire du christianisme ; notre plus grande honte doit être de nous voir dans la joie et le plaisir.

« Le véritable chrétien se trouvera toujours chargé de confusion, et aura bien de la peine à ne pas rougir quand il sera dans la joie et dans l'honneur, puisqu'il fait profession de servir un maître qui est l'homme de douleurs, et qu'il se reconnaît membre d'un chef percé d'épines de toutes parts. Cette qualité glorieuse de membre de Jésus lui donne une union si étroite avec cet aimable Dieu-Homme, qu'indispensablement il doit entrer dans toutes les inclinations et les aversions de son divin cœur ; aimant tout ce qu'il aime, haïssant tout ce qu'il hait. Comme c'est le propre de l'amour de transformer, l'âme qui aime Jésus est plus en lui qu'en elle-même ; elle ne vit plus, c'est Jésus qui vit en elle. Elle ne regarde donc les choses que comme Jésus les voit, elle ne les goûte que comme il les goûte ; ainsi tout son goût est aux peines et aux croix, toute sa joie est dans les douleurs, et elle se sent dans une tristesse accablante, et paraît toute honteuse, quand elle s'en voit éloignée (1). »

(1) *Le saint Esclavage*, traité II, chap. XII.

N'est-il pas vrai qu'après avoir entendu ce saint amant de Jésus crucifié on éprouve moins d'éloignement pour la croix, qui est un gage de salut et un signe de prédestination? « Dieu, dit le P. Saint-Jure, conformément aux règles qu'il a établies dans la prédestination des hommes, envoie des afflictions aux élus. Il leur fait souffrir des pertes de biens, des atteintes dans leur honneur, des douleurs dans leur corps, des peines d'esprit, des dégoûts, des aridités et beaucoup d'autres maux. Si Dieu ne les crucifie lui-même, comme ils connaissent ce mystère caché à la sagesse humaine, ils se crucifient eux-mêmes. Telle a été la conduite de Dieu sur tous les saints sans exception. Il les a d'autant plus affligés, qu'il leur portait plus d'affection, et qu'il leur destinait une place plus distinguée dans son royaume. Aussi la Reine de tous les saints, Notre-Dame, quoiqu'elle fût plus pure que les étoiles du firmament, et qu'elle n'eût pas commis le moindre péché qui exigeât qu'elle en fut châtiée, par la raison qu'elle était, après son divin Fils, la personne la plus aimée de Dieu, et qu'elle était destinée à tenir dans le ciel un rang plus éminent, a été la plus éprouvée et la plus affligée (1). »

Conformément à cet arrêt porté par Dieu, qui veut que tous les élus soient semblables à leur chef, à Jésus-Christ, qui est le chef des prédestinés, comme

(1) Saint-Jure, *Conn. de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, liv. III, chap. XXII.

le nomme l'Apôtre, plus une âme est agréable au Seigneur, et travaille avec zèle à sa perfection, plus elle doit passer par le creuset des souffrances et être taillée par le marteau des tribulations. C'est ce qui a fait dire à M. de Bussières : « Ce qui nous fait chrétiens de profession, c'est la foi et le baptême ; mais ce qui nous fait chrétiens de pratique, c'est la croix et les souffrances. Plus elles sont grandes, étant portées avec l'esprit de la grâce, plus elles nous font parfaits chrétiens. »

C'est aussi ce que confirme l'histoire de tous les saints, comme vient de le dire le P. Saint-Jure. Quelques exemples achèveront de prouver cette importante vérité.

« Pour purifier entièrement le cœur de saint Jean-de la Croix, dit Godescard, Dieu fit passer le saint par les plus rigoureuses épreuves, tant intérieures qu'extérieures. Telle est la conduite qu'il tient ordinairement à l'égard des âmes qu'il destine à une sainteté éminente, et qu'il veut combler de grâces extraordinaires.

« Après avoir goûté les douceurs de la contemplation, saint Jean de la Croix se vit privé de toute dévotion sensible. Cette sécheresse spirituelle fut suivie du trouble intérieur de l'âme, de scrupules et du dégoût des exercices de piété, que le serviteur de Dieu n'abandonna jamais cependant. En même temps les démons l'assaillirent par les plus violentes

tentations, et les hommes le persécutèrent par la calomnie.

« Mais les scrupules et la désolation intérieure furent les plus terribles de toutes ses peines. Il semblait au saint voir l'enfer ouvert et prêt à l'engloutir. On trouve, dans son livre intitulé : *La Nuit obscure*, une description admirable des angoisses que cet état fait éprouver. Elles sont connues plus ou moins des âmes contemplatives. Cette épreuve a coutume de précéder la communication des grâces spéciales que Dieu leur accorde. Ce fut par là que Jean de la Croix parvint à ce dénuement, à cette pauvreté d'esprit, à ce renoncement à toutes les affections terrestres, à cette entière conformité à la volonté de Dieu, qui est fondée sur la destruction de la propre volonté, à cette patience héroïque, à cette courageuse persévérance qui brillent dans le reste de sa vie. Les rayons de la lumière divine percèrent enfin les ténèbres dont le saint religieux était environné, et il se trouva comme transporté dans un paradis de délices. Mais de nouvelles ténèbres succédèrent aux premières; les peines intérieures et les tentations qui les accompagnèrent furent si violentes, que Dieu parut avoir abandonné son serviteur, et être devenu insensible à ses soupirs et à ses larmes. Il tomba dans une tristesse si profonde, qu'il serait mort de douleur si la grâce ne l'eût soutenu. Le calme revint, et fut suivi de consolations. Jean de la Croix sentit alors plus que jamais l'avan-

tage des souffrances et surtout des peines intérieures (1). »

Que dire des voies crucifiantes par lesquelles il plut à Jésus-Christ de faire passer la sainte amante de sa croix, Thérèse de Jésus? Peines extérieures, peines intérieures, souffrances du corps, persécutions, calomnies, tentations, tous ces fouets de la justice divine, tous ces creusets par lesquels le Seigneur se plaît à faire passer la vertu de ses élus, furent employés pour purifier sainte Thérèse et la préparer aux grâces extraordinaires que Dieu voulait lui départir. Éclairée par la foi et plus encore par le Saint-Esprit, Thérèse éprouvait une sainte faim des souffrances, qu'elle savait devoir l'unir intimement à Celui qui était toute sa joie et toutes ses délices. Et comment n'eût-elle pas été saintement avide de croix, après avoir entendu le Seigneur lui dire dans une vision : « Pensez-vous, ma fille, que le mérite consiste à « jouir? Non, mais il consiste bien plutôt à travail- « ler, à souffrir et à aimer. Celui-là est le plus ten- « drement aimé de mon Père auquel il a départi les « croix les plus pesantes. Eh ! comment pourrais-je « vous prouver d'une manière plus sensible que je « vous aime, si ce n'est en choisissant pour vous ce « que j'ai choisi pour moi-même (2). »

C'était aussi parce que le Ciel destinait saint Fran-

(1) Vie du saint, God., 24 novembre.
(2) God., *Vie de sainte Thérèse*, 15 octobre.

çois Xavier à être l'instrument des merveilles de sa droite dans les Indes qu'il lui inspira une espèce de faim et de soif ardente pour les souffrances. C'est ce que le saint fit connaître dans une ouverture de cœur au P. Simon Rodriguez, avant de s'embarquer pour les Indes. « Je veux, mon Père, pour votre consola-« tion, lui dit-il, vous découvrir un secret que je vous « ai caché jusqu'à présent. Il vous souvient que lors-« que nous étions dans un hôpital de Rome, vous « m'entendîtes crier une nuit : *Encore plus*, *Sei-« gneur, encore plus*. Vous m'avez souvent demandé ce « que cela voulait dire, et je vous ai toujours répondu « que vous ne deviez pas vous en mettre en peine. « Sachez maintenant que je vis, endormi ou éveillé, « Dieu le sait, tout ce que je devais souffrir pour la « gloire de Jésus-Christ. Notre-Seigneur me donna « tant de goût pour les souffrances, que, ne pouvant « me rassasier de celles qui s'offraient à moi, j'en « désirai davantage ; et c'est le sens de ces mots que « je prononçais avec tant d'ardeur : *Encore plus*, *en-« core plus*. J'espère que la divine bonté m'accordera « dans les Indes ce qu'elle m'a montré en Italie, et « que ces désirs qu'elle m'a inspirés seront bientôt « satisfaits (1). »

Mais rien de comparable à ce que saint Jean Chrysostome a écrit sur le prix des croix.

(1) Bouhours, vie du saint.

« C'est une plus grande dignité, dit le saint, de souffrir pour Notre-Seigneur, que d'être roi et d'être élevé au faîte de tous les honneurs de la terre. C'est quelque chose de plus grand que d'arrêter comme Josué, le soleil et la lune au milieu de leurs courses; que de chasser les démons des corps des possédés, et même que d'être assis au ciel à la droite de Dieu; que de prendre place avec les apôtres sur un des douze trônes qui leur sont destinés à la fin du monde pour juger l'univers. Celui qui aime entend bien ce que je dis. C'est pourquoi saint Paul, voulant faire connaître aux Philippiens le point de gloire auquel ils étaient élevés, leur dit: *Dieu vous a fait la grâce et la faveur, non-seulement de croire en Jésus-Christ, mais encore d'être affligés pour lui.* Et, parlant de lui-même, il prend pour le titre le plus magnifique et le plus pompeux dont il puisse rehausser la qualité déjà si glorieuse d'apôtre, celui de *prisonnier* et d'*enchaîné pour Jésus-Christ.* C'est plus en effet que d'être apôtre, que d'être docteur et évangéliste. Un diadème éclatant de pierreries ne parerait pas si richement un homme, ni un sceptre d'or n'ornerait pas tant ses mains, qu'une chaîne de fer portée pour Jésus-Christ (1). »

Concluons donc par cet admirable passage extrait du *Chrétien intérieur*, par M. de Bernières :

(1) Hom. 8 sur l'épît. aux Ephés.

« On estime beaucoup le bois de la vraie croix ; on le recherche avec une sorte de passion ; c'est le plus beau présent que l'on puisse nous faire. On l'enchâsse dans l'or, on le pend à son col, on le porte sur son cœur; on le conserve précieusement et avec raison. Ainsi les vrais chrétiens, les enfants de lumière, estiment beaucoup les souffrances ; ils ne voient rien de plus beau ni de plus précieux sur la terre ; on ne peut leur faire un plus grand don que de leur en procurer. Ils embrassent avec joie et amour toutes les occasions qui se présentent de souffrir ou de se mortifier. Ils cherchent avec avidité cette portion de la croix du Sauveur. Ils la mettent non-seulement proche de leur cœur, mais dans leur cœur même. A leurs yeux, toute espèce de souffrance est une parcelle de la vraie croix, et la plus précieuse relique que l'on puisse porter sur soi. Ne soyons donc jamais sans avoir de la vraie croix. Chérissons et aimons tendrement tous ceux qui nous en procurent (1). »

(1) *Chrét. int.*, t. II.

DEUXIÈME SECTION

ÉPREUVES INTÉRIEURES PAR LESQUELLES DIEU FAIT PASSER LES ÂMES QU'IL CHÉRIT SPÉCIALEMENT.

Conduite étonnante de Dieu à l'égard des âmes qu'il appelle à la perfection. — Peines extrêmes par lesquelles il fait passer ces âmes d'élite. — Épreuves intérieures par lesquelles passa sainte Thérèse. — Peines de la sainte Mère de Chantal. — Celles de sainte Catherine de Sienne. — Les horribles tentations qu'éprouva saint Jérôme. — Pourquoi Dieu se plaît à conduire les âmes qui lui sont les plus chères par ces voies pénibles. — Manière de s'y comporter pour en tirer profit.

« Lorsque Dieu, dit le P. Saint-Jure, s'appuyant de l'autorité du Docteur séraphique, a fait savourer à ceux qui commencent à le servir la douceur de ses consolations ; lorsqu'il leur a donné à sucer, ainsi qu'à des enfants, le lait de ses mamelles, il les sèvre et les accable de tentations et d'angoisses. Afin de les faire avancer à grands pas vers la perfection à laquelle il les appelle : 1° Il leur ôte la grâce sensible, la saveur de la dévotion ; alors ils sont comme désarmés et exposés aux attaques des ennemis du salut, ce qui les rend craintifs et pusillanimes et les jette dans une horrible peine ; 2° Ils éprouvent une pesanteur épouvantable dans la pratique de la vertu ; ils voient toute la difficulté qui l'accompagne et la violence qu'il faut faire à la nature. Lorsqu'il s'agit d'en produire quelques actes, on dirait qu'ils roulent une grosse

pierre devant eux; 3° Ils sont accablés de dégoût et d'ennui; tout ce qui est bien les fatigue. Ils s'ennuient de prier, de méditer, de lire, d'entendre de bonnes choses et d'en parler. Cette tentation plonge l'âme dans une profonde tristesse, parce que, malgré le dégoût qu'elle éprouve pour les choses spirituelles, elle ne veut pas néanmoins prendre de goût et de contentement dans les choses sensuelles; 4° Enfin, ils n'éprouvent pour Dieu qu'indifférence; ils sont tentés de murmurer contre lui, le trouvant dur et cruel (1). »

« Dieu, dit un autre grand maître de la vie intérieure, traite quelquefois un cœur en quelque façon en réprouvé. Il le bannit loin de lui, n'écoute point ses soupirs et le prive de sa présence plus ou moins de temps, comme il lui plaît... Dans cet état de souffrances et d'obscurité, l'âme devient comme captive; mille pensées extravagantes, mille passions révoltées la retiennent dans les fers. Elle ressemble à un pauvre criminel enseveli dans les ténèbres d'un cachot, entièrement abandonné à lui-même et privé de toute espèce de soulagement. Elle croupit dans les horreurs de cette misérable prison, où le dégoût et l'ennui l'accablent et l'anéantissent. Enfin, privée de la rosée du ciel et des douceurs de la terre, ne goûtant aucune consolation ni divine ni humaine,

(1) *L'Homme relig.*, t. I, chap. VIII, § III.

elle demeure comme crucifiée entre le ciel et la terre (1). »

L'histoire de la vie des Saints nous prouve que, dans tous les siècles, Dieu s'est plu à faire marcher ses amis par ces voies si crucifiantes, et par là même si purifiantes.

Nous avons vu, dans la section précédente, quelles ont été les peines intérieures par lesquelles il prépara saint Jean de la Croix à la réception des grâces extraordinaires qu'il lui destinait. Les épreuves par lesquelles il fit passer sainte Thérèse, sainte Chantal, et tant d'autres âmes privilégiées, ne furent pas moins rudes et moins pénibles pour la nature.

« Seule et abandonnée dans mon affliction, dit sainte Thérèse, parlant de ses épreuvres intérieures, n'ayant personne de qui je pusse tirer du soulagement, il n'était en mon pouvoir ni de lire ni de prier. J'étais comme une personne épouvantée d'un grand mal. Accablée par la crainte d'être trompée par le démon, je ne savais sur quoi m'appuyer ; le ciel et la terre n'avaient aucune consolation pour moi (2). »

Parlant ailleurs d'une manière générale des peines intérieures, elle fait connaître indirectement celles par lesquelles elle avait été disposée aux communi-

(1) *Le Chrét. int.*, par M. de Bernières, t. II, liv. v, chap. IX.

(2) Vie de la sainte, chap. XXV.

cations divines et à l'effusion des faveurs extraordinaires qu'elle avait reçues du Ciel.

« Il arrive, dit-elle, à l'âme certaines sécheresses, certains abandonnements tels, qu'il lui semble qu'elle ne s'est jamais souvenue de Dieu, et qu'elle ne doit jamais s'en souvenir. Quand elle entend parler de lui, c'est comme si elle entendait dans le lointain une voix qui lui dit : C'est un tel. Il lui semble qu'elle ne peut se faire comprendre de son confesseur, qu'elle le trompe, quoiqu'elle fasse tout ce qu'elle peut pour lui parler clairement. Quoi qu'on lui dise pour la rassurer, cela ne sert de rien, l'entendement étant si obscurci qu'il ne peut voir la vérité. Elle ne croit que ce que l'imagination, qui est alors devenue la maîtresse, lui représente, ainsi que les folies et les rêveries que le démon lui met dans la tête, parce que Notre-Seigneur permet à cet esprit infernal de l'éprouver, de lui suggérer qu'elle est damnée, et quantité d'autres choses qui la tourmentent avec une angoisse de cœur si sensible, un oppressement intérieur si intolérable, qu'on ne le peut comparer qu'aux peines que l'on souffre en enfer (1). »

L'évêque de Terassonne, après avoir rapporté ce tableau des peines de la sainte dans la vie qu'il nous en a laissée, ajoute qu'elle ne trouvait dans l'horrible

(1) Voir le *Château de l'âme*, par la sainte.

tempête qui s'était formée dans son intérieur aucune sorte de soulagement. La grâce était tellement cachée au fond de son âme, qu'elle n'en pouvait entrevoir aucune étincelle. Il lui semblait même qu'elle ne l'avait jamais eue, parce que tous les biens et toutes les faveurs qu'elle avait reçus jusque-là ne lui paraissaient que des songes et des rêveries de son imagination. Elle voyait seulement, pour la tourmenter, la multitude de ses fautes et de ses péchés. Dieu tenait parfois l'âme de la sainte dans un si grand délaissement quelle ne recevait en apparence du Ciel que des rebuts. Il lui semblait même que les traits acérés d'une justice irritée tombaient sur elle comme si Dieu eût été son ennemi. Lui présenter les soulagements et les consolations de la terre était pour elle comme si on les présentait aux damnés, auxquels ils seraient plutôt une peine qu'un allégement à leurs maux. Ces douleurs intérieures durèrent deux ans (1).

Les peines qu'éprouva sainte Chantal furent plus longues encore, et non moins déchirantes.

« Sainte Chantal, dit saint Liguori, souffrit pendant quarante et un an des peines intérieures accompagnées de tentations terribles, de crainte d'être dans le péché et d'être abandonnée de Dieu. Ces peines étaient telles, que dans ces instants la

(1) Saint-Jure, *l'Homme relig.*, t. I, chap. VIII, § III.

pensée de la mort pouvait seule lui procurer un peu de consolation. Quelquefois il lui paraissait que la patience allait l'abandonner ; elle se trouvait toute découragée et sur le point de consentir à sa réprobation éternelle. Dans les huit ou neuf dernières années de sa vie, les tentations, au lieu de diminuer, devinrent plus violentes ; de sorte que, soit qu'elle priât, soit qu'elle travaillât, elle souffrait intérieurement un si cruel martyre, qu'elle excitait la pitié de tous ceux qui la fréquentaient. Quelquefois il lui paraissait que Dieu l'avait repoussée loin de lui, au point que, pour se soulager, elle détournait ses regards du Seigneur ; mais, ne trouvant pas la consolation qu'elle cherchait, elle les portait de nouveau sur Dieu, bien qu'elle le crût indigné contre elle. Dans la communion, dans l'oraison, et dans les autres exercices de piété, elle n'éprouvait que de l'ennui et des douleurs.

Elle se regardait comme un infirme accablé de maux, trop faible pour se placer sur un autre côté ; muet, et par conséquent ne pouvant expliquer son mal ; aveugle, ne pouvant trouver une issue pour sortir de l'abîme où il est tombé. Elle croyait avoir perdu la foi, l'espérance et la charité. Du reste, elle tenait toujours ses regards attachés à Dieu, se reposant entre les bras de sa divine volonté (1). »

(1) *Les Voies du salut*, 2e part., 39e refl.

Les épreuves par lesquelles le Seigneur fit passer sainte Catherine de Sienne, sans avoir été aussi longues, n'en furent pas pour cela moins crucifiantes ni moins accablantes pour la nature.

« Le démon, jaloux de la vertu extraordinaire de Catherine, mit tout en œuvre pour la faire tomber dans ses piéges. Il remplit son imagination de fantômes impurs, et attaqua son cœur par les tentations les plus honteuses et les plus humiliantes pour une vierge. Il répandit ensuite d'épaisses ténèbres dans son esprit, en sorte qu'elle se trouva réduite à l'état le plus déplorable. Mille fois elle se vit sur le bord du précipice ; mais toujours elle se sentit retenue par une main invisible. La prière, l'humilité, la résignation et la confiance en Dieu furent des armes qu'elle n'employa jamais sans succès. Le tentateur, confus de sa défaite, se retira à la fin et laissa la sainte tranquille. Le Sauveur, ayant visité Catherine après ce rude combat, elle lui dit : « Où étiez-vous, mon divin Époux, tandis que je me voyais dans une situation aussi affreuse ? » — « J'étais avec vous, ma fille, lui répondit le Sauveur. » — « Quoi ! reprit Catherine, vous étiez au milieu des abominations qui couvraient mon âme ? » — « Ces abominations, répliqua Jésus-Christ, ne vous ont point souillée, parce qu'elles vous faisaient horreur ; ainsi le combat que vous avez soutenu a été pour vous une source de mérites ; c'est à ma présence que vous êtes redevable

de la victoire. » La sainte éprouva aussi de violentes tentations d'orgueil ; mais elle en triompha par la pratique constante de l'humilité (1). »

Mais rien n'approche des peines qu'éprouva saint Jérôme jusque dans le désert où il s'était retiré pour être plus en état de résister victorieusement à l'ennemi du salut, et jouir avec Dieu d'une union plus intime.

Oh ! combien de fois, dit-il dans une de ses lettres, combien de fois dans cette solitude, que les ardeurs du soleil rendent insupportable, les pensées et les plaisirs de la volupté me sont-ils venus dans l'esprit ! Combien de fois ont-ils troublé et souillé mon imagination ! La douleur et l'amertume dont mon âme est remplie me faisaient chercher les lieux les plus écartés pour combattre mes tentations et pleurer mes péchés. Mon corps était couvert d'un cilice ; je ne cessais de verser des larmes et de gémir nuit et jour. Je n'avais point d'autre lit que la terre, ni d'autre nourriture que celle des solitaires de ce désert, qui ne boivent que de l'eau et ne mangent que des herbes crues, même dans leurs maladies. Dans ce désert affreux, qui était comme une prison à laquelle je m'étais condamné moi-même, pour éviter celle de l'enfer, dans ce désert, dis-je, quoique je n'eusse d'autre compagnie que celle des scorpions et des

(1) *Vie de sainte Catherine*, par God., 30 avril.

bêtes sauvages, souvent je me trouvais en esprit aux assemblées des dames de Rome. Les jeûnes me rendaient le visage pâle et défiguré, et mon esprit ne cessait pas d'être assailli de mille pensées dangereuses. Dans un corps languissant et dans une chair à demi-morte, je sentais des flammes impures, et j'étais dévoré par les ardeurs de la concupiscence. En cet état déplorable, je me jetais aux pieds de Jésus-Christ, je les arrosais de mes larmes, et après plusieurs semaines d'abstinences et d'austérités, je surmontais enfin, par la grâce de Dieu, les révoltes de la chair. Il m'est arrivé souvent de passer des jours et des nuits entières à crier, à implorer l'assistance du Ciel, ne cessant de prier et de frapper ma poitrine jusqu'à ce que la tentation et la tempête fussent apaisées, et que Dieu, par sa miséricorde, m'eût rendu le repos et la tranquillité.

« Dieu m'est témoin, ajoute-t-il, qu'après avoir répandu des larmes en abondance, après avoir prié longtemps les yeux levés vers le Ciel, je sentais enfin un si doux repos dans mon âme, que souvent je croyais être dans la compagnie des anges (1). »

Si l'on demande maintenant pourquoi Dieu traite ainsi ses élus et ses amis, nous répondrons qu'il le fait pour plusieurs raisons pleines de sagesse et connues de lui, quoique souvent ignorées des hommes.

(1) Épît. XXII, à Eustochie.

Il le fait spécialement pour les maintenir dans l'humilité et les rendre dignes de recevoir les grâces qu'il leur destine, l'orgueil fermant ses mains et l'empêchant de répandre ses largesses spirituelles dans les âmes. C'est ce qu'enseigne admirablement bien saint Bernard.

« Dieu, dit le saint, s'est retiré de moi en sa colère, parce qu'il y a aperçu de l'orgueil, et de là est venue cette stérilité, cette indévotion où maintenant je me trouve, car mes larmes sont taries, la psalmodie m'est insipide, je n'ai plus de plaisir à lire, je ne sens plus d'attrait à l'oraison, et quand néanmoins je veux la faire aux heures ordinaires, je me trouve sec et aride. Qu'est devenue cette sainte ivresse de dévotion que l'esprit d'amour me faisait éprouver? Que sont devenus la joie et le calme de mon âme? Où est la paix que je goûtais dans le Saint-Esprit (1) ? »

C'est dans le même sens que saint Laurent Justinien, dit :

« La sapience divine, pour réprimer notre présomption et nous faire rentrer en nous-même, s'éloigne très-prudemment, de fois à autre, de nous, non par haine ni par mépris, mais par amour. Qui d'entre nous pourrait en effet connaître sa faiblesse et sa fragilité, s'il n'était de temps en temps comme

(1) Sermon LIV, sur le *Cantique*.

laissé à lui-même? La continuité des succès et l'abondance des consolations divines sont de nature à ouvrir la porte du cœur à l'orgueil (1). »

La bienheureuse Angèle de Foligny raconte d'elle-même, comme on le voit dans sa vie, qu'étant un jour très-affligée et se plaignant à Notre-Seigneur de l'état de sécheresse et de désolation intérieure dans lequel elle se trouvait, Notre-Seigneur lui répondit : « Console-toi, ma fille, j'ai mis en toi tout mon amour. » — « Comment puis-je le croire, repartit-elle, puisque je ne sens en moi que peines et souffrances intérieures ; j'ai tout lieu de croire au contraire, Seigneur, que vous m'avez abandonnée. » — « Détrompe-toi, ma fille, répliqua Jésus-Christ, je t'aime, et en te traitant comme je le fais je te donne des preuves de mon amour. N'est-il pas vrai qu'un père qui aime son enfant ne lui donne de la viande qu'avec réserve, dans la crainte qu'une trop grande quantité ne lui fasse mal? Il ne lui donne pas non plus à boire du vin pur, mais il a soin de le tremper avec de l'eau, afin qu'il lui soit plus profitable. De même mon Père tempère les joies et les consolations spirituelles de ses élus par l'eau des tribulations et des désolations intérieures, dans la crainte qu'ils ne se perdent en se laissant aller à l'orgueil (2). »

Que faut-il faire pour tirer parti de ces états

(1) *De la Discipline monast.*, chap. XVIII.

(2) Voir la vie de la sainte, dans Surius.

d'épreuve? Saint Bernard va nous apprendre que l'humilité et la conformité à la volonté divine sont les seuls moyens d'entrer dans les desseins de Dieu et de faire tourner ces épreuves au profit de nos âmes.

« J'ai appris par expérience, dit le saint, qu'il n'est rien de plus puissant pour mériter la grâce de la dévotion, pour la conserver et pour la recouvrer, que de se tenir continuellement devant Dieu, non dans une haute estime de soi-même, mais dans un humble abaissement d'esprit et dans une certaine crainte. Heureux l'homme qui est toujours dans une crainte tempérée par la confiance. Craignez donc quand la grâce de la dévotion vous visitera ; craignez quand elle se retirera ; craignez quand elle reviendra vous visiter (1). »

TROISIÈME SECTION

LA MALADIE, CROIX PRIVILÉGIÉE DES AMIS DE JÉSUS-CHRIST.

Sous quel point de vue on doit envisager les maladies. — Sentiment de saint Jean Chrysostome sur les infirmités et les maladies. — Éloge de la maladie, par Salvien, évêque de Marseille. — Conduite de sainte Madeleine de Pazzi dans ses maladies. —Celle de sainte Catherine de Sienne.—Réponse de saint Pacôme au sujet des maladies. — Celle de saint Jean d'Égypte. — La joie avec laquelle la bienheureuse Humiliane supportait ses infirmités. — Règles de conduite pendant la maladie.

« Les infirmités, dit Guilloré, doivent être regardées comme une céleste rosée, qui, pour n'être

(1) Sermon LIV, sur le *Cantique*.

pas tout à fait ordinaire, est par cela même d'un plus grand prix. Nous devons laisser agir Dieu, et aimer d'un amour tout singulier ce qui paraît avoir quelque chose de singulier dans le cours de sa Providence, afin que la soumission et l'adoration de nos cœurs aient de la proportion avec les opérations de son amour.

« Dans le reste des choses de la vie, nous ne concevons que par une foi bien obscure que c'est Dieu qui en prend la conduite; mais dans la maladie, nous le voyons, nous le sentons par les impressions que sa main fait sur nos corps. Cela même nous devient l'occasion d'un plus grand recueillement, Dieu se rendant plus sensible à l'esprit par le corps. Aussi la maladie peut se définir : Un amoureux lien qui unit Dieu à la créature, et qui les rend comme inséparables : Dieu étant par ce nœud douloureux un seul tout avec la créature, et la créature faisant en quelque sorte une même chose avec Dieu, qui se fait le captif du malade, comme la maladie fait celui-ci le captif de Dieu (1). »

C'est dans le même sens que saint Diodoche disait : « Tout ainsi que pour bien imprimer le cachet dans la cire, il faut commencer par l'amollir avec le feu ou avec les doigts; de même, pour que l'âme puisse être distinctement marquée du sceau de Dieu,

(1) *Progrès spir.*, liv. I, inst. IV.

comblée de ses grâces et perfectionnée dans la vertu, il est nécessaire qu'elle y soit préparée par les maladies et par beaucoup d'afflictions, au moyen desquelles elle s'amollit, et prend la disposition requise pour recevoir ces divines empreintes. Dans les premiers siècles de l'Église, Dieu opéra cet effet dans les chrétiens par les persécutions des tyrans et les cruels supplices qu'ils leur faisaient endurer. Maintenant que les persécutions ont cessé et que l'Église est en paix, il produit le même résultat dans l'âme de ses élus par les infirmités corporelles et les peines tant extérieures qu'intérieures, qui forment la ressemblance et la beauté de Dieu dans leurs cœurs. Il faut donc recevoir volontiers et embrasser chèrement les maladies et les peines d'esprit que le Seigneur nous envoie et lui en rendre grâce, car elles suppléeront au martyre (1). »

C'est pour ces considérations que les saints estimaient tant les maladies et les regardaient comme des visites précieuses du Seigneur.

« Vous savez, disait saint Jean Chrysostome, écrivant à Olympiade, quel est le mérite, quels sont les avantages des souffrances. Vous avez donc sujet de vous réjouir d'avoir vécu dès votre jeunesse dans les afflictions, et d'avoir par là marché dans un chemin de lauriers et de couronnes, ayant été continuel-

(1) Saint-Jure, *Conn. de Notre-Seigneur*, liv. III, chap. XXII, sect. III.

lement assiégée de maladies et d'infirmités corporelles plus difficiles à supporter que dix mille morts (1). »

Le savant Salvien, évêque de Marseille, écrivant à sa sœur qui relevait de maladie, lui disait : « Réjouissez-vous, servante de Dieu, d'avoir été malade. Je ne crois pas que jamais vous vous soyez rendue plus digne de la présence et de la demeure de Dieu en vous. Plus votre corps est faible, plus votre esprit est pur. La maladie, en abattant votre chair, l'a abattue aux pieds de votre âme pour l'en rendre victorieuse (2). »

Sainte Madeleine de Pazzi éprouva dans les dernières années de sa vie de violents maux de tête et de poitrine, accompagnés de fièvre et de crachements de sang qui lui causaient de vives douleurs. Elle eut aussi les gencives attaquées d'une humeur scorbutique qui lui fit tomber toutes les dents. La sainte montra pendant tout ce temps une patience admirable qui ne se démentit jamais. D'un côté, elle désirait vivement être affranchie des liens du corps pour aller se réunir au saint époux de son âme, de l'autre, elle désirait vivre afin de continuer de souffrir pour l'objet de son amour (3).

Sainte Catherine de Sienne fut affligée de diverses

(1) Épît. III.
(2) Épît. de Salv. à sa sœur.
(3) Voir la vie de la sainte dans God., 25 mai.

maladies, que les remèdes de la médecine ne firent qu'aigrir. Les douleurs qu'elle souffrait n'altérèrent jamais la tranquillité de son âme. Elle les regardait comme des moyens d'expier ses péchés et de purifier les affections de son cœur.

Théodore, l'un des plus chers disciples de saint Pacôme, étant malade, quelques religieux prièrent le saint de demander à Dieu la guérison de son fils spirituel. « Il est vrai, répondit Pacôme, que l'abstinence et la prière sont bien méritoires; mais la patience dans les infirmités l'est infiniment davantage (1). »

Telle fut aussi à peu près la réponse que fit saint Jean d'Égypte à une personne qui le priait de la guérir d'une fièvre tierce dont elle souffrait beaucoup, au moyen du don de guérir les malades qu'il avait reçu de Dieu. « Vous désirez, dit le saint, être délivrée d'un mal qui vous est utile; car de même que l'on nettoie les corps avec du nitre, de même les âmes sont purifiées par les maladies et les autres peines de cette nature (2). »

La bienheureuse Humiliane, de Florence, religieuse du tiers-ordre de Saint-François, levait les mains au ciel au plus fort des douleurs extrêmes qu'elle éprouvait. Les mettant ensuite sur sa poitrine en forme croix, d'un visage calme qui annonçait la

(1) Voir la vie du saint, 14 mai.
(2) God., 27 mars.

paix de son âme, elle louait et remerciait Notre-Seigneur : « Soyez béni, mon amour, disait-elle. » S'adressant ensuite aux personnes qui étaient proche d'elle : « Ne voyez-vous pas, leur disait-elle, comme Notre-Seigneur me visite gracieusement (1) ! »

La conduite des saints et le jugement qu'ils ont porté des maladies sont bien propres à calmer nos impatiences, quand il plait à Notre-Seigneur de nous attacher avec lui à la croix, et à nous faire attendre la guérison avec soumission à ses volontés. Mais la nature, qui est ennemie de la souffrance, étant ingénieuse à trouver des raisons pour justifier le dégoût qu'elle a pour les maladies, laissons le P. Guilloré nous découvrir l'illusion.

« Ne vous tourmentez point, dit ce saint religieux, de ne pouvoir sortir de votre maison ou de votre chambre, de ne pouvoir vaquer à tous vos exercices de piété ; car maintenant votre lit vous tient lieu de tout. Il vous tient lieu d'église, d'oratoire, de chambre de retraite. Il vous doit même être plus précieux que tout cela, car c'est une main divine qui vous y cloue et vous y attache. Il doit être pour vous ce que la croix était à Jésus, c'est-à-dire infiniment plus précieuse, pendant que son Père l'y voulait, que ne l'étaient le Thabor et toutes les courses faites dans la Palestine pour éclairer et convertir les Juifs. Chéris-

(1) Saint-Jure, *Conn. de Notre-Seigneur*, liv. III, chap. XXII.

sez donc votre lit de douleur, le regardant comme une demeure divine, et aimez tendrement la maladie, qui vous place si bien (1). »

Quel que soit le prix des souffrances, il n'est pas défendu cependant de désirer le rétablissement de la santé et de prendre les moyens propres à produire cet effet.

« Après tout, dit encore Guilloré, ne pensez pas que je veuille que vous rejetiez les remèdes et tous les soulagements innocents ; ce serait s'opposer aux vues et à la conduite de la divine Providence. Soulagez-vous donc par toutes les voies que vous pourrez prendre raisonnablement ; mais ne soyez pas de ces malades délicats et inquiets qui causent de la peine et à eux-mêmes et à tout le monde par leur immortification, et par la recherche déréglée de tous les remèdes.

« Quoiqu'il faille y recourir et prendre même quelques douceurs pour soulager les grands dégoûts et les épuisements que cause la maladie, néanmoins la vertu nous défend d'apporter des recherches excessives et trop empressées pour rétablir notre santé. Oh ! combien de personnes, sous ce spécieux prétexte, donnent alors à leur corps tout ce que les sens et la chair demandent ! Combien n'en voit-on pas perdre, pendant la maladie, les vertus qu'elles

(1) *Progrès*, liv. I, inst. sur les maladies.

n'avaient acquises qu'en bien des années (1)! »

Les saints ont toujours jugé les maladies de la même manière; ils les ont regardées comme des moyens de sanctification ménagés par la divine Providence, et ont pensé qu'on devait user des remèdes avec dégagement de cœur et abandon à la conduite de cette sage et aimable Providence, qui ne frappe que par amour, et guérit par eux, quand l'épreuve qu'elle a voulu donner a été suffisante. Aussi, après avoir vu ce que les saints des temps reculés ont pensé et dit sur ce sujet d'une pratique si fréquente, on verra sans doute avec plaisir ce qu'en a pensé et dit un saint homme de ces derniers temps. Il sera facile de se convaincre que les sentiments et le langage des hommes de Dieu ont été les mêmes dans tous les siècles depuis l'établissement du christianisme.

« C'est une chose très-excellente que les maladies, écrivait le R. P. Libermann, fondateur de la congrégation du Cœur-Immaculé-de-Marie, à un de ses amis qui était malade. Elles nous détachent de nous-mêmes et nous apprennent à acquérir peu à peu le véritable renoncement intérieur. Pour y parvenir, une petite tribulation nous sert beaucoup plus que cent privations que nous nous serions imposées de nous-mêmes. Lorsque l'on se prive et se mortifie, il reste toujours quelque chose au fond de l'âme qui

(1) *Progrès*, inst. sur les maladies.

nous satisfait. Il est sûr, au contraire, que notre mortification est parfaite et qu'il ne s'y mêle pas de satisfaction, lorsque, dans une maladie qui nous empêche d'agir selon nos goûts, nous voyons s'amortir en nous la volonté propre, le goût naturel et les affections humaines. Voilà pourquoi cette mortification est si excellente, c'est qu'elle n'a pas de quoi nous satisfaire. Je sais bien que, d'un autre côté, elle a ses dangers; mais on y échappe si on la prend bien. Pour la bien prendre, il ne faut jamais raisonner sur les peines et les difficultés auxquelles elle nous soumet; mais nous abandonner et nous réjouir en Dieu, qui seul nous l'envoie pour la sanctification de nos âmes.

« Il ne faut pas mettre un si grand empressement à guérir, mais abandonner à Dieu ses désirs et ses idées là-dessus; de là, prendre les remèdes comme une chose nécessaire et ordonnée de Dieu et par obéissance au médecin, sans s'inquiéter ni en attendre avec anxiété le résultat, mais l'abandonner à Dieu. Il faut se faire une vie sans soucis, demeurer simplement devant Dieu sous son bon plaisir, sans volonté propre et sans désirs, et ainsi user des remèdes parce que cela convient à un malade, mais en user comme n'en usant pas. Pourquoi vouloir absolument être guéri, lorsque Dieu ne le veut pas? Pourquoi vouloir que ce remède opère, lorsque Dieu ne lui donne pas de force? Regardez votre corps comme si

c'était celui d'un étranger que vous ne connaissez pas, et dites à Dieu : « Seigneur, guérissez ce pauvre corps, si c'est votre bon plaisir ; sinon, laissez-le dans son infirmité et sa misère, si vous le jugez à propos. » Ne vous laissez pas aller à l'ennui, si la maladie traîne en longueur ; mais supportez cette longueur et tout ce qui s'ensuit avec contentement de cœur, toujours en vous traitant dans votre intérieur comme si vous étiez étranger à vous-même, parce qu'en effet vous ne vous appartenez pas, mais à Dieu, et qu'il est le maître de s'accommoder de vous selon son bon plaisir (1). »

§ IX.

IMITATION DE JÉSUS-CHRIST DANS SON ZÈLE POUR LE SALUT DU PROCHAIN.

La grâce donne du zèle pour le salut du prochain, et spécialement pour la conversion des pécheurs. — Exemples du zèle que les saints ont montré pour le salut de leurs frères. — Les caractères du véritable zèle. — Défauts à éviter dans l'exercice du zèle.

Un des principaux effets de la présence de la grâce dans un cœur, c'est de lui inspirer un zèle brûlant pour le salut du prochain. Comment, en effet, aimer véritablement le prochain, comment l'aimer comme

(1) Voir la *Vie du R. P. Libermann*, p. 239 et 240.

soi-même, et ne pas désirer le salut de cet autre soi-même, et ne pas contribuer autant qu'il est en soi à le lui faire opérer? Comment aimer Dieu, et ne pas désirer que ce Dieu si bon soit connu, aimé, servi et glorifié, autant qu'il le mérite, par tous les hommes? Comment ne pas être pénétré de douleur en le voyant offensé et outragé par des enfants ingrats? Comment aimer Notre-Seigneur Jésus-Christ, et ne pas avoir le cœur rempli d'amertume en voyant ce bon maître méconnu dans ses bienfaits à l'égard du genre humain, et une foule d'âmes courir à la damnation malgré tout ce qu'il a fait pour leur ouvrir le ciel? Comment apprécier tout le prix de la grâce et tous les avantages que procure sa présence dans les âmes, et ne pas s'efforcer de l'introduire dans celles de tous nos frères? Aussi l'histoire nous montre-t-elle les saints de tous les siècles brûlant de zèle pour le salut du prochain, travaillant avec une ardeur et une charité infatigables à la conversion des pécheurs, à la perfection même des justes, afin que, devenant *plus justes encore*, ils pussent procurer plus de gloire à Dieu.

Ils ont souvent même poussé le zèle jusqu'à l'héroïsme de la charité : c'est ainsi que Moïse, demandant grâce pour les enfants d'Israël, qui avaient abandonné le Seigneur et s'étaient révoltés contre lui, en vient jusqu'à dire à Dieu que s'il ne s'apaise et ne se laisse toucher par ses supplications, il le prie

de le confondre avec les coupables et de le faire périr avec eux. C'est ainsi que saint Paul, dans l'excès de sa charité, s'offre à Dieu comme victime d'expiation, pour obtenir la conversion des Juifs et leur entrée dans le bercail du divin Pasteur, et en vient jusqu'à prier Dieu d'accepter comme prix de la grâce qu'il sollicite les droits qu'il a en quelque sorte acquis par ses travaux à l'héritage céleste.

« Quiconque connaît le prix des âmes, qui ont coûté à Jésus-Christ tout son sang divin, dont une seule vaut mieux, comme le dit le P. Saint-Jure, que tous les mondes qui existent, et dont la perte est un plus grand malheur que la destruction de tous les corps célestes et terrestres ; quiconque est pénétré de ces vérités ne sera pas étonné du zèle que les saints ont montré pour le salut des âmes. C'est ce saint zèle qui consumait saint François d'Assise et qui le porta à passer chez les Mahométans afin de leur prêcher l'Évangile, s'attendant bien à payer sa hardiesse de sa vie. C'est ce zèle qui, brûlant le cœur de saint Dominique, le portait à se donner chaque nuit plusieurs disciplines sanglantes, dans l'intention d'obtenir aux pécheurs des grâces de conversion. C'est ce zèle du salut des âmes qui faisait que sainte Thérèse, sainte Madeleine de Pazzi recommandaient avec tant de soin à leurs religieuses de prier pour la conversion des hérétiques et des pécheurs, ainsi que pour la sanctification des ministres de l'Évangile,

afin qu'étant plus saints, ils rendissent plus de services aux âmes.

Et nous aussi, nous devons être enflammés de zèle pour le salut des âmes de nos frères, autrement notre piété ne serait pas réelle. Mais notre zèle doit être un véritable zèle, c'est-à-dire qu'il doit en avoir les qualités et être exempt des défauts du faux zèle.

Rien donc de plus important que de connaître les caractères du bon zèle et les marques qui font reconnaître le zèle vicié. Deux grands maîtres, le P. Grou et Massillon, vont nous développer les caractères du vrai zèle et nous indiquer les défauts qui lui sont opposés.

1er CARACTÈRE DU VRAI ZÈLE.

« Le zèle, pour être une vertu, dit Grou, doit être surnaturel dans son principe. Il faut que ce soit la grâce qui l'allume en nous et qui le dirige et le modère dans son exercice. Si la nature s'en mêle, si le caractère y entre pour quelque chose, si l'on suit l'ardeur du tempérament et la vivacité de l'imagination, l'intention peut être bonne, mais il y aura de l'excès dans les paroles ou dans l'action. La marque du vrai zèle est une parfaite possession de soi-même, s'animant autant que le sujet le demande, mais sans que la paix de cœur en souffre. La grâce a son feu et sa sainte impétuosité ; mais, au fond, elle est tranquille et ne dérange rien dans l'économie d'une âme

qu'elle possède. Lors donc que nous nous sentons agités et troublés, lorsque l'imagination s'échauffe et qu'il s'élève en nous des émotions naturelles; lorsqu'on se livre à son caractère et qu'il mène la grâce au lieu de la suivre, il faut se défier de son zèle, se retenir et ne rien précipiter (1). »

Laissons maintenant Massillon parler :

« Comme le zèle n'est que la charité elle-même qui nous presse, et qui met en nous non-seulement un désir sincère que nos frères soient sauvés, mais encore une volonté vive et empressée de travailler à leur salut; pour connaître si notre zèle est véritable, il n'y a qu'à examiner si nous pouvons lui appliquer tous les caractères que saint Paul croit inséparables de la charité, car tout zèle qui ne ressemblera pas à la charité, qui ne sera pas la charité elle-même, agissante, compatissante, humble, douce, patiente, désintéressée, ne sera pas le zèle selon la science (2). »

2e CARACTÈRE.

« En second lieu, dit Grou, le zèle doit être éclairé, et il ne peut l'être comme il faut que par la lumière divine. Saint Paul reprochait aux Juifs de son temps qu'ils avaient du zèle pour Dieu, mais que ce zèle n'était pas selon la science. C'est

(1) L'*Int. de Jésus*, chap. XLIX.

(2) *Conférences*; du zèle.

qu'ils se laissaient aveugler par leurs préjugés, et, prévenus en faveur de leurs fausses lumières, ils n'étaient plus capables de discerner la vérité. Un zèle de cette nature avait rendu saint Paul lui-même persécuteur. Que ce défaut est commun, et qu'il est difficile d'en guérir! Sans examiner, sans consulter, sans prendre les mesures nécessaires pour s'instruire du fond des choses, souvent même n'ayant pas la capacité requise, et rempli néanmoins de la bonne opinion de soi-même, on se prévient, on se passionne, on s'entête, on s'avance, et l'on ne peut plus revenir sur ses pas ; on n'est plus en disposition d'écouter, ni même en état d'entendre; on condamne ou l'on approuve à tort et à travers, soit les choses, soit les personnes, et l'on nuit infiniment à la cause de Dieu, croyant la servir. »

Écoutons Massillon :

« Le zèle est une charité sage et éclairée, c'est un saint désir de se rendre utile à ses frères, mais un désir rempli de lumières et de prudence qui nous dirige lui-même dans le choix des moyens. Tout ce qui lui paraît bon ne lui paraît pas pour cela convenable ; tout ce qui est permis ne lui semble pas toujours expédient. Le cœur de la plupart des hommes est si corrompu, si pétri d'orgueil, de malignité, de perversité, et par là né avec des penchants si inalliables avec les règles et les devoirs, que le plus léger contre-temps de notre part, lorsque nous nous effor-

çons de les y rappeler, devient pour eux une raison de s'en éloigner davantage; il faut pour ainsi dire leur applanir toutes les voies..... »

3e CARACTÈRE.

« Voyez comment Dieu lui-même, dit Grou, se conduit ici-bas à l'égard des pécheurs, dans ses propres offenses. Fait-il tout d'abord éclater contre eux sa justice? Au premier péché les précipite-t-il dans les flammes éternelles? Il en a le droit, et nul ne pourrait s'en plaindre. Mais non, il représente doucement au pécheur son crime; il l'invite au repentir, il attend patiemment qu'il revienne à lui; s'il le châtie, c'est toujours paternellement et avec des vues de miséricorde. En un mot, il met tout en œuvre pour gagner et changer la volonté, et, jusqu'au dernier moment où se consomme l'impénitence finale, il n'est pas permis de présumer que Dieu ait abandonné tout à fait le pécheur, sans aucun espoir de pardon. Vous conviendrez sans doute que votre zèle pour Dieu doit être conforme, autant qu'il se peut, au zèle qu'il a pour lui-même. Vous n'avez point la correction des abus et l'amendement des mœurs plus à cœur que lui; vous ne sauriez employer des moyens plus efficaces que les siens. Agissez donc au dehors comme il agit au dedans. Que vos avis, que vos invitations, que vos reproches secondent les siens; travaillez de concert avec la grâce, et pour

cela que la grâce elle-même vous anime, vous dirige, vous soutienne dans l'exercice de votre zèle. Ne vous rebutez pas, ne vous impatientez pas, ne vous portez point à de fâcheuses extrémités, qui feraient naître le désespoir dans l'âme de votre frère et dont vous auriez ensuite à vous repentir. Ne renoncez pas non plus à la correction, parce qu'à la première ou à la seconde fois elle n'aura pas réussi. Revenez à la charge, attendez les occasions favorables, et n'abandonnez pas comme incorrigible celui qui, malgré vos réprimandes, retombe encore dans la même faute. Il entre dans cette conduite un dépit secret de l'amour-propre, irrité de ce qu'il n'obtient pas du premier coup ce qu'il demande; il y entre de l'orgueil et l'on se croit méprisé. Ah! si Dieu agissait de même à notre égard, où en serions-nous?.... (1). »

Puisse notre zèle avoir ces caractères, et nous procurerons la gloire de Dieu! Puisse cet ouvrage procurer abondamment la gloire du divin Maître, et contribuer à la sanctification des âmes pour lesquelles il est composé! Amen!

GLOIRE A LA SAINTE TRINITÉ!

(1) *L'Int. de Jésus*, chap. XXXXIV.

APPENDICE.

Souffrir et toujours souffrir, telle est la vie du vrai disciple de Jésus-Christ, qui ne doit pas être traité autrement que l'a été son divin Maître. Le Fils de Dieu, devenu fils de l'homme afin de pouvoir souffrir, a été victime réparatrice des péchés du genre humain. Il s'est offert en cette qualité à la justice de son Père, depuis le premier instant de son Incarnation jusqu'à son dernier soupir. Aussi sa vie n'a-t-elle été qu'une suite non interrompue de peines morales ou physiques. Il s'était dévoué à la Croix; la Croix a été son partage. Elle doit aussi être celui de toutes les âmes qui veulent marcher à sa suite. C'est ce qui a fait dire au pieux auteur de l'*Imitation* : « Qui d'entre les saints s'est vu dans ce monde sans affliction et sans croix? Vous vous trompez, si vous recherchez quelque autre chose que des souffrances, car cette vie mortelle est pleine de misères et environnée de croix. Tantôt vous serez délaissé de Dieu; tantôt les hommes donneront de l'exercice à votre vertu; bien plus, souvent vous serez à charge à vous-même, sans pouvoir être délivré par aucun remède, ni soulagé par aucune consolation. »

Les âmes intérieures sont souvent les plus éprouvées, par la raison qu'elles sont les plus chères à Dieu, et les plus disposées à recevoir en elles les opérations crucifiantes de sa grâce, qui les purifie et les nettoie en les faisant pas-

ser par le creuset des tribulations de l'âme. C'est dans cette vue qu'il les fait entrer dans des états désolants et accablants pour la pauvre nature, les mettant, suivant l'expression du Prophète-Roi, *dans une mer sans fonds*, où elles paraissent devoir être englouties. Ce sont là de saintes industries de son amour, pour purifier ces âmes si chères à son cœur, les faire mourir à elles-mêmes et à tout le créé, et les forcer à ne s'attacher qu'à lui et à lui seul, afin de pouvoir dire dans toute la vérité du terme, comme saint François d'Assise, *mon Dieu et mon tout*. Dans ces divers états d'épreuves intérieures, ces âmes souffrent quelquefois un martyre plus dur, par sa durée et par la privation des grâces sensibles, que celui du sang. C'est ce qui a fait si justement dire à M. Bourdon : « Ces souffrances surpassent grandement toutes les peines extérieures, qui sont des croix douces, quand l'esprit est satisfait. » Un autre saint homme, l'auteur du *Chrétien intérieur* a donc eu raison de dire :

« Les souffrances des âmes intérieures ont, sous quelque rapport, plus de noblesse que celles des martyrs. Ceux-ci souffraient par la malice des tyrans; mais les croix des âmes intérieures prennent leur source dans la sainteté de Dieu, qui sépare lui-même, non plus le corps d'avec l'âme, mais l'âme d'avec toutes les créatures, pour se l'attacher uniquement. Cette divine sainteté ayant une horreur infinie pour tout ce qui n'est pas saint et pur, prend plaisir à purifier les élus dans la tribulation, comme on purifie l'or dans la fournaise. »

C'est à ces âmes si éprouvées, battues par le marteau sacré des tribulations intérieures, afin d'être rendues plus capables d'entrer dans la construction de la sainte Sion, vraie cité des saints et des élus du Seigneur, que nous offrons comme consolation et comme appui dans le chemin si rude par lequel les fait marcher la sainte jalousie du Dieu trois fois saint, les méditations sur le pieux exercice du *Via Crucis*. Il doit faire une de leurs plus douces consolations dans la voie douloureuse où elles marchent à la suite de Jésus, l'homme de douleurs, et de Marie, la femme des souffrances et des peines intérieures, la Reine des martyrs. Puissent les considérations et les sentiments qu'elles renferment leur

donner le courage de porter leur croix avec abandon et une parfaite conformité à la sainte volonté du Seigneur.

Quoique la doctrine que présentent nos méditations aux réflexions des âmes battues par le marteau sacré des peines intérieures, ne soit que le développement de cette maxime de l'Homme-Dieu : *Pour être mon disciple, il faut mourir à la nature, porter sa croix tous les jours de sa vie, et marcher avec elle à ma suite;* cependant, comme cette doctrine semble trop sévère pour notre lâcheté, afin de montrer qu'elle n'est qu'un exact développement du saint Évangile, et qu'elle ne renferme aucune exagération, nous avons cru utile de la corroborer de quelques sentences prises dans les ouvrages d'un des plus savants maîtres de la vie spirituelle.

« Après, dit Guilloré, que Dieu a pris tous les moyens pour attirer une âme et la mettre dans une heureuse impuissance de se reprendre et de retourner aux créatures, il fait un second pas pour la mener au terme de la perfection où il l'appelle.

Quoiqu'elle soit toute gagnée à Dieu, il y a néanmoins dans le fond de son être un abîme de corruption amassée par de vicieuses et de longues habitudes. Il en faut donc faire l'évacuation, ou plutôt il faut les consumer par le feu et en extirper la racine. C'est pourquoi Dieu commence aussitôt cette opération, et tantôt à petit feu, tantôt par de grands embrasements, brûle et détruit tout ce qu'il y a en elle d'impur. Ce feu n'est point autre que celui des souffrances auquel il la livre, afin qu'en étant la victime, sa corruption puisse enfin être toute consumée.

« Ne cherchez donc point de douce paix dans une vie où nos cœurs, s'ils veulent être conformes à Jésus, ne doivent respirer qu'amertume, que tristesse intérieure, et qu'éloignement de toute joie divine et humaine; car qui aime vraiment Jésus doit aimer à n'être pas autrement que lui. C'est pourquoi, témoignez-lui votre reconnaissance, lorsqu'il vous donnera quelque ressemblance avec ses états de souffrance; mais surtout : 1° Quand les créatures vous persécuteront; 2° Quand les démons vous tourmenteront par les tentations qu'ils vous feront éprouver; 3° Quand Dieu vous martyrisera intérieurement.

« Plusieurs âmes, parmi celles qui veulent être tout à Dieu, concluent de ces considérations que l'on doit et qu'elles doivent aimer les croix, mais qu'il y en a peu qui consentent à en porter les excès apparents et à se laisser entièrement immoler par eux ! Pour l'ordinaire, on veut prescrire à Dieu la mesure des épreuves et le terme où il doit s'arrêter, comme si c'était à nous de lui tracer la route qu'il doit nous faire suivre, et à fixer le but où il doit nous conduire.

« On souffre avec acquiescement jusqu'à un certain point de maladie, jusqu'à une telle perte, jusqu'à tels coups de langue, jusqu'à certaines peines intérieures. Mais si la maladie est cruelle, si la perte est extrême, si les coups de langue sont outrageants, si les peines intérieures sont pénétrantes, si plusieurs de ces croix se réunissent pour nous immoler plus parfaitement, on se récrie sur l'excès, on se soumet avec peine, et si on ne se révolte pas, la soumission est bien imparfaite. Cependant on ne doit point mettre de bornes dans son immolation, ou bien on ne fera qu'aigrir le mal et on ne trouvera point de douceur et de paix dans ses souffrances.

« Il faut donc que l'on consente à supporter toutes les amertumes intérieures dont Dieu veut abreuver un cœur. Et pourquoi n'y consentirait-on pas ? Ne doit-on pas vouloir que les arrêts de Dieu s'exécutent, et que ce grand, ce saint, ce terrible Maître s'honore et se glorifie en nous, par les moyens qu'il a lui-même choisis ? Il veut *des victimes de toutes espèces;* mais il y a des âmes qui sont destinées à être des *victimes multipliées*, devant être en même temps victimes des maladies, des persécutions, de l'abjection, des amertumes et des délaissements intérieurs, comme ces martyrs sur lesquels on exerçait en même temps divers genres de supplices (1). »

Nous nous contenterons d'ajouter à ces principes de la *vie unitive* ce que dit l'auteur du *Chrétien intérieur*.

« Quand Dieu a dessein de communiquer le pur amour, il prépare l'âme à recevoir cette grande faveur par de pesantes croix, des souffrances et des humiliations. Qui

(1) *État de l'âme purifiée par les souffrances*, inst. 1re.

connait les richesses du véritable amour, connaît celles de la Croix, car elles sont inépuisables. Celui qui ne veut pas souffrir ne veut pas entrer dans la pureté de l'amour. Notre-Seigneur a dit que lorsqu'il serait exalté, il attirerait tout à lui. Il promettait par ces paroles, qu'étant sur la Croix, il donnerait le désir de l'imiter dans ses souffrances pour l'imiter ensuite dans la pureté de son amour à l'égard de son Père. Cela ne peut se faire si l'on n'est élevé au-dessus de soi-même, ce qui est l'effet de la Croix (1). »

PREMIÈRE STATION.

JÉSUS EST CONDAMNÉ A MORT.

Exposition du sujet. — Pilate, effrayé des cris tumultueux des Juifs, et surtout entraîné par la peur d'être dénoncé à l'empereur romain comme traître à son prince pour avoir renvoyé absous un homme qu'on lui avait déféré comme aspirant à la royauté de la Judée, condamne à mort, contre les lumières de sa conscience, Jésus, vrai roi des Juifs, mais dans un sens tout spirituel. La victime réparatrice de la faute du premier homme et de celles de sa postérité, ayant accepté la proposition que lui a faite son divin Père, d'expier sur un gibet les outrages faits à la sainte Trinité par Adam et ses descendants, se soumet humblement et sans la moindre réplique à l'inique arrêt porté contre elle.

Méditation. — Par un effet de la bonté et de la miséricorde ineffables du Seigneur, destinés à être unis au Dieu de toute pureté et de toute sainteté, dans le temps par la divine charité, et dans l'éternité par la vision béatifique, il faut que sa sagesse nous rende propres à cette union merveilleuse du créé et de l'incréé, fin de notre vocation au Christianisme, et spécialement de notre vocation à l'état saint de la Religion. Or, c'est un premier principe, et les lumières de la raison elle-même suffisent pour le reconnaître, que deux choses dissemblables ne peuvent

(1) *Chrétien int.*, t. II.

s'unir; Dieu donc étant la pureté et la sainteté par essence, tandis que nous, par l'effet de la déchéance, nous ne sommes que corruption et impureté morale, pour être rendus propres à l'union divine il est indispensable que nous soyons intérieurement purifiés en passant par *l'eau et le feu des tribulations.*

L'empire des sens nous ayant presque matérialisés, si nous voulons pouvoir être unis à l'Être tout spirituel dont l'union peut seule nous faire trouver dans cette vie d'épreuves la paix et la félicité du cœur qui est comme un avant-goût des délices du ciel, il faut que, nous soyons spiritualisés. Tel est le but des rudes et pénibles épreuves par lesquelles nous fait passer la bonté de Dieu. C'est ce qu'il nous déclare lorsqu'il dit que, comme la main de l'homme purifie l'or en le mettant dans le creuset, afin que le feu dégage ce précieux métal de l'alliage impur auquel il est joint, et qui lui ôte l'éclat et la beauté; de même, il faut que la main paternelle de Dieu nous fasse passer par le creuset des tribulations, des peines, des souffrances morales et physiques, qui, comme un feu spirituel, purifient notre âme et la rendent apte à s'unir à la Sainteté éternelle. Si l'or pouvait apprécier le service que lui rend la main de l'homme en le faisant passer par le feu, il la bénirait et lui en témoignerait sa vive reconnaissance; non-seulement il n'opposerait aucune résistance au travail de l'homme, mais il l'encouragerait et le provoquerait. Eh bien, puisque, éclairés par les lumières de la foi, nous savons que notre Père céleste, qui nous aime tendrement, ne nous éprouve et ne nous afflige que dans notre intérêt, pour nous rendre dignes du plus grand bonheur qui puisse nous arriver, l'union divine dans le temps comme préparation, et dans l'éternité comme consommation, nous devons donc bénir la main miséricordieuse qui ne nous frappe que par amour, et la prier de ne pas écouter les réclamations d'une nature ennemie de sa propre félicité, mais de faire son œuvre en nous malgré nos répugnances et les révoltes de cette nature. C'est ainsi que nous imiterons Jésus notre modèle, qui n'opposa aucune résistance à l'exécution des ordres de son Père, qu'il reconnut et adora dans l'injuste sentence que Pilate prononça contre lui.

Ne cherchons point à faire révoquer celle que la justice et la miséricorde divines ont prononcée contre nous en allant demander aux créatures des consolations que d'ailleurs elles ne pourraient nous procurer. Comme Jésus, acceptons en silence la croix que nous présente la main d'un Père, qui ne se transforme en juge sévère que par amour pour nous.

Affections et résolutions. — Éclairés par les lumières de la foi sur nos véritables intérêts, nous nous abandonnons, Seigneur, à la conduite toujours sage et miséricordieuse de votre providence paternelle, convaincus que vous ne nous frappez que par amour, et que si vous faites souffrir vos enfants, c'est que les biens inestimables que vous leur destinez exigent que vous les disposiez à les recevoir en les faisant passer par l'eau et le feu des tribulations. Frappez donc, Dieu sage et bon, si votre sainteté et votre justice l'exigent. Coupez, brûlez, vous dirons-nous avec saint Augustin, si nous ne pouvons jouir sans ces épreuves et cette purification intérieure de ces biens ineffables que nous prépare votre immense amour. Vous connaissez mieux que nous nos véritables intérêts, faites donc de nous et en nous ce que réclame votre gloire et ce que nécessitent les richesses spirituelles dont vous voulez nous combler.

DEUXIÈME STATION.

JÉSUS EST CHARGÉ DE SA CROIX.

Exposition du sujet. — Les Juifs, impatients de voir Jésus attaché à la Croix, à cet instrument d'ignominie et de douleurs, réservé aux plus vils scélérats, et de contenter la haine qui les dévorait en contemplant sur cet infâme gibet Celui qui les avait comblés de toute sorte de biens depuis qu'il était au milieu d'eux, avaient fait préparer à l'avance une énorme croix capable seule de l'accabler par son poids. A peine la sainte victime du salut des hommes a-t-elle aperçu le bois si précieux à ses yeux sur lequel elle doit payer en mourant la rançon de ses frères chéris, et réconcilier le Ciel avec la terre, qu'entraînée par l'ardeur

de son amour et le désir d'accomplir le grand sacrifice pour lequel elle est venue ici-bas, elle s'approche avec une sainte joie de ce bois de salut prédit par un de ses aïeux, — David — comme devant être le fondamental principe d'un règne tout nouveau qui doit embrasser tout l'univers et tous les siècles. Elle aide elle-même ses bourreaux à en charger ses épaules meurtries et déchirées par les coups de cette barbare flagellation, qui a été le prélude de son immolation. C'est ainsi que ce divin Sauveur réalise ce qu'il avait annoncé quelque temps auparavant à ses disciples : *Je dois être baptisé*, leur disait-il *d'un baptême d'une nouvelle espèce : et qu'il me tarde de le recevoir !*

Méditation. — Ce qui rendit le sacrifice de Jésus si agréable à son Père et si méritoire pour nous, ce fut la volonté libre et généreuse avec laquelle il fut accepté et consommé. Dieu ne trouvant sa gloire que dans l'acquiescement pleinement volontaire de notre libre arbitre à ses arrêts divins, afin de rendre nos sacrifices plus méritoires et plus glorieux pour lui, nous montre quelquefois dans l'oraison, ou du moins nous fait entrevoir, les croix qu'il nous prépare. C'est ainsi qu'il voulut que son Fils, qui devait être en tout notre modèle, vît dans son oraison au jardin des Oliviers toute la série des tourments qui devaient bientôt fondre sur lui, comme une meute de chiens affamés se jette sur sa proie, suivant la comparaison du prophète royal. Pour notre consolation, Jésus permit à la nature humaine de ressentir de la répugnance et des révoltes intérieures en voyant le calice d'amertume qui lui était offert. Et cependant, dès le commencement des siècles, entraîné par son amour pour son Père et pour les hommes, qui devaient devenir ses frères, il avait accepté la Croix avec *toute sa hauteur, sa largeur et sa profondeur*, selon l'expression de l'Apôtre. Il était venu au monde pour souffrir et mourir sur la Croix ; il appelait de tous ses vœux et de toute l'ardeur de son cœur l'instant où, victime immolée à la gloire de son Père, il attirerait tous les cœurs du haut de cette Croix. Si donc, comme chez l'Homme-Dieu, la nature frémit et se révolte à l'annonce que le Seigneur nous fait de la Croix, conformons-nous à notre modèle, faisons taire la nature, étouffons ses révol-

tes, soumettons notre volonté malgré ses répugnances, en acceptant le calice que nous présente notre Père céleste.

Pour nous encourager dans notre immolation, jetons les yeux sur Jésus-Christ prenant courageusement et héroïquement l'instrument de son supplice sur ses épaules, et comme lui et avec lui soyons disposés à porter patiemment et amoureusement même toutes les croix qu'il plaira à la sagesse de notre Père céleste de nous imposer. Portons-les de bon cœur, comme le recommande l'auteur de l'*Imitation*, afin qu'elles-mêmes nous portent et nous conduisent au terme désiré. Que l'exemple de ce disciple généreux, formé à l'école du Sauveur, qui brûlait du désir de donner à son divin Maître une preuve de son amour en mourant sur la Croix, nous anime et nous presse de courir dans la voie du Calvaire, *à l'odeur des parfums célestes qui sortent de la Croix du Bien-Aimé*. Disons comme saint André : « Je vous salue, Croix précieuse qui avez été consacrée par l'exemple de mon Maître; je m'approche de vous avec de vifs sentiments de joie; recevez-moi dans vos bras. O Croix salutaire, qui avez été embellie par les membres du Seigneur! je vous ai ardemment aimée; il y a longtemps que je vous désire et que je vous cherche. Enfin mes vœux sont accomplis, recevez-moi dans vos bras, en me tirant du milieu des hommes, et présentez-moi à mon Maître. Que Celui qui s'est servi de vous pour me racheter daigne me recevoir par vous. »

Affections et résolutions. — Peines, douleurs, souffrances, croix de toutes espèces, nous écrions-nous, dans ces heureux instants où, entraînés par la force et la douceur des consolations célestes, nous désirons vous donner, ô bon Jésus, quelque marque de notre amour, venez fondre sur nous, vous serez les bien-venues, puisque vous nous rendrez capables de ressembler en quelques points au Bien-Aimé de nos cœurs! Mais, hélas! telle est notre faiblesse, qu'à peine ces croix, appelées de nos vœux les plus ardents, nous ont touchés et fait un peu sentir leur poids, qu'aussitôt nous oublions nos désirs et nos souhaits, nous leur faisons mauvais visage, et nous demandons qu'elles s'éloignent au plus tôt. Délivrez-nous, Seigneur, de ces contradictions continuelles avec nous-mêmes, et faites-nous

la grâce d'aimer au temps de l'épreuve ce qui nous a paru si aimable au temps de la consolation et des délices spirituelles (1).

TROISIÈME STATION.

JÉSUS TOMBE SOUS LE POIDS DE SA CROIX.

Exposition du sujet. — Soutenu par la force de son amour, Jésus, affaibli par l'abondance du sang qu'il a répandu dans sa sanglante flagellation, s'avance péniblement vers le mont du Calvaire, où est son cœur. Sans doute il pourrait permettre à sa nature divine de soutenir miraculeusement son humanité épuisée, et lui faire ainsi éviter la chute pénible que l'état d'extrême faiblesse où il se trouve amène nécessairement. Mais, voulant être en tout notre modèle jusque dans l'épuisement de ses forces naturelles, il veut éprouver cette lourde chute, qui doit augmenter ses douleurs par la compression que produit le poids de la Croix, qui pèse sur lui de toute son étendue. Il veut aussi souffrir à cette occasion les injures et les outrages que vomissent contre lui les soldats qui l'escortent, et les huées de la populace qui le suit. Si son corps souffre par l'effet de sa chute, son cœur ressent des douleurs plus vives encore par la peine que la malice de ses ennemis lui fait éprouver. Ranimé par le désir de couronner son sacrifice, il se relève et reprend d'un pas lent sa marche vers le Golgotha.

Méditation. — Animés par l'exemple de Jésus et de ses saints, pressés par la grâce et peut-être par les exhortations d'un sage directeur auquel nous avons fait connaître les sacrifices que le Seigneur nous paraissait demander, nous nous sommes déterminés à dire de bon cœur le *Fiat* de l'acquiescement à la volonté divine et à boire le calice amer que nous présentait la main de notre Père céleste.

(1) J'ai dit, dans les jours de mon abondance : Je ne serai jamais ébranlé. C'était, Seigneur, parce que, selon votre bienveillance, vous m'aviez affermi dans l'éclat si florissant où j'étais. Vous avez détourné votre visage, et je suis tombé dans le trouble. — David, Ps. 29.

Nous avons fait un généreux effort, et nous avons dit avec la sainte victime de Gethsémanie : *O mon Père, non pas ma volonté, mais bien la vôtre; puisqu'il faut boire le calice, j'y consens;* seulement que votre grâce nous soutienne et nous donne la force de nous élever au-dessus de nous-mêmes. Envoyez-nous votre saint ange qui nous donne une énergie dont nous ne nous sentons pas capables abandonnés à nos propres forces. Le Seigneur a écouté et exaucé notre prière; nos anges gardiens, nos guides spirituels ont enflammé notre courage; nous nous sommes sentis forts et disposés à ne rien refuser à la volonté divine. Nous avons dit comme saint Pierre en nous adressant à Jésus : Dussions-nous donner notre vie pour vous prouver notre amour, nous le ferions volontiers. Peut-être avons-nous dit encore comme sainte Thérèse : *Ou souffrir, ou mourir;* ou avec sainte Madeleine de Pazzi : *Non pas mourir, mais souffrir,* afin de mieux prouver notre affection.

Mais lorsque le Seigneur, pour mettre notre fidélité à l'épreuve et s'assurer si notre amour était fort et généreux, nous a tentés comme il *tenta la fidélité* de son serviteur Abraham, *en nous cachant son visage divin,* qui remplissait notre cœur de joie et d'allégresse; lorsque, pour s'assurer si notre dévouement était sincère et si nous étions disposés à lui faire le sacrifice de ce qui nous était le plus doux au cœur, il nous a enlevé ce qui faisait notre force et presque notre vie, ses consolations intérieures; lorsque, pour nous apprendre à connaître notre faiblesse et notre profonde misère et à découvrir le fonds d'amour-propre qui nous attachait à son service, il nous a soustrait ses grâces sensibles; qu'il a permis que notre cœur soit devenu dur comme la pierre et *sec comme la terre privée depuis longtemps du bienfait de la rosée céleste;* que nous soyons tombés dans un état de stupidité en sa présence adorable, qui nous rend semblables à la bête de somme dont parle le roi-prophète; que l'aridité, la sécheresse, la divagation de notre esprit nous fassent trouver long et insoutenable le temps de nos exercices spirituels qui faisaient auparavant notre plus grande consolation quand nous étions soutenus par la grâce de la dévotion sensible : alors le cœur nous a manqué, il a été comme le *lait qui se caille* et *l'eau qui*

s'écoule ; nous avons été tristes et abattus ; tout nous a fatigués et ennuyés ; nous avons senti toute la vérité de cette maxime de l'*Imitation :* « Avec Jésus tout est doux et facile ; sans Jésus tout est dur et pénible. » Nous nous sommes plaints, et comme le divin Maître nous avons dit: *Notre âme est pleine d'une tristesse mortelle.*

Femmes de peu de cœur, pourrait nous dire Jésus : Vous me faisiez de si belles promesses, lorsque vous nagiez dans les consolations et les délices du Tabor ; maintenant que vous êtes avec moi dans la route du Calvaire, vous voulez me laisser seul porter ma croix. Vous vous plaignez et vous vous lamentez comme si tout était perdu , et que vous ne dussiez jamais revoir votre *Bien-Aimé,* jouir de ses délicieuses caresses et recevoir de *sa bouche sacrée le baiser divin* qui fait tressaillir le cœur de joie et d'allégresse. Ne savez-vous pas que je ne me cache que pour me faire chercher, et faire estimer davantage le prix de ma présence et les charmes de ma familiarité ! Avant de jouir, apprenez à souffrir ; ne perdez donc pas si facilement courage et imitez-moi dans ma générosité à marcher dans la route du Calvaire.

Affections et résolutions. — Vous le savez, ô divin Maître, nous sommes la faiblesse et l'inconstance même. Nous ne pouvons méconnaître notre fragilité, puisque votre amour vous a fait nous en avertir en disant : *L'esprit est prompt* à prendre de bonnes résolutions, à faire de belles promesses, mais *la chair est faible* à soutenir les sentiments du cœur. *Ayez donc pitié de nous selon l'étendue de votre grande bonté et de l'infini de votre miséricorde.* Soutenez-nous de cette main puissante que vous tendîtes au faible saint Pierre au moment où, par son manque de foi, il allait être enseveli sous les flots. Élevez-nous au-dessus de la faiblesse de la nature par la force de votre grâce, afin que nous ne nous lassions pas de porter les croix qu'il plaira à votre divin Père de nous envoyer. Si, par un effet de notre grande faiblesse, nous venions à être ébranlés dans nos bonnes résolutions ; si nous chancelions et menacions de tomber par terre, recevez-nous dans vos bras comme vous l'avez promis par un de vos Prophètes ; que vos saints anges soient là pour parer la chute, ou pour la rendre

moins lourde. Surtout qu'à votre exemple nous nous relevions à l'instant même, et reprenions avec vous la route du Golgotha.

QUATRIÈME STATION.

JÉSUS FAIT LA RENCONTRE DE SA SAINTE MÈRE.

Exposition du sujet. —Marie, avertie par quelqu'un des disciples, et, suivant le sentiment de quelques saints, par saint Jean, le disciple chéri de Jésus, de la condamnation de son Fils à la mort de la Croix, et de son acheminement vers le Calvaire, se hâte d'aller à sa rencontre, afin d'avoir la triste consolation de le voir encore une fois avant qu'il expire sur l'instrument de son supplice. Le divin Fils de Marie, quoique le plus beau des enfants des hommes, depuis qu'il est devenu l'*homme de douleur*, prédit par le prophète Isaïe, est tellement défiguré, que l'œil maternel a peine à le reconnaître. Quelle vue douloureuse pour le cœur de Marie, que l'état de souffrances, d'humiliation, et même d'ignominie, où elle aperçoit Celui qui fait l'admiration et l'étonnement de la cour céleste! Il est enchaîné et au milieu de deux scélérats; il est environné de soldats, comme un insigne malfaiteur, et une populace ameutée le poursuit de ses cris injurieux. Quel déchirant spectacle pour le cœur d'une mère! Ce cœur si tendre dut alors ressentir l'effet de la prédiction du saint vieillard Siméon, et être vraiment déchiré par un glaive de douleurs. Jésus lui-même dut sentir ses peines augmenter par cette pénible rencontre. Son cœur filial et compatissant fut sans doute pénétré de la plus vive douleur, en voyant celle de sa tendre Mère. Mais le Fils et la Mère adorent la divine justice, qui s'appesantit sur eux en leur qualité de victimes réparatrices des péchés du monde, et leur douleur s'allége lorsqu'ils pensent aux heureux résultats de tant de souffrances et d'humiliations.

Méditation. — Accablés par le poids de nos croix, nous allons à nos supérieurs dans l'ordre spirituel pour leur ouvrir nos cœurs et leur manifester notre anxiété et nos

angoisses intérieures. Dieu sans doute ne désapprouve pas cette démarche, elle entre même dans l'ordre de sa Providence; mais ce qu'il ne peut approuver, ce qui nous écarterait de l'ordre providentiel, serait d'aller à ses représentants, non pour apprendre à entrer dans ses desseins d'immolation, ou puiser de la force et du courage pour nous laisser immoler par les peines exécutrices des arrêts de sa divine justice, mais pour essayer de nous décharger de la croix et sortir de dessus l'autel de notre sacrifice, faute de générosité. Si des vues aussi peu chrétiennes, et surtout aussi peu religieuses, nous amenaient auprès d'un directeur ou d'une directrice, la divine sagesse ne permettrait pas, bien probablement, et cela dans les intérêts de nos âmes, que nous trouvassions aucun soulagement auprès d'eux. Il arriverait, tout au contraire, que leurs paroles seraient comme de nouveaux glaives qui perceraient nos âmes et rendraient nos souffrances plus vives. Il se passerait à notre égard ce qui eut lieu pour Jésus et pour Marie lors de leur rencontre dans le chemin du Calvaire; loin d'être pour l'un et pour l'autre un allégement à leurs peines, elle ne fit que les augmenter. Si la chose arrivait, comme elle a souvent lieu quand on va trouver ses guides dans des vues humaines et naturelles, imitons Jésus et Marie, recevons patiemment, et en adorant la justice de notre Père céleste, le redoublement de peines intérieures qu'il permet, et ne cherchons plus à diminuer la pesanteur des fardeaux de nos croix, jusqu'à ce qu'il plaise à sa divine bonté de nous l'ôter lui-même.

Mais non content de nous faire porter la partie de la croix qu'il nous a destinée, le Seigneur permet quelquefois, pour mieux nous crucifier et nous faire mourir plus entièrement à nous-mêmes et à tout le créé, que la part des autres nous devienne presque personnelle; c'est ce qui a lieu quand des personnes qui nous sont très-chères sont crucifiées en même temps que nous, et que l'affection que nous leur portons fait que nous ressentons leurs peines comme si elles étaient nôtres. C'est ainsi que les peines de Jésus devinrent celles de Marie, et que celles de Marie devinrent celles de Jésus. Dans ces cas, imitons la conduite de Jésus et de Marie, adorons la justice de Dieu, laissons-

nous immoler par elle, et loin de nous apitoyer les uns les autres sur notre sort, encourageons-nous à entrer dans les vues de la divine Providence, et à devenir de vraies victimes de la justice éternelle, qui ne se contente maintenant que pour laisser plus tard la miséricorde agir dans toute sa plénitude.

Affections et résolutions. — Donnez-nous, ô Dieu de bonté, une foi vive, qui nous fasse apprécier tout le mérite des croix qu'il vous plaira de nous envoyer, et nous fasse découvrir les trésors de grâce cachés sous la pesanteur des peines intérieures. Ne permettez pas qu'entraînés par notre faiblesse et notre éloignement naturel pour la souffrance, nous allions mendier des consolations humaines auprès des personnes qui, tenant votre place, ne doivent nous apprendre qu'à nous abandonner en aveugles à la conduite de votre Providence, toujours bonne et sage, malgré la dureté apparente de sa conduite. Si, oubliant les enseignements de la foi, nous allions à elles pour chercher à être déchargés de nos croix, ne souffrez pas qu'elles entrent dans nos vues trop humaines; faites plutôt qu'elles nous rappellent au devoir de l'immolation et du sacrifice.

CINQUIÈME STATION.

SIMON LE CYRÉNÉEN AIDE JÉSUS A PORTER SA CROIX.

Exposition du sujet. — L'état de faiblesse où se trouve le Sauveur après sa chute fait craindre aux Juifs qu'il n'expire avant d'arriver au Calvaire, et que par cette mort anticipée ils ne soient privés du barbare plaisir de voir la victime de leur perfidie mourir sur l'instrument de son cruel supplice. Ils forcent donc un nommé Simon, natif de Cyrène, qui, revenant des champs, vient à passer par l'endroit où était alors le cortége d'ignominie qui accompagnait Jésus, à prendre sa place et à porter pendant quelque temps la Croix, afin de le soulager. Mais la sainte Victime, nouvel Isaac, qui, comme sa figure, doit elle-même porter le bois du sacrifice, reprend bientôt sur ses

épaules meurtries sa Croix chérie; il l'aime trop, il l'a trop longtemps désirée, pour permettre qu'elle lui soit ôtée tout à fait.

Méditation. — La conduite que Dieu tient à l'égard de ses élus a beaucoup de rapport avec celle des Juifs envers le Sauveur, le chef et le modèle des prédestinés. Lors donc qu'il voit ces âmes si chères à son cœur, qu'il ne fait souffrir que par l'effet de la vive affection qu'il a pour elles, trop abattues par les peines intérieures, il les décharge pour quelque temps du fardeau de leurs croix, les réconforte et les rend capables de nouveaux sacrifices en les comblant de joies et de consolations intérieures. Le calme et la paix succèdent aux troubles et aux tempêtes de l'âme; elles nagent quelquefois dans ces consolations ineffables qui sont un avant-goût des joies du paradis, et dont quelques instants, au rapport de sainte Thérèse, suffisent pour consoler et faire oublier de longues années de souffrances. Mais lorsqu'il les a suffisamment disposées par ces consolations à de nouvelles épreuves, imitant le forgeron qui replace dans la fournaise le fer qu'il en avait ôté pour le rendre plus dur en le trempant dans l'eau et le laissant ensuite refroidir, il remet sur leurs épaules les croix qu'il en avait ôtées pour les laisser se reposer un peu, suivant l'expression du saint homme Job. Ténèbres, obscurités parfaites, sécheresses, dégoût, ennui, délaissement, déchirement du cœur.... et tous les divers genres d'épreuves dont parlent les auteurs mystiques, viennent les unes après les autres les immoler intérieurement. La nature, qui sent combien l'état où elle se trouve diffère de celui d'où elle sort, est tentée de se plaindre, et comme Simon le Cyrénéen, elle ne se soumet qu'à regret au nouvel ordre de choses. Mais la divine Sagesse, insensible aux plaintes de la nature, comme le firent les Juifs aux représentations de Simon, poursuit ses desseins de perfection sur ses élus, et pour cette raison ne leur ôte pas la Croix.

Secondons les vues de la divine Providence et entrons-y généreusement, ne profitant des consolations et des douceurs intérieures qu'il lui plaira de nous faire goûter que pour devenir plus magnanimes au moment de l'épreuve. Ne nous attachons point à ces douceurs, et à l'exemple des

saints, regardons-les comme l'annonce de nouvelles croix. Aussi, lorsque la scène changera, et qu'au lieu de nager dans les délices spirituelles, notre âme sera comme plongée dans un océan d'amertumes, de peines, de tentations et d'angoisses intérieures, ne perdons pas courage et ne craignons pas d'être engloutis sous les flots de la mer de notre pauvre cœur, si fortement agitée. Quand le moment sera venu, Jésus, qui dort dans ce cœur comme il dormait dans la barque de la mer de Tibériade, s'éveillera, et la tempête sera apaisée sur un signe de sa volonté. Mais en attendant, portons la croix avec lui et à sa suite.

Affections et résolutions. — Qui n'admirerait, Seigneur, la conduite que vous tenez à l'égard de vos élus! Vous les purifiez par les peines les plus crucifiantes, faisant par elles ce que produit le feu sur l'or que l'on fait passer par le creuset. Comme l'on retire de temps en temps l'or de la fournaise pour qu'il se refroidisse, et que l'on puisse l'y remettre de nouveau, jusqu'à ce que, dégagé de tout alliage, il soit devenu entièrement pur, opération que votre divin Esprit nous apprend être renouvelée sept fois; de même vous ne laissez pas toujours vos élus dans la fournaise brûlante des peines intérieures, mais vous les en ôtez pour leur faire reprendre haleine et les préparer par là à de nouvelles souffrances, jusqu'à ce que par ces épreuves ils soient devenus assez purs pour vous être unis. Nous nous abandonnons en aveugles à votre conduite si pleine de sagesse, et nous vous prions de nous apprendre à tirer des consolations qu'il vous plaira de nous donner, de nouvelles forces pour nous préparer à de nouvelles souffrances.

SIXIÈME STATION.

UNE FEMME PIEUSE PRÉSENTE UN LINGE A JÉSUS POUR ESSUYER SON VISAGE.

Exposition du sujet. — Suivant une pieuse tradition, lorsque Jésus montait au Calvaire chargé du fardeau de sa Croix, une femme pieuse, devant la maison de laquelle il passa, fendit la foule et vint lui présenter un linge pour

qu'il essuyât son visage, tout couvert de sueur et de poussière. Jésus reçut avec reconnaissance le linge que la piété lui faisait offrir, et, comme marque de sa gratitude, il imprima l'image de son auguste face sur ce linge, qu'il rendit ensuite à cette femme, qui le conserva avec soin, comme une précieuse relique.

Méditation. — Dieu, qui est par essence bonté, miséricorde et compassion, nous a fortement recommandé de pratiquer la divine charité. Jésus nous a dit qu'elle est son précepte par excellence; que sans elle on manque du caractère le plus essentiel à ses disciples. Pour nous en rendre la pratique plus facile, il a poussé la bonté jusqu'à s'identifier avec le prochain, nous assurant qu'il tient pour fait à lui-même tout le bien que l'on fait au prochain. La moindre œuvre de charité faite en son nom doit être récompensée par un degré de gloire de plus dans le ciel. Mais s'il veut que nous rendions service au prochain quand il a besoin de notre assistance, il exige aussi que la pitié et la compassion soient dans notre cœur; c'est notre conduite, conforme aux sentiments du cœur, qui lui servira de règle pour la manière d'agir à notre égard. Nous pouvons compter sur l'indulgence et la miséricorde, si nous avons été bons et compatissants envers le prochain; tandis qu'il usera de sévérité et de rigueur, si nous avons manqué de compassion envers nos frères. — On devrait se rappeler cette règle de conduite, tracée par le Sauveur lui-même dans les rapports que le devoir ou le commerce de la vie force d'avoir avec les personnes éprouvées par des peines intérieures. Comme elles sont très-souvent fatigantes par leur importunité et leur peu de facilité à se laisser conduire, ce qui provient des peines qu'elles ressentent, on les traite quelquefois durement, on les renvoie d'un ton brusque, et par là on augmente la pesanteur de leurs croix. On oublie ce que dit le pieux auteur de l'*Imitation*, qu'il ne faut pas traiter sévérement les âmes éprouvées par la tentation, et que Jésus-Christ a voulu prendre pour symbole l'Agneau, et à dit : *Apprenez de moi à être doux.* Si l'on savait ce que c'est que la tentation, et ce que font souffrir les peines de l'âme, on aurait grandement pitié des personnes que le Seigneur fait passer par la voie si rude des tribulations

intérieures. Mais, comme dit l'Esprit-Saint : *Qui sait celui qui n'a pas été tenté ?*

Et vous, pauvres âmes crucifiées, qui par une permission du Seigneur, qui veut que tout serve à vous purifier, êtes souvent rebutées par les personnes auprès desquelles vous cherchez quelque allégement à vos souffrances, voyez dans les rebuts que vous éprouvez une nouvelle marque de la sainte jalousie de Dieu, qui vous veut toutes à lui, et ne permet pas que vous vous attachiez à la créature, comme à un appui nécessaire à votre faiblesse. Il faut que vous puissiez dire dans la force du mot : *Mon Dieu et mon Tout.* Si la créature vous manque, le Créateur ne vous manquera pas; et comme il a promis de proportionner la force à l'épreuve, si les épreuves sont fortes, les grâces seront abondantes.

Affections et Résolutions. — Mettez-en nous, ô vous l'Auteur de la charité, mettez dans nos cœurs cette divine vertu, qui nous rendra vos images. Si l'on vénère avec un si profond respect le linge sur lequel vous avez bien voulu imprimer votre divine ressemblance, combien plus vénérable à vos yeux et à ceux de vos anges sera un cœur où vous aurez fait entrer, avec les dons célestes qui l'accompagnent, la divine charité telle qu'elle a brillé dans vos Saints. Arrachez de nos mauvais cœurs cette dureté à l'égard des petits selon les maximes du siècle, et surtout des âmes crucifiées, vos véritables images. Faites-nous bien comprendre toute la force de cette maxime : « Vous serez traité comme « vous aurez traité les autres ; vous serez mesuré à la même « mesure où vous aurez mesuré le prochain. »

SEPTIÈME STATION.

JÉSUS TOMBE POUR LA SECONDE FOIS SOUS LE POIDS DE SA CROIX.

Exposition du sujet. — Quoique le Sauveur, en sa qualité d'*Homme-Dieu,* eût pu donner à sa sainte humanité, par l'effet d'un secours extraordinaire, la force de gravir le mont du Calvaire sans faire aucune chute ; néanmoins, comme il voulait être en tout notre modèle, il laissa son

humanité succomber sous le poids du pesant fardeau qu'il portait. Il voulut par là nous consoler et nous empêcher de nous décourager, lorsque, par un effet de la faiblesse humaine, il nous arriverait de tomber dans la route de la vie chrétienne, et surtout dans celle de la vie religieuse, véritable montée du Calvaire. Epuisé de forces, il succombe donc de nouveau sous la pesanteur de son fardeau, et tombe la face contre terre. Son saint corps est froissé par le choc ; mais ses bourreaux, loin d'être sensibles à l'état d'épuisement où il est, et de lui laisser le temps de se relever de lui-même, le pressent brutalement de continuer sa route, vomissant contre lui les imprécations les plus horribles. Jésus, véritable Agneau, se relève sans ouvrir la bouche pour se plaindre des mauvais traitements qu'il a éprouvés, et reprend sa route péniblement.

Méditation. — Dieu, qui veut que les âmes qu'il appelle aux états les plus élevés de la vie spirituelle, à l'union divine, soient solidement affermies dans l'humilité par une connaissance expérimentale de la corruption de la nature, permet souvent que le vent des tentations les plus humiliantes et les plus pénibles par les impressions qu'elles produisent, paraisse les renverser et les abattre. Ordinairement la chute n'est qu'apparente, la volonté désavouant, quoique d'une manière peu sentie, les impressions et le bouleversement des sens. Mais comme le désaveu de la volonté est peu aperçu, les âmes qui sont si cruellement éprouvées par l'excès des tentations s'affligent et craignent beaucoup d'y avoir consenti. Confondant le sentiment ou les impressions que font éprouver les tentations avec le consentement, qui seul peut les rendre coupables, elles s'abattent et se déconfortent. Elles sont tentées de perdre confiance, et de croire qu'il leur est impossible de se sauver en passant par un état d'épreuves dont le mérite et l'utilité leur sont cachés par une permission de la Sagesse divine, qui par là veut enlever de leur cœur le fonds d'amour-propre et de vaine complaisance qui s'y trouvait. Elles se croient horribles aux yeux de Dieu ; elles se jugent dignes de l'enfer, et sont étonnées de n'y être pas encore précipitées. C'est ainsi que la bonté divine les dispose aux communications des grâces précieuses qu'elle leur destine.

Que doivent faire les âmes battues par le rude marteau des tentations, et par elles chargées d'une pesante croix? Elles doivent se laisser mener avec une docilité parfaite par un sage directeur, sans réplique ni observation, comme Jésus se laissait conduire en silence au Calvaire. Incapables de faire par elles-mêmes un juste discernement de ce qui se passe dans leur intérieur, elles doivent se remettre en aveugles entre les mains de l'ange gardien visible que le Seigneur leur a donné pour leur montrer la route par où il faut qu'elles marchent, en portant leur croix dans la compagnie et à la suite du Sauveur. L'obéissance seule, et une obéissance simple et entière, peut les empêcher de prendre une mauvaise voie. Elle seule peut les préserver des suites de la dangereuse tentation du découragement et du désespoir, de toutes les tentations qu'elles peuvent éprouver la plus à craindre.

Supposé même qu'elles eussent fait quelque chute réelle, que par un effet de la fragilité humaine elles eussent donné un vrai consentement à quelques-unes des pénibles tentations qu'elles éprouvent; elles ne devraient pas pour cela se laisser aller au découragement ni à un trouble continuel. Si le Seigneur avait permis cette chute, ce serait dans leurs intérêts, ce serait pour les rendre plus défiantes d'elles-mêmes, plus confiantes en sa grâce, en un mot plus véritablement humbles. Elles devraient imiter Jésus-Christ, comme lui se relever promptement en se jetant dans les bras de la miséricorde divine, et en allant se plonger dans le bain purifiant et fortifiant du sacrement de la Pénitence. Après quoi, comme le conseille si sagement le *Combat spirituel*, elles ne devraient plus penser à leurs fautes que pour remercier Notre-Seigneur de l'amour qu'il leur a montré en leur donnant le moyen de rentrer en grâce avec lui et son divin Père. Rester plongées dans une profonde tristesse serait donner au démon occasion de leur faire faire de nouvelles chutes.

Affections et résolutions. — O Jésus, notre force, ne permettez pas que nous soyons assez malheureux pour vous déplaire et vous offenser en nous abattant sous le poids de nos croix. Faites surtout que jamais nous n'écoutions la terrible tentation du découragement, et moins

encore celle du désespoir! Comment pourrions-nous donner entrée dans notre cœur à des pensées si opposées à votre bonté et aux preuves incomparables d'amour que vous nous avez données! Vous nous avez dit que quelque énormes que soient les péchés, quel qu'en soit le nombre, vous les pardonnez tous au cœur qui s'humilie et se repent. Un seul est irrémissible, c'est le désespoir, celui que commit le disciple qui vous avait livré à vos ennemis en désespérant de son pardon et allant se pendre. Ne permettez pas que jamais nous commettions celui-là. Plutôt mille fois mourir que de jamais vous offenser et propos délibéré; mais éloignez de nous le désespoir, comme le plus grand des crimes.

HUITIÈME STATION.

JÉSUS CONSOLE ET INSTRUIT LES FILLES DE JÉRUSALEM.

Exposition du sujet. — Le saint Évangile rapporte que dans la foule qui suivait le Sauveur se trouvaient de pieuses femmes, qui pleuraient avec de grandes marques de douleur, et témoignaient ainsi la vive part qu'elles prenaient à sa déchirante situation. Jésus, tout plein du grand objet de sa divine mission, profite de cette occasion pour leur donner, ainsi qu'à toutes les personnes qui l'accompagnent, une leçon pleine de mystère et digne des plus sérieuses méditations. Se tournant vers elles, il leur dit : Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants, car le temps s'approche auquel on dira : Heureuses les stériles et les entrailles qui n'ont point porté d'enfants, heureuses les mamelles qui n'ont point allaité..... Si le bois vert est ainsi traité, que sera-ce du bois sec? Si moi qui, par mon innocence et ma sainteté, ressemble au bois vert, suis si cruellement traité, qu'arrivera-t-il à ceux qui, par leurs péchés, sont comme du bois sec, qui n'est bon qu'à être jeté dans le feu? Après ce discours, dicté par la charité et rempli d'oubli de lui-même, le Sauveur reprit sa route et continua à s'avancer péniblement vers le Calvaire.

Méditation. — Bien différents de Jésus qui, accablé

sous son pesant fardeau et dans un état capable d'émouvoir les cœurs les plus durs, refuse cependant les témoignages d'attendrissement et de compassion qu'on veut lui donner, nous désirerions que tout le monde s'apitoyât sur notre sort lorsque le Seigneur nous attache à la Croix. Nous trouvons que l'on ne nous témoigne pas assez de compassion, que l'on ne prend pas assez de part à nos peines ou à nos souffrances, tant notre amour excessif pour nous-mêmes a de difficulté à mourir. Naturellement ennemis de la Croix, nous tâchons de nous décharger d'une portion de ce précieux fardeau en allant solliciter des marques de sympathie de la part de nos supérieurs ou de nos amis. Allons à l'école de Jésus pour apprendre à mourir entièrement à nous-mêmes, et à laisser immoler par la main miséricordieuse du Seigneur l'amour excessif que nous avons pour nous.

Trompés par notre sensibilité naturelle, nous nous persuadons, bien à tort, que nous témoignons à notre bon Sauveur de la compassion en versant quelques larmes sur l'excès de ses souffrances, à l'imitation des saintes femmes qui l'accompagnaient. Mais, éclairés par la divine instruction qu'il donna à ces femmes, sachons que la seule compassion que Jésus demande de nous, c'est la douleur et le regret sincère de nos nombreuses infidélités à ses grâces et de nos péchés, qui, avec ceux des autres enfants d'Adam, ont été la cause des souffrances qu'il a endurées dans sa cruelle Passion. C'est par l'imitation de sa conformité parfaite à la volonté adorable de son Père céleste, que nous lui ferons cortége et lui témoignerons notre fidélité.

Pourrions-nous nous plaindre de la longueur de nos épreuves et de ce que nous nommons peut-être l'excès de nos souffrances, en méditant attentivement l'oracle sacré et infaillible sorti de la bouche du Sauveur? Si la simple apparence du péché qu'il portait comme notre représentant, a attiré sur lui un si grand nombre de souffrances, que ne doit pas mériter la réalité du péché? Puisque nous sommes véritablement pécheurs, nous ne devons pas nous étonner si la divine Justice nous fait souffrir, afin de nous donner le moyen de nous acquitter de ce dont nous lui sommes redevables?

Affections et résolutions. — Divine Justice, contentez-vous et glorifiez-vous en nous. Nous nous trouverons trop honorés, Seigneur, si nous pouvons par nos souffrances contribuer à glorifier cet attribut de votre divine Majesté. Puissions-nous par elles payer toutes nos dettes ! Si le Maître, quoique innocent, a été si rudement traité par les mains de la divine justice, pourrions-nous nous étonner et nous plaindre, nous, ses coupables et infidèles disciples, si cette même justice nous fait éprouver ses rigueurs ? Donnez, Seigneur, les douceurs de vos consolations aux disciples fidèles; pour nous, nous reconnaissons ne mériter, comme David pénitent, que de tremper notre pain spirituel (1) dans nos larmes et d'arroser notre couche mystique (2) de nos pleurs. Nous répétons donc de nouveau avec Augustin converti et pleurant ses ingratitudes : *Coupez, taillez, brûlez,* contentez votre justice ici-bas, afin de pouvoir nous faire miséricorde là-haut.

NEUVIÈME STATION.

JÉSUS TOMBE POUR LA TROISIÈME FOIS SOUS LE POIDS DE SA CROIX.

Exposition du sujet. — Arrivé au sommet du Calvaire, épuisé de forces, mais non de courage et d'amour, le cœur serré par la vive impression qu'il permet à l'humanité d'éprouver à la vue des terribles supplices qu'on lui prépare, et qui dans peu d'instants vont fondre sur lui semblables aux flots d'une mer en furie, Jésus fait une troisième chute, plus grave que les précédentes, mais qui, loin d'exciter la pitié de ses bourreaux, ne fait que provoquer leurs insultes et leurs mauvais traitements. Le Sauveur ne répond à leurs outrages et à leur brutalité qu'en se relevant, quoique avec beaucoup de peine, et en s'abandonnant à leur pouvoir, réalisant de plus en plus la figure sous laquelle Isaïe l'avait dépeint, le comparant à l'Agneau qui se laisse mener à la mort sans résistance aucune.

(1) L'Oraison.

(2) Les exercices spirituels.

Moins occupé de ses souffrances physiques que de nos misères spirituelles, ce bon Sauveur gémit intérieurement sur le peu de consistance de nos bons sentiments et sur nos manquements si fréquents aux résolutions en apparence les plus fermes et les plus généreuses.

Méditation. — Les épreuves intérieures ont leur commencement, leur progrès et leur perfectionnement, comme aussi leur excès, dans lequel la nature abattue ne sait où chercher du soulagement ni à quoi s'attacher pour ne pas être engloutie dans un abîme dont elle ne peut voir la profondeur, qui lui semble infinie. Cet état si pénible est celui des anxiétés, des doutes, des scrupules et autres peines de cette espèce, qui mettent l'âme dans un état d'obscurité et de ténèbres qui fait qu'elle ne sait ni où elle va, ni où elle est, semblable à un voyageur, qui, au milieu d'une nuit obscure, se trouve dans une épaisse forêt dans laquelle il ne voit aucune route battue, et ne sait où mettre le pied pour ne pas s'égarer et tomber dans des abîmes dont il se figure être entouré, l'imagination lui exagérant le danger de sa position. Cet état de l'âme est le sommet du Calvaire; aussi la nature est-elle aux abois, et tentée de se laisser aller au désespoir. Comme il est très-purifiant, Dieu s'est plu et se plaît encore à faire passer par ce creuset une foule d'âmes d'élite, très-chères à son cœur, et marquées du sceau des prédestinées. C'est ainsi que, dans ces derniers temps, il y a fait entrer la vénérable fondatrice de la Congrégation de la Présentation, et saint Alphonse de Liguori, qui, après avoir parfaitement écrit sur ces voies, se trouva, dans la fin de sa vie, dans un tel état de peines, d'anxiété et de troubles intérieurs, qu'il fut obligé, pour ne pas s'égarer dans cette voie nébuleuse, d'être conduit comme un enfant que sa nourrice mène par la main.

Que faire dans ces terribles épreuves? Ce qu'ont fait les âmes qui s'y sont sanctifiées! se laisser mener et conduire en aveugle par son guide spirituel; ne jamais perdre confiance et se bien persuader que Dieu tout bon, qui permet ces épreuves pour notre plus grand bien et pour nous rendre capables de recevoir les grâces précieuses qu'il nous destine, ne permettra pas que jamais l'épreuve surpasse nos forces. Il faut, en outre, bien se garder d'augmenter ses

peines en se laissant aller aux égarements de l'imagination, se figurant des circonstances qui bien probablement ne se présenteront jamais, et ne pas se perdre dans mille conjectures et sur la durée de l'épreuve et sur ses résultats. Un humble acquiescement aux desseins du Seigneur et à la conduite de sa divine Providence, que nous savons être toujours sage et paternelle; une docilité d'enfant, comme déjà nous l'avons dit, à l'égard de notre guide spirituel, ne nous permettant jamais de subtiliser sur la manière dont il nous conduit : tels sont les moyens de tirer un grand profit de ces dures épreuves et d'en voir le temps abrégé.

Affections et résolutions. — Pleins de confiance dans votre infinie bonté et ne pouvant douter que vous ne veilliez sur nous avec la sollicitude de la mère la plus tendre, nous nous abandonnons, Seigneur, à la conduite de votre sage et aimable Providence. Quelque pénible que puisse être pour la nature votre manière de nous traiter, quelque obscure et quelque ténébreuse que soit la voie par laquelle il vous plaît de nous faire marcher, nous voulons imiter l'enfant qui se repose sur la main qui le dirige de la sûreté de la route où il marche. Suivant votre aimable invitation, nous déposons toutes nos craintes, *en jetant en vous toutes nos sollicitudes* pour le présent et pour l'avenir. Sachant, comme nous l'a enseigné votre Fils, qu'*à chaque jour suffit sa peine*, nous ne voulons pas nous inquiéter de l'avenir, ni augmenter nos peines par des conjectures chimériques, contraires à l'abandon parfait que nous devons faire de nous-mêmes entre vos mains paternelles. Nous répèterons donc souvent avec David : *Quand je marcherais au milieu des ombres de la mort, je ne craindrais rien, parce que le Seigneur est avec moi;* et avec le saint homme Job : *Le Seigneur me donnerait la mort que j'espérerais encore en lui.*

DIXIÈME STATION.

JÉSUS EST DÉPOUILLÉ DE SES VÊTEMENTS.

Exposition du sujet. — Arrivés au lieu préparé pour l'exécution de l'inique sentence portée contre notre bon

Sauveur, les bourreaux le déchargent de sa Croix et lui ôtent ses habits. Ce dépouillement ne peut se faire sans qu'il éprouve de vives douleurs et ne ressente une seconde fois celles de la flagellation. Comme ses habits se sont collés à sa chair, dont la flagellation n'a fait qu'une plaie, cette chair divine est dénudée de nouveau, et la prédiction d'Isaïe, qui avait annoncé qu'il n'y aurait pas une seule partie de son saint corps qui ne fût une plaie, depuis la tête jusqu'aux pieds, se vérifie à la lettre. A ce tourment s'en joint un autre : on lui remet cette couronne meurtrière, qu'on lui avait ôtée pour faire passer sa robe sans couture, et les épines en entrant de nouveau dans son chef sacré lui font ressentir d'atroces douleurs. Suivant l'usage, on lui présente aussi un breuvage composé de vin et d'aromates, destiné à diminuer la sensibilité du patient, et par suite la douleur excessive du supplice de la Croix ; mais Jésus, qui veut être une victime entière et rendre le sacrifice plus parfait, rend le vase, après y avoir seulement trempé ses lèvres.

Méditation. — C'est ici que se dévoile d'une manière plus claire et plus intelligible un des grands secrets de la vie spirituelle. L'amour excessif et déréglé de nous-mêmes est tellement inhérent à notre nature déchue, qu'il semble ne faire qu'un avec elle ; cette union est aussi intime que celle de la peau avec la chair qu'elle recouvre. Or, de même que le Sauveur souffrit d'atroces douleurs quand on le dépouilla de ses vêtements, qui, collés à sa chair sacrée, ne faisaient en quelque manière qu'un seul tout ; de même, nous souffrons beaucoup quand les opérations crucifiantes de la grâce nous font mourir à nous-mêmes. Cependant, ce dépouillement intérieur est indispensable pour que nous soyons rendus dignes de recevoir les faveurs célestes et d'être élevés jusqu'à l'union divine, qui est la fin du travail intérieur de la grâce. Que l'espérance des joies spirituelles qui seront la suite et la récompense de la mort parfaite à nous-mêmes, nous donne le courage de souffrir toutes les peines et les douleurs de l'âme qui accompagnent le dépouillement du vêtement sale de la nature. C'est ainsi que l'espérance de la gloire dont devait être comblée sa sainte humanité comme récompense de ses

horribles souffrances, se joignait à l'amour que le Sauveur portait à son Père et aux hommes ses frères chéris, pour lui donner la patience de se laisser immoler par la main de ses bourreaux. Véritable Agneau, il se tait quand on l'écorche tout vivant. Et nous aussi, taisons-nous et adorons les opérations déchirantes de l'amour divin.

Après le dépouillement des vêtements de la sainte victime, on lui fait souffrir un autre tourment en lui replaçant sur la tête la couronne d'épines déjà ensanglantée. Les pointes aigues de ce diadème de dérision, imaginé par les soldats du prétoire, le blessent cruellement. Le premier péché du genre humain a été un péché d'orgueil; la source et le principe de la plupart de nos fautes, c'est l'orgueil; le plus grand obstacle à l'effusion des grâces divines dans les âmes, c'est l'orgueil; point d'union possible avec Dieu tant que l'orgueil est dans le cœur, même d'une manière cachée et peu remarquée. Aussi la divine Sagesse enfonce-t-elle dans nos âmes les pointes aigues des peines intérieures, comme un diadème déchirant et humiliant, afin de faire entrer dans les cœurs l'humilité, en même temps que l'orgueil en sortira. Aidons le travail de la grâce, en nous humiliant le plus profondément possible, et en travaillant à expulser l'orgueil.

Affections et résolutions. — Qui pourrait dire, ô bon Sauveur, quelles ont été vos douleurs pendant que les bourreaux vous arrachaient vos vêtements, et enfonçaient dans votre chef sacré les épines qui formaient votre diadème d'ignominie? Cependant, ô le meilleur des maîtres, ce n'était pas l'excès de vos souffrances qui vous occupait, mais bien la cause qui les produisait. Vous pensiez à notre orgueil, principe de la plupart de nos fautes, ennemi mortel de la grâce; vous pensiez à l'amour excessif de la nature pour tout ce qui flatte les sens, penchant funeste opposé à l'esprit de mortification, base de votre religion sainte. Vous pleuriez surtout, ô sainte victime, les péchés et les imperfections graves et volontaires des âmes d'élite, qui répondent si mal à votre amour. Vous pleuriez nos innombrables infidélités, nos résistances si fréquentes à vos grâces et notre opposition à leurs opérations vivifiantes. Consolez-vous, ô divin Sauveur, nous voulons cesser d'af-

fliger votre cœur, et nous rendre dignes d'être admis dans votre intimité et dans celle de votre Père céleste.

ONZIÈME STATION.

JÉSUS EST ATTACHÉ A LA CROIX.

Exposition du sujet. — Tout étant prêt pour la consommation du sacrifice, les bourreaux font étendre la sainte victime sur la Croix, qui doit devenir l'autel de l'immolation. Docile à la voix de ces hommes, qui sont à ses yeux les organes de la volonté de son Père, Jésus leur présente ses pieds et ses mains, dans lesquels ils font entrer d'énormes clous, qui le fixent sur ce bois de douleurs et d'ignominie, où, nouvel Adam, il va en expirant nous donner une vie plus précieuse que celle que nous tenons du premier, et devenir le Père de tous les élus. Suivant l'oracle sorti de la bouche du prophète Zacharie, les pieds et les mains du Sauveur, percés de clous, vont devenir les sources intarissables des grâces les plus ineffables. Mais que de douleurs il doit ressentir pour les mériter! La dislocation de ses os, produite par les efforts violents que font les bourreaux pour amener les pieds et les mains de la sainte victime aux endroits de la croix préparés pour les clous; la rude secousse qu'éprouve tout son corps quand on fait tomber la croix dans la cavité qui avait été creusée pour la recevoir: ces deux circonstances font éprouver à Jésus des douleurs inexprimables. Néanmoins il ne laisse pas échapper la moindre plainte. Élevé entre le ciel et la terre, il accomplit la merveille qu'il avait annoncée, que dans cet état il attirerait à lui tous les cœurs. Puissent les nôtres se rendre, et ne pas résister plus longtemps!

Méditation. — Nous admirons sans doute la parfaite docilité de la sainte victime, et nous baisons avec respect, de cœur et d'affection, les plaies sacrées d'où s'écoule la grâce qui nous inonde. Mais cette admiration et cette reconnaissance ne suffisent pas. Ce que demande l'adorable victime, c'est l'imitation: elle veut que nous accomplissions en nous ce qui, suivant l'expression de saint Paul, *manque*

à son sacrifice. Elle veut que, par cette imitation, nous amassions la portion de mérites qu'elle nous a laissés à conquérir. Imitons-la donc dans sa docilité à se laisser immoler. Laissons-nous comme elle facilement et paisiblement clouer à la Croix. Les clous qui doivent nous y fixer, les bourreaux qui doivent les enfoncer, ce sont les peines intérieures, de quelque espèce qu'elles soient. Ce sont encore les maladies, la privation des personnes les plus chères, les humiliations, les outrages, les mépris, souffrances que nous devons considérer comme le complément des peines intérieures, et par là même celui de l'immolation. Laissons les uns et les autres remplir la fonction de bourreaux, qui leur a été donnée par Dieu, et ne voyons que les exécuteurs de ses ordres dans tout le cortége de souffrances, de chagrins, de privations qui feront mourir et immoleront la nature.

Si Jésus, du haut de sa Croix a conquis l'univers, et a mérité d'en être déclaré le Roi, de dessus la nôtre nous acquerrons l'empire sur nos passions, nous en deviendrons les maîtres. De dessus notre Croix nous attirerons le Ciel à nous, et nous forcerons Dieu de nous y contempler si nous sommes de vrais crucifiés, étant les images de son divin Fils, objet de ses complaisances. De dessus la Croix nous ferons trembler l'enfer, le démon n'osera s'approcher de nous, ou, s'il le fait, ce ne sera que pour sa honte et sa confusion. Aimons-donc la Croix et restons-y attachés tant qu'il plaira à la volonté de notre Père céleste de nous y tenir cloués avec son Fils.

Affections et résolutions. — Quand comprendrons-nous donc, ô Sagessse éternelle, que la véritable grandeur et le vrai bonheur consistent à être crucifiés avec Jésus; que la Croix fait toute notre richesse et tout notre mérite; qu'elle est la voie qui conduit à l'union divine; que pour être du nombre des élus il faut être conformes *au Chef* des prédestinés, qui a été l'*Homme de douleur* par excellence; que plus cette conformité sera parfaite, plus notre couronne sera belle; que le démon, fort et terrible quand nous sommes dans la joie et les délices, même spirituelles, est faible et timide quand nous sommes sur la Croix? Ô Père des miséricordes, ô Dieu de toute bonté, donnez-

nous de comprendre et de croire ces vérités. Rendez-nous saintement épris d'amour pour la sainte folie de la Croix, de sorte qu'à l'exemple du grand Apôtre nous nous *fassions gloire de ne connaître et de n'aimer que Jésus crucifié.*

DOUZIÈME STATION.

JÉSUS EXPIRE SUR LA CROIX.

Exposition du sujet. — Après trois heures d'une cruelle agonie, dont les angoisses sont accrues par les blasphèmes et les sarcasmes des scribes et des pharisiens et par le déchirant spectacle du martyre si douloureux que souffre dans son cœur sa sainte Mère, debout au pied de la Croix, l'Homme-Dieu jette un profond soupir, qui annonce que sa mort est l'effet de sa volonté, et non des tourments qu'il endure, et il expire. Mais avant la consommation de son sacrifice, Jésus nous donne une nouvelle preuve de son amour en nous léguant Marie pour être notre Mère : don ineffable qui nous mettra à même de lutter victorieusement contre l'enfer, et d'échapper aux piéges de Lucifer. Le déchirant délaissement de la part de son Père, délaissement qu'il veut éprouver pour notre instruction et notre consolation, achève de former un tableau saisissant, tant il est plein de douleurs et de tristesse. Aussi, à la mort du Saint, des saints, la nature entière est dans le deuil et semble pleurer son Auteur.

Méditation. — Parmi les peines de la vie spirituelle, il n'en est point de plus crucifiantes que l'état approchant du délaissement qu'éprouva l'Homme-Dieu sur la Croix. Tant qu'on sent au fond du cœur le soutien de la main du Seigneur, et que dans ses peines on éprouve intérieurement quelque chose qui indique qu'on lui plaît, qu'il agrée notre immolation, et que si son bras s'appesantit sur nous, c'est l'amour qui le dirige, quelles que soient nos tribulations, quelque délaissés et abandonnés que nous soyons par les créatures, nos épreuves nous paraissent supportables. Mais, lorsque Dieu, pour achever de nous purifier, se cache et paraît nous délaisser ; quand nous ne savons si

nous lui plaisons ou lui déplaisons; lorsque nous craignons d'avoir encouru son inimitié, que nous nous figurons même être à ses yeux un objet d'horreur et d'exécration, c'est alors que notre situation nous semble insoutenable. Si à cet état de peines intérieures se joint le délaissement des créatures, si notre confesseur, nos supérieurs, nos amis ne sont pour nous que de nouveaux sujets de souffrances, oh ! c'est alors que le ciel et la terre paraissent s'être entendus pour nous crucifier.

Au milieu de nos angoisses jetons les yeux sur l'Homme-Dieu et associons notre délaissement au sien, dont le nôtre, quelque pénible qu'il soit, n'approchera jamais. Au moins, quelque délaissés que nous nous figurions être par les créatures et même par Dieu, nous trouverons toujours quelque appui plus ou moins sensible, qui nous aidera à supporter notre épreuve, tandis que le Sauveur, suspendu entre le ciel et la terre, abandonné des siens, n'en trouvait aucun, qu'il se tournât du côté de son Père ou de ses disciples. Jamais le Seigneur, qui connaît notre faiblesse, ne permettra que notre délaissement approche de celui de l'Homme-Dieu; mais quelle que soit l'intensité de nos peines, imitons le Sauveur, comme lui remettons-nous avec confiance dans les bras de la divine Providence, disant avec lui : *Seigneur, je me confie en vous, et je remets mon sort entre vos mains.*

Si nous entrons dans ces sentiments de confiance et d'abandon, nous réjouirons toute la cour céleste: si toute la nature semble se couvrir d'un voile lugubre en voyant expirer son Auteur, tous nos amis du ciel seront dans la joie, s'ils nous voient disposés à souffrir une mort mystique, qui doit devenir pour nous et notre commun Roi une source de gloire.

Affections et résolutions. — Quelles actions de grâces ne vous devons-nous pas, ô divin Sauveur, pour le soin que vous avez pris de nous, même au plus fort de vos souffrances, en nous léguant votre sainte Mère! Après le don de vous-même, en vous immolant pour nous sur le Calvaire et sur l'autel, vous ne pouviez nous en faire un plus précieux. Faites que nous nous montrions toujours les dignes enfants d'une pareille Mère.

Prosternés au pied de votre Croix avec Madeleine et le disciple de l'amour, nous vous demandons humblement pardon de tous les péchés de notre vie, qui ont été les clous avec lesquels on vous a attaché à l'arbre de vos douleurs et les épines meurtrières qui ont percé votre chef sacré. Pardon, ô Dieu d'amour; pardon, mille fois pardon de toutes nos offenses, grandes ou légères ! Vous nous avez trop aimés pour que nous ayons l'indignité de consentir à renouveler vos douleurs en commettant jamais avec une pleine advertance un seul péché véniel. Sang sacré qui avez effacé les péchés du monde, tombez sur nous pour nous purifier, et allumez dans nos cœurs les flammes du divin amour.

TREIZIÈME STATION.

JÉSUS EST DÉTACHÉ DE LA CROIX ET REMIS A SA SAINTE MÈRE.

Jésus étant mort, Joseph d'Arimathie, distingué par sa naissance et sa piété, qui, quoique membre du Sanhédrin, n'avait pas pris part à la condamnation du Sauveur, va hardiment trouver Pilate, et lui demande le corps de Jésus, pour lui donner la sépulture. Pilate, s'étant assuré que Jésus était mort, lui accorde sa demande. Le Sauveur est donc détaché de la Croix et remis entre les bras de sa tendre Mère. Ce fut alors que s'accomplit entièrement la prédiction du vieillard Siméon, qui avait annoncé à Marie qu'un glaive de douleur transpercerait son cœur. Déjà ce tendre cœur avait été bien vivement blessé en entendant les coups de marteau qui avaient enfoncé les clous dans les mains et les pieds de son cher Fils, en voyant ruisseler le sang de sa tête déchirée par la couronne d'épine, et surtout en apercevant le soldat qui lui perçait le côté d'un coup de lance. Mais qui pourrait peindre sa douleur quand elle tint dans ses bras défaillants le corps de son cher Jésus, meurtri, défiguré et ayant perdu cette beauté ravissante, capable d'attendrir les cœurs les plus durs? Ce fut

alors qu'elle devint véritablement la Reine des martyrs et qu'elle put dire avec le prophète : *O vous, qui passez par le chemin, voyez s'il est douleur comparable à la mienne?* Compatissons à l'affliction de notre Mère, et efforçons-nous de la consoler en imitant son courage et sa générosité.

Méditation. — Les douleurs de Marie, quoique tout intérieures, n'en furent pas moins extrêmes. Elles eurent pour but, dans les desseins éternels, de l'associer à la grande œuvre de la Rédemption du genre humain, par le consentement qu'elle donnait à ce qui se passait au Calvaire, et par l'union de ses souffrances à celles de son Fils. Si nous voulons plaire à notre Mère et la consoler autant qu'il est en notre pouvoir de le faire, restons paisiblement et bien volontairement, quant aux sentiments du cœur, attachés à notre croix. Elle verrait avec peine que nous ferions des efforts pour en descendre, sachant combien il est avantageux pour nous d'y demeurer cloués aussi longtemps que la divine justice le jugera nécessaire. Elle entendit la proposition blasphématoire que les pharisiens firent à son cher Fils de descendre de la sienne, l'assurant qu'alors ils croiraient en lui et le reconnaîtraient pour le Fils du Dieu vivant. Elle applaudit dans son cœur au mépris que Jésus fit de cette offre impie, sachant que le bonheur du genre humain dépendait de l'achèvement de son sacrifice.

Dans nos défaillances intérieures, pour nous fortifier et nous donner de la générosité, pénétrons par la pensée dans le Cœur de notre Mère, et contemplons la grandeur de son amour, qui lui donne la force de s'immoler avec son cher Fils. Sa sainte âme est plongée dans un océan d'amertumes et de déchirements intérieurs. Mais elle veut souffrir, parce qu'elle sait que l'arrêt divin exige qu'en qualité de Mère de tous les élus, qui ne devront entrer au ciel qu'en y montant par la route du Calvaire, à la suite de Jésus-Christ, elle doit *boire au torrent des douleurs*, avant d'être *enivrée du torrent des célestes délices*. Comme Marie, aimons la Croix par un principe de foi, et portons jusqu'au terme fixé par l'éternelle Sagesse toutes celles que la divine Previdence nous départira.

Affections et résolutions. — Si vous, Fille chérie du

Père éternel, Mère bien-aimée du Fils, Épouse privilégiée du Saint-Esprit, avez tant souffert; si votre ineffable martyre, dont Dieu seul connaît toute l'étendue, a commencé dès l'instant de l'incarnation; comment nous, misérables pécheurs, pourrons-nous prétendre vivre sans croix? Par le mérite de vos souffrances, ô divine Mère, obtenez-nous l'estime et l'amour de la Croix, et faites que nous trouvions notre bonheur à souffrir dans votre compagnie et dans celle de Jésus, votre Fils!

QUATORZIÈME STATION.

JÉSUS EST MIS DANS LE SÉPULCRE.

Exposition du sujet. — Comme le Sabbat était proche, Joseph d'Arimathie et Nicodème, autre disciple du Sauveur, mais qui jusqu'alors ne l'avait pas été ostensiblement, ayant enveloppé le corps de Jésus dans un linceul blanc, avec des aromates, le déposèrent dans un sépulcre où personne n'avait encore été mis, et que Joseph avait fait faire pour lui-même. Marie vit le lieu où l'on déposait son trésor, et tout en quittant le théâtre de ses douleurs, elle y laissa son cœur. Les saintes femmes qui l'accompagnaient firent comme elle, se promettant de revenir embaumer dignement le corps du divin Maître aussitôt après le repos du Sabbat.

Méditation. — Et nous aussi, nous devons préparer des aromates pour embaumer le corps de Jésus-Christ, et lui offrir pour demeure un sépulcre tout neuf. Quel est ce sépulcre? quels sont les parfums qu'il attend de notre foi et de notre piété? Le sépulcre qu'il désire que nous lui préparions, c'est notre cœur, où, par le sacrement adorable de l'Eucharistie, dans lequel il est dans un état de mort mystique, il doit être déposé. Hélas! ce cœur n'est pas un sépulcre neuf, ayant été souillé par les ordures du péché et des passions. Comment le purifier et lui donner la pureté de celui qui vient d'être régénéré par le baptême? En le lavant par la sainte componction, le regret et le repentir, source des larmes embaumées de la charité,

comme aussi en laissant la main du Seigneur le nettoyer par le feu des peines intérieures et des autres croix que la divine Providence et la justice miséricordieuse de notre Père céleste nous enverront. Une foi vive, une profonde humilité, un tendre amour, l'esprit d'immolation et de sacrifice, sont les parfums que réclame la présence de Jésus-Christ au fond de nos cœurs.

Cela fait, quel que soit l'état de peines intérieures dans lequel nous nous trouvions, allons à la Table sainte avec une grande simplicité et une confiance sans borne. Que notre indignité ne nous en éloigne jamais, quand notre guide nous aura intimé, de la part de Jésus, lui-même, l'ordre de nous en approcher. Ce bon Sauveur veut être mis dans notre cœur comme dans un tombeau, pour montrer la force de son bras et sa puissance divine en nous faisant sortir avec lui pleins de vie du sépulcre de nos profondes misères. Si notre résurrection ne brille pas par l'éclat des miracles comme la sienne, elle n'en sera pas pour cela moins réelle, et sa présence en nous sera une source de bénédictions célestes. Que notre dureté de cœur, notre peu de recollection, malgré des efforts modérés pour nous tenir bien unis au divin Maître, que nos tentations ne soient pas des raisons qui nous empêchent de déposer Jésus dans le tombeau de notre cœur en le recevant dans la sainte communion. Si nous sommes en apparence morts à la dévotion, étant la vie, il nous ressuscitera.

Affections et Résolutions. — Quelle reconnaissance ne vous devons-nous pas, ô divin Sauveur, pour avoir bien voulu instituer le sacrement adorable de l'Eucharistie, dans lequel vous êtes caché comme dans un sépulcre! Puissions-nous avoir, pour nous en approcher, le même empressement qu'avaient les saintes femmes pour aller à votre tombeau! Que notre consolation dans cette vallée de larmes soit de venir pleurer au pied de vos tabernacles, comme Madeleine auprès du sépulcre. Que notre plus grand bonheur sur la terre soit de nous unir à vous par le sacrement que votre amour a établi pour être notre force et notre soutien dans les épreuves que nécessite la dégradation de notre nature. Qu'une vaine crainte ne nous éloigne pas de votre autel, où vous appelez les faibles et les

languissants, les malades même : étant venu, comme vous nous l'avez assuré, non pour ceux qui se portent bien, mais pour les malades et les infirmes. Pourvu que l'amour nous conduise à votre sacrement, nous sommes assurés de vous plaire et de trouver en vous le remède à nos maux. Ainsi soit-il !

GLOIRE A JÉSUS-CHRIST NOTRE-SEIGNEUR.

TABLE DES MATIÈRES.

PROLOGUE..... 1

CHAPITRE Ier.

L'économie du salut et de la sainteté repose sur la fidèle coopération à la grâce.

La perfection et la sainteté dépendent de la coopération fidèle à la grâce. — La parabole de la vigne et du cep. — Le guide intérieur. — Exemples frappants de fidèle coopération à la grâce : la sainte Vierge. — La Samaritaine. — Sainte Marie Égyptienne. — Les Pères du désert. — Sainte Thérèse. — Sainte Chantal. — Saint Paul..... 11

CHAPITRE II.

La fidélité à la grâce de la conversion.

Ce que l'on entend par la grâce de la conversion. — Combien il importe d'être fidèle à cette sorte de grâce. — Motifs sur lesquels repose cette obligation. — Exemples de Saints dans lesquels la grâce de la conversion a été plus sensible. — Saint Arsène.—Saint François d'Assise.—Saint François de Borgia. — Saint Jean-de-Dieu. — Saint Pierre d'Alcantara..... 24

CHAPITRE III.

État malheureux et dangereux des âmes qui résistent à la grâce, ou refusent de se rendre à son appel.

Jésus-Christ versant des larmes sur Jérusalem.— Le figuier maudit. — La vigne infructueuse. — Le serviteur et le talent. — Valeur et prix de la grâce. — Conduite criminelle des âmes qui ne veulent pas aller à la perfection à laquelle la grâce les appelle. — Les suites de leur résistance. — Danger où elle les met relativement à leur salut..... 33

CHAPITRE IV.

Nécessité d'un directeur pour apprendre à coopérer fidèlement à la grâce, et à marcher dans les voies de la perfection.

Sans directeur on peut difficilement faire des progrès dans la vie spirituelle. — Sentiment de M. Boudon sur la nécessité d'un directeur.— Celui de saint François de Sales.— Du P. Guilloré. — Du P. Surin.— De sainte Thérèse.— De saint Jean de la Croix. — Illusion dans laquelle tombent certaines âmes à l'occasion de la direction..... 44

CHAPITRE V.

Les obstacles aux communications de la grâce; les moyens de les faire disparaître.

§ Ier

Premier obstacle : *La dissipation de l'esprit*..... 54

PREMIÈRE SECTION.

Excellence et avantages de la solitude, compatible avec les devoirs de l'état de chaque personne.

Effets admirables de la solitude dans saint Paul 1er ermite. — Saint Antoine. — La courtisane Thaïs. — Saint Bernard. — Les Chartreux. — Saint Ignace. — Sentiment de l'auteur de l'*Imitation* sur ce sujet. — Preuves et développement de l'excellence et des avantages de la solitude. — La clôture religieuse. — Les grands avantages qu'elle procure.— Sentiment de sainte Thérèse sur ce point. — Celui de sainte Madeleine de Pazzi, — De sainte Mechtilde, — De saint François de Sales. — Décret des Pères de Trente sur la clôture religieuse..... 57

DEUXIÈME SECTION.

Excellence et fruit de la pratique éclairée et prudente du silence.

Sentiments de l'auteur de l'*Imitation* sur l'excellence du silence.— Celui de saint Jérôme, — De saint Jean Climaque, — De saint Bernard, — De l'auteur des *Exhortations Monastiques*, — De saint Jean de la Croix, — De saint Jean Chrysostome. — Avantages que procure la pratique du silence. — Confiance qu'inspirait à un saint religieux au lit de la mort, le silence bien observé. — Bel exemple de la pratique du silence dans la personne d'un religieux de l'ordre de Cîteaux. — Autres exemples non moins frappants. — Avis importants relatifs à la pratique du silence..... 72

TROISIÈME SECTION.

La recollection ou le recueillement intérieur.

La nature de la recollection.—Les heureux effets de cette pratique comme préparation aux opérations de la grâce. — Les caractères de la recollection. — Comment elle se perd. — La gaîté ne lui est point opposée. — Elle fait trouver le paradis sur la terre. — Elle édifie le prochain..... 83

§ II.

Deuxième obstacle aux opérations de la grâce : *L'immortification des sens.*

Nécessité de la mortification des sens pour préparer l'âme aux effusions de la grâce. — Doctrine de Jésus-Christ et de saint

Paul sur ce sujet. — Sentiment de l'abbé Pasteur sur la nécessité de la mortification. — Celui de saint Grégoire de Nysse. — Bel exemple de mortification. — Sentiment et conduite de saint François de Borgia par rapport à la mortification des sens. — Maximes et conduite de saint Vincent de Paul. — Mme Louise et l'artichaut pourri. — Développement sur la mortification des sens par les PP. Grou et Guilloré. — La prudence est nécessaire dans la pratique de la mortification extérieure..... 92

CHAPITRE VI.

Les principaux canaux de la grâce 106

§ Ier.

La prière, considérée dans sa généralité, source abondante de la grâce.

La prière met l'âme en contact avec Dieu. — Heureux effets de ce saint contact. — Promesses faites à la prière. — Pourquoi la prière mentale l'emporte sur la prière vocale. — Beauté des actes qui composent les formules des prières du matin et du soir en usage parmi les fidèles. — L'office divin. — L'excellence de cette prière. — La piété avec laquelle on doit le réciter.. 108

PREMIÈRE SECTION.

Excellence et nécessité de l'Oraison mentale..... 114

DEUXIÈME SECTION.

Définition de l'Oraison mentale. — Les diverses sortes d'Oraison mentale. — Manière dont se fait la méditation. — Les sujets d'oraison. — Conditions pour réussir dans l'exercice de l'oraison. — La préparation prochaine. — La préparation éloignée. — L'oraison affective. — La différence qui existe entre cette oraison et la méditation. — Les marques auxquelles on peut reconnaître si on doit quitter la méditation pour l'oraison affective. — La contemplation. — Effets admirables de l'oraison de quiétude ou de contemplation..... 120

TROISIÈME SECTION.

Avis très-importants pour réussir dans l'Oraison.

Les raisons pour lesquelles il est important de faire l'oraison à heures fixes. — La posture que l'on doit garder dans l'oraison. — La nécessité de la mortification des sens et du recueillement intérieur pour réussir dans l'oraison. — Autres avis importants pour le temps de l'oraison..... 129

QUATRIÈME SECTION.

Sur les distractions dans l'Oraison.

Les distractions involontaires, loin de nuire à l'oraison, la perfectionnent. — Erreur dans laquelle tombent beaucoup de per-

sonnes à ce sujet. — Démonstration de la vérité énoncée plus haut. — Moyens de rendre les distractions méritoires. — Sentiment de saint Vincent de Paul et de saint François de Sales sur les distractions dans l'oraison..... 144

§ II.

Deuxième canal des grâces : La Confession fréquente.

Avantages que procure la réception fréquente du sacrement de la Pénitence.— D'où provient le peu de fruit qu'en retirent certaines personnes. — Défauts à éviter dans la préparation et dans l'accusation des fautes. — Matières de confession pour les âmes qui tendent à la perfection. — L'importance de s'exciter à la contrition dans les confessions fréquentes. — Considérations propres à la produire dans les âmes qui aspirent à la sainteté.—Avantages qui résultent d'une conduite toute de foi dans les rapports avec le confesseur. — Avis important relativement à la pénitence sacramentelle 155

§ III.

Troisième canal des grâces : La sainte Eucharistie dignement reçue.

Facilité qu'offre la fréquente communion pour faire des progrès dans la vertu. — Sentiment de saint Vincent de Paul sur la communion fréquente.— Les peines intérieures ne sont pas un motif suffisant pour s'éloigner de la sainte Table, elles doivent plutôt porter à en approcher. — Ce que saint François de Sales pensait sur ce sujet. — Ardeur de sainte Thérèse pour la sainte communion. — Quelles dispositions demande la fréquente communion. — Les effets qu'elle produit dans les âmes bien disposées. — Manière de s'occuper utilement après la sainte-Communion. — Sainte Catherine de Gênes, modèle de reconnaissance pour la réception de la sainte Eucharistie. — Avis important relativement au jeûne eucharistique..... 173

§ IV.

Quatrième canal des grâces : L'audition quotidienne de la sainte Messe.

Le saint sacrifice de la Messe est une source abondante de grâces. — Développement de cette vérité par le P. Bourdaloue. — Excellence du saint sacrifice considéré en lui-même. — Pensées des saints Docteurs sur l'excellence de la Messe. — D'où vient que l'on tire si peu de fruit de son audition si fréquente et même quotidienne. — La barque sacrée et les bons Bretons. — La Messe au camp de Crimée. — Manières diverses d'entendre la sainte Messe. — Pieuses méditations par saint François de Sales, dont on peut se servir utilement pendant la Messe..... 191

§ V.

Cinquième canal des grâces : La vraie dévotion ou la fidélité dans les petites choses.

La vraie dévotion, source abondante des grâces les plus précieuses. — En quoi consiste la vraie dévotion. — Mérites de la fidélité aux petites choses. — Ce que cette fidélité a d'immolant pour la nature. — Ce qu'elle a de glorieux pour Dieu.... 212

§ VI.

Sixième canal de la grâce : La simplicité chrétienne.

Facilité que la simplicité donne à la grâce pour entrer dans une âme. — Preuves frappantes de cette vérité : la sainte Vierge. — Saint Joseph. — Les Apôtres. — Saint Vincent de Paul. — Sainte Geneviève et la bienheureuse Germaine Cousin. — Monseigneur Affre, ou l'évêque martyr. — Le véritable caractère de la simplicité chrétienne tracé par les saints et les maîtres de la vie spirituelle..... 220

CHAPITRE VII.

Les effets de la grâce dans les âmes fidèles à ses opérations en elles.

L'Imitation de Jésus-Christ, fin générale des opérations de la grâce.

L'imitation de Jésus-Christ, perfection du chrétien et but unique des œuvres de la grâce. — Soin que mettait saint Vincent de Paul à copier en tout notre divin Sauveur 230

§ Ier.

Imitation de Jésus-Christ dans son amour pour son Père.

Amour de Jésus-Christ pour son Père. — Les œuvres, preuves de l'amour. — Sentiment de saint Vincent de Paul sur les preuves du véritable amour. — Celui de sainte Thérèse. — L'amour divin est le grand destructeur de l'amour-propre. — En quoi consiste ce dernier. — Les effets funestes de cet amour dans les âmes.— Quel en est le contre-poison.—Amour de sainte Catherine de Gênes pour Dieu. — Touchantes effusions de cœur par saint Thomas de Ville-Neuve sur l'amour divin..... 234

§ II.

Imitation de Jésus-Christ dans son amour pour le prochain.

Amour de Jésus-Christ pour les hommes. — Le soin qu'il a pris de nous inculquer la divine vertu de charité. — De quelle manière les premiers chrétiens et les religieux des premiers siècles de l'Église pratiquaient le précepte du Sauveur. — Les

moines du monastère de saint Théodose. — Ceux du monastère qui était près d'Alexandrie du temps de saint Jean Climaque. — Le soin que prenait saint Vincent de Paul de recommander la pratique de la charité aux religieuses qui étaient sous sa conduite. — Le manque d'estime pour le prochain conduit au manque de charité. — La médisance est grandement opposée à la charité. — Combien ce vice est commun dans certaines maisons religieuses. — La patience à l'égard des défauts du prochain, effets de la charité. — Exemple admirable de patience chrétienne..... 242

§ III.

Imitation de Jésus-Christ dans son amour pour la pauvreté.

L'amour que le Fils de Dieu a fait paraître pour la pauvreté. — Prière admirable de saint François d'Assise pour demander à Notre-Seigneur l'amour de la pauvreté. — Estime du saint pour la pauvreté. — Jugement de sainte Claire sur cette vertu. — De quelle manière saint Vincent de Paul pratiquait la pauvreté. — Le P. Surin, modèle de la pauvreté évangélique. — Les douceurs et les consolations spirituelles que procure la pratique exacte de la pauvreté. — Pourquoi si peu de personnes goûtent ces ineffables jouissances. — Illusions de certaines religieuses au sujet de la pauvreté. — Maximes de saint Jean de la Croix sur la pauvreté..... 260

§ IV.

Imitation de Jésus-Christ dans son amour pour la chasteté.

Éloges que les saints Pères ont donnés à la chasteté. — Estime qu'en a faite Jésus-Christ. — Beau passage de saint Ambroise sur ce sujet. — Ce qu'ont fait les saints pour mettre à couvert le précieux trésor de la chasteté. — Précautions du P. Jean Chrysostome, religieux Franciscain, pour conserver intacte sa chasteté. — Danger des amitiés naturelles, surtout entre personnes de différent sexe. — Maximes de saint Jean de la Croix sur le dégagement du cœur..... 276

§ V.

Imitation de Jésus-Christ dans son amour pour l'obéissance.

Jésus parfait modèle d'obéissance. — La manière dont les saints ont entendu et pratiqué l'obéissance. — Les religieux d'Égypte. — Ceux du monastère de Tabenne. — Saint Lambert, évêque de Maëstricht. — Saint François d'Assise. — Sentiment de saint Ignace sur l'obéissance. — Celui de saint François Xavier. — De saint Vincent de Paul. — Avantages que procure l'obéissance. — Les caractères de la vraie obéissance. — Ses écueils... 289

§ VI.

Imitation de Jésus-Christ dans son amour pour la vie régulière.

La Sainte Famille, modèle des communautés religieuses. — Raisons qui doivent porter les religieuses à observer exactement leur règle. — Sentiment des saints sur l'observation des règles. — Zèle et affection de la bienheureuse Mechtilde pour la pratique exacte de la règle. — Récompense que le Seigneur donna à saint Fulgence pour son dévouement à observer la règle de son monastère..... 321

§ VII.

Imitation de Jésus-Christ dans son amour pour l'humilité.

Tout le monde aime l'humilité en spéculation, mais peu de personnes l'aiment en pratique. — Pourquoi. — La paix de l'âme, fruit précieux de l'humilité. — La méditation des humiliations du Sauveur et l'étude de nos propres misères, source abondante de l'humilité chrétienne. — Exemples admirables d'humilité donnés par les saints : saint Vincent de Paul. — Saint Bernard. — Saint Ignace de Loyola. — Saint Arsène. — M. Amélas, second supérieur général des Lazaristes. — Enseignement de sainte Chantal et de sainte Thérèse sur l'humilité. — Maximes de saint Jean de la Croix sur l'humilité. — L'humilité, fondement de la charité. — La nécessité de cette vertu pour vivre en communauté. — Résumé des motifs qui doivent nous porter à travailler à l'acquérir. — Doctrine de saint Laurent Justinien, patriarche de Venise, sur l'humilité..... 331

§ VIII.

Imitation de Jésus-Christ dans son amour pour les voies crucifiantes.

PREMIÈRE SECTION.

Nécessité où est l'âme qui tend à la perfection de marcher par les saintes voies de la Croix. — Amour extrême de M. Boudon pour les voies de la Croix. — Les voies crucifiantes sont le paradis de la terre. — Conduite de Dieu dans la prédestination de ses élus. — Estime que saint Jean de la Croix faisait des voies crucifiantes. — La soif de sainte Thérèse pour les souffrances. — Celle de saint François Xavier. — Pensées admirables de saint Jean Chrysostome sur les voies crucifiantes..... 357

DEUXIÈME SECTION.

Épreuves intérieures par lesquelles Dieu fait passer les âmes qu'il chérit d'une manière spéciale.

Conduite étonnante de Dieu à l'égard des âmes qu'il appelle à la

perfection. — Peines extrêmes par lesquelles il fait passer ces âmes d'élite. — Épreuves intérieures par lesquelles passa sainte Thérèse. — Peines de la sainte Mère de Chantal. — Celles de sainte Catherine de Sienne.— Les horribles tentations qu'éprouva saint Jérôme. — Pourquoi Dieu se plaît à conduire les âmes qui lui sont les plus chères par ces voies pénibles. — Manière de s'y comporter pour en tirer profit..... 370

TROISIÈME SECTION.

La maladie, Croix privilégiée des amis de Jésus-Christ.

Sous quel point de vue on doit envisager les maladies. — Sentiment de saint Jean Chrysostome sur les infirmités et les maladies. — Éloge de la maladie, par Salvien, évêque de Marseille. — Conduite de sainte Madeleine de Pazzi dans ses maladies. —Celle de sainte Catherine de Sienne.—Réponse de saint Pacôme au sujet des maladies. — Celle de saint Jean d'Égypte. — La joie avec laquelle la bienheureuse Humiliane supportait ses infirmités. — Règles de conduite pendant la maladie..... 381

§ IX.

Imitation de Jésus-Christ dans son zèle pour le salut du prochain.

La grâce donne du zèle pour le salut du prochain, et spécialement pour la conversion des pécheurs. — Exemples du zèle que les saints ont montré pour le salut de leurs frères. — Les caractères du véritable zèle. — Défauts à éviter dans l'exercice du zèle..... 390

APPENDICE..... 399

FIN DE LA TABLE.

Tours. — Imp. de J. Bouserez.

248.76
Sa58

62661

L'Abbé Sanson

AUTHOR

Le Guide de la Parfaite

TITLE

Religieuse. 3rd ed.

DATE DUE	BORROWER'S NAME
	STORAGE - CBPL

62661